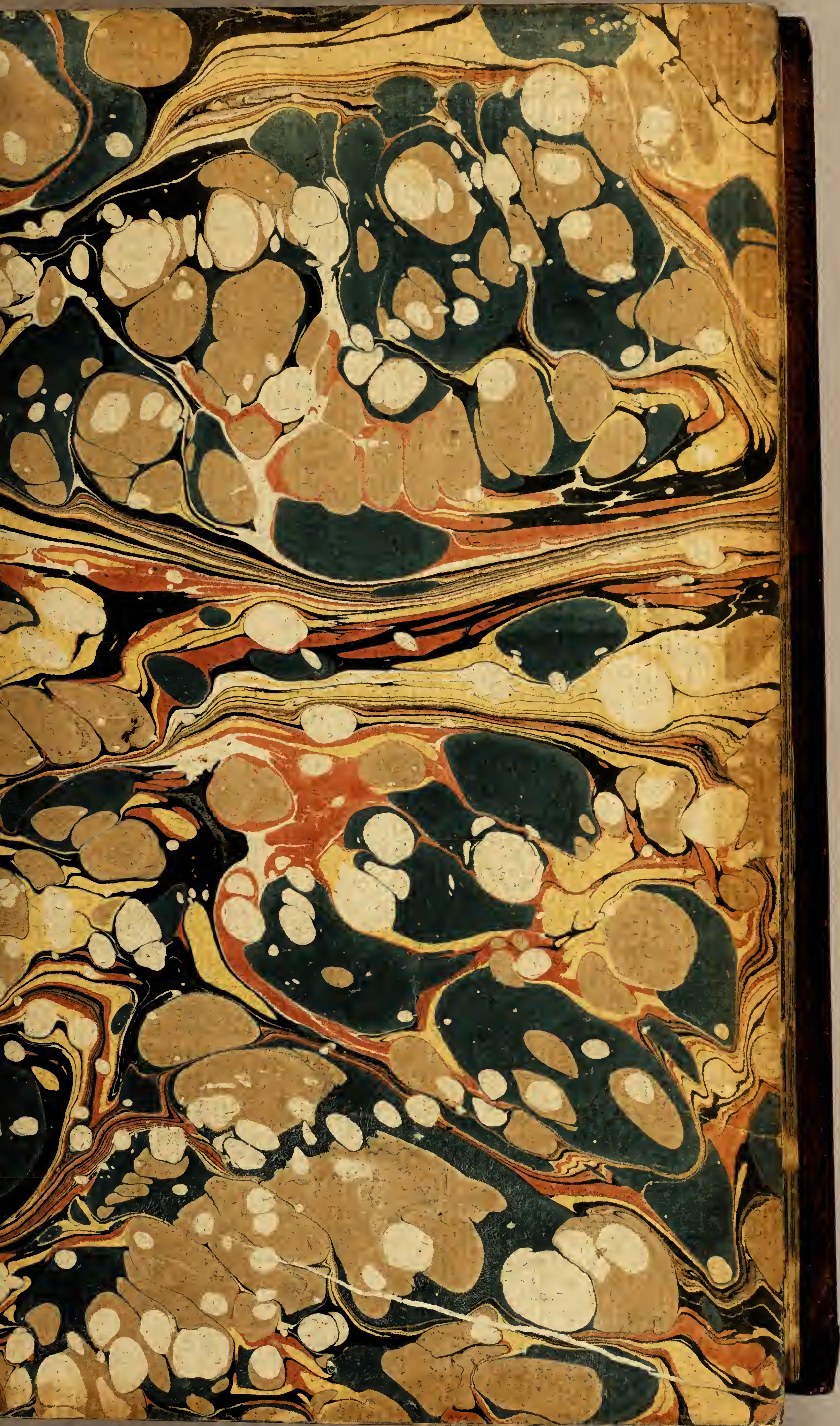

GAUDEO



HISTOIRE

DES

DIFFÉRENS PEUPLES

DU MONDE.

TOME II.

HISTOIRE
DES
DIFFÉRENS PEUPLES
DU MONDE,
CONTENANT
LES CÉRÉMONIES
RELIGIEUSES ET CIVILES,

L'ORIGINE DES RELIGIONS, leurs Sectes & Superstitions, & les Mœurs & Usages de chaque Nation;

DÉDIÉE

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE LA VRILLIERE,

MINISTRE ET SECRÉTAIRE D'ETAT.

Par M. CONTANT DORVILLE.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez HERISSANT, Fils, Libraire, rue Saint-Jacques, à Saint Paul & à Saint Hilaire.
J. P. COSTARD, Libraire, rue S. Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



HISTOIRE
DES DIFFÉRENS PEUPLES,
CONTENANT
LES CÉRÉMONIES RELIGIEUSES,
L'origine des Religions, leurs ſectes, leurs ſuperſtitions, & les mœurs & uſages de chaque Nation.

DES BRAMINES

Qui habitent la preſqu'iſle de l'Inde, & particulièrement la côte de Coromandel.

AVANT-PROPOS.

CE peuple, répandu dans les différentes parties de l'Inde, & que nous connaiſſons ſous le nom de Brachmanes ou Bramines,

descend incontaſtablement de ces anciens Brachmanes ou Gymnoſophiſtes, ſi fameux dans l'antiquité, & dont la métempſycoſe a été le dogme diſtinctif. Il eſt à croire que le nom de Brachmane vient de Brahma, qui eſt regardé comme le légiſlateur de cette nation, & dont on aſſure que quelques ſavans du pays conſervent encore les livres. Ce philoſophe prêcha la vertu à ſes frères : il leur donna des loix, & s'efforça d'etablir une forme de gouvernement capable de les rendre heureux. La reconnaiſſance que ce peuple eut pour ſon bienfaiteur dégénéra bientôt en idolâtrie : on commença par le regarder comme un homme extraordinaire, & l'on finit par en faire un dieu. Une fable, qui n'était peut-être dans ſon origine que la peinture allégorique de la toute-puiſſance, de la providence & de la juſtice de l'Etre ſuprême, diviniſa Brahma. Ses ſectateurs imaginèrent que Dieu ayant pris la réſolution de tirer l'univers du néant, créa d'abord trois êtres parfaits : ſavoir Brahma, qui devait créer le monde ; Beſchen, qui devait veiller à ſa conſervation ; & Mehahdeu, deſtiné à en être un jour le deſtructeur. Tel eſt le fondement de l'idolâtrie des Indiens : mais elle a pris des formes ſi différentes chez les divers peuples de l'Inde, que, pour bien entendre ce que nous en dirons dans la ſuite, il eſt néceſſaire de le faire précéder par un précis détaillé & ſuivi, capable de jetter quelque lumière ſur ce cahos de fables extravagantes.

CHAPITRE PREMIER.

Division des Bramines en quatre familles.

LE légiſlateur Brahma partagea ſa nation en quatre caſtes, qui ſont les Bramines, les Settreas, les Veinsjas, & les Soudras. Il y en a une cinquième compoſée de la plus vile portion du peuple, ſi mépriſée, qu'on ne daigne pas lui accorder le nom de caſte.

Les Bramines tiennent le premier rang : le védam, qui eſt le livre de la loi, ce livre, par excellence, leur accorde la prérogative de n'être jamais puni de mort pour quelque crime que ce ſoit. Tuer un Bramine, eſt un des cinq péchés dont on n'obtient que difficilement la rémiſſion ; & celui qui s'en rend coupable, doit être condamné à un pélerinage de douze années, à demander l'aumône pendant ce tems, & à ne boire & manger que dans le crâne du Bramine tué. Cette pénitence accomplie, l'aſſaſſin eſt encore obligé de bâtir un temple en l'honneur d'Eſwara. Si le Bramine avoit été tué à la guerre, le crime étant moins grand, la punition ſerait moins rigoureuſe.

Les Settreas compoſent la ſeconde caſte ; c'eſt la nobleſſe du pays : elle était autrefois ſeulement diviſée en deux familles, qui ont enſuite produit pluſieurs branches, mais avec

lesquelles les premières ne s'allient pas, pour conserver la pureté de leur origine, & le droit de donner des souverains à l'état. C'est à la caste des Settreas qu'est confié la défense du pays, le gouvernement civil, & l'important soin de veiller à la subsistance des Bramines. Ces nobles, sans se dégrader, ne peuvent se mêler d'aucun commerce, ils doivent vivre des revenus de leurs terres; &, s'il arrive qu'ils ne puissent suffire pour élever leur nombreuse famille, les enfans sont obligés de servir les riches en qualité de soldats; mais il ne leur est pas permis d'embrasser une autre profession.

La troisième caste est celle des Veinsjas: ce sont les marchands du pays, & entre les mains desquels est tout le commerce. Ceux-ci, ainsi que les Bramines, s'abstiennent de tout ce qui a eu vie: au lieu que la seconde & la quatrième famille mangent indifféremment du poisson & de la chair, excepté celle de vache, interdite à toute la nation, peut-être moins par superstition, que par un principe de politique, vu que le bœuf est de tous les animaux celui qui rend aux Indes de plus grands services.

Le peuple forme la caste des Soudras, qui est subdivisée en presque autant de branches qu'il y a de métiers différens, & dont le nom distinctif est tiré de la profession qu'elles exercent.

Après ces quatre familles, on en nomme une autre, mais avec laquelle la nation

entière ne daigne pas communiquer ; ce ſont les Perreas. Ces malheureux ſont regardés comme impurs ; s'ils ſont établis dans les villes, ils doivent occuper un quartier ſéparé ; s'ils habitent la campagne, il faut que leurs villages ſoient ſitués à une certaine diſtance des autres villages, que leurs puits puiſſent être reconnus à quelques os ſemés autour. Défenſe à eux de paſſer dans les rues ou dans les villages des Bramines, de viſiter les temples de Viſtnou & d'Eſwara. Les Perreas ſont tous pauvres, ils gagnent miſérablement leur vie à retourner la terre, à creuſer des foſſés, & à d'autres travaux plus vils encore. Ils ne ſe font aucun ſcrupule de manger la chair de tous les animaux indiſtinctement, ſans en excepter la vache ; & quand les Bramines ne ſe croiraient pas autoriſés par d'autres raiſons à les mépriſer, cette ſeule circonſtance ſuffirait. Cependant, au milieu de cette horreur publique qu'ils inſpirent, les Perreas s'eſtiment les premiers de la nation ; ils déteſtent une autre portion de citoyens ſortis de leur famille, qu'on appelle les Siripéres, & qui preſque tous ſont ou tanneurs ou corroyeurs. Les Perreas ſe croiraient déshonorés s'ils mangeaient chez un Siripére ; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le Siripére convient de ſon infériorité, qu'il a un reſpect profond pour le Perreas, tient ſes mains hautes lorſqu'il le voit, & n'oſe s'aſſeoir devant lui. Quand cet infortuné Siripére ſe marie, il ne lui eſt pas

permis d'élever à sa porte un pandal ou berceau de verdure, qui ait plus de trois pilliers; tandis que le reste de la nation peut augmenter ce nombre à sa volonté. Si un artisan de la quatrième caste vient à mourir, & que la famille veuille faire la dépense d'avoir des Siripéres à ses funérailles, ils doivent y venir, la barbe coupée, & suivre le corps, moyennant un habit & une pièce de monnoie de la valeur d'environ sept sols de France.

Rien n'est plus singulier que la raison sur laquelle les Indiens fondent la presséance établie entre leurs quatre principales familles. « Nous sommes tous sortis également » de Brahma, disent-ils, mais les Bramines » sont sortis de sa tête, les Settreas de ses » bras, les Veinsjas de ses cuisses, & les » Soudras de ses pieds. » C'est ce que nous remarquerons avec plus d'étendue à l'article de Brahma.



CHAPITRE II.

Les Bramines sont divisés en plusieurs sectes *.

LA variété des mœurs, & quelques points de doctrine partagent les Bramines en six sectes : savoir, les Vistnouvas, les Seivias, les Smaertas, les Schaervackas, les Pasendas, & les Tschecteas.

Les Vistnouvas ne reconnaissent point d'autre dieu que Vistnou. Quelques Soudras prennent, ainsi que les Bramines, la qualité de serviteurs, mais avec cette différence, que les Bramines sont serviteurs de Dieu, & les Soudras serviteurs des Bramines, qui ont eu la dextérité de leur persuader que s'ils ont le bonheur de mourir pour la défense ou la conservation des Bramines, ils iront droit en paradis.

Madwa est le nom du fondateur des Vistnouvas, qui sont séparés en deux branches, les Tadvadi-Vistnouvas, & les Ramanouja-Vistnouvas ; les uns reconnaissant Madwa pour l'auteur de leur secte, & les

* Nous puisons une partie des faits contenus dans cet abrégé, dans la relation du sieur Abraham Roger, qui a demeuré dix ans à Paliacate, où il a fréquenté continuellement les Bramines. Son livre est imprimé à Amsterdam chez Jean Schipper, 1670. *in*-4°.

autres un certain Ramanowa-Atsjaria. Les premiers font vœu de ne reconnaître & de ne servir d'autre dieu que Viſtnou ; ils ajoutent qu'il faut joindre à ce vœu une vie exempte de reproches, ſans quoi, les promeſſes mal exécutées ſont ſévérement punies. Ils ſe conſacrent au célibat, & l'on peut les diſtinguer à une ligne blanche, que chaque jour ils ſe tracent depuis le nez juſqu'au front, ſur les temples, & à une marque ronde à la jointure du bras & aux mammelles. Cette marque les défend contre le diable, & les juges des enfers.

Les Ramanoujas portent auſſi une marque blanche en forme d'Y, qui s'étend depuis le nez juſques ſur le front. Ils penſent que c'eſt aſſez de ſe donner une fois de bon cœur à Dieu, & qu'en ayant fait le vœu ſolemnel, s'il leur arrive de commettre des crimes, Viſtnou ne les en punira pas, parce qu'il n'abandonne jamais ceux qu'il a pris en affection. « Un père, diſent-ils, ne tue point » ſon fils quand il fait mal, & l'homme ne » ſaurait vivre ſans pécher. » Les Ramanoujas vont tête nue ; ils ont les cheveux coupés très-courts, excepté une touffe qu'ils laiſſent pendre par derrière. Ils s'abſtiennent du commerce, & ne fréquentent jamais les lieux de débauche.

Les Seivias ſont ſectateurs du dieu Eſwara, qu'ils placent au-deſſus de Viſtnou. On reconnaît ceux-ci à trois ou quatre marques qu'ils ſe font ſur le front avec de la cendre

de bouſe de vache. Ils portent un lingam, ſorte de figure dont nous parlerons plus bas.

Sancra-Atsjaria eſt le fondateur de la ſecte des Smaertas, qui prétendent que Viſtnou & Eſwara ne ſont qu'un ſeul & même dieu. Ils ne diſputent jamais, & déſaprouvent les querelles des autres ſectes. Ils gardent un profond ſilence ſur les principes de leur doctrine.

Les Schaervackas forment la quatrième ſecte. En quelque façon ſemblables aux Epicuriens, ils croient que tout meurt avec nous, & que c'eſt une folie que d'eſpérer une vie future. Au milieu de ces épaiſſes ténèbres, leur conduite eſt irréprochable & exemplaire.

Les Paſendas, qui compoſent la cinquième ſecte, ſe moquent hautement des ſentimens des trois premières touchant les dieux Viſtnou & Eſwara, & ſurtout par rapport aux craintes & aux eſpérances d'une vie future. Ils croient la mortalité de l'ame. Livrés à la débauche la plus horrible, ils ne reſpectent, dit-on, aucun degré de parenté; & toute femme, dans l'inſtant qu'ils en jouiſſent, eſt leur propre femme.

La ſixième ſecte eſt celle des Tſchecteas: ils diſent que Tſchecti eſt le ſeul & unique dieu, & que Brahma, Viſtnou & Eſwara ſont ſes créatures. Ils ne reconnaiſſent point l'autorité du védam, dont nous allons bientôt parler; & lorſqu'on diſpute contre eux,

tout ce qu'on ne peut prouver par le témoignage des ſens, ils le rejettent comme faux.

CHAPITRE III.

Hermites & Bramines ſolitaires.

NOUS trouverons toujours dans toutes les religions des idolâtres, des hommes que la vanité porte à embraſſer un genre de vie particulier, qui les élève au-deſſus des autres, par l'apparence d'une plus grande perfection. Tels ſont les Jaguis & les Joguis, ſortes de pénitens très-diſtingués entre les Bramines.

Les Jaguis ſont tous de la première famille, les Joguis de celle des Soudras. Les Jaguis ſe partagent en trois branches, les Vanapraſtas, les San-Jaſiis, & les Avadoutas.

Les Vanapraſtas n'habitent que les montagnes & les bois ; ils ne vivent que des fruits & des herbes que la terre leur préſente ſans culture, & pluſieurs même ſe feraient ſcrupule d'arracher avec force une racine, dans la crainte de chaſſer l'ame qu'ils ſuppoſent y réſider, ce qui ſerait pour eux un péché énorme. La vie de ces ſolitaires eſt réputée très-ſainte.

Les San-Jaſiis ſe condamnent à ne vivre que d'aumônes : ils ne doivent manger

qu'une ſeule fois le jour. Le mariage, tous les plaiſirs, & juſqu'à l'uſage ſi commun du bétel, leur ſont interdits. Un ſimple habit de toile peint avec une terre rouge, une taſſe de terre pendue à leur ceinture, & un bâton de bambou à la main, compoſent toute leur parure. C'eſt un crime irrémiſſible pour eux de toucher à l'or, à l'argent, ou d'en porter dans leurs poches. Privés de tout domicile permanent, ils ne doivent pas même coucher deux nuits de ſuite au pied du même arbre. Cependant ils peuvent, dans le cours de l'année, choiſir un lieu réputé ſaint, & y demeurer l'eſpace de deux mois, & même toute leur vie, pourvu qu'ils s'attachent à combattre les ſix ennemis qui leur livrent ſans ceſſe la guerre; c'eſt-à-dire, la concupiſcence, la colère, l'avarice, l'orgueil, l'amour des choſes du monde, & le deſir de ſe venger.

Les Avadoutas aſpirent à une plus grande ſainteté que les San-Jaſiis. Au-deſſus de ce qu'ils appellent foibleſſe de l'humanité, ils abandonnent de ſang-froid femmes, enfans, parens, amis, rejettent toutes ſortes de vêtemens, excepté un ſimple morceau d'étoffe qui leur ceint les reins, pour cacher ce que la pudeur ne permet pas de montrer. En cet état ils ſe frottent le corps de cendre, entrent dans les maiſons quand la faim les preſſe, tendent la main ſans parler, & mangent avidemment ce qu'on leur préſente. D'autres ſe couchent ſur le bord d'une rivière, &, dans

l'indolence & la fainéantise la plus complette, ils y attendent les abondans secours que les pieux habitans des campagnes ne cessent de leur fournir.

CHAPITRE IV.

Le Védam, ou le livre de la loi.

LEs Bramines ont la plus grande considération pour le Védam, & sont persuadés que Brahma leur législateur l'a reçu des mains de Dieu même. Cet ouvrage est écrit en langue Samscortam, ou Sans-Krit, qui est la langue savante des Indes. Il est divisé en quatre parties, qui ont chacune leur titre différent. La première se nomme Rogo-Védam : elle traite de la première cause, de la matière première, des anges, de l'ame, des récompenses destinées aux bons, des peines réservées aux méchans, de la production des êtres, & de leur destruction, des péchés, & de ce qu'il faut faire pour en obtenir la rémission, &c. La seconde partie est appellée Issure-Védam : c'est un traité du gouvernement & de la puissance des souverains. La troisième, qui porte le nom de Sama-Védam, traite des vertus & des vices, & inspire de la haine pour les uns, & de l'amour pour les autres. La dernière partie, nommée Addéra-Védam, est perdue depuis

long-tems,

long-tems, au grand regret des Bramines, qui attribuent à cette perte l'affaibliſſement de leurs honneurs & le décri où ils commencent à tomber. Elle avait pour objet le culte extérieur, les cérémonies qui devaient s'obſerver dans les temples, les fêtes qu'il fallait célébrer, &c. Il n'eſt pas étonnant que ces hypocrites pleurent ſur la perte de ce dernier traité : ſi on doit les en croire, il leur accordait la plus exhorbitante autorité, même ſur les Souverains, & ſans riſquer de ſe tromper, on pourrait croire que ce ſont les Princes eux-mêmes, qui pour ſe ſoutenir ſur le trône, ſe ſont efforcés d'arracher des mains des Bramines & du peuple, juſqu'au dernier exemplaire de ces titres odieux.

Le Védam eſt donc le fondement de la théologie des Bramines. C'eſt dans ce livre ſacré que ſont dépoſées leurs opinions ſur Dieu, ſur l'ame & le monde ; c'eſt là que ſont tracées toutes les ſuperſtitions révoltantes, ſur leſquelles les plus graves hiſtoriens n'ont pas craint de s'appeſantir. La lecture du Védam n'eſt permiſe qu'aux prêtres & aux grands, elle eſt abſolument interdite au peuple, qui ne doit ni le nommer, ni faire uſage des prieres qui y ſont contenues. On ne voit cependant pas pourquoi cette défenſe expreſſe, puiſque le vulgaire n'a aucune connaiſſance de la langue dans laquelle il eſt écrit, que même tous les Bramines, dit-on, ne l'entendent pas, & que d'ailleurs il eſt rempli d'obſcurités impénétrables. Quoi qu'il

en ſoit de l'attention qu'ont toujours eu ces idolâtres à empêcher qu'une copie de ce livre ne tombe entre les mains des étrangers ; nos Miſſionnaires en ont obtenu un exemplaire d'un Bramine converti, & en 1733 le célébre Dom Calmet en a enrichi la bibliothéque du Roi.

Les myſtères que contient le Védam ont ſouvent occaſionné des diſputes entre les Bramines ; c'eſt pour cela qu'il a été néceſſaire d'en déterminer le ſens par des déclarations qu'on appelle Jaſtra. Ce livre accorde cinq priviléges aux Bramines. Le premier eſt de pouvoir célébrer le jagan. Dans cette fête ils ſacrifient une victime, dont le cœur eſt conſervé & diſtribué par morceaux à l'aſſemblée : c'eſt le ſeul moment de l'année où il ſoit permis à ces Prêtres de faire uſage de viande, & par cette raiſon les plus rigides d'entr'eux ſe privent d'aſſiſter à cette ſolemnité par horreur pour la chair. Le ſecond privilége eſt d'enſeigner aux Setreas à célébrer cette fête. Les autres caſtes ſont excluses de cet honneur. Le troiſieme eſt de lire le Védam. Le quatrième de l'enſeigner. Le cinquième de demander impunément l'aumône ; car les autres familles peuvent bien la donner ; mais il ne leur eſt pas permis de la demander, quels que ſoient leurs beſoins : auſſi toutes leurs prédications portent ſur le bien qui doit réſulter des aumônes faites aux ſeuls Bramines, & ſur le peu de fruit qu'on retirerait de celles qui ſeraient diſtribuées à tou

autre. Le tems des fêtes, & l'occasion des funérailles sont des instans de récoltes pour ces Prêtres.

CHAPITRE V.

Philosophie des Bramines.

ON n'a que peu de choses à dire de la philosophie des Bramines, & l'on n'y reconnaît pas même les plus légéres traces de cette science, qui rendit si célébres les Brachmanes leurs ancêtres. Toute leur astrologie se réduit à calculer les éclipses de soleil & de lune, & les conjonctions des planettes, sans qu'il leur soit possible d'en expliquer la raison : voici celle qu'ils donnent des éclipses du soleil & de la lune.

Les dieux Vistnou & Eswara tinrent un jour conseil avec les anges & les démons, pour trouver quelque chose qui pût les garantir de la faim, de la soif, de la lassitude & même de la mort. Les avis se réunirent à jetter dans la mer la montagne nommée Mérouva, qui est d'or, & dont la cime s'éleve au-dessus des huit mondes, & touche à l'empyrée, & la base porte jusqu'au dessous de l'abysme. On convint de tourner cette montagne, comme un Tourneur tourne son ouvrage, & d'employer au lieu de corde le grand serpent Sesja. Aussi-tôt les anges & les démons mirent la

main à l'œuvre. Des prodiges ſans nombre parurent alors. Un poiſon ſe répandit dans l'air : tous les mondes s'en reſſentirent, & Viſtnou avala le poiſon pour les ſauver de ce ce fleau. Une femme d'une rare beauté ſe montra enſuite, Viſtnou l'épouſa : enfin parut l'amortam, liqueur douce comme du lait, qui était l'objet du travail. Viſtnou fit alors ranger ſur deux files les anges & les démons afin de leur diſtribuer cette précieuſe liqueur qui devait les rendre immortels ; mais comme il ne prétendait pas accorder l'immortalité aux démons, lorſqu'il vint à eux il ſubſtitua à l'amortam une liqueur ordinaire. Ragou & Ketou s'apperçurent de la tricherie, & furent ſe placer dans le rang des anges : ils burent comme eux l'amortam ; mais le Soleil & la Lune, qui examinaient attentivement ce qui ſe paſſait, en avertirent Viſtnou ; ce Dieu indigné contre Ragou & Ketou, leur coupa auſſi-tôt la tête ; mais comme l'amortam n'avait pas eu le tems de paſſer, malgré Viſtnou les deux têtes reſtèrent immortelles : on peut bien croire que les deux démons ſe plaignirent amérement de ce qu'ayant travaillé comme les autres ils ne recevaient pas la même récompenſe. Viſtnou chercha à les conſoler, & leur promit que quoique ſans corps leurs têtes déſormais jouiraient d'un plaiſir auſſi grand que s'ils en avaient conſervés. C'eſt là la cauſe des éclipſes, & ce qui produit une haine irréconciliable, qui ſubſiſtera toujours, entre Ragou, Ketou, & le Soleil & la Lune.

CHAPITRE VI.

Mariage des Bramines.

Les Bramines des trois premières classes ne doivent, selon le Védam, épouser que des filles qui n'aient pas encore les marques de la puberté. Les Settreas sont les moins scrupuleux sur cet article. Lorsqu'un Bramine va demander en mariage une fille pour son fils, il examine avec soin en sortant tout ce qui peut se présenter à lui, & dont il tire d'heureux ou de malheureux présages ; si le signe est mauvais, il rentre chez lui ; si une seconde & une troisième fois les présages ne deviennent pas meilleurs, il renonce à son entreprise.

Lorsque les parens sont d'accord, on choisit un jour heureux pour la cérémonie, & l'on se présente réciproquement du bétel. Ensuite on allume le feu homan avec le bois nommé ravasitou, qui est réputé sacré. Le Bramine prend trois poignées de riz & les jette sur la tête de l'épouse, qui fait la même chose à son tour sur celle du prétendu. Le père de la fille lave les pieds à l'époux, tandis que la mère verse l'eau : cela fait, le père prend la main de sa fille & la met dans la sienne, en y versant quelques gouttes d'eau, puis y ajoutant plusieurs piéces de monnoie, il la présente à l'époux, en prononçant ces

paroles : je n'ai plus rien à faire avec vous, & je vous remets au pouvoir d'un autre. Jusques-là le mariage peut se rompre ; ce ne sont que des formalités préliminaires indifférentes ; celle qui suit est proprement le nœud qui lie indissolublement les époux.

On prend le *tali*, espèce de ruban auquel pend une tête d'or ; on le montre à la compagnie, & après quelques prières l'époux l'attache au cou de son épouse. La fête est terminée par un festin. Pour l'ordinaire les réjouissances durent cinq jours. Le septième les deux époux sortent pour se rendre chez le marié, souvent aux flambeaux & suivis de tous leurs amis. Si la nouvelle épouse n'est pas encore nubile, elle ne demeure que quatre jours avec son mari, après lesquels elle est ramenée chez son père jusqu'au tems convenable.

L'inceste est rigoureusement puni chez les Bramines. Le Védam prononce que l'incestueux doit perdre les parties qui servent à la génération ; & comme il n'est pas permis de panser le coupable après l'opération ; elle est toujours mortelle. Il n'y a point de peines portées contre les femmes, parce qu'on suppose que la séduction a occasionné leur crime. Un Bramine peut épouser cependant les deux sœurs ; il se marie à la fille de sa tante paternelle, à celle de sa sœur ; mais le mariage serait réputé incestueux s'il épousait la fille de son oncle paternel, ou celle de son frère. Les Soudras se sont mis au-dessus de cette

diſtinction. Les quatre caſtes uſent communément du privilége que leur accorde le Védam touchant la pluralité des femmes.

Toute femme, convaincue d'adultère, peut être enfermée dans une étroite priſon par ſon mari. Si l'époux l'aime aſſez pour lui pardonner ſa faute, comme ſa maiſon doit être ſuppoſée impure, & qu'il n'eſt permis à aucun Bramine d'y entrer, ſous peine d'être ſouillé, il faut qu'il faſſe préparer un feſtin, qu'il y invite pluſieurs Bramines & quelques San-Jaſiis, & qu'enſuite la femme adultère ſerve elle-même les convives : ſi-tôt qu'ils ont reçus les premiers mets de ſes mains, le crime eſt effacé, & le mari n'encourt aucune honte à vivre avec ſon épouſe comme auparavant. C'eſt par la naiſſance qu'un enfant eſt Bramine, & non parce qu'il en embraſſe l'inſtitut. Un enfant Bramine eſt réputé impur juſqu'au dixieme jour de ſa naiſſance, & la maiſon où il eſt né eſt auſſi ſouillée. Les dix jours écoulés, il faut purifier le logis & le linge qui a ſervi à la mère; jetter dehors les vaiſſeaux de terre & nettoyer ceux de cuivre : le douzième on allume le feu homan ; on donne un nom à l'enfant, & on lui perce les oreilles, pour marquer qu'il eſt voué à Viſtnou & à Eſwara : à cinq ans & quelquefois plus tard, on donne le dſandhem à l'enfant; c'eſt une eſpèce de baudrier, compoſé de trois cordons, dont chacun eſt de neufs fils de coton, que l'on porte en écharpe ſur l'épaule gauche & qui doit pendre ſous le

bras droit : à cette ſeule marque on reconnaît un Bramine. Les jeunes gens de cette premiere Caſte ſont appellés Bramaſariis : juſqu'à ce qu'ils ſe marient, ils doivent éviter toute familiarité avec le ſexe, ne faire aucun uſage du bétel, ni manger qu'une fois le jour, & vivre d'aumônes.

CHAPITRE VII.

Funérailles des Bramines.

AUSSITÔT qu'un malade donne des ſignes d'une mort prochaine, on diſtribue quelques aumônes aux pauvres, & on appelle un Bramine pour réciter des prieres. Pendant ce tems le moribond ne doit ceſſer de répéter le nom de Dieu ; & lorſque les forces lui manquent, ſes amis, qui ſont autour de lui, doivent le répéter pour lui, parce que le Védam a prononcé que Dieu aſſiſtera dans leurs beſoins ceux qui l'invoqueront. Si le malade eſt marié & qu'il conſerve encore la raiſon, il doit faire approcher ſa femme : & lui demander ſi elle juge à propos de ſe brûler avec lui, ſi elle dit oui, rien ne peut la ſauver des flammes, d'autant qu'en ſe mariant, elle a fait ſerment que ſon ame ne ſe ſéparerait point de l'ame de ſon mari. Elle eſt libre cependant de dire non, & de préférer de vivre avec ſes enfans : mais le préjugé eſt qu'une honnête femme ne doit point avoir

de répugnance pour ce ſacrifice. On cite, pour autoriſer cette étrange preuve d'amour, l'exemple d'une certaine Draupeti, qui, pendant ſa vie, fut un modèle de vertu & d'obéiſſance : la fable eſt mal tiſſue, mais elle tient à la créance, à la ſuperſtition aveugle & au goût de ces peuples, pour l'extraordinaire & le merveilleux.

Draupeti avait pour mari un débauché, qui ruina ſa ſanté & dépenſa ſes biens immenſes, à entretenir des femmes de mauvaiſe vie. N'ayant plus ni argent ni forces, mais conſervant ſes inclinations vicieuſes, il déclara à ſa femme que la privation de ſes infames plaiſirs le conduiſait au tombeau, & qu'il fallait pour conſerver ſes jours, qu'il vît les filles de joie : » Ne vous affligez pas, » lui répondit la généreuſe Draupeti, je » vous y porterai. « En effet, elle charge ſon mari ſur ſes épaules; & quoiqu'au milieu des ténèbres, elle approchait de la maiſon qui devait être le terme de ſa courſe, lorſque malheureuſement elle ſe heurta contre un poteau ſur lequel s'était fait attacher un certain dévot, nommé Gallova. Le prétendu ſaint, indigné qu'on troublât ſon repos, & ayant d'ailleurs reſſenti quelque douleur par la ſecouſſe donnée au poteau, s'écria dans un vif mouvement de colere : « Celui qui » me cauſe cette douleur, mourra avant que » le Soleil ſe lève. » Draupeti, entendant ce diſcours, reprit auſſitôt : « Le Soleil » ne ſe levera point. » Pluſieurs années ſe paſſerent, ſans que le Soleil communiquât

ſa lumiere au monde : Les hommes au déſeſpoir d'être privés de cet aſtre bienfaiſant, s'adreſſèrent à Brahma, pour obtenir ſon retour. Brahma & les anges vinrent trouver Draupeti, & dans l'eſpérance qu'elle permettrait que l'aſtre reparut, ils lui permirent de fixer la ſatisfaction qu'elle ſe croyait en droit de prétendre. Elle répondit : « mon » mari ! mon mari ! mon mari ! mon mari ! » mon mari. » Brahma prononça alors : « Cela te ſera accordé dans l'autre vie. » Draupeti mourut & paſſa dans les huit ciels ; puis revenant ſur la terre, elle eut cinq frères pour maris ; mais comme elle aurait été ſouillée, ſi elle avait poſſédé à la fois cinq maris, ainſi qu'elle ſemblait les avoir demandés, Brahma décida, qu'après avoir vécu une année avec ſon premier mari, elle tomberait dans le feu, reviendrait au monde vivre douze autres mois avec un ſecond, ainſi ſucceſſivement, juſqu'au nombre de cinq.

Revenons aux idées des Bramines, touchant l'inſtant de la mort. Lorſqu'un malade eſt à l'agonie, ils prétendent que deux députés du juge des enfers s'offrent à lui, avec des mines hideuſes & épouvantables, & s'efforcent de l'effrayer, tandis qu'un ſerviteur de Viſtnou arrive pour le conſoler. Si le malade eſt un homme vertueux, & qui a rempli tous ſes devoirs, le ſerviteur de Viſtnou emporte ſon ame dans un char ſuperbe, qui, auſſi-tôt fend les airs : s'il eſt ſouillé de crimes, les députés traînent ſon ame devant le

juge Kemma, qui, ſur les informations envoyées par le Dieu Viſtnou, renvoie l'ame voltiger pendant dix jours ſur la terre, en attendant qu'on lui prononce ſa ſentence. C'eſt par cette raiſon qu'après la mort d'un Bramine, ſes parens ont l'attention de donner à manger aux pies pendant dix jours, dans la perſuaſion que l'ame du mort pourrait bien habiter le corps d'un de ces oiſeaux.

Dès que le malade eſt expiré, on lui raſe la barbe, on le lave, on le change d'habits, & on lui frotte les lèvres avec de la chaux & du bétel. Le mort eſt enſuite conduit au bûcher, accompagné de ſes parens & de ſes amis, & lorſqu'ils en ont fait trois fois le tour, un d'entr'eux prononce un petit diſcours ſur la mort, qui n'épargne ni les riches ni les pauvres, & ſur les récompenſes que les bons doivent attendre, & ſur les punitions réſervées aux méchans.

Tous les Bramines ne brûlent pas leurs morts, il y en a qui les enterrent. Les Viſtnouvas & les Smartas, les brûlent, parce qu'ils croyent que le feu les purifie des ſouillures qu'ils peuvent avoir contractées. Les Seivias & les Sanſu-Jaſiis les enterrent, parce qu'ils prétendent que, quoique pécheurs, leurs péchés ne leur ſeront point imputés. Les uns ſe fondent ſur la juſtice de Dieu; les autres attendent tout de ſa miſéricorde.

Lorſqu'une femme a promis ſolemnellement de ſe brûler avec le corps de ſon mari, on la pare de ſes plus riches habits; enſuite,

au ſon des inſtrumens, elle eſt placée ſur une chaiſe, devant la porte de ſa maiſon. Tous ſes parens l'environnent, lui préſentent le bétel, & l'entretiennent du bonheur dont elle va jouir, dans la crainte qu'elle ne ſe repente du ſacrifice qu'elle va conſommer. On a ſoin de mêler au bétel une certaine drogue qui aſſoupit les ſens, & ôte le ſentiment de ſon état. Lorſque tout eſt prêt pour la cérémonie, le convoi ſe met en marche; la femme ſuit à pied, avec ſes parens & ſes amis; elle porte au col une petite idole, & tient dans ſes mains, d'un côté un citron, & de l'autre un miroir, ou ſelon la caſte dont elle eſt, des fleurs rouges. Arrivée à l'endroit où le corps doit être brûlé, elle ſe dépouille de tous ſes bijoux, & va ſe baigner dans un étang, tandis qu'un Bramine récite des prières, & qu'on diſtribue des aumônes aux pauvres. Au ſortir de l'eau, la femme ſe couvre d'un ſuaire de toile jaune, & s'achemine du côté de la foſſe. C'eſt un trou aſſez profond, dont la terre a été jettée en monceau ſur une ſeule face; il eſt rempli de bois, & le cadavre eſt aux trois quarts conſumé, lorſqu'elle arrive. Une natte, tendue exprès, lui dérobe cet effrayant ſpectacle. C'eſt alors que la victime, après avoir dit adieu à ſes parens, du haut de cette monticule de terre, ſe précipite dans le braſier, tenant un pot plein d'huile, & en invoquant le nom de Dieu. Dans le même inſtant, la foſſe eſt remplie de bois juſqu'à la hauteur de ſix pieds, & on l'arroſe d'huile & de beurre,

pour donner plus de vivacité au feu. Quelquefois les efclaves fe brûlent avec leurs maîtreffes.

Telles font les circonftances qui accompagnent cet étonnant facrifice ufité dans les trois caftes inférieures : les femmes de la premiere cafte fe placent fur le bûcher, à côté de leur mari ; enfuite on éléve du bois en pyramide par-deffus elles, & l'on y met le feu. D'autres fois, c'eft dans une cabane de feuillages que la femme fe brûle, & alors, elle met elle.même le feu au bûcher avec un flambeau.

Soit que la femme fe brûle, foit qu'elle s'enterre avec fon mari, les préparatifs font à-peu-près les mêmes. Si elle s'enterre, on la conduit en pompe à la foffe, elle y defcend, s'affeoit fur un banc de terre, pratiqué à cet effet, fous une efpece de voûte, prend le mort dans fes bras, brûle quelques grains d'encens, fe parfume le corps, & attend tranquillement que l'on rempliffe la foffe de terre, jufqu'aux approches du cou. Alors deux des affiftans tiennent en l'air un tapis, pour empêcher les femmes de l'affemblée de voir ce qui va fe paffer. On fait prendre à la veuve du poifon dans une coquille, & enfuite on l'étrangle, mais avec tant de dextérité, que perfonne ne peut s'en appercevoir. Les cris que le peuple pouffe dans ce moment, étouffent ceux de la malheureufe victime, ainfi que le bruit des tambours & le fon des inftrumens qui ne ceffent de frapper l'air, pendant cette affreufe cérémonie.

Pour perpétuer cette coutume barbare, les Bramines ont déclaré infames les femmes qui oseraient refuser de s'y soumetrre. Elles doivent renoncer au mariage, à l'usage du bétel, se priver de porter des pierreries, & se couper les cheveux. Plus d'honneur à prétendre pour elles, plus de bien qu'il leur soit permis de posséder, pas même une portion de ceux de son mari ; elles deviennent en quelque façon, esclaves de leur fils aîné, qui représente son pere. Si la femme n'a que des filles, c'est le frere du mort qui est l'héritier légitime du défunt, & il ne doit aux filles & à leur mere, qu'un simple entretien : ajoutons à ce mépris auquel les femmes qui ne se brûlent pas avec leurs maris sont exposées, à cette vie languissante qu'on leur fait pressentir, tout ce que la superstition peut leur suggérer de plus flatteur; une félicité sans mélange auprès de Brahma, la gloire de sauver l'ame de son époux des peines de l'enfer, la vanité de vivre long-tems après sa mort dans la mémoire de ses concitoyens; avec un peu de connoissance du cœur humain, on ne s'étonnera plus que ce cruel usage se soit perpétué dans ces pays, jusqu'à nos jours.

Le deuil des Bramines consiste à se raser la barbe & à se priver du bétel pendant quelques jours.

Lorsque le feu du bûcher est éteint, on ramasse soigneusement les os qui n'ont pu être consumés, & on les jette dans le Gange, dont les eaux passent pour saintes.

Souvent on érige en l'honneur du mort, des tampandals ſur les grands chemins ; ce ſont des eſpeces de cabanes où l'on diſtribue aux voyageurs de l'eau chaude & de l'eau froide, & de l'eau de Riz ; & l'on prétend que ces aumônes ſervent beaucoup à ſoulager l'ame du défunt. On bâtit auſſi des pagodes ſur les tombeaux des morts, mais elles ne ſervent à aucun uſage de religion.

CHAPITRE VIII.

Vie privée des Bramines.

ON doit en général regarder les Bramines comme les précepteurs du peuple : leur principale occupation eſt d'enſeigner à lire, à écrire, à calculer, & de former de jeunes diſciples dans ce qui concerne la religion. S'ils ont quelques biens, ils ne doivent rien exiger de leurs éleves ; s'ils ſont pauvres, il leur eſt permis de recevoir de quoi fournir à leurs beſoins les plus preſſants. Les Princes ſont cependant obligés d'entretenir tous les Bramines, mais le nombre en eſt ſi conſidérable, que quoiqu'ils poſſédent, dit-on, un tiers des revenus du Royaume, pluſieurs ſont forcés de mandier pour vivre, d'autres ſe font médecins, & quelques-uns marchands ; les plus intelligens s'inſinuent dans les cours & deviennent conſeil-

lers, ſecrétaires, ambaſſadeurs. On n'en voit aucun qui s'adonne aux arts méchaniques.

Un Bramine doit s'éveiller une heure au moins avant l'aurore, & prononcer d'abord le nom de Dieu. Il ſe lève enſuite, & après avoir ſatisfait aux premiers beſoins de la nature, il ſe lave le viſage, les mains & les pieds; s'aſſeoit ſur un tapis & la tête tournée du côté du Soleil levant, il chante un hymne qui rappelle l'hiſtoire de Gas-jendre Motsjam, dont nous ne pouvons nous diſpenſer de donner un précis.

Dans une des ſept mers de lait, il y a une montagne, haute & large de dix mille lieues : elle a trois cimes différentes, l'une d'or, l'autre d'argent, & la troiſieme de fer, & chacune eſt ornée de pierres précieuſes. Un Deveta (ange) nommé Indre Doumena, ſe promenant dans les airs, ſur un char dont la vîteſſe ne le cédait point au vent, apperçut cette montagne, & s'y arrêta, pour s'y divertir avec ſa femme. Pendant qu'il ſe lavait, il vit paſſer un *Moneſvara*, (eſpece d'anges ſupérieurs aux Devetas) à qui par orgueil, il ne rendit pas les honneurs qui lui étoient dûs. Le Moneſvara, indigné contre Indre-Doumena, le maudit, en diſant : « Tu » deviendras élephant, & au lieu de femmes, » tu n'auras pour compagnie que des femelles d'élephans ». En vain le Deveta reconnut ſa faute, & s'humilia pour la réparer, tout ce qu'il put obtenir, fut qu'après un certain nombre

nombre d'années il reprendrait sa première forme. Indre Doumena métamorphosé en éléphant, eut dix millions de femelles. Un jour qu'il buvait au bord d'un étang, un crocodile lui saisit le pied & le lui arracha; quelque tems après le même crocodile voulut lui en arracher un second, mais Indre Doumena se défendit vaillamment pendant mille années contre son adversaire; toutefois ses forces s'épuisèrent, & sa défaite mit fin à sa métamorphose. Revenu dans son premier état, toutes ses pensées se tournèrent vers Dieu, dont il prononça le nom, qu'il pria, & en l'honneur de qui il composa quelques hymnes: Vistnou fut touché de la reconnaissance du Deveta; il lui donna des armes de diamans, avec lesquelles Indre Doumena cassa la tête au crocodile. C'est cette fable extravagante dont tout fidéle Bramine doit se rappeller l'histoire le matin à son réveil.

Après avoir chanté l'histoire de Gasjendre Motsjam, le Bramine se lave les dents & la bouche, ou s'il demeure près d'une riviere ou d'un étang, il va s'y laver & met un habit net. On appelle un habit net celui qui n'a point servi depuis qu'il a été lavé. Les vêtements de soie, qui, sans risque, ne peuvent être mouillés sont décidés purs, & c'est dans la crainte de les souiller, qu'il faut s'en dépouiller avant de se mettre à table.

Lorsque le Bramine est habillé, il s'assied, prend de l'eau de puits nouvellement tirée,

& s'en jette trois fois dans la bouche, en prononçant les vingt-quatre noms de Dieu, ce qui s'appelle faire le *Japon*.

Si-tôt que le ſoleil paraît ſur l'horiſon, le Bramine lui adreſſe une courte prière & répand trois fois de l'eau à terre en ſon honneur. Cette ſuperſtition eſt fondée ſur une ancienne fable, qui rapporte qu'un jour le ſoleil, en traverſant un certain détroit ou s'étaient raſſemblés de mauvais génies, aurait été cruellement maltraité, ſi de dévots Bramines ne ſe fuſſent aviſés de jetter de l'eau à l'Aſtre bienfaiſant, ce qui cauſa un tel effroi aux démons qu'ils prirent la fuite. » Nous » ſavons bien, diſent les Bramines d'aujour- » d'hui, que ce que nous faiſons à préſent » n'eſt d'aucune utilité pour le ſoleil, mais » nous ne laiſſons pas de lui marquer notre » bonne volonté, à l'exemple de ceux qui le » ſécoururent en effet ».

Il y a des Bramines qui, ſur un chapelet, récitent enſuite juſqu'à vingt-huit prières, d'autres cent vingt-huit, & les dévots, qui n'ont aucune occupation, juſqu'à mille. Ces prières achevées, ils lavent le Salagramma, qui eſt une idole faite d'une pierre particulière ; ils lui changent d'habit, & le frottent d'un parfum compoſé de bois de Sandal & de fleurs odoriférantes. Une autre idole reçoit les mêmes honneurs, & on préſente à cette dernière des mets nouvellement cuits, des fruits ou du lait ; car le vrai Bramine ne doit rien manger qu'auparavant il n'ait préſenté ſa

nourriture à ſon idole. Nous paſſons ſous ſilence la cérémonie de ſe frotter le front avec l'angaram, qui eſt une préparation de benjoin, dont la vertu eſt de fortifier contre le péché, & l'uſage de ſe laver avec l'eau, appellée tertum, qui a ſervi à aſperger le Salagramma; cette eau purifie le Bramine de tous les péchés qu'il a pu commettre depuis ſon enfance, toutes ces ablutions ſe réitèrent avant & après chaque repas; mais elles ne ſont exactement obſervées que par ceux qui ſont directement attachés au culte des idoles.

Les caſtes des Seſtréas & des Soudras mangent du poiſſon, & de toutes ſortes de viandes, excepté celle de vache, mais les Bramines rigides & les Veinsjas s'abſtiennent de tout ce qui a eu vie. Les Bramines prétendent que c'eſt un énorme péché de déloger ainſi une ame d'un corps où elle peut être bien, & de la forcer de paſſer dans un autre où elle ſera peut-être plus mal. Les Seſtréas diſent, que comme les ames humaines paſſent auſſi-bien dans les plantes que dans les animaux, il y a moins de mal à tuer une ſeule bête pour la nourriture de pluſieurs hommes, qu'à déloger pluſieurs ames d'une multitude de plantes pour la nourriture d'une ſeule perſonne: l'opinion reçue eſt que c'eſt un péché de toutes façons, mais que le mal eſt inévitable, & que ſi l'on était contraint de choiſir entre mourir ou manger de la viande, il vaudrait mieux prendre ce

dernier parti, & expier ce crime involontaire par des bonnes œuvres.

La nourriture ordinaire des Bramines consiste en riz, en racines & en fruits ; leur boisson est l'eau pure, & quelquefois du lait : jamais ils ne prennent leurs repas que chez un Bramine, & tout autre qu'un Bramine ne peut les voir manger, sans en excepter le Prince. Leurs femmes mêmes sont exclues de cet honneur, si elles sont d'une caste inférieure. Le Bramine doit jeûner l'onzième jour d'après la pleine l'une, & l'onzième jour d'après la nouvelle, pendant soixante heures ; alors il vaque à la prière & à la lecture, & se prive de toute nourriture.

CHAPITRE IX.

Théologie des Indiens.

QUELQUES efforts que l'on fasse pour former un systême suivi des différentes relations des voyageurs & des Missionnaires, touchant la religion des Indiens, il s'y trouve des contrariétés si étonnantes, qu'il est de toute impossibilité de les consilier. Abraham Rogers, Baldœus, Roth & Kircher, sont sans cesse en contradiction ; ils ne s'accordent, ni sur les noms, ni sur les faits ; & quoique l'on s'apperçoive que les diverses opinions rapportées par ces auteurs, appartiennent à

des sectes particulières, & découlent du même principe, il n'en est pas plus aisé de débrouiller ce cahos, pour en composer un tout qui puisse satisfaire la curiosité d'un lecteur judicieux : il faut cependant répandre quelque lumière sur une matière aussi obscure. C'est par le précis que nous allons présenter de la théologie indienne, qu'on pourra, dans les articles suivans, distinguer les rapports que les sectes ont entr'elles, en quoi elles diffèrent, & ce qu'elles retiennent, ou ce qu'elles ont altéré, touchant le dogme & les usages primitifs.

Lorsque l'on parle à certains Bramines de la création du monde, ils vous répondent par cette fiction : « L'araignée est la premiere » cause & le premier principe de toutes cho- » ses : la production de l'univers n'est rien » qu'une filure de cet insecte, lequel a filé » ses entrailles & son ventre, ensorte qu'il a » premièrement filé les élémens, en second » lieu, les globes célestes. C'est lui qui gou- » verne tout par sa sagesse & sa providence, » qui dirige tout par sa conduite, ce qui doit » durer jusqu'à la fin des siécles, laquelle » n'arrivera que lorsqu'il retirera dans son » corps tous les filets qu'il en a fait sortir ; » car pour lors, le monde sera détruit, & ne sub- » sistera plus que dans le ventre de l'araignée. »

Si nous en croyons le voyageur Bernier, les Indiens sont persuadés que nos ames & celles de tous les êtres animés de la nature, sont une portion de l'ame universelle. Ils

ajoutent, ſuivant cet auteur, que : « Dieu a » non-ſeulement produit ou tiré les ames de » ſa propre ſubſtance, mais généralement » encore tout ce qu'il y a de matériel & de » corporel dans l'univers : que la création » n'eſt autre choſe qu'une extenſion que Dieu » fait de ſa propre ſubſtance, & la deſtruction, » qu'une repriſe qu'il en fait, laquelle ſera » générale au dernier jour : » Ainſi, diſent les docteurs Indiens : « Il n'eſt rien » de réel & d'effectif de tout ce que nous » croyons voir, ouir, flairer, goûter ou tou- » cher. Tout le monde n'eſt qu'une eſpece » de ſonge, une illuſion, en tant que toute » cette multiplicité & diverſité de choſes qui » nous apparaiſſent, ne ſont qu'une ſeule & » même choſe, qui eſt Dieu même. » Si on demande à ces prétendus philoſophes, comment il ſe peut faire que Dieu, n'étant point corporel, mais *Biapek*, (mot qui ſignifie ſans doute inviſible) il ſoit néanmoins diviſé en tant de portions d'ames & de corps ? Ils répondent par cette comparaiſon : « Dieu » eſt comme un océan immenſe, dans le- » quel ſe meuvent pluſieurs fioles plei- » nes d'eau ; ces fioles, quelque part qu'el- » les puiſſent aller, ſe trouvent toujours » dans le même océan & dans la même eau, » & ſi les phioles viennent à ſe caſſer, les » eaux qu'elles contiennent ſe trouvent réu- » nies au tout dont elles étaient ſéparées. » Voyons maintenant comment le Védam décrit la création du monde.

BRAHMA.

Avant les tems il n'y avait rien que Dieu & l'eau. Dieu, pour son plaisir, voulut créer le monde. Il fit d'abord flotter sur l'eau une feuille d'arbre, qui avoit la forme d'un enfant qui se mord le pouce du pied : du nombril de cet enfant, sortit une fleur, nommée *tamara*, & de cette fleur, naquit Brahma. Brahma, étonné d'être, apprit de Dieu son origine, & lui en témoigna une reconnoissance si vive, que le souverain maître le chargea de créer le monde.

Brahma, qui est souvent représenté avec cinq têtes, n'a pas seulement créé le monde, mais il le gouverne avec une puissance absolue, sans que Dieu se mette en peine de ce qui s'y passe. C'est Brahma qui règle la durée de la vie, qui assigne à chaque homme sa destinée invariable, & contre laquelle tous les efforts pour la détourner sont vains. Il a sous lui des lieutenans qui commandent dans les huits mondes, qui sont placés au-dessus de celui que nous habitons, mais au-dessous de la demeure de Brahma, qui elle-même est au-dessous du ciel. Chaque lieutenant a sa fonction particulière ; l'un préside au feu, l'autre commande aux eaux, le troisieme régle les vents, le quatrieme dispense les richesses, &c. Dévendre, qui est appellé aussi *Indre*, est le chef de ces Officiers subalternes.

VISTNOU & ESWARA.

Les ſentimens ſont fort partagés, touchant ces deux divinités. Les Viſtnouvas regardent Viſtnou, comme le Dieu ſuprême, & les Seyvias prétendent qu'Eſwara eſt l'unique ſouverain maître; mais ces deux ſectes s'accordent à ne reconnaître qu'un Dieu, & conviennent que Brahma a créé le monde. Quoi qu'il en ſoit, Brahma naquit avec cinq têtes, & l'autorité qui lui fut confiée, lui inſpira tant d'orgueil, que bientôt il oublia le reſpect qu'il devait à Eſwara. Ce Dieu, dans un moment de colère, produiſit Beirewa, le chef des ames humaines qui ſont changées en démons, qui, pour venger ſon père, d'un coup d'ongle fendit une des têtes de Brahma. Le Vedam rapporte que Brahma bleſſé, ſe repentit & implora, par des hymnes, la miſéricorde d'Eſwara, qui le guérit auſſi-tôt, en poſant ſa tête ſur la ſienne, & lui promit qu'il n'en vivroit pas moins dans l'eſtime des hommes, quoiqu'il n'eût que quatre têtes. Cependant les Bramines ne ſont pas perſuadés que cette forte leçon ait corrigé Brahma de ſa vanité; ils diſent que lorſque le monde préſent aura fait place à celui qui doit lui ſuccéder, Brahma ſera forcé de céder ſa place éminente à Adnemonta, fidèle ſerviteur de Viſtnou.

Voilà donc Viſtnou & Eſwara regardés par deux ſectes différentes, comme le ſouve-

rain Dieu, la suprême intelligence; & Brahma, comme une divinité secondaire. Cependant d'autres docteurs indiens prétendent qu'avant la création, il y avoit une femme nommée Paraxacti, (ce qui signifie excellente & très-sublime puissance) que cette femme eut trois fils; que le premier naquit avec cinq têtes, & reçut d'elle le pouvoir de créer les choses visibles & invisibles; le second, celui de les conserver, & le troisieme, l'autorité de les détruire. Ils ajoutent que ces trois frères eurent pour femme la mere qui les avait engendrés. C'est cette idée absurde que le célebre Père Bouchet appelle l'extravagante trinité des Indiens. Plus l'on cherche à consilier ces différentes opinions, moins l'on peut espérer d'y parvenir. Une secte veut que Paraxacti soit la cause première des choses, & par conséquent, adorée comme le seul Dieu véritable; une autre soutient que Vistnou est le premier principe: quelques Docteurs ne reconnaissent que Brahma, plusieurs autres, que le Dieu Eswara, & ceux qui adoptent la fable de Paraxacti, prêchent qu'aucun des trois freres n'est Dieu en particulier, mais que tous trois indivisiblement constituent l'être suprême. Enfin, il se trouve une autre secte, qui méconnaît dans chacun de ces trois freres la qualité de Dieu, & qui admet au-dessus d'eux un être infiniment supérieur, dont l'essence est incompréhensible.

Revenons aux Dieux Vistnou & Eswara. Les Bramines donnent pour femme à Vistnou,

cette belle créature, produite par l'écume de la mer, lorſqu'on tournait la fameuſe montagne Mérowa. Les Seyvias font épouſer à leur Dieu Eſwara, une petite fille de Brahma, & ils racontent que le père de cette fille, nommé Datsjas, voulut un jour célébrer un jagam ou ſacrifice; qu'il y invita les Devetas, comme Devendre, le Soleil, la Lune, les Etoiles; mais que par mépris, il ne daigna pas y appeller ſon gendre; que l'épouſe d'Eſwara, honteuſe de cet affront, ſe précipita dans le feu, préparé pour le ſacrifice, en diſant: « Puiſque mon époux ne peut ho- » norer votre jagam, je ne ſuis pas digne d'y » aſſiſter. » Eſwara conçut un mortel chagrin de la perte de ſa femme; il en ſua avec une telle abondance, qu'une goutte de cette ſueur étant tombée ſur la terre, il s'en forma Virrepadra. Ce fils demanda à ſon père, ce qu'il voulait lui commander, & il reçut ordre de détruire le jagam de Datsjas. Il courut auſſi-tôt, chaſſa les convives, en tua quelques-uns, donna un coup de pied au Soleil, & lui rompit les dents; il battit ſi bien la Lune, qu'il lui fit au viſage les marques qui y paroiſſent encore. La légende Indienne, dit que quelque tems après, Eſwara ſe laiſſa fléchir par les prières des Devetas, qu'il rendit la vie à Datsjas, fit renaître ſa femme de la montagne Chimawantom, & l'ayant épouſée une ſeconde fois, qu'il conçut pour elle une ſi forte paſſion, qu'il lui donna la moitié de ſon corps, & qu'ainſi elle devint moitié

homme & moitié femme. Il eſt vrai qu'il eſt rapporté qu'en reſſuſcitant Datsjas, Eſwara mit une tête de boue à la place de la ſienne. Eſwara eſt repréſenté dans pluſieurs pagodes, d'une façon très-immodeſte : nous aurons encore occaſion de parler de ce Dieu, ſous le nom de Lingam.

Suivant la théologie des Bramines, Viſtnou, qui gouverne le monde, & qui, malgré les grandes affaires dont il devrait être occupé, paſſe ſon tems à dormir dans la mer de Sucre, où il fait ſa réſidence : Viſtnou, dis-je, s'eſt déjà métamorphoſé neuf fois, & doit encore ſe métamorphoſer une dixième.

Première Méthamorphoſe.

Un jour les Devetas (les anges) ſe laiſſèrent enlever le Védam par un mauvais génie, qui fut le cacher au fond de la mer. Auſſi-tôt Viſtnou ſe transforma en poiſſon, & plongeant au milieu des flots, il ſe mit à le chercher. Ses ſoins ne furent pas vains, il trouva le Védam dans une coquille, & le rapporta aux Devetas. C'eſt en mémoire de cette action éclatante, qu'on voit ſouvent Viſtnou repréſenté dans les pagodes, comme ſortant du poiſſon, dont il avait emprunté la figure, avec quatre mains, les droites tenant le Védam ouvert & un anneau, les gauches un ſabre & la coquille qui renfermait le Védam. Quelques ſectes attribuent cette action à Brahma.

Seconde Métamorphose.

La mer orgueilleuse des richesses qu'elle possédait dans son sein, s'avisa un jour d'exalter sa puissance, en termes insultans pour les Dieux. Brahma reçut ordre de chatier cette insolence. Il commanda aux démons d'enlever la fameuse montagne Mérouva, & de la placer au milieu de la mer ; ensuite saisissant le serpent Scissia, il s'en servit comme d'un cable, avec lequel il lia la montagne, la souleva à plusieurs reprises, & la laissant retomber lourdement, il força la mer à restituer les trésors qui la rendaient insolente & présomptueuse. Elle rendit entr'autres choses précieuses, un arbre appellé Parsatig, un vase rempli de l'eau qui donne l'immortalité, la Vache blanche, l'Eléphant à sept trompes, la vierge Remba, le Cheval à sept têtes, & l'arc nommé Deunock.

Pendant cette étonnante opération, la terre ne pouvant supporter la pesanteur de la montagne Mérouva, fut sur le point de s'écrouler dans le fond de l'abysme : Vistnou s'en apperçut heureusement, & pour prévenir ce malheur, il se métamorphosa en tortue, & soutint la montagne sur son dos.

Troisième Métamorphose.

Un puissant génie voulant un jour essayer ses forces, s'avisa de prendre la terre dans

ſes mains, & de la rouler comme une boule. Content de cette tentative, il ne craignit plus de la charger ſur ſon dos, & d'aller la cacher dans le Patalam, qui eſt l'endroit le plus profond de l'abyſme. Viſtnou dormait alors, il ſe réveille, & n'eſt pas peu ſurpris de ne plus voir la terre. Auſſi-tôt il ſe métamorphoſe en pourceau, dont le grouin eſt armé de deux énormes défenſes. Il perce, non ſans beaucoup de peine, juſqu'au Patalam; il y trouve le fripon, l'attaque, le tue, prend la terre ſur ſes défenſes, remonte tout glorieux de ſa victoire, & la repoſe à ſa place.

Quatrième Métamorphoſe.

Dans les premiers tems, le Dieu Brahma ſe battit contre un fameux géant, nommé Hirrenkeſſep; il le domta, & le retint douze années dans une étroite priſon. Cependant le Dieu, touché des remords du géant, lui accorda la liberté, le combla de bienfaits, & ayant permis qu'il devînt un puiſſant Roi, ajouta à tant de faveurs, l'aſſurance qu'il ne pourrait périr que *d'une facon extraordinaire & preſque impraticable*; c'eſt-à-dire, qu'il ſerait à couvert des inſultes du ciel, de la terre, du ſoleil, de la lune, de la foudre, des éclairs, du vent, des orages, & autres accidens ordinaires. Le géant, fier de ce beau privilége, aſſembla des armées, fit des conquêtes, traita ſes ſujets en tyran, & prétendit qu'on ne reconnût d'autre Dieu que lui.

Les Bramines s'opposèrent à ce culte impie, & supplièrent Vistnou, de délivrer la terre de ce monstre. La chose n'était pas aisée; Vistnou étoit lié par sa promesse. Il rêva quelque tems, & assura ensuite ses fidéles disciples, que bien tôt leurs craintes cesseraient. Il fait ensorte que la femme du géant devienne enceinte, & qu'elle accouche d'un garçon. A peine dans l'âge tendre, où l'on commence à articuler quelques paroles, le père veut que son fils l'adore; l'enfant refuse de reconnaître le géant pour Dieu, & déclare publiquement qu'il n'y a que Vistnou qui soit le créateur des quatorze mondes. Le père irrité, poursuit son fils avec une massue; l'enfant esquive le coup, en se cachant derrière une colonne, qui se brise, & laisse sortir un affreux monstre qui dévore le géant. Ce monstre étoit Vistnou, qui, pour éluder sa promesse, & voulant toutefois punir l'impiété de Hirrnkessep, s'étoit métamorphosé de la sorte.

Cinquième Métamorphose.

Pendant l'âge d'or, la terre produisait sans culture toutes les choses nécessaires à la vie: L'intérêt n'était pas né; & sans besoin, comme sans cupidité, les hommes ignoraient la distinction *du tien* & du *mien*. Cette abondance fut mère de la paresse; tous les biens étant communs, personne ne voulut porter de secours à son frère, & chacun dût se servir soi-

même. Les humains, privés des douceurs de la société, oublièrent qu'ils devaient leur existence à un être tout puissant, & ne daignérent plus lui adresser des prières. Vistnou fut indigné de cette ingratitude ; il voulut en prévenir les suites fâcheuses, & pour y parvenir, il introduisit les besoins, la faim, la misère & la pauvreté dans le monde, qui était alors gouverné par un certain Roi, nommé Mavady. Vistnou se déguise sous la forme d'un pauvre Bramine, & va demander l'aumône à la porte de Mavady. Ce Roi lui offre des états, des richesses. Le Bramine, content de son livre, de son parasol, & de son gobelet, n'exige que trois pieds de terre pour s'y loger avec son bagage, mais il prétend que pour lui assurer plus solemnellement la propriété du terrein qu'il veut acquérir, Mavady lui verse de l'eau dans la main : envain la femme de Mavady cherche à détourner son époux de ratifier cette fatale convention ; le monarque refuse d'être parjure, il verse de l'eau dans la main du Bramine, qui la boit, & reprenant sa divinité, il couvre la terre d'un pied, & le ciel de l'autre, & ensuite culbute le malheureux prince dans le plus profond de l'abysme. Cependant, Mavady & son épouse se plaignirent amèrement de la supercherie de Vistnou ; il fut touché de leurs reproches, & les établit souverains de l'abysme. Quelques docteurs disent même que Vistnou confia à Mavady les clefs du Ciel : quoi qu'il en soit, c'est depuis ce tems que

les hommes ont connu les richeſſes & la pauvreté, l'abondance & la miſère, le bonheur & l'infortune, ſuites néceſſaires de l'inégalité des conditions.

Sixième Métamorphoſe.

De tous les malheurs qui peuvent affliger l'humanité, la ſtérilité dans le mariage eſt celui dont les Bramines ſe conſolent le plus difficilement. Deux époux Bramines étaient dans ce cas cruel, & toutes leurs prières pour obtenir des enfans avaient été infructueuſes. Ils réſolurent de fuir la ſociété des hommes, & de paſſer leurs jours, tantôt dans l'épaiſſeur d'une forêt, tantôt en pleine campagne, expoſés aux ardeurs du ſoleil, juſqu'à ce qu'ils euſſent obtenu ce qu'ils ſouhaitaient ſi ardemment. Leurs vœux ne furent point encore exaucés, ce qui les détermina à ſouffrir la faim, juſqu'à ce qu'il plût à la divinité de ſe laiſſer fléchir, ou de leur ôter la vie. Cette rude épreuve dura neuf jours, après leſquels Viſtnou leur apparut, ſous la forme d'un jeune enfant, & leur annonça qu'ils auraient trois enfans. De ces trois enfans, deux furent produits par métempſycoſe. Les deux époux Bramines étant morts, leurs ames paſſèrent dans les corps de deux nouveaux nés, qui étant devenus grands, ſe marièrent enſemble, & eurent un fils, dernier fruit de la promeſſe de Viſtnou.

Septième Métamorphose.

Un Bramine avait une dévotion extraordinaire au Dieu Ixora ; chaque jour il lui donnait cent fleurs en offrande. Un jour, pour éprouver la foi de ce Bramine, Ixora enleva subtilement une des cent fleurs, & se plaignit ensuite de la diminution de sa ferveur. Le Bramine, nommé Ravana, surpris de ce reproche, courut compter les fleurs, & n'en trouva que quatre-vingt-dix-neuf. Il voulut s'arracher un œil, pour suppléer à la fleur qui manquait ; mais le Dieu, satisfait de sa bonne volonté, l'arrêta, & lui permit de lui demander la grace qu'il jugerait pouvoir lui être le plus utile. Ravana demanda le gouvernement du monde, ce qui lui fut octroyé. Cependant Ravana ne cessa point de porter de continuelles offrandes à Ixora, & de lui adresser de ferventes prières. « Pourquoi, lui dit un » jour le Dieu, continues-tu à me prier; quel » est le sujet des vœux que tu me fais ? « Je » vous demande encore une chose, dit l'im» portun Ravana, c'est d'avoir dix têtes, » pour régir cet Univers que vous m'avez » donné, & vingt bras, pour y exercer ma » puissance.» J'y consens, dit Ixora ». Ravana gouverna long-tems le monde avec une prudence peu commune ; mais devenu orgueilleux, il oublia de qui il tenait son pouvoir, & ordonna à ses sujets de l'adorer, comme le seul & unique Dieu. C'est à cette occasion

que Viſtnou prit une forme humaine, & vint naître ſous le nom de Ram, de la femme d'un Raia, ponr punir Ravana de ſon inſolente préſomption. On doit paſſer ſous ſilence une prodigieuſe multitude d'actions merveilleuſes, que la légende Indienne prête à Ram; il ſuffit de rapporter, qu'adroit à tirer de l'arc, il tua Ravana, qui s'était métamorphoſé en cerf, mais que l'ame de ce méchant délogea auſſi-tôt du corps du cerf, & fut promptement habiter celui d'un fakir, dont le premier exploit contre Viſtnou, fut de lui enlever ſa femme Sitha. Un Dieu ſinge, nommé Hanuman, prit en main la vengeance de Viſtnou: il porte la déſolation dans le pays de Ravana; tout cède à ſes premiers efforts: cependant il ne peut éviter les embûches que lui tendent l'impie Ravana, & les géants, ſes ſujets: mais quoique priſonnier de ſes ennemis, ils ne peuvent le faire mourir, à cauſe des ſecours que Ram prête continuellement à ſon ami. Ravana, s'appercevant que toute ſa magie ne peut rien contre le ſinge Hanuman, l'interroge ſur le principe de ſa force extraordinaire, & ſur les moyens qu'il faudrait employer pour la domter. Le fin priſonnier lui fit confidence que cette force indomtable qu'il admirait, réſidait dans ſa queue, mais qu'on la lui ôterait bientôt, ſi, après avoir garni ſa queue d'étoupes, on la trempait dans l'huile, & qu'on y mît le feu. Ravana crut le Dieu ſinge, & fut auſſi-tôt puni de ſa crédulité. Hanuman, ainſi accom-

modé, & mis en liberté, porta la flamme dans le palais du tyran impie, ravagea toutes les habitations de ses sujets, & vengea ainsi le Dieu Vistnou. Si les idolâtres n'avaient eu quelques connaissances de nos histoires sacrées, comment se pourrait-il qu'on rencontrât continuellement dans leurs fables, des faits qui y ont tant de rapport, malgré la maniere absurde dont ils les ont défigurés?

Huitieme Métamorphose.

Un Raia marie sa sœur à un Bramine, & consulte un autre Bramine très-versé dans l'astrologie, pour savoir quelle sera la destinée de cette sœur qu'il chérit. Le savant Bramine lui annonce que sa sœur mettra sept enfans au monde, & que le septième le détrônera. Le Raia, épouvanté de cette prédiction, fait enfermer sa sœur dans une étroite prison : il a soin de faire égorger les six premiers enfans dont elle accouche, & lorsqu'il la sait enceinte de la septième victime de sa cruauté, il donne les ordres les plus sévères, afin qu'elle ne lui échappe pas. Cependant ses précautions sont vaines : la Princesse met au monde un garçon de la plus grande beauté ; il parle distinctement au moment de sa naissance, il console sa mere, & donne les preuves les plus certaines de la Divinité qui l'anime ; en un mot, c'est Vistnou, lui-même, incarné, sous le nom de Kistna.

Le jeune Kistna, fait à sa place substituer un

autre enfant, qu'il a ſoin enſuite de dérober à la colere du Raia; il fuit avec ſon pere & ſa mere : les torrens n'arrêtent point ſa courſe, il les paſſe à la nage & quelquefois à pied ſec. Un ſerpent le guide & le défend : ce ſerpent éleve ſa tête au-deſſus de celle de Viſtnou & le garantit des ardeurs du ſoleil. Pourſuivi par le Raia, qui envoie des monſtres pour les dévorer, il demeure vainqueur dans tous les combats qu'il livre. La légende Indienne rapporte qu'il deſcendit dans le plus profond de l'abyſme, & qu'il terraſſa le ſerpent Kalinag; elle fait auſſi mention de la femme d'un pauvre jardinier, qui l'invita à entrer chez elle, & d'une autre, qui répandit ſur ſa tête un vaſe rempli de parfums. Ce Kiſtna voyagea par toute la terre, pour châtier les méchans, & fut enſuite enlevé au ciel.

Neuvième Métamorphoſe.

Viſtnou, voulant ſe manifeſter aux hommes, prit le nom de Boudhe. Les Bramines prétendent que ce Boudhe n'a eu ni père, ni mère, qu'il eſt inviſible, & tout eſprit; ils le regardent comme le médiateur du genre humain.

Dixième Métamorphoſe.

Cette derniere métamorphoſe n'arrivera qu'à la conſommation des ſiécles : alors Viſtnou paraîtra dans toute ſa gloire, monté ſur le Kallenqui, ou Kelki, cheval qui de-

meure actuellement dans les cieux, dont le pied droit est levé, & qu'il ne posera sur la terre que pour l'écraser, & pour châtier les impies & les méchans. C'est dans ce moment que le serpent qui soutient le monde, manquera de force & pliera sous le poids, que la tortue accablée plongera dans la mer & que les hommes périront, à cause de leur corruption : ensuite l'âge d'or reviendra, car les Indiens admettent dans l'univers une révolution pareille à celle des Platoniciens.

Nous avons suivi la description du Malabar & du Coromandel de Baldœus, dans le compte que nous venons de rendre des dix singulières incarnations de Vistnou. Nous ne finirions pas, si nous voulions marquer en quoi elles diffèrent des relations des autres voyageurs : on s'en appercevra aisément, lorsque nous serons dans le cas de faire connaître Vistnou, sous le nom de Jagarnat.

CHAPITRE X.

De l'Ame.

SUIVANT la doctrine des Bramines, Brahma, ayant reçu le pouvoir de créer le genre humain, créa d'abord neuf hommes, qui s'étant unis avec les enfans de sa femme Sarasswati, peuplèrent incontinent la terre.

« Il n'y a point de différence, disent les » docteurs Indiens, entre l'ame des hommes » & celle des brutes : toute sa dignité consiste » en ce que l'homme a un corps, où l'ame » peut plus librement se développer & faire » des opérations plus dignes d'elle ». Ainsi, selon eux, la bête ne diffère de l'homme, qu'en ce que ses organes sont moins propres à coopérer aux fonctions de son ame. « Comparez, ajoutent-ils, l'imbécillité de l'en» fance, avec la caducité de la vieillesse. » Pendant l'enfance, l'ame ne peut être aidée » dans ses opérations, par des organes fai» bles, & qui ne sont point encore formés ; » elle n'agit fortement que dans la maturité » de l'âge ; & si-tôt que les organes sont af» faiblis par les approches de la vieillesse, » elle retombe dans l'impuissance où elle se » trouvait auparavant ».

Quelques docteurs prétendent que les ames ont commencé à exister par la volonté de Dieu avant la création de l'univers, & qu'elles sont demeurées dans l'essence divine, jusqu'au moment de la création, où elles ont été envoyées pour animer les corps des hommes & des bêtes, selon qu'elles avaient plus ou moins de péchés à expier. D'autres décident l'ame éternelle, & prononcent qu'elle a toujours existé en Dieu. « Toutes les ri» vières sont reçues dans la mer, disent-ils, » & deviennent un même tout avec elle, » ainsi les ames viennent de Dieu, & se re» joignent à son essence ».

Les récompenſes & les punitions, après la mort, ſe préſentent pour appuier cette doctrine, connue des Egyptiens & même de nos anciens Druides : mais les punitions ſont proportionnées aux fautes ; les unes s'expient pendant la vie, les autres après la mort. La priſon d'une ame qui a péché, eſt le corps d'un homme ; une plus coupable ira animer le corps d'une brute, ou même d'une plante ; car les Bramines ne trouvent nul inconvénient à croire que ſelon les crimes la même ame puiſſe ſucceſſivement réſider dans un homme, dans une bête ou dans une plante. Cependant toutes les ames, en quittant un corps, n'en vont pas ſur le champ habiter un autre : il y en a qui ſont condamnées à voltiger dans les airs, qui ſouffrent une extrême miſère, & qui ne peuvent être ſoulagées que par des aumônes : d'autres doivent ſubir leurs châtimens dans les enfers.

Entre ces dernières, il y en a qui n'y entrent que pour un tems, aſſez long à la vérité, mais limité, & qui après avoir été ſuffiſamment purifiées, reviennent dans le monde habiter de nouveaux corps ; d'autres ſont éternellement enfermées dans un puits froid, profond & obſcur, où elles ſont déchirées par des épines, des chiens, des moucherons, & des corneilles, dont le bec eſt d'acier.

Après avoir établi des punitions pour les crimes, les légiſlateurs Indiens n'ont pas manqué d'encourager la vertu, par l'eſpoir des récompenſes. Sept habitations ſont deſti-

nées dans les cieux à recevoir les ames des gens de bien : les unes passent dans ces lieux de délices un certain nombre d'années, après quoi elles reviennent sur la terre : les autres, plus vertueuses, après avoir rempli le tems qu'elles doivent habiter dans le monde, sont enlevées dans le ciel de Brahma, pour n'en plus sortir.

Les ames qui habitent pour un tems limité les sept cieux, dont nous venons de parler, y jouissent de tous les plaisirs, sans en excepter ceux-mêmes des sens.

CHAPITRE XI.

De quelques superstitions des Bramines.

LES Bramines ont un almanach, appellé Panjangam, pour lequel ils conservent la plus grande vénération. Ce livre, dans lequel sont marqués les jours heureux ou malheureux, est la regle invariable de leur conduite, & sans la lecture duquel ils n'oseraient commencer la moindre entreprise. Le Panjangam est de deux sortes; une partie, qui indique les bons & les mauvais jours & même ceux qui ne sont bons qu'à moitié, a été composée par un docteur des Devetas, ou des anges; l'autre qui distingue les heures favorables ou dangereuses de chaque journée, est

l'ouvrage d'un docteur des Ratjatjas, ou des démons. Ainsi ne se trouvant aucun instant dans la vie, où ils ne soient dans le cas de consulter leur almanach, on doit juger combien leurs affaires doivent en souffrir.

Si l'oiseau Garrouda, espece d'épervier rouge, qui a un collier blanc, vole devant un Indien, ou traverse le chemin de la droite à la gauche, il est un favorable augure: pour que le signe soit avantageux, il faut que tous les autres oiseaux volent de la gauche à la droite. Si une pie touche quelqu'un en volant, c'est un pronostic que la personne, ou quelqu'un de ses parens mourra avant six semaines. Lorsque l'on sort de sa maison, si quelque particulier vient à éternuer, il faut rentrer aussi-tôt, dans la crainte de quelque malheur.

Les Bramines commencent leur année à la nouvelle lune d'avril; cette année a douze mois, qui sont lunaires, & comme ils ne quadreraient pas avec l'année solaire, ils intercalent un treizième mois tous les trois ans. Leur semaine est composée de sept jours. Ils partagent les tems en révolution de soïxante ans, après laquelle ils en recommencent une autre. Une de leur fameuse époque, est le règne du roi Salavagena, qu'ils prétendent être Brahma lui-même, & qui s'étant incarné, mourut vers l'an deux mille cinq cent soixante-trois de notre ère vulgaire, selon le calcul d'Abraham Rogers. Il n'est point de fables que les Indiens n'aient inventées pour

orner la vie de ce Salavagena, ainsi que celle de Vicramaarca qui régnait environ vers ce tems, & dont ils racontent les plus singuliers prodiges. Vicramaarca, prince chéri, craint & respecté de ses sujets, ne pouvait jouir tranquillement de son bonheur; toujours troublé par le souvenir de la briéveté de la vie, accablé sous le poids de cette triste & continuelle réflexion, il consulta son frere Betti, sur les moyens de prolonger ses jours. « Il » y a, lui répondit Betti, l'arbre oudetaba » (arbre du soleil) qui sort de la terre au le- » ver du soleil, & qui, croissant à mesure que » cet astre s'élève, le touche à midi de sa » cime, & décroît avec le jour pour rentrer » dans la terre, lorsque le soleil cesse d'é- » clairer le monde. Mettez-vous sur cet arbre » au point du jour, l'arbre s'élèvera, vous » portera jusqu'au soleil, à qui vous deman- » derez une plus longue vie que celle des au- » tres hommes ». Vicramaarca suivit le conseil de son frère; il monte sur l'arbre & se trouve porté vers midi au plus haut des cieux; mais il y ressent une chaleur si insupportable, que peu s'en faut qu'il n'y périsse : il ne perd cependant pas courage, & le soleil satisfait de sa constance, modère ses rayons & exauce sa prière : « tu seras, lui dit-il, mille » ans assis sur ton trône, sans que tes forces » ni ta santé puissent être altérées par aucunes » maladies ». Après cette réponse, l'arbre ayant baissé comme à l'ordinaire jusqu'à la chute du jour, Vicramaarca fut rendre compte

à ſon frere du ſuccès de ſon voyage. « Le » Soleil vous a accordé, lui dit Betti, mille » ans de vie ; & moi je veux vous en procurer » mille autres. Puiſque vous avez ſa parole, » que vous ſerez aſſis mille ans ſur votre » trône ; lorſque vous y aurez été aſſis pen- » dant ſix mois, paſſez le reſte de l'année à » voyager, ainſi vous doublerez le terme qui » vous eſt promis ». Dans un des voyages que fit Vicramaarca par l'avis de ſon frère, il lui arriva une aventure aſſez ſingulière pour être racontée, & qui prouvera l'amour des Bramines pour les fables extravagantes.

Les ſerviteurs d'un ſaint homme, appellé Jogiſvara, ſe diſputaient les effets de ſa ſucceſſion, qui conſiſtaient en une bourſe, avec laquelle on ne manque jamais d'argent ; un plat toujours rempli de mets ſucculens, une houlette, ſauve-garde aſſurée contre les plus puiſſans ennemis, & un ſoulier, qui par ſa vertu vous tranſporte ſur le champ où vous voulez aller. Ces domeſtiques, ne pouvant s'accorder entr'eux, prirent Vicramaarca pour arbitre de leur différend ſur le choix de ces meubles précieux. Il leur fixa un but, qui touché par un des concurrens, lui donnerait le droit de choiſir le premier. Les Athlètes ſe préparent à commencer leur courſe, ils ne courent pas, ils volent ſur le ſable, & pendant ce tems, Vicramaarca chauſſe le ſoulier, prend la bourſe, le plat & la houlette, & diſparait, laiſſant aux héritiers de Jogiſvara, la douleur de n'avoir pu s'accorder ſans arbitre.

L'oiſeau Garrouda & Annemonta.

Caſſiopa fut le premier Bramine, il eut deux femmes qui s'appellaient Vinneta & Diti : comme elles ſe promenaient dans la campagne, elles apperçurent Outſeirevan, le cheval d'Indre. « Diti s'écria, que ce cheval eſt beau, qu'il eſt blanc, ſans la moindre tache noire ». Vinneta répondit, « il a une tache noire vers la queue ». Les deux compagnes s'échauffèrent, elles diſputèrent long-tems, & ne pouvant s'accorder, elles gagèrent, à condition que celle des deux qui auroit tort, deviendrait l'eſclave de l'autre. Pendant la nuit Vinneta, femme auſſi méchante que Diti était bonne, douce & ſainte, ordonna à un de ſes fils (ils étaient démons ſous la forme de ſerpens) d'aller ſe placer proche de la queue du cheval. Le jour venu, Diti ſe rendit avec ſa compagne dans l'endroit où elles avaient vu le cheval ; il y était encore : Vinneta ne manqua pas de faire remarquer la tache noire à ſa rivale, qui ſe ſoumit à être ſon eſclave. Les ſaints conſolèrent la pauvre Diti dans ſon affliction, ils lui promirent qu'il naîtrait d'elle des enfans qui la délivreraient de l'eſclavage. En effet, elle devint enceinte & pondit deux œufs, mais impatiente de ſavoir ce qu'ils renfermaient, elle en caſſa un, d'où ſortit un enfant qui n'avait de formé que la partie ſupérieure du corps. Annura (c'eſt le nom de l'enfant précoce) an-

nonça à ſa mère qu'elle ſerait encore eſclave l'eſpace de cinq cens ans, qui était le tems qu'il aurait dû demeurer de plus dans ſa coquille; enſuite il s'envola au ciel, ſe mit au ſervice du Soleil & obtint la conduite de ſon char. Les cinq cents ans écoulés, le ſecond œuf ne manqua pas d'éclorre, & il en ſortit l'oiſeau Garrouda, qui obligé de ſervir Vinneta, demanda à ſa mère, s'il n'y avoit aucun moyen de rompre leur eſclavage? « Il en » eſt un, ſans doute, dit la bonne Diti, il » faudrait aller prendre l'Amortam qui eſt » gardé dans le Dévendre-Locon ». L'oiſeau s'envole auſſi-tôt; il enlève, après un combat opiniâtre, l'Amortam aux Dévetas à qui la garde en était confiée; il obtient même de Dévendre la faculté d'avaler les ſerpens. Revenu auprès de ſa mère, il n'eut pas la dextérité de dérober ſa fiole précieuſe aux yeux de la perfide Vinneta, elle trouva moyen de s'en ſaiſir, & réſolut de boire avec ſes fils la liqueur qu'elle contenait: mais Dévendre qui craignait cette profanation, envoya à l'inſtant un ange, ſous la figure d'un Bramine. « Gardez-vous bien, lui dit ce Déveta en l'abor» dant, gardez-vous de profaner cette boiſ» ſon; l'action ſainte que vous allez faire » exige des préparations; il faut auparavant » laver votre corps & prendre des habits » purs ». Vinneta crut le faux Bramine: elle fit mettre l'Amortam ſur une certaine paille ſainte, nommée Arpbha, & fut ſe purifier avec ſes enfans. Pendant cette cérémonie

l'oiſeau Garrouda emporte l'Amortam, & il n'en reſte que quelques gouttes ſur la paille : Vinneta revient avec les ſerpens ſes fils, mais elle cherche vainement l'Amortam, dont les gouttes tombées ſur la paille, furent lêchées par les ſerpens, & comme cette paille était tranchante, elle leur fendit la langue, c'eſt la raiſon pour laquelle les ſerpens ont la langue fourchue. L'oiſeau Garrouda, ayant touché l'Amortam devint blanc comme la neige, & Viſtnou l'a choiſi pour le porter.

L'hiſtoire d'Annemonta n'eſt pas moins merveilleuſe. Du tems de la ſeptième métamorphoſe de Viſtnou, ſous le nom de Ram, après avoir rempli ſa miſſion, & lorſqu'il fut près de ſe retirer du monde, tous les habitans d'Ajorjà voulurent le ſuivre ; mais Ram leur repréſenta qu'ils ne pouvaient entrer dans le ciel avec leur corps. « Si vous voulez m'accompagner, leur dit-il, il faut les laiſſer en paſſant » dans la riviere qui borne votre pays ». Les dévots diſciples de Ram, crurent à ſa parole & le ſuivirent avec les nouveaux corps qu'ils animèrent après leur mort. Annemonta, ſinge, né d'une guenon, ſans le ſecours d'un ſinge, & qui dès l'inſtant de ſa naiſſance s'était attaché au ſervice de Viſtnou, n'eut pas cette permiſſion, mais ſon maître, touché de ſa fidélité, lui promit que lorſque ce monde ferait place à celui qui doit lui ſuccéder, il obtiendrait dans le ciel la dignité de Brahma, qui viendrait ſur la terre remplir les fonctions de ſa charge. Annemonta eſt proprement le

vent, & il ne feroit pas impoffible d'expliquer la plûpart de ces fables, qui ne font réellement que des Allégories.

Erreur des Bramines fur le véritable âge du monde, & fur fa deftruction.

Les docteurs Indiens partagent la durée du monde en quatre âges. Le premier a duré un million fept cents vingt-huit mille ans; le fecond un million deux cents quatre-vingt-douze mille ans, le troifième huit cents foixante-quatre mille, & le quatrième dans lequel nous fommes, fubfifte depuis quatre mille huit cents quatre-vingt-dix, eu égard à la préfente année mille fept cent foixante-dix: ainfi, depuis l'inftant de la création jufqu'à préfent, felon le calcul des Bramines, le monde a duré trois millions huit cents quatre-vingt-douze mille, huit cents quatre-vingt-dix ans. Ces quatre âges ont leur dénomination particulière chez les Indiens, qui ont rapport aux âges d'or, d'argent, d'airain & de fer de nos poëtes. L'Univers comprend trois parties; le ciel, la terre & l'abyfme. Cet univers reffemble à un œuf, dans lequel font placés quatorze mondes. Le Soleil & la Lune tournent autour de la fameufe montagne d'or, nommée Mérouva; c'eft ce qui fait la différence des jours & des nuits. Cette montagne d'or eft couverte de fruits, qui ont la propriété de garantir ceux qui en mangent une fois, de la foif, de la faim & des incommodités de la

vieilleſſe. Le monde que nous habitons & qui s'appelle Bou-Locon, eſt diviſé en ſept mondes; celui qui ſe trouve placé dans le centre, nage dans une mer d'eau-douce, le ſecond dans une mer de lait, le troiſième dans une mer de beurre, le quatrième dans une mer de lait caillé, le cinquième dans une mer de vin, le ſixième dans une mer de ſyrop, & enfin le nôtre, qui eſt le moins favoriſé, dans une mer d'eau ſalée. Notre monde finira, mais ſa fin eſt éloignée; car, dit la légende: « mille révolutions des quatre âges du monde » ne font qu'un des jours de Brahma, qui » eſt aſſuré de vivre cent ans de cette ſorte » de jours ». Lorſque ſes cent ans ſeront accomplis, le feu conſumera l'Univers: le Soleil en même tems dardera tous ſes rayons ſur la terre; la mer ſe deſſéchera, & alors Brahma expirera.

CHAPITRE XII.

Des Anges & des Démons.

Les anges que les Indiens nomment Dévetas, ont deux origines différentes. Entre ces intelligences heureuſes & bienfaiſantes, on diſtingue ſur-tout le Soleil, la Lune & les étoiles, que Brahma créa d'abord; il créa auſſi Viſtnoudouta & Sevadouta, pour le ſervice particulier de Viſtnou & d'Eſvara; enſuite Brahma donna naiſſance aux intelligences malheureuſes & malfaiſantes,

malfaisantes, sous le nom général de Ratjasjas, ou démons, dont les Jammadoutas sont les serviteurs Jama.

Les enfans que Diti donna au premier Bramine Cassiopa son époux, furent agréables à la divinité, & placés au rang des Devetas, ainsi que les ames des hommes vertueux. Les fils de Vinneta, seconde épouse de Cassiopa, furent au contraire mis dans la classe des Ratjasjas, ainsi que les ames des criminels. Ceux-ci sont condamnés à voltiger dans les airs, à souffrir la faim & la soif, à vivre d'aumônes, sans qu'il leur soit permis d'arracher un seul brin d'herbe pour se sustenter. Quelquefois ils prennent des formes humaines pour implorer la charité des personnes pieuses, mais ils n'ont pas la puissance de faire du mal. La légende ajoute que leurs corps sont grands & difformes, & exhalent une odeur affreuse, qu'ils sont antropophages, qu'ils se marient, ont des enfans & peuvent mourir.

CHAPITRE XIII.

Des Idoles, des Temples, du Culte religieux & des Fêtes.

AU milieu de la prodigieuse diversité d'opinions, qui, en matière de doctrine, forme autant de sectes chez les nations de l'Inde, on en distingue deux principales ; l'une est

attachée à Viſtnou, l'autre ſuit les principes d'Eſwara. Chaque ſecte a ſes Pagodes particulières, & y ſert tranquillement le Dieu qu'elle reconnaît. Les temples de Viſtnou & d'Eſwara ont de hautes tours, & ſont plus grands & mieux décorés que ceux des divinités inférieures : tous ſont diviſés en trois parties : la première, ſoutenue par des pilliers, eſt ouverte, ornée de figures ſymboliques d'animaux, & l'entrée en eſt permiſe à tous les curieux : la ſeconde, remplie de figures monſtrueuſes d'hommes à pluſieurs têtes à & pluſieurs bras, ſe ferme pendant la nuit, & les Bramines ſeuls peuvent y entrer : la troiſieme enfin, qui en eſt comme le ſanctuaire, eſt fermée. C'eſt dans cette dernière partie du temple que ſe trouve la ſtatue de Viſtnou, ſous la forme humaine, mais avec quatre bras, ou celle du Dieu Eſwara, repréſentée avec trois yeux, deux dans l'ordre naturel, & le troiſieme au milieu du front, ou ſous la figure du Lingam, dont nous donnerons l'explication. Une enceinte de murailles régne autour de ces Pagodes, & dans l'intervalle on voit quantité de petites chapelles, dédiées à Garrouda & à Annemonta.

Le culte que les Bramines rendent à leurs idoles, conſiſte à s'aſſembler certaines nuits dans les temples, & à porter leurs ſtatues en proceſſion par la ville. Cette cérémonie s'obſerve chaque mois, en l'honneur de Viſtnou, le premier jour que la lune ne paraîtra pas : & en l'honneur d'Eſwara le neuvieme jour,

après la nouvelle lune. On place la figure du Dieu ſur un cheval de bois, attaché à une eſpèce de table par les pieds de derrière, & dans l'attitude d'un cheval cabré. Des hommes portent cette repréſentation ſur leurs épaules, & marchent, en imitant l'allure d'un cheval dreſſé au manége : quantité de flambeaux entourent l'idole, au-deſſus de laquelle un Bramine tient un paraſol, tandis qu'un autre évente l'idole, & ſemble chaſſer les mouches, qui voudraient s'attacher ſur elle. La proceſſion finie, on remet la ſtatue dans la pagode, & des filles proſtituées, conſacrées à la pagode, forment des danſes, chantent des hymnes, au ſon des inſtrumens de corne, & au bruit des tambours. Il eſt aſſez ſingulier que les Bramines qui ſont perſuadés que leurs temples & leurs idoles feraient ſouillées par le ſimple attouchement d'un homme d'une Caſte inférieure à la leur, choiſiſſent par prédilection des femmes proſtituées, pour danſer dans leurs cérémonies. Il eſt vrai que les Indiens regardent l'infâme commerce de ces créatures, comme un métier, qui ne peut les priver de la béatitude à venir, ſur-tout, « lorſ» qu'elles ſe conſervent uniquement pour ce» lui à qui elles ont immolé leur pudeur, & » qu'elles s'en tiennent à un concubinage, qui » dans le fond, n'a rien de plus criminel que » le mariage de ces peuples, dès que la re» ligion ne ſanctifie ni l'un ni l'autre ». La légende Indienne raconte à cette occaſion une hiſtoire aſſez plaiſante.

Dévendre un jour prit la forme d'un homme, & se rendit chez une fille de joie, dont il voulait éprouver la fidélité : moyennant une somme assez considérable, il obtint de passer une nuit avec elle, mais il ne dormit point, & sur le matin il feignit de se trouver mal, & resta comme mort dans ses bras. La fille aussi-tôt se désole, instruit sa famille de son accident, & lui déclare qu'elle veut se brûler avec son amant. En vain ses parens cherchèrent à lui représenter sa folie, elle ne voulût rien écouter. On éleve un bûcher, elle se place dessus avec le corps de son amant; déja les flammes s'étendaient jusqu'à elle, lorsque Dévendre cessa de feindre, & pour prix de sa fidélité, lui promit une place honorable dans le ciel où il préside, & lui tint parole.

Il semble que le culte journalier rendu par les Bramines aux statues de Vistnou & d'Eswara, consiste à les parer des ornemens qu'ils supposent leur être les plus agréables. On orne les idoles de Vistnou de riches habits, de pierreries & de fleurs : celles d'Eswara sont souvent lavées avec des eaux odoriférantes : on allume des lampes devant elles & deux fois par jour on leur présente à manger, & celui qui est chargé de ce dernier office, doit toujours tenir à sa main une petite clochette, & se faire accompagner par deux hommes, dont l'un bat du tambour & l'autre joue de la flûte : lorsque la nourriture offerte est restée deux ou trois minutes devant le Dieu, on va

la reprendre, & alors elle doit être regardée comme un don qu'il fait à ceux qui la mangent.

On célébre tous les ans deux fêtes solemnelles, en l'honneur de Viſtnou & d'Eſwara. leurs ſtatues, placées ſur de hautes tours, auxquelles ſont attachées des roues, ſont tirées par des pécheurs & ſuivies d'une foule innombrable de gens des quatre premières Caſtes, qui tiennent les mains jointes & élevées, en ſigne d'adoration. On ne ſçait pas trop par quelle raiſon, à cette proceſſion de Viſtnou, lorſqu'il eſt porté dans la campagne, on lâche un bouc ou un renard, que les hommes courent & qu'ils s'efforcent de tuer avec un bâton, qu'ils tiennent dans la main gauche.

Les femmes mariées célèbrent le dix-huit Janvier une fête, qui dure neuf jours, en l'honneur de Parvati, épouſe d'Eſwara. Cette cérémonie a pour but de demander à la déeſſe la grace de ne point devenir veuves. On forme une image de Parvati, avec de la farine de riz & un certain grain rouge; on l'habille ſuperbement, on l'orne de fleurs, & après l'avoir ſervie dévotement pendant la neuvaine, le dixieme jour, on la porte en proceſſion dans la campagne ſur un Palanquin ouvert, & elle eſt jettée dans un des étangs ſacrés.

On ſe reſſouvient que lorſque les anges & les démons cherchaient l'Amortam, il parut d'abord un poiſon affreux, qu'Eſwara but &

que ce Dieu tombât en faiblesse, après l'avoir avalé. Les anges alors ordonnèrent aux hommes de jeûner & de penser continuellement à Eswara, ce qui le soulagea beaucoup. C'est en mémoire de cet événement que les Indiens ont institué une fête, pendant laquelle ils jeûnent & ne cessent de prier & de veiller, parce que le Dieu a dit, que celui qui le ferait, obtiendrait la rémission de ses péchés. Les Soudras sont fort blâmés par la nation de passer ce tems en réjouissances.

Le quatrieme jour après la nouvelle lune d'Août, les Bramines & les Soudras célèbrent une fête, dont l'objet est d'obtenir la santé dans cette vie, & le paradis de Brahma dans l'autre. La cérémonie se fait ordinairement auprès d'une rivière, ou si l'on en etait éloigné, dans une Pagode, ou même dans la maison. Un Bramine, qui a seul le droit de remplir cette fonction sacrée, prend dans sa main une poignée de longue paille, & y fait quatorze nœuds. Cette paille, ainsi arrangée, devient une idole d'Amanta-Padmanada, divinité en grand crédit. On l'encense, on la pare de fleurs, on la conjure par une sorte d'exorcisme, puis le Bramine prend une ceinture rouge qui a quatorze nœuds, & la tourne quatre fois au bras de celui qui s'engage solemnellement à observer cette fête. Si c'est un Soudras qu'on vient d'initier, il se joint à un Bramine qui lui lie le Dsandhem au bras. Le Bramine reçoit pour sa rétribution une aumône en fruits ou en argent.

Cette fête ſe célèbre une fois toutes les années, mais celui qui l'a célébrée une fois doit la réitérer quatorze fois, après lequel nombre, il peut ceſſer, en donnant un repas aux Bramines. Ceux qui recommencent ſont obligés encore à quatorze années, mais ils ont le droit de prendre une ceinture d'or, au lieu de la rouge qu'ils portaient précédamment; l'origine de cette fête eſt attribuée à l'aventure ſuivante. On raconte que la femme d'un riche Bramine, qui n'avoit aucune connoiſſance de cette fête, fut un jour ſe baigner dans une riviere où quelques perſonnes la célébraient, & qu'elle s'y fit initier avec la ceinture rouge & les autres cérémonies. Revenue au logis, le mari vit cette ceinture au bras de ſa femme, s'informa comment elle l'avoit eue, & l'ayant appris, la lui arracha du bras & la jetta au feu. Pour punir cette impiété, Eſwara dans l inſtant fit perdre au Bramine toutes ſes richeſſes. Déſeſpéré de cet accident, il reconnut ſa faute, & jura de courir juſqu'à ce qu'il eut rencontré le Dieu en l'honneur de qui ſe célébrait la fête; il trouva en ſon chemin un vieux Bramine, à qui il raconta ſon malheur. « Es-tu fou, lui dit ce ſaint homme, » de chercher Dieu? Penſes-tu que tu pourras » le rencontrer? Tu feras mieux de t'en retour» ner chez toi, & de prendre tes aiſes, ſans » te fatiguer ainſi. Je n'en ferai rien, répondit » l'homme ruiné, je le trouverai, ou je mour» rai. » Ces paroles touchèrent Eſwara; car c'était lui ſous la figure d'un vieux Bramine:

il le consola, & lui promit que lorsqu'il arriverait chez lui, il y retrouverait toutes les richesses qu'il avait perdues.

Le jour de la pleine lune d'Août, est une grande fête pour les Bramines. Ce jour là les gens mariés prennent des habits neufs, & l'on donne le Dsandhem aux enfans.

La naissance du Dieu Vistnou, sous le nom de Kristna, est célébrée par les Bramines & les Soudras, après le huitieme jour de la pleine lune du même mois : voici son origine.

Pendant le troisieme âge du monde, Kampsa, puissant Settrea avait une sœur, nommée Deveki qu'il maria à Vassoudeva, de la même Caste que lui. Pendant qu'il célébrait ce mariage, un démon, un esprit voltigeant veut troubler sa joie, & lui dit : « de quoi te » réjouis-tu? Ces nôces te seront funestes, » & le huitieme enfant de ta sœur causera ta » perte ». Le divertissement cesse : Kampsa s'élance sur sa sœur & veut la tuer : cependant il se modère & consent à tenir Deveki & Vassoudeva enfermés dans une prison qui réponde d'eux, à condition qu'ils lui livreraient tous leurs enfans. Un âne qu'il plaça auprès de ces prisonniers, jettait un cri toutes les fois que Deveki accouchait; Kampsa entrait, prenait l'enfant & le précipitait du haut de la maison en bas. Il en avait déja sacrifié sept, & il attendait avec impatience sa dernière victime. Cependant les murs de la prison où demeuraient Deveki & Vassoudeva étaient baignés par une rivière, & sur la rive opposée,

il y avait une ville très-considérable, nommée Gocalam : des Pastres y faisaient leur séjour. Le chef de ces habitans avait une femme, qui nourrissait des vaches. Pendant la vie qui avait précédé celle où ils vivaient, ce Pastre & sa femme s'étaient engagés par un vœu à Vistnou, qui leur était apparu sous la forme d'un aimable enfant, & auquel ils avaient demandé pour toute grace, que lorsqu'ils retourneraient dans le monde, ils pussent avoir un fils aussi beau que celui qu'il voyaient, ce qui leur avait été accordé. Le tems que Vistnou avait décidé pour tenir sa promesse, arrivait, & Kampsa mit au monde son huitième enfant, qui n'était autre que Vistnou, qui naquit avec quatre bras, & le fit appeller Kristna. L'âne ne jetta point de cri, & les époux étonnés, jugèrent que cette naissance était miraculeuse; mais quelle fut leur surprise, lorsque ce jeune enfant leur dit : « vous allez être délivrés de votre captivité : cependant ne découvrez pas ma naissance, portez-moi à Gocalam de l'autre côté de la rivière, remettez-moi entre les mains de la femme du chef des Pastres, qui vient d'accoucher d'une fille, quelle vous livrera & que vous mettrez à ma place : alors l'âne braira ». Deveki & Vassoudeva se présentent aux portes de la prison. Elles s'ouvrent d'elles-mêmes, les gardes ne les reconnaissent point, la rivière se retire pour leur laisser un libre passage, ils font l'échange des enfans, & reviennent sans que

personne se soit apperçu de leur sortie ; alors l'âne se met à braire. Kampsa entre aussitôt ; malgré les cris & les pleurs de sa sœur, il veut immoler l'enfant & le jette en l'air, pour le recevoir sur la pointe de son épée, mais l'enfant reste suspendu, & lui dit : « tu ne me » tueras point ; ton ennemi est à Gocalam, qui se vangera de toi ». Ce ne fut que par le conseil de ses amis que Kampsa fut détourné de sacrifier sa sœur & son beau-frère à sa rage. Il courut chercher le funeste enfant, qui devait lui ôter la vie, mais Kristna tua, en se jouant, Kampsa & ses Satellites. Quelques tems après, il délivra son père & sa mère & fit nombre de prodiges. Kristna vint au monde au milieu de la nuit : « les anges, » dit la légende, furent avertis de cette naiss» sance & jeûnèrent le jour précédent ».

C'est en mémoire de cette naissance, que les Bramines célébrent la fête que nous venons de décrire. Ce jour là, ils se parent de leurs plus beaux habits, ils se régalent, se font des présens de crême, de noix de coco, & toutes les rues sont ornées de verdure.

Dans une grande partie des Indes, on célèbre encore une fête à l'honneur de Vistnou, sous le nom de Kristna, le huitième jour, après la nouvelle lune d'Octobre. Dès le point du jour, les Indiens se lavent la tête, & lorsqu'ils se sont ornés de ce qu'ils ont de plus riche, ils vont inviter leurs amis de venir se réjouir chez eux. La nuit suivante, les Pagodes & toutes les maisons des villes & des bourgs

ſont illuminées. L'objet de cette fête, eſt de rappeller un trait de la vie de Viſtnou, pendant qu'il habitait la terre ſous le nom de Kriſtna. On raconte que dans ce tems vivait un certain Ratjasja, qui s'étant rendu maître de tout le monde, retenait pour ſon ſervice ſeize mille vierges priſonnières. Kriſtna ému de compaſſion, ſe battit contre le raviſſeur & le tua. Les filles furent remiſes en liberté, mais elles devinrent toutes amoureuſes de leur libérateur, & chacune en particulier ſouhaita de l'épouſer. Kriſtna ſçut gré à ces vierges de leur vœu, & n'eut rien de plus preſſé que de l'exaucer : cette circonſtance même l'adoucit en faveur du Ratjasja, qui avait trouvé moyen de raſſembler ces pucelles, & comme ce dernier n'était mort que pour renaître, lorſqu'il revint au monde, Kriſtna, pour le récompenſer l'établit roi, & lui ordonna ſeulement de ſe comporter avec moins de tyrannie. Le Dieu, en quittant le monde, promit la remiſſion entière des péchés, à ceux qui chaque année célébreraient cette fête.

Le ſoleil eſt un des principaux objets de la vénération des Indiens, ſa fête tombe le neuf de Janvier. Ce jour-là les Soudras particulièrement ſe prient à manger. On fait cuire du riz avec du lait, & l'on a grand ſoin que pendant cette cuiſſon, il puiſſe recevoir les rayon de l'Aſtre qu'ils honorent : le riz en devient plus ſain, & on le garde auſſi longtems qu'il eſt poſſible. Pongol eſt le nom qu'ils donnent à cette fête, parce que lorſque le

ſoleil a paſſé le point le plus haut, ils répètent quatre fois le mot Pongol, ſans qu'aucun voyageur explique ce qu'il ſignifie. Les animaux participent auſſi à cette fête : on les conduit ce jour-là dans les campagnes & ils ſont couronnés de fleurs. Une victoire que Viſtnou remporta ſur le Ratjasja Belli, eſt l'origine de cette ſolemnité.

CHAPITRE XIV.

De la ſainteté du Gange & de la Mer.

IL aurait été indigne de la majeſté de la mythologie Indienne, de chercher la ſource de la rivière du Gange dans les entrailles de la terre : elle eſt deſcendue du ciel de Viſtnou dans celui de Dévendre & delà dans l'Indouſtan. Les eaux de cette rivière ont une telle vertu que ceux qui s'y baignent obtiennent la rémiſſion de leurs péchés, grace qui s'étend aux dévots qui, en étant trop éloignés, font venir de ces eaux & en boivent, avec la ſeule obligation de dire Ganga Sianam, *Gange lave-moi.*

Le Ratjasja Belli, dont nous venons de parler dans l'article précédent, devint ſi inſolent & ſi ambitieux par la protection que lui avait accordée Eſwara, qu'il attaqua tous les chefs des mondes qui ſont au-deſſous du

ciel, & les chaſſa de leur réſidence. Ces Dieux du ſecond ordre furent à ce ſujet porter leurs plaintes à Brahma, qui en rendit compte à Viſtnou. Viſtnou aimait Belli, il ne voulut employer contre lui que l'adreſſe. Il ſe transforme en jeune Bramine, ſous le nom de Vamana, & ſe préſente à Belli dans le tems qu'il offrait un ſacrifice (ceci à un grand rapport avec la cinquième métamorphoſe de Viſtnou). « Fais-moi préſent de trois pieds » de terre, dit-il au Ratjasja; j'y conſens, répond Belli ». Auſſi-tôt le faux Bramine meſure la terre, mais en appuyant le pied il fonce juſqu'à l'abyſme, & touche la coquille d'œuf qui ſert d'enveloppe à tous les mondes : il leve l'autre pied à travers l'eſpace & l'appuie contre l'extrémité oppoſée de cette même coquille. « Où placerai-je mon troiſième pied, dit Vamana? (car la légende » Indienne n'eſt point avare de donner des » pieds & des bras à ſes Dieux). Poſe-le ſur » ma tête, repliqua Belli » : à l'inſtant le Dieu métamorphoſé appuie ſon pied ſur la tête du Ratjasja & le précipite dans l'abyſme, où il jouit d'une félicité égale à celle qu'il goûterait dans le ciel. Lorſque Vamama porta ſon pied ſur la coquille d'œuf, elle ſe fêla malheureuſement, & par cette ouverture on y vit entrer l'eau dans laquelle nage cette coquille : Brahma recueillit de cette eau dans un vaſe & en lava les pieds de Viſtnou; le reſte coula dans le paradis de Dévendre, mais un nouvel accident la fit deſcendre ſur la terre.

De tous les facrifices que l'on peut offrir à la Divinité, celui d'un cheval blanc eſt le plus auguſte & le plus propitiatoire; mais il n'eſt pas indiſtinctement permis à tout le monde de le célébrer. Lorſque le choix de la victime eſt fait, on l'envoie par tout le pays avec une eſcorte, & ordre d'annoncer que ceux qui voudront empêcher le Jagam, n'ont qu'à ſe préſenter & combattre. Si l'eſcorte eſt vaincue, le ſacrifice ne ſe fait point: ſi au contraire, elle reſte victorieuſe, on offre le Jagam avec la plus grande ſolemnité. Un Settrea, nommé Sagara Jackraveſti, homme préſomptueux & puiſſant, voulut avoir l'honneur d'immoler un cheval blanc: il le fit promener dans la province eſcorté par des femmes, qui avaient à leur ſuite ſoixante mille jeunes hommes. Une pareille armée ôta à chacun l'envie de troubler la fête, mais Dévendre fût indigné de l'oſtentation de Settrea. Il dérobe le cheval blanc, le conduit dans le ſeptième monde & le lie derrière un Viſtnouva très-dévot. La troupe s'apperçoit du vol, elle ſe lamente & apprend, par un démon voltigeant, l'endroit où il eſt dépoſé. Mais quel chemin prendre pour arriver à ce ſeptième monde? La troupe audacieuſe s'aviſe de creuſer la terre: elle pénètre ſi avant dans ſes entrailles qu'elle ne ſçait plus comment tranſporter en haut ce qu'elle lui enléve pour ouvrir ſon chemin; il faut qu'elle prenne le parti d'avaler la terre. Enfin, après des travaux véritablement incroyables, nos hardis

mortels ſe trouvent près du cheval & battent cruellement le Viſtnouva qu'ils ſuppoſent être le voleur. Le faint piqué des coups que mal-à-propos il recevait, maudit les frappeurs, qui avec leur conducteurs furent réduits en cendres ; le fils du chef de la troupe, inquiet du ſort de ſon père, fut à ſa recherche : il s'engagea dans l'effrayant chemin que la troupe s'était ouvert & arriva proche le Viſtnouva ; mais au lieu de le maltraiter, il n'uſa que de prières & de ſupplications, pour engager ce ſaint à lui apprendre ce qu'étaient devenus les ſoldats du cheval blanc. Il apprit avec douleur leur mort cruelle ; ce qui le toucha vivement, c'eſt que le Viſtnouva ne lui cacha pas que toutes ces ames étaient malheureuſes. « Que faire, dit le fils » déſeſpéré, pour racheter ces ames des tour» mens qu'elles endurent ? Il faut, répondit » le ſaint, arroſer leurs cendres avec les eaux » du Gange ». Le fils monte ſur le cheval blanc & va trouver ſon ayeul, de qui il obtient la permiſſion de faire tous ſes efforts pour avoir de cette eau. Il fait un certain vœu à Viſtnou qu'il obſerve pendant trente mille ans, mais il meurt ſans avoir exécuté ſon deſſein : deux autres font le même vœu & l'obſervent avec la même ponctualité, pendant autant de tems ſans être plus heureux ; enfin, un quatrième, nommé Bagireta réuſſit, en n'accompliſſant la même choſe que durant dix mille ans, parce que ces différens eſpaces de tems, formaient le nombre de cent mille années,

auxquelles était fixé l'accompliſſement de leur demande. Bagireta obtint donc de Viſtnou que les eaux du Gange iraient arroſer les cendres de ſes parens. Il ſouhaite auſſi-tôt que le fleuve deſcende ſur la montagne Chimmavontam, mais la montagne, qui craint d'être écraſée ſous le poids énorme de ces eaux, refuſe de le ſupporter : Eſwara s'offre en vain de les recevoir ſur ſa tête. La montagne ſe méfie des forces du Dieu, & le Gange lui-même eſt ſûr qu'il l'accablera; il s'y préparait, lorſque le Dieu courroucé de ce deſſein, non-ſeulement reçoit ſur ſa tête toutes les eaux du fleuve, mais ce qui eſt bien plus fort, les y arrête comme immobiles. Cette vengeance du Dieu ne rempliſſait pas le vœu de Bagireta, il prie inſtamment Eſwara de laiſſer couler les eaux du Gange ſur la montagne, ce qui lui fut octroyé. Mais, comme le fleuve ſuivait le dévot Bagireta, il arriva qu'il renverſa dans ſon chemin tous les préparatifs qu'avait fait un ſaint homme pour célébrer un Jagam : ce fameux perſonnage en fut ſi irrité qu'il ordonna au Gange de venir dans ſa main & qu'il l'avala : nouveau ſujet de douleur pour Bagirerta : il ſe jetta aux genoux du ſaint & le ſupplia de lui rendre rendre ſon fleuve. Un obſtacle s'oppoſait à cette reſtitution, car elle ne pouvait être faite ni par en haut, ni par en bas, à moins d'ôter aux eaux leur ſainteté : il fut décidé que le ſaint ſe ferait une inciſion à ſa cuiſſe. Cet inconvénient fut le dernier qui retarda le projet

projet de Bagireta. Il arriva avec ſon cher Gange au pays de Bengale, & les eaux de ce fleuve ſacré ſe partagèrent en différentes branches pour arroſer les cendres des ſoixante mille ſoldats qui compoſaient l'eſcorte du cheval blanc. C'eſt ainſi que le Védam décrit l'origine du Gange, qu'il nomme indifféremment rivière céleſte, rivière de la cuiſſe, ou Bagireti.

Les Indiens ne donnent pas une origine moins fabuleuſe aux eaux de la mer. « Un » certain Agaſtea, diſent-ils, homme fort » petit, puiſque ſa hauteur n'excédait pas un » pouce, mais fort ſaint, qui a été dès le » commencement du monde & qui ſera juſ» qu'à la fin, ſe promenait ſur les bords de » la mer, dont les eaux étaient douces alors : » elle le railla ſur ſa petite figure, il s'en » piqua ; & plein de dépit, il fit venir toute » la mer dans ſa main, comme ſi c'eût été » une goutte d'eau & l'avala toute entière. » Les anges furent fort en peine, & lui re» montrant combien ils perdraient, quand » il n'y aurait plus de mer, ils le conjurèrent » de la rendre : il ne put réſiſter à leurs priè» res, & la rejetta comme de l'urine, & de-là » vient qu'elle eſt ſalée ». Juſqu'à quel point l'eſprit humain n'a-t-il pas porté ſa folle imagination ! en jettant les yeux ſur ces deſcriptions, on croit lire tout ce que l'extravagante effervefcence du génie de nos anciens romanciers a pu concevoir de plus monſtrueux ; & cependant c'eſt ſur de pareilles fables

qu'eſt fondée une partie de la morale des idolâtres.

CHAPITRE XV.

Auſtérités & pélerinages des Bramines.

Tous les Bramines admettent des récompenſes (*a*) & des punitions après la mort ; ce qui par conſéquent impoſe à l'homme la néceſſité des bonnes œuvres : mais, ſelon eux, établiſſant toujours pour principe le dogme de la tranſmigration, ce n'eſt que dans la vie ſuivante que s'exerce la juſtice divine. Ainſi l'homme qui ſouffre dans cette vie, n'eſt tourmenté qu'en conſidération des mauvaiſes actions de ſa vie précédente. Pour éviter les punitions & obtenir les récompenſes, le Védam preſcrit certaines pratiques rigoureuſes : mais, comme particuliérement chez les idolâtres, il ſe trouve des fanatiques outrés, on voit parmi eux certains dévots, qui, aſpirant à un degré de perfection plus haut que les autres, ſe condamnent à des auſtérités qui font frémir la nature.

(*a*) Ce que nous avançons ici, ne doit s'entendre qu'en général, & ne doit point détruire ce que nous avons dit ailleurs de quelques ſectes particulières, qui croyent que tout meurt avec nous, & que c'eſt une folie que d'imaginer une vie future.

Au rapport du miniſtre Roger, qui en parle comme témoin oculaire, un certain Bramine ne ſe nourriſſait que d'une très-petite portion de lait & de fruits : aſſis continuellement, il ſurmontait le ſommeil autant qu'il lui était poſſible, prononçant ſans ceſſe le nom d'Eſwara; &, lorſque ſa réſiſtance était vaine, il ne s'endormait que dans la poſture la plus contrainte : s'il priait, ce n'était jamais que la tête en bas & les pieds en haut. Quelquefois il s'accrochait par les pieds à une corde, placée hors de ſa cellule, & là ſe balançant, il fourniſſait pendant des heures entières du bois à un feu qu'il avait allumé dans une eſpèce de foſſe, pratiquée juſtement ſous ſon corps. Cet exercice était journalier, & ce Bramine ne s'en écartait pas, dans l'eſpérance de paſſer dans un ciel plus élevé que celui qu'il croyait lui être deſtiné.

Un autre Bramine s'était fait paſſer la tête dans une cage de fer, & prétendait y reſter juſqu'à ce qu'il eût amaſſé de quoi fonder un hôpital. Il s'en trouve qui ſe font attacher à un arbre & qui y paſſent leur vie. Les moins fanatiques d'entr'eux croyent que pour obtenir la rémiſſion de ſes péchés, il ſuffit de mourir dans un des ſept lieux ſaints, tels que Ajot-ja, Matura, Caſi, Canje, Aventa-capouri, & Duareveti; mais ſur-tout à Caſi, parce que, ſoit homme, ſoit bête qui meurt ſur ce dernier terrain il va droit au ciel, & que les autres qui meurent dans les ſix autres lieux, paſſent au ſéjour de Brahma, pour reve-

nir ſur la terre. Il y a toutefois un arrangement pour ceux qui n'ont pas la commodité d'aller mourir dans ces ſaintes retraites ; c'eſt lorſqu'on eſt prêt d'expirer, de ſe tourner ſur l'oreille gauche, en mémoire d'Eſwara, qui a autrefois promis à ſes fidéles de venir alors leur ſouffler dans l'oreille droite & de les purifier ainſi de tous leurs péchés. Pour appuyer cette folie, on rapporte qu'un Mogol, qui conteſtait la vérité de ce miracle, & qui ne croyait point que bête & homme, au moment de la mort, ſe tournaſſent d'eux-mêmes ſur le côté gauche, s'aviſa de faire lier un cheval par les pieds & de le faire coucher ſur le côté droit ; & l'on ajoute que lorſque le cheval ſentit les approches de la mort, il rompit ſes liens, ſe retourna ſur le côté gauche & expira tranquillement.

Quoique l'homme ſoit mort dans le péché, il y a des reſſources pour lui en procurer la rémiſſion : on n'a qu'à jetter ſes os dans le Gange, & chaque année qu'ils y reſtent, l'ame du défunt jouit de mille ans de béatitude dans le ciel de Dévendre ; & revenant ſur la terre, elle y eſt plus heureuſe qu'auparavant, & n'en ſort que pour s'envoler dans le ſéjour de la parfaite félicité.

Les principaux pélerinages des Bramines ſe font aux ſept lieux ſaints, au Gange & ſurtout au Pic-d'Adam, dans l'iſle de Ceylan, ſelon Graaf, dans ſon voyage aux Indes. « On » y montre, dit-il, ſur une table de pierre, » l'empreinte d'un pied humain giganteſque,

» longue de deux palmes & large de huit
» doigts. Elle eſt ſi bien gravée, que quand
» elle ſerait ſur de la cire, elle ne pourrait
» l'être mieux. Tous les idolâtres y ont une
» grande dévotion, & de tous côtés vont en
» pélerinage à cette table, ſoit pour la voir
» & lui rendre leur culte, ſoit pour accom-
» plir quelque vœu ».

Un autre pélerinage, très-renommé, eſt celui de Gaya, ville ſur le Gange, à trente lieues de Caſi: c'eſt là partiqulièrement qu'il eſt facile de délivrer des tourmens, les ames des morts; c'eſt là que ſe trouve une empreinte du pied de Viſtnou. Après s'être purifié de ſes péchés dans les eaux du Gange à Preyaga, le pélerin ſe rend à Caſi, où il ſe baigne encore, enſuite il paſſe à Gaya. C'eſt dans cette ville qu'il compoſe une certaine pâte, qu'il ſépare en petites boules, dont il met une ou deux ſur la roche, toutes les fois qu'il viſite l'empreinte miraculeuſe. Cette offrande qui ſe fait, en nommant ſes amis & ſes proches, juſqu'à la ſeptieme génération, eſt ſi efficace, que quand même une ame ſe trouverait dans l'enfer de Jamma, elle ſerait auſſi-tôt tranſportée dans le paradis de Dévendre. Pour juſtifier cette ſuperſtition, les Indiens diſent qu'autrefois le Ratjasja Gayaſova, ayant accompli avec la plus ſcrupuleuſe exactitude un vœu qu'il avait fait à Eſwara, ce dieu lui apparut & lui demanda ce qu'il exigeait : « Je ne puis voir qu'avec » une extrême douleur, dit le Ratjasja, les

» peines que les ames doivent souffrir pour » l'expiation de leurs péchés ; accordez-» moi que celles qui seront à moi puissent » être sauvées ». Cette demande fut octroyée à Gayasova, qui aussi-tôt se mit en voyage, & fit si bien par ces prédications qu'il ne resta plus de pécheurs sur la terre, & que chacun honora le prédicateur. Vistnou, piqué de jalousie contre Gayasova, décida de lui donner la mort; le Ratjasja se soumit à ce terrible arrêt; mais avant d'expirer, il supplia le dieu de lui tenir au moins la promesse qu'Eswara lui avait faite. Vistnou ne fit pas le difficile, & déclara que ceux dont on prononcerait les noms, en mettant d'une certaine pâte sur une roche, seraient sauvés. En proférant ces paroles, le dieu porta son pied sur la tête de Gayasova & le transforma en rocher. C'est, assurent les Bramines, ce même rocher qui a reçu l'empreinte du pied de Vistnou que nous allons révérer à Gaya.



EMPIRE DU MOGOL,

OU

INDOUSTAN.

CHAPITRE PREMIER.

Description Géographique de l'Indoustan.

L'EMPIRE du Mogol a pour bornes au nord l'Imaüs, longue chaîne de montagnes où se trouvent les sources du Sinde & du Gange; & cette chaîne sépare le Mogol de la grande Tartarie : il a le royaume d'Arakan à l'orient; le golphe du Gange, la presqu'isle de Malabar & de Coromandel, le Décan, Golkonde, & quelques autres pays au midi; & il est borné au couchant par le royaume de Perse, & par les Agwans, qui occupent la province de Kandahar. Les Géographes donnent à ce vaste Empire six cens lieues de l'est à l'ouest, depuis le fleuve Indus ou Sinde jusqu'au Gange, & près de sept cens du nord au sud, en comptant ses frontières les plus avancées vers le sud, à vingt degrés, & les plus avancées vers le nord, à quarante-trois, suivant le fameux voyageur Mandeslo. Cette immense contrée est actuelle-

ment partagée en trente-sept grandes provinces, qui ont été jadis autant de royaumes particuliers, & que nous allons parcourir avec rapidité, pour ne pas donner trop d'étendue à notre précis.

KANDAHAR.

La province de Kandahar, voisine de la Perse & qui borne les états du Mogol du côté de l'occident, est située à quatre-vingt-cinq degrés de longitude, & trente-trois de latitude du nord. C'est nécessairement par ce pays que doivent passer toutes les caravanes qui vont par terre aux Indes : ce commerce continuel l'enrichit, & excite souvent, pour y dominer, la cupidité des cours de Perse & du Mogol. On a vu entre ces deux grands monarques s'élever des guerres sanglantes, qui n'ont eu pour objet que la possession de la ville & de la forteresse de Kandahar, qui passe pour une des meilleures de l'Asie.

KABOUL.

Kaboul est une des plus riches provinces de l'Empire ; elle a pour bornes au nord la grande Tartarie. L'abondance des vivres les y fait débiter à vil prix : elle tire ses bœufs & ses moutons de la Perse, & les Tartares Usbecks y viennent vendre chaque année plus de soixante mille chevaux.

MULTAN.

Cette province eſt à l'orient de la Perſe & du Kandahar, & la capitale, qui porte auſſi le nom de Multan, eſt à cent quinze degrés de longitude, & vingt-neuf degrés quarante minutes de latitude. Elle eſt riche, & fait un commerce conſidérable en toiles. C'eſt de cette province que ſortent tous les Banians, dont nous aurons occaſion de parler dans la ſuite de ce grand article.

HAIA-KAN.

Cette province tient le quatrième rang dans l'empire ; elle eſt bornée à l'eſt par l'Indus, & à l'oueſt par la Perſe. Ses habitans ſont courageux & aiment la guere.

BUCKOR OU BAKAR.

La ſituation de cette cinquième province eſt auſſi ſur les bords de l'Indus, qui la coupe en deux parties, & la fertiliſe : elle a pour bornes, au ſud-ſud-oueſt, la province de Tatta & celle de Haia-Kan, vers l'oueſt.

TATTA.

La province de Tatta eſt auſſi coupée par le fleuve Indus; elle eſt habitée par le peuple le plus induſtrieux de l'Empire: les Portugais y avaient autrefois établi un comptoir.

SORET.

Quoique cette province ſoit d'une médiocre grandeur, elle n'en eſt pas moins extrêmement peuplée & très-floriſſante, par le voiſinage de la mer qui ſe trouve au ſud, & de la grande province de Guzarate qu'elle l'orient.

GESSELMIRE.

C'eſt à l'occident de Soret, de Buckor & de Tatta, qu'on trouve la province de Geſſelmire, qui confine du côté du nord à celle de Guzarate. Elle a pluſieurs villes conſidérables, entr'autres Radimpour.

ATTOCK.

Cette province eſt ſituée ſur la rivière de Nibal.

PENGAB.

Pengab eſt ſituée entre cinq rivières, qui vont toutes ſe jetter dans l'Indus. C'eſt une des plus riches & des plus conſidérables provinces de l'Empire; Lahor en eſt la capitale. Si l'on en croit les anciens hiſtoriens, cette ville eſt l'ancienne Bucéphale, bâtie par Alexandre le Grand, en l'honneur d'un cheval qu'il aimait. En entrant dans cette province, on ne peut s'empêcher d'admirer la fertilité du pays, qui fournit abondamment à

tous les besoins & à toutes les commodités de la vie. La capitale est située à trente-deux degrés vingt minutes du nord, & ses environs offrent le plus riant paysage. Le palais impérial, où l'Empereur vient passer quelques mois de tems en tems, est d'une grande beauté. Les bains sont, sur-tout, dignes de la curiosité des Européens. Ils sont ordinairement bâtis à la persanne, avec une voûte plate & divisés en plusieurs appartemens de forme à demi-ronde, fort étroits à l'entrée, larges au fond, chacun ayant sa porte particulière, & deux superbes cuves, dans lesquelles on fait entrer l'eau par des robinets, au degré de chaleur qu'on desire. Après avoir pris le bain, on fait asseoir celui qui vient de le prendre, sur une pierre de sept ou huit pieds de long & large de quatre, & le baigneur lui frotte le corps avec un gantelet de crin, & la plante des pieds avec une poignée de sable.

KISMIRE ou KACHEMIRE.

La province de Kismire ou Kachemire, ainsi que l'appellent les Européens, est une des plus agréables contrées du monde : elle touche à celle de Kaboul ; sa capitale porte le nom de Syranakar, & est située à quatre-vingt-treize degrés de longitude, & trente-quatre degrés trente minutes de latitude. Les fables, reçues dans l'Indoustan, rapportent qu'autrefois tout ce pays n'était qu'un grand

lac, & qu'un ſaint vieillard, nommé Kachel, donna une iſſue miraculeuſe aux eaux, en coupant une montagne, qui ſe nomme Baramoulé : ce qu'il y a de certain, c'eſt que cet eſpace a dû être couvert d'eau ; mais il y a apparence que quelques tremblemens de terre, aſſez communs dans ces régions, peuvent avoir ouvert quelqu'abîme où la montagne s'eſt enfoncée d'elle-même. Quoi qu'il en ſoit, la province de Kachemire ne conſerve rien de ce grand lac, c'eſt une belle & agréable plaine diverſifiée par de petites collines, & qui a trente lieues dans ſa longueur & plus de douze en largeur. Elle eſt abſolument enclavée entre les montagnes du Caucaſe & celle du grand & du petit Thibet. De ces montagnes ſortent diverſes ſources de très-belles eaux, qui ſerpentent dans la plaine, & après y avoir répandu l'abondance, elles vont ſe jetter entre deux rochers de la montagne de Baramouté, pour s'égarer à travers d'affreux précipices, & ſe rendre enſuite dans le fleuve Indus.

La ville de Syranakar n'a point de murailles, elle peut avoir trois grands quarts de lieue de longueur, & plus d'une demi-lieue de large : elle eſt éloignée de deux lieues des montagnes, qui forment un demi-cercle autour d'elle. Ses édifices ſont agréables, quoique de bois. Chacun a ſa maiſon & ſon jardin, qui borde la rive d'un très-beau canal, & au premier coup d'œil on s'imagine

ne voir qu'un immenſe jardin, parſemé d'une quantité prodigieuſe de gracieux pavillons. Le penchant des montagnes offre de toutes parts des maiſons de plaiſance, & de ſuperbes jardins, coupés par des canaux remplis d'une eau argentine. Celui qui porte le nom de Chahlimar, ou jardin du Roi, s'annonce par ſa grandeur : « on y entre, dit le
» voyageur Bernier, par un grand canal bor-
» dé de gazons, qui s'étend l'eſpace de cinq
» cens pas, entre deux belles allées de peu-
» pliers : il conduit au pied d'un grand cabi-
» net, qui eſt au milieu du jardin, & là com-
» mence un autre canal beaucoup plus ma-
» gnifique, qui va juſqu'à l'extrémité de
» l'enceinte. Ce ſecond canal eſt pavé
» de grandes pierres de taille; ſes bords
» ſont en talus de la même pierre, & dans le
» milieu, on voit régner, de quinze en quin-
» ze pas, une longue file de jets-d'eau, ſans
» y compter un grand nombre d'autres qui
» s'élévent d'eſpace en eſpace, de diverſes
» pieces d'eau rondes, dont il eſt bordé,
» comme d'autant de réſervoirs; il ſe termine
» au pied d'un grand cabinet qui reſſemble
» au premier. Ces cabinets, qui ſont à peu
» près en dômes & bâtis dans l'eau même,
» c'eſt-à-dire, entre les deux grandes allées
» de peupliers, ont une galerie qui règne à
» l'entour, & quatre portes oppoſées l'une à
» l'autre : deux deſquelles regardent les al-
» lées, avec deux ponts pour y paſſer, & les
» deux autres donnent ſur les canaux oppo-

» ſés. Chaque cabinet eſt compoſé d'un grand
» ſallon, au milieu de quatre chambres qui
» en ſont les quatre coins. Tout eſt peint ou
» doré dans l'intérieur, & parſemé de ſen-
» tences en caractères perſans. Les quatre
» portes ſont très-riches, elles ſont compo-
» ſées de grandes pierres, & ſoutenues par
» des colonnes tirées d'anciens temples d'i-
» doles. On ignore également la matière &
» le prix de ces pierres, mais elles ſont plus
» belles que le marbre & le porphyre.»

Enfin, Bernier décide hardiment qu'il n'y a pas de pays au monde qui renferme autant de beautés que le royaume de Kachemire. « Il mériterait, dit-il, de dominer toutes
» les montagnes qui l'environnent juſqu'à la
» Tartarie, & tout l'Indouſtan, juſqu'à l'iſle
» de Ceylan. Telles étaient autrefois ſes bor-
» nes. Ce n'eſt pas ſans raiſon que les Mo-
» gols lui donnent le nom de Paradis terreſ-
» tre des Indes. »

Les Kachemiriens ſont grands, bienfaits: ils ſont ſpirituels, fins, induſtrieux, & aiment les arts & les ſciences. On vante leurs poéſies. Les femmes de Kachemire paſſent pour belles. On trouve dans cette province une fontaine, qui, pendant le mois de mai, qui eſt le tems où les neiges achévent de ſe fondre, s'écoule & s'arrête réguliérement trois fois le jour, au lever du ſoleil, ſur le midi & ſur le ſoir; ſon flux eſt ordinairement de trois quarts d'heure. Il eſt aſſez abondant pour remplir un réſervoir quarré, de dix ou

douze pieds de longueur & d'autant de profondeur. Ce phénomène dure l'eſpace de quinze jours, après leſquels ſon cours devient moins réglé, moins abondant, & s'arrête tout-à-fait vers la fin du mois, pour ne plus paraître de toute l'année.

JENGAPOUR.

Jengapour ou Jénupar, ſituée à quatre-vingt-quatorze degrés de longitude, & trente minutes de latitude, eſt au nord-eſt de Lahor.

JEMBA.

La province de Jemba eſt à l'occident de celle du Pengab. C'eſt un pays montagneux; il s'y trouve une célèbre Pagode, où les Banians vont en pélerinage.

DEHLI.

Cette province, dont la capitale porte le nom, eſt ſituée à quatre-vingt-dix-ſept degrés de longitude, & à vingt-huit degrés vingt minutes de latitude. Elle a pour frontières les provinces de Jemba & d'Agra. La ville de Dehli eſt fort ancienne, & jadis elle était la capitale de l'Indouſtan. Quelques Auteurs prétendent qu'elle a été la réſidence du fameux Porus, vaincu par Alexandre : au moins les ruines de ſes palais & les tombeaux de ces anciens rois, prouvent qu'elle

a dû être ſa ſplendeur dans les tems reculés.

La ville de Dehli a ceſſé d'être conſidérable, auſſitôt que l'empereur Scha-Jéhan, rebuté des horribles chaleurs de ſa réſidence d'Agra, eût fait bâtir une nouvelle ville à la porte de celle-ci, pour y paſſer une partie de l'été. Les deux villes ne ſont ſéparées que par une grande muraille, & cette dernière porte le nom de Jehannabat, qui ſignifie ville de Jéhan. Jehannabat eſt extrêmement peuplée, les maiſons ſont vaſtes & bâties toutes au milieu de très-grands enclos : on y entre du côté de Dehli par une large rue bordée de voûtes, dont le deſſus eſt en plate forme, & qui ſervent aux marchands. Cette rue eſt terminée par une grande place, ſur laquelle eſt le palais de l'Empereur.

L'enceinte du palais impérial a plus d'une demi-lieue de circuit. Ses murailles ſont de pierres de taille, avec des créneaux & des tours ; les foſſés ſont remplis d'une eau vive. La grande porte ni la première cour, où les ſeigneurs peuvent entrer ſur leurs éléphans, n'offrent rien de remarquable ; « mais après » cette cour, dit Tavernier, on entre dans » une ſorte de rue ou de grand paſſage, » dont les deux côtés ſont ornés de beaux » portiques, ſous leſquels une partie de la » garde à cheval ſe retire dans pluſieurs petites chambres. Ils ſont élevés d'environ » deux pieds, & les chevaux qui ſont attachés en dehors à des anneaux de fer, ont » leurs mangeoires ſur les bords. Dans quel-

» ques

» ques endroits on y voit de grandes portes,
» qui conduisent à divers appartemens : ce
» passage est divisé par un canal plein d'eau,
» qui laisse un beau chemin des deux côtés,
» & qui forme de petits bassins à d'égales di-
» stances ; il mène jusqu'à l'entrée d'une
» grande cour, où les Omhras font la garde
» en personne. Cette cour est environnée de
» logemens assez bas, & les chevaux sont at-
» tachés devant chaque porte. De la seconde
» cour, on passe à la troisième, par un grand
» portail, à côté duquel on voit une petite
» salle, élevée de deux ou trois pieds, où on
» prend les vestes, dont l'empereur honore
» ses sujets, ou les étrangers. Un peu plus
» loin, sous le même portail, est le lieu où
» se tiennent les tambours, les trompettes &
» les hautbois, qui se font entendre quel-
» ques momens avant que l'empereur se
» montre au public, & lorsqu'il est prêt à se
» retirer. Au fond de cette troisième cour,
» on découvre le divan, ou la salle d'audien-
» ce, qui est élevée du rez-de-chaussée d'en-
» viron quatre pieds, & tout-à-fait ouverte
» de trois côtés. Trente-deux colonnes de
» marbre, d'environ quatre pieds en quarré,
» avec leur piedestal & leurs moulures, sou-
» tiennent la voûte.

» C'est au milieu de cette salle, & près du
» bord qui regarde la cour, en manière de
» théatre, qu'on dresse le trône où l'empe-
» reur donne audience & dispense la justice.
» C'est un petit lit, de la grandeur de nos

» lits de camp, avec ses quatre colonnes, » un dossier, un traversin & la courte-pointe. » Toutes ces pieces sont couvertes de dia- » mans; & lorsque l'empereur vient s'y as- » seoir, on étend sur le lit une couverture » de brocard d'or, ou quelque riche étoffe » piquée. Il y monte par trois petites mar- » ches de deux pieds de long; à l'un des cô- » tés on élève un parasol, sur un bâton de » la longueur d'une demi-pique, & l'on at- » tache à chaque colonne du lit les armes de » l'empereur, c'est-à-dire, sa rondache, son » sabre, son arc, son carquois & ses flèches.

» Dans la cour au-dessous du trône, on a » ménagé une place de virgt pieds en quar- » ré entourée de balustres, qui s nt couverts » tantôt de lames d'argent, tantôt de lames » d'or. Les quatre coins de ce parquet sont » la place des secrétaires d'état, qui font » aussi la fonction d'avocat dans les causes » civiles & criminelles. Le tour de la balu- » strade est occupée par les seigneurs & les » musiciens; car, pendant le divan même, » on ne cesse point d'entendre une musique » fort douce, dont le bruit n'est pas capa- » ble d'apporter de l'interruption aux affaires » les plus sérieuses. L'empereur assis sur son » trône, a près de lui quelqu'un des pre- » miers seigneurs, ou ses seuls enfans. En- » tre onze heures & midi, le premier mini- » stre d'état vient lui faire le rapport de tout » ce qui s'est passé dans la chambre où il » préside, & lorsque son rapport est fini,

» l'empereur ſe lève. Mais pendant que ce » monarque eſt ſur le trône, il n'eſt permis » à perſonne de ſortir du palais.

» Vers le milieu de la cour, on trouve un » petit canal; c'eſt en cet endroit où, pen- » dant que le roi eſt ſur ſon trône, tous » ceux qui viennent à l'audience, doivent » s'arrêter. Il ne leur eſt pas permis d'avan- » cer plus loin ſans être appellés, & les am- » baſſadeurs mêmes ne ſont pas exempts de » cette loi. Lorſque l'ambaſſadeur eſt venu » juſqu'au canal, l'introducteur crie vers le » divan, où l'empereur eſt aſſis, que le mi- » niſtre de telle puiſſance ſouhaite de parler » à ſa majeſté. Alors un ſecrétaire d'état en » avertit l'empereur, qui feint ſouvent de ne » pas entendre : mais quelques momens après » il lève les yeux, & les jettant ſur l'ambaſ- » ſadeur, il donne ordre au même ſecrétaire » de lui faire ſigne qu'il peut s'approcher.

» De la ſalle du divan, on paſſe à gauche » ſur une terraſſe, d'où l'on découvre la ri- » vière, & ſur laquelle donne la porte d'une » petite chambre, d'où l'empereur paſſe au » ſerrail. A la gauche de cette même cour, » on voit une petite moſquée fort bien bâtie, » dont le dôme eſt couvert de plomb, ſi par- » faitement doré, qu'on le croirait d'or maſ- » ſif. C'eſt dans cette chapelle que l'empe- » reur fait chaque jour ſa priere, excepté le » vendredi qu'il ſe rend à la grande moſ- » quée. On tend, ce jour-là, autour des de- » grés, un gros rets de cinq ou ſix pieds de

» haut, dans la crainte que les éléphans n'en » approchent, & par respect pour la mosquée » même.

» Le côté droit de la cour est occupé par » des portiques qui forment une longue ga- » lerie, où se trouvent les écuries impéria- » les ». Tavernier, dont nous avons cru devoir extraire ce détail, auquel nous n'aurions pas eu occasion de revenir, assure que le moindre cheval de l'empereur avait coûté trois mille écus, & qu'il y en avait qui avaient été payés trente mille livres.

Le fameux Thamas-Kouli-Kam, ayant porté la guerre dans l'Indoustan, s'empara de Jéhannadab, & y trouva d'immenses richesses.

BANDO.

La province de Bando est située au centre de l'empire, entre Jesselmire, Agra & Dehli. La ville d'Asmire, qui est dans cette province, a été long-tems la résidence des empereurs; elle est située à quatre-vingt-dix-sept degrés de longitude, & vingt-huit degrés vingt minutes de latitude.

MALOUÉ.

La province de Maloué est très-fertile; elle est arrosée par la riviere de Cepra, qui ensuite va se jetter dans le golphe de Cambaie.

CHITOR.

Ce pays était autrefois un royaume très-considérable. On n'y trouve plus que des ruines : il a Kandish à l'orient, & Guzarate au sud, à quatre-vingt-trois degrés de longitude & vingt-trois de latitude.

GUZARATE.

Cette province, une des plus puissantes & des plus belles de l'empire, est appellée par les Portugais le royaume de Cambaie, du nom de cette ville où ils avaient formé le principal établissement de leur commerce. Ce fut vers l'année 1595, que cette riche contrée tomba sous la domination du Grand Mogol Ekbar. Il y fut appellé par un seigneur du pays, à qui le dernier roi de Guzarate, nommé Sultan Mahmouth, en avait donné le gouvernement général à sa mort, en lui confiant la tutelle de son fils unique. La tyrannique conduite de ce gouverneur lui fit autant d'ennemis qu'il avait de grands seigneurs dans ce royaume, & dans l'impossibilité où il se trouva de se soutenir avec ses propres forces, il implora la protection du Mogol, en faveur de son pupille. Ekbar conduisit une armée dans le Guzarate, il soumit tous les seigneurs révoltés; mais au lieu de se contenter pour ce service d'une ville & de son territoire, qui lui avaient été promis, il

mît dans les fers le traître gouverneur & ſon malheureux pupille, & s'empara de tout ſon royaume, dont il tranſmit la poſſeſſion à ſes ſucceſſeurs.

Il n'y a point de provinces du vaſte empire du Mogol, qui dans ſon étendue puiſſe compter autant de villes célèbres que la province de Guzarate. Entre celles qui peuvent être diſtinguées, on doit citer Amadabath, ancienne capitale du royaume, ſituée à vingt-trois degrés trente-deux minutes du nord. Sa circonférence eſt de ſept lieues, ſes rues ſont larges, & tous les édifices ont un air de grandeur & de magnificence. Elle fait un immenſe commerce, & le revenu de ſon gouvernement monte, aſſurent les voyageurs, à plus de ſix millions d'écus.

Cambaie eſt une ville charmante & bâtie dans la plus agréable ſituation, mais elle n'eſt pas à comparer à l'importante ville de Surate, qui eſt arroſée par le Taphy, belle & grande riviere, qui forme un port, où les plus gros vaiſſeaux de l'Europe peuvent entrer facilement. Le climat eſt extrêmement chaud, mais cette chaleur eſt tempérée par des pluies douces & par des vents qui ſoufflent conſtamment dans certains mois. Ce mélange d'humidité & de chaleur, fertiliſe le terrein de Surate, qui eſt naturellement ſec, & les moiſſons de bled & de riz y ſont des plus abondantes. La grande place de Surate eſt environnée de ſuperbes édifices, & le château qui la termine n'eſt pas le

moindre de ſes ornemens. Les habitans n'épargnent rien pour embellir leurs maiſons ; on eſt étonné de voir les plus beaux ouvrages de menuiſeries en orner les dehors ; les murs, les pavés ſont de porcelaine, les fenêtres laiſſent percer doucement le jour à travers les écailles de crocodiles & de tortues, & les nacres de perles, dont les différentes couleurs rendent la lumiere plus agréable, ſans la rendre plus obſcure. Les toits des maiſons ſont en plate-forme, & ſervent le ſoir à la promenade ; ſouvent même on y fait tendre des lits, pour reſpirer le frais.

Quoiqu'il ſe trouve une quantité prodigieuſe de Perſans, d'Arabes, d'Arméniens & d'autres étrangers dans la province de Guzarate, les anciens habitans du pays, qui ſe nomment proprement Hindoys ou Indous, compoſent encore le plus grand nombre. Ils ſont idolâtres ; les hommes ont la couleur baſanée, ſont robuſtes & d'une taille bien proportionnée : ils ont le viſage large, les yeux noirs, & ſe font raſer la tête & le menton, excepté les mouſtaches. Les femmes ſont petites, bien priſes dans leur taille & d'une propreté ſingulière. C'eſt dans cette province qu'on trouve ſur-tout des Banians.

CANDISH.

C'eſt de toutes les provinces de l'empire celle qui eſt la plus avancée au ſud. Elle a pour capitale Brampour, qui était jadis la

résidence du roi de Décan, avant que le Grand Mogol l'eût réunie à sa couronne.

BERAR.

La province de Berar touche à celle de Guzarate du côté du midi; elle est bornée à l'orient par celle de Bengale, au nord par celle de Maloué, & à l'ouest par celle de Candish.

NARVAR.

Narvar se trouve entre les provinces de Bengale, du Gualar, d'Agra & de Sambal.

GUALAR.

La capitale de cette province, est célèbre par une forteresse qui sert de prison d'état.

AGRA.

Cette province est une des plus considérables de l'empire, & en quelque sorte elle tient le premier rang entre toutes les autres, par l'avantage que sa capitale a d'être regardée comme la résidence presque continuelle de l'empereur. Agra, qui donne son nom à la province, est arrosée par la riviere de [illegible]né, qui la traverse entiérement, & se [illegible] ensuite dans le Gange, au-dessus du [illegible]e de Bengale. Cette ville est fort [illegible] & entourée d'une bonne muraille de

pierres de taille rouges, avec un large fossé. Ses rues sont belles & spacieuses, & il s'en trouve de voûtées, qui ont plus d'un quart de lieue de long, où sont placées les boutiques des marchands & des artisans. Elle a quinze bazards ou marchés, environ quatre-vingt caravenseras pour les marchands étrangers, avec de très-beaux appartemens, des magasins, des voûtes & des écuries. Des concierges, doivent veiller à la conservation des marchandises déposées dans ces endroits, & ce sont eux qui vendent des vivres aux négocians, qu'ils sont obligés de loger gratuitement. On trouve dans Agra jusqu'à huit cens bains publics : il y a un grand nombre de superbes mosquées; quelques-unes servent d'asyles aux criminels, & sont si respectées, que l'empereur lui-même n'a pas le pouvoir d'y faire enlever un coupable.

SAMBAL.

Sambal est frontière de la province de Narvar, & n'a rien de recommandable.

BAKAR.

Bikanar, capitale de cette province, est située à cent degrés vingt minutes de longitude, & vingt-huit degrés quarante minutes de latitude du nord. Ce pays a de longueur environ soixante lieues, sur vingt-cinq de largeur.

NAGRAKUT.

Cette province ſeptentrionale de l'empire eſt toute remplie de montagnes. Sa capitale qui porte auſſi le nom de Nagrakut, eſt recommandable par un temple qui poſſéde d'immenſes richeſſes, & dont le pavé eſt entiérement couvert de lames d'or. On y voit la figure d'un monſtre hideux, nommé Matta par les Indiens, & en l'honneur duquel ces idolâtres ſe coupent un petit morceau de la langue. Ils vont auſſi en pélerinage à la ville de Kanamaka, pour y adorer des flammes qui ſortent d'une fontaine, dont les eaux ſont abſolument froides.

SIBA.

C'eſt une province, qui s'étend à l'eſt juſqu'aux montagnes. Les eaux du Gange paroiſſent ſortir d'un rocher, qui, aux yeux des Indiens, reſſemble à la tête d'une vache, & attirés par cette idée, ils viennent particuliérement ſe baigner dans cet endroit.

Karkares, Gor, Pitan, Patna, Kandouana, Jeſuat, Meouat & Udeſſa, ſont des provinces qui n'ont rien de recommandable.

BENGALE.

Cette province était anciennement un royaume conſidérable, qui a donné ſon nom

au golphe, qui reçoit le Gange par quatre embouchures. Le golphe de Bengale s'étend entre les terres l'espace de huit cens milles & davantage. Il se rétrécit de plus en plus vers le nord, & finit à vingt-deux degrés de latitude à l'entrée du Gange. La chaleur de cette contrée est tempérée par de grosses pluies, qui inondent les terres, & obligent souvent les habitans de se servir de bateaux pour aller & venir.

DÉKAN.

La province de Dékan est située au sud de Guzarate, & s'étend depuis le commencement de la riviere de Bath jusqu'à celle d'Alliga, l'espace de deux cens cinquante milles. On prétend qu'elle renferme trois cens soixante forts. Sa capitale se nomme Admed-Niguer.

On compte dans l'Indoustan quatre-vingt-quatre princes Indiens, ou Rajas, qui conservent une ombre de souveraineté dans leurs pays, qui payent un tribut au Grand Mogol, & qui servent dans ses armées. Le Rana, Raja de Zéduffié, est sans doute le plus considérable de ces grands tributaires. Il prétend tirer son origine du fameux roi Porus, & prend le titre de fils de celui qui se sauva du déluge. Il peut armer deux cents mille hommes & cinquante mille chevaux. Lui seul a conservé le droit de marcher sous un parasol; honneur réservé à l'empereur.

Le Raja de Rator eſt le ſecond en puiſſance, & peut aſſembler une auſſi forte armée que le Rana. Le Raja de Chagué met en campagne quatorze mille hommes de cavalerie. Les autres Rajas fourniſſent, les uns vingt-cinq mille ſoldats, les autres vingt-cinq mille cavaliers, & tous ſont obligés de conduire eux-mêmes leurs troupes, lorſque l'empereur entreprend une guerre.

CHAPITRE II.

Précis hiſtorique de l'Empire Mogol.

C'EST à Timur-Beg, vulgairement appellé Tamerlan, qu'on doit rapporter la fondation de l'empire Mogol dans les Indes. Ce conquérant, maître de l'Indouſtan, qu'il avait ſubjugué par la force de ſes armes, après avoir renverſé le trône de Bajazet, empereur des Turcs, mourut en 1405, & laiſſa à ſes trois fils ſes vaſtes états. Miracha, le troiſième de ſes enfans, eut en partage l'Iraque perſienne, le Cabuleſtan & les Indes. C'eſt à ce prince qu'il faut néceſſairement remonter pour fixer l'époque de l'établiſſement du trône impérial dans l'Indouſtan. On ignore l'année de la mort de Miracha, & l'on croit que ſon fils aîné lui ſuccéda, mais que celui-ci fut bien-tôt dépoſſédé par ſon cadet, qui à ſon tour perdit la couronne & la vie, par les

intrigues de ſon frere aîné Abouchaid, que ſes ſujets rappellerent au trône. Abouchaid porta ſouvent la guerre du côté de la Perſe, & s'empara de la ville de Samarkan; mais Uſum-Caſſar, de la race des Turcomans, le prit priſonnier, & lui fit trancher la tête en 1469. Seick-Omar, un des fils d'Abouchaid, continua de régner dans l'Indouſtan, & mourut en 1493. Babar, fils de Seick-Omar, ſuccéda à ſon pere; mais pourſuivi par Schasbek-kan, il fut heureux de conſerver les Indes, & d'abandonner à ſon ennemi le royaume de Samarkan. C'eſt l'époque de la diviſion du grand empire des Mogols. Babar mourut en 1530.

Homayum, fils de Babar, monta ſur le trône des Indes, en fut chaſſé par un uſurpateur, reprit les rênes de l'empire après la mort du tyran, & finit ſes jours en 1552. Ekbar, fils d'Homayum, fut un conquérant: il joignit à ſes états Guzarate, le Dékan & Candish, rebâtit Agra, & mourut en 1605. Jéhan-guir, fils de ce dernier, n'éprouva que des malheurs pendant ſon règne, & d'autant plus cruels, que les coups ne partaient pas d'une main ennemie, mais de celle de ſes propres enfans. Il termina ſa carrière en 1627. Un petit-fils de Jéhan-guir fut appellé au trône après ſa mort, mais il en fut bien-tôt chaſſé par ſon oncle Corone, qui ſe fit proclamer empereur, ſous le nom Scha-Jéhan. Celui-ci avait quatre fils, à qui imprudemment il donna les plus importantes

vice-royautés. Ces perfides ne se servirent des faveurs de leur pere, que pour lui faire une guerre cruelle : mais Aureng-zeb, qui était le troisieme, sçut se délivrer de ses rivaux, qu'il fit massacrer en différens tems, prit la couronne impériale, & retint son pere Scha-Jéhan en prison jusqu'à sa mort, qui arriva en 1666.

Aureng-zeb, maître de l'empire, né jaloux & défiant, & soupçonné d'avoir hâté les jours de son pere par le poison, ne devait pas s'attendre à être traité par ses fils avec plus de respect & d'humanité ; en effet son règne fut troublé par leurs intrigues. Cependant l'empereur ne laissa pas de soumettre le roi de Visapour, de conquérir le Carnate, & de s'emparer du royaume de Golkonde, dont le souverain mourut dans les fers du vainqueur. Ce fut dans la personne de ce malheureux roi, que finit, en 1698, la race des rois de Golkonde, qui tiraient leur origine des anciens rois du Bisnagar. Aureng-zeb, âgé de plus de cent ans, mourut en 1707.

Cha-Halam, fils d'Aureng-zeb, lui succède, après s'être défait de ses freres : il laisse son trône à son fils Dgihandar, qui aussi cruel que ses prédécesseurs, combat ses trois freres & les tue, mais il est mis en fuite, & se voit ravir la couronne par Ferruh-sier, petit-fils de Cha-Halam, que ses sujets firent mourir en 1719. Deux autres petits-fils de Cha-Halam, furent successivement placés sur

le trône : Rebi-ed-Deredjat, qui fut aſſaſſiné, & ſon frere Reſi-ed-Deoulet, qui vécut peu de tems.

Nous touchons à la plus étonnante révolution. Naſreddin-Muhammed-chah, auſſi petit-fils de Cha-Halam, ayant été placé ſur le trône après la mort de Reſi-ed-Deoulet, ſe vit pendant quelques années dans la dépendance de ſes miniſtres. Il venait d'en ſortir, lorſqu'en 1739, le fameux Thamas-Kouli-Kan, s'étant rendu maître de Candahar, profitant de la molleſſe de la cour du Mogol, vint porter le ravage dans les Indes. Il conduit ſon armée entre Lahor & Dehli. Muhammed-chah l'attaque avec toutes les forces de l'empire ; mais que peut le nombre contre le courage & la fortune? Muhammed-chah eſt vaincu, & forcé de demander la paix. Le vainqueur en dicte les conditions humiliantes. Il invite le faible & infortuné Muhammed-chah à un ſuperbe feſtin, & lui parle en ces termes, qu'un auteur digne de foi (M. Otter) nous a conſervés : « Eſt-il poſſible que vous ayez abandonné » le ſoin de votre état, au point de me laiſ»ſer venir juſqu'ici ? Quand vous apprîtes » que j'étais parti de Candahar, dans le deſ» ſein d'entrer dans l'Inde, la prudence » n'exigeait-elle pas que, quittant le ſéjour » de votre capitale, vous marchaſſiez en per» ſonne juſqu'à Lahor, & que vous envoyaſ» ſiez quelqu'un de vos généraux avec une » armée juſqu'à Kaboul, pour me diſputer

» les paſſages? Mais ce qui m'étonne le plus,
» c'eſt de voir que vous ayez eu l'impruden-
» ce de vous engager dans un entretien avec
» moi, qui ſuis en guerre avec vous, & que
» vous ne ſachiez pas que la plus grande
» faute d'un ſouverain eſt de ſe mettre à la
» diſcrétion de ſon ennemi. Si, ce qu'à Dieu
» ne plaiſe, j'avais quelques mauvais deſſeins
» ſur vous, comment pourriez-vous vous en
» défendre? Maintenant je connais aſſez vos
» ſujets, pour ſavoir que grands & petits,
» ils ſont tous des lâches, ou même des traî-
» tres. Mon deſſein n'eſt pas de vous enle-
» ver la couronne; je veux ſeulement voir
» votre capitale, m'y arrêter quelques jours,
» & retourner enſuite en Perſe». Quelles le-
çons pour les ſouverains!

Thamas diſperſe l'armée indienne, & ordonne aux différens corps dont elle eſt compoſée, de retourner dans leurs provinces. Il ſe rend maître de la caiſſe militaire, des richeſſes, de l'artillerie & des munitions qui ſe trouvent dans le camp. Tout part pour la Perſe, tandis que le vainqueur, à la tête de ſes troupes victorieuſes, & traînant le monarque à ſa ſuite, s'achemine vers Dehli, & fait une entrée triomphante dans cette capitale. Cependant le bruit court que le conquérant vient d'expirer. Quelques citoyens s'arment promptement: pendant la nuit ils tombent ſur les Perſans, & en maſſacrent environ deux mille. Soit que le haſard eût produit cette fauſſe nouvelle, ſoit que la ma-

lignité de Thamas l'eût fait divulguer à dessein, elle lui servit de prétexte pour mettre Dehli au pillage. Cette malheureuse ville fut livrée aux flammes, & le soldat y trouva un butin immense en or, en argent & en pierres précieuses. Enfin, après avoir rassemblé plus de richesses que jamais les Espagnols n'en trouvèrent dans le Méxique, le vainqueur partit, & laissa le gouvernement du Mogol entre les mains d'un viceroi. On rapporte qu'un Dervis, touché de compassion pour les malheurs qui accablaient sa patrie, eut l'audace de se présenter devant Thamas, & de lui dire : « Si tu es Dieu, agis en Dieu; » si tu es prophéte, conduis-nous dans la » voie du salut; si tu es roi, rends tes peu- » ples heureux & ne les détruis pas. » L'usurpateur répondit sans s'émouvoir : « Je ne » suis pas Dieu, pour agir en Dieu, ni pro- » phéte, pour montrer le chemin du salut, » ni roi pour rendre les peuples heureux; » je suis celui que Dieu envoie contre les » nations, sur lesquelles il veut faire tom- » ber sa vengeance. » Par un calcul qui paraît exact, il est à croire que Thamas enleva de l'empire du Mogol plus de dix-huit cents millions de nos livres, indépendamment de tous les effets qu'il fit transporter en Perse. En partant, il déclara qu'il rétablissait l'empereur dans la possession de ses états. Délivré d'un cruel ennemi, l'Indoustan n'en fut ni plus tranquille, ni plus heureux sous l'administration du faible Muhammed; les mi-

niſtres ſe firent une guerre ſourde & deſtructive, & l'état ne commença à reſpirer que lorſqu'on apprit que Thamas-Kouli-Kan avait été aſſaſſiné en Perſe au milieu de ſes triomphes.

Depuis quelques années de nouveaux fléaux ſont venus tomber ſur le Mogol : les Rajas, les princes tributaires ont ſecoué le joug de leur monarque légitime, & l'empire ſans loix, accablé ſous le poids d'un affreux deſpotiſme, eſt en proie aux fureurs de l'anarchie.

CHAPITRE III.

Loix & Gouvernement de l'Empire du Mogol.

LE ſouverain de l'Indouſtan eſt deſpotique dans toute l'étendue de ce terme : les peuples ſont moins ſujets qu'eſclaves. L'empereur nomme un grand viſir, & ſouvent ce premier miniſtre n'a qu'un titre vain, ſans autorité réelle. C'eſt quelquefois un prince du ſang qui eſt revêtu de cette dignité, d'autrefois ce ſera un vil favori ſans mérite, ou le père d'une favorite, tiré de la condition la plus abjecte. L'abſolu pouvoir réſide ordinairement dans deux ſuprêmes officiers, qu'on peut nommer ſecrétaires d'état, dont l'un raſſemble tous les tréſors de l'empire,

& l'autre les diſtribue. Il y en a un troiſieme, dont la charge toujours odieuſe, mais lucrative, lui donne le droit de s'emparer de tous les héritages des ſujets qui meurent au ſervice du prince. Ces trois miniſtres ſont toujours tirés de la claſſe des officiers de l'armée, ainſi que ceux qui doivent la commander.

Les grands de l'état ſont partagés en deux claſſes, les Omhras & les Rajas : les Omhras ſont Mahométans, les Rajas ſont les princes Indiens. Les troupes de l'empire ſont néceſſairement commandées par les Omhras, ſous l'autorité de l'empereur, ou de deux princes du ſang, lorſqu'il ne ſe met pas à la tête de ſon armée : les troupes auxiliaires ſont ſous les ordres des Rajas de leur nation. C'eſt à l'empereur Eckbar qu'on doit les loix & les réglemens, qui ſubſiſtent encore aujourd'hui, par rapport à l'état militaire. Les bas officiers ſont ſéparés en trois claſſes de douze mois, de ſix mois & de quatre mois; cependant tous ſont également le ſervice pendant toute l'année. L'officier de la claſſe de douze mois reçoit une paie de ſept cents roupies * : celui de la claſſe de ſix mois en reçoit une de trois cents ſoixante-quinze, & celui de quatre mois en touche une de deux cents cinquante. L'officier que l'on

* La roupie vaut environ quarante-cinq ſols, ſuivant M. Otter.

tire d'une de ces claſſes pour le faire paſſer à un grade ſupérieur, a pour lors mille roupies d'appointemens, & eſt décoré du titre de Omhra ; il eſt tenu d'entretenir un éléphant & deux cents cinquante cavaliers : mais comme dans ce cas la dépenſe excéderait de beaucoup la recette, l'empereur lui aſſigne toujours en même-tems quelque domaine, & lui paſſe dix roupies par jour pour l'entretien de chaque cavalier.

Les penſions des Omhras ne ſont pas toutes égales ; en les raſſemblant toutes, on ne croit pas qu'elles puiſſent monter à moins de trois millions de roupies.

La juſtice eſt uniformément exercée dans tout l'empire. Un viceroi, un gouverneur de province, le chef d'une ville ou d'une bourgade, ſont juges-nés dans l'étendue qu'ils gouvernent, & ils décident ſouverainement toutes les affaires civiles & criminelles qui leur ſont préſentées : ce n'eſt cependant pas qu'il ne ſoit permis à tout ſujet de porter ſa conteſtation au tribunal, qu'il juge à propos de choiſir, & même à celui de l'empereur. Dans toutes les villes il y a un Cadi auquel ſont attribuées certaines cauſes. Le Kutual eſt l'officier général de police, qui fait en même-tems l'office de grand prévôt. Ce juge a un nombre conſidérable d'eſpions, qui, ſous le titre de valets publics, ont le droit d'entrer dans les maiſons pour les balayer : ce ſont eux qui lui rendent un compte exact de tout ce qui s'y paſſe. Au reſte, cet officier

eſt reſponſable ſur ſes appointemens de tous les vols qui ſe commettent dans le reſſort de ſa juriſdiction. Le Cadi prononce ſur les divorces & autres difficultés, qui peuvent s'élever en matière de religion.

L'armée de l'empire eſt compoſée de trois ordres de milice; le premier corps eſt conſtamment attaché au ſervice de l'empereur, & réſide dans la capitale. C'eſt lui qui fournit la garde journalière du palais : le ſecond corps occupe les fortereſſes répandues dans l'empire, & eſt mis en garniſon dans les villes frontières; le troiſième ne ſe raſſemble qu'en tems de guerre : ce ſont les troupes auxiliaires des Rajas & princes tributaires qui le compoſent. Le premier corps d'armée ſuit toujours le monarque dans ſes voyages; il monte à cinquante mille hommes de cavalerie, ſans y comprendre une prodigieuſe quantité de fantaſſins. Entre les différentes troupes qui forment cette garde nombreuſe, on diſtingue celle des quatre mille eſclaves de l'empereur, qui eſt ſous la conduite du Daroga, officier de diſtinction. Ces eſclaves ſont marqués au front, & jurent de défendre le ſouverain au prix de leur ſang. On peut citer encore les gardes de la maſſe d'or, de la maſſe d'argent, & ceux de la maſſe de fer. Pour entrer dans ces compagnies, il faut avoir ſervi avec quelque diſtinction dans les autres corps de la milice; car comme la naiſſance ne donne aucun rang dans l'empire, ce n'eſt que par ſes ſervices qu'on peut s'é-

lever aux premieres dignités. Les ſeuls nobles reconnus au Mogol, ſont ceux qui prétendent deſcendre de Mahomet.

Les armes de la cavalerie, ſont l'arc, le carquois chargé de cinquante fléches, le javelot, le cimeterre, le poignard & le bouclier. Les armes de l'infanterie ſont l'arc & les fléches, le mouſquet & la pique.

On peut compter au nombre des forces de l'empire cinq cents éléphans, entretenus dans les écuries du palais, & exercés également pour la chaſſe & le combat. L'artillerie de l'état eſt immenſe, mais les Indiens ſont mauvais canonniers.

Il ne ſerait pas poſſible de déterminer juſtement les revenus annuels du monarque de l'Indouſtan; mais on peut avancer ſans craindre de ſe tromper, que ceux qu'il tire des fruits de la terre ſeulement, montent à près de quatre cents millions de roupies; & il eſt apparent que les revenus des douanes maritimes & autres, les droits par tête ſur les Indiens idolâtres, la ferme des diamans, les héritages des officiers, les confiſcations & les tributs des princes tributaires, montent beaucoup plus haut.



CHAPITRE IV.

Mœurs, uſages & coutumes des peuples de l'Indouſtan.

IL ſerait aſſez difficile d'établir un caractère national entre les divers peuples qui habitent les vaſtes états du Mogol. Chacun a ſon caractère particulier, & dans chaque province les mœurs, les uſages & les coutumes ne doivent pas être uniformes. Cette différence eſt d'autant plus ſenſible, qu'il ſe trouve dans cette grande nation, d'autres nations qui s'y ſont incorporées, & qui conſervent au milieu d'elle leurs vices, leurs ridicules & leurs ſuperſtitions. Nous allons tâcher de marcher dans ce labyrinte, à l'aide des lumieres des obſervateurs les plus renommés.

On peut diviſer les Mogols en Mahométans ou Maures, & en Payens ou Gentils, de différentes ſectes. Les Maures Indiens ont en général les manieres nobles & polies, la converſation agréable. Ils ſont naturellement graves, doux & obligeans. L'inceſte, l'ivrognerie & la turbulence, ſont des vices qu'ils ont en horreur; mais ils ſont voluptueux, & ne dédaignent pas de boire en ſecret des liqueurs fortes, & toutes les préparations qui peuvent les exciter à l'amour. Leur taille eſt bien proportionnée; ils ſont robuſtes & leſtes,

& la couleur de leur teint eſt plus baſanée que blanche.

L'habit ordinaire des hommes conſiſte en une longue robe d'étoffe de coton, d'or ou d'argent, qui pend au milieu de la jambe, & ſe ferme autour du cou. Sous cet habit, on porte une veſte de ſoie à fleurs, qui deſcend ſeulement à la cuiſſe, la culotte eſt longue, & tombe juſqu'à la cheville du pied. Il y a quelque différence dans l'habillement des Guzarates, qui ſuivent la mode des Perſans; mais tous ont de larges ſouliers, nommés féripous, qui ſont ordinairement faits d'un cuir doré, & qu'ils peuvent ôter & reprendre avec facilité.

Leurs turbans ſont quelquefois compoſés de vingt ou trente aunes de toile de coton rayée d'or & de ſoie, qu'ils ſavent arranger autour de leur tête, & ils ont communément deux ceintures l'une ſur l'autre, & un riche ſyinder ou ſabre, paſſé au côté gauche.

Les filles & les femmes des Maures portent autour du corps un grand morceau de fine toile de coton, qui fait trois ou quatre tours à la ceinture, & qui pend enſuite juſqu'aux pieds. Sous cette toile, elles ont un caleçon d'une étoffe légere : de la ceinture en haut, elles ſont ordinairement nues chez elles; mais lorſqu'elles ſortent, elles jettent négligemment une eſpece d'écharpe ſur leurs épaules, de ſorte que ces deux habillemens qui voltigent ſans ceſſe, ne dérobent preſque rien de leurs charmes ; leurs cheveux, qui

ſont ordinairement noirs, ſont arrangés avec art & noués en boucles ſur le dos ; les femmes en public ont toujours le viſage couvert d'un voile de ſoie, excepté celles du peuple.

Les maiſons des Maures ſont vaſtes & diviſées en pluſieurs appartemens, avec leurs chambres & leurs ſalles : celles des riches ont de ſuperbes jardins, accompagnés de bains commodes, de cabinets, & tout ce que le luxe & la molleſſe, ont pu imaginer pour ſe garantir des chaleurs. Ordinairement elles ont des toits en terraſſes, les murailles en ſont de terre & d'argile, mêlées enſemble & ſéchées au ſoleil ; on a grand ſoin de les enduire d'un mêlange de chaux & de fiente de vache, qui ſert à les préſerver des inſectes, & par-deſſus lequel on paſſe une ſorte de vernis, fait d'herbe, de lait, du ſucre & de gomme. Nous ne parlerons pas des richeſſes que recèlent ces bâtimens. On y trouve tout ce que la Chine, le Japon, la Perſe & les Indes, peuvent offrir de plus ſuperbe, de plus délicat & de plus précieux. Les maiſons des pauvres ne ſont bâties que d'argile & de paille, & couvertes de roſeaux.

Le faſte des grands ſeigneurs Maures eſt porté au-delà de ce qu'on peut imaginer. Comme ils ont pluſieurs femmes, elles doivent avoir un appartement particulier, & chacune eſt ſervie par ſes propres domeſtiques, qui n'ont rien de commun avec ceux du maître. Il n'y a point d'homme riche qui n'entretienne à ſa ſolde un grand nombre

d'officiers & de gardes. Les eunuques, les valets, les efclaves, les coureurs, les charretiers, les coupeurs de bois, les palefreniers, les porteurs de palanquins, font quelquefois au nombre de fix cents. Tous ces gens font fuperbement vêtus, & c'eft dans cette étonnante fuite qui précéde & fuit toujours le feigneur Maure, que réfide fa vanité.

Lorfque les Mogols vont en voyage, ils fe fervent communément de voitures tirées par des bœufs; mais ceux qui veulent fe diftinguer fe fervent de palanquins, portés par fix ou huit hommes, felon la longueur du chemin. Rien n'eft plus commode que ces efpèces de litières, on peut y boire, y manger, y dormir à fon aife, & même y recevoir fes amis ou fes femmes. Ordinairement on fe fait accompagner par des muficiens.

L'ufage dans les Indes eft de s'affeoir fur des nattes ou fur des tapis, en croifant les jambes; mais lorfque les Mogols traitent des étrangers, ils ont la politeffe de leur faire fervir des fièges. Les feftins font une des principales parties de leur dépenfe, ils font fomptueux & délicats. L'ufage eft que le maître de la maifon fe place fur un tapis vis-à-vis de fes conviés, & qu'alors le maître d'hôtel place vis-à-vis de chacun en particulier toutes fortes de mets, des confitures & des fruits.

Les enfans des perfonnes riches font élevés dans des écoles publiques, qui font te-

nues par les Mullahs ou desservans des mosquées. Ils apprennent à lire, à écrire, & surtout à bien entendre l'alcoran. Quelques-uns prennent des leçons de philosophie, de rhétorique, de médecine, de poésie, d'astronomie & de physique. Les enfans des pauvres croupissent dans l'ignorance, & suivent la profession des pères; ainsi le fils d'un soldat devient soldat, & celui d'un porteur de palanquin, qui ne gagne que la valeur de deux ou trois sols par jour, embrasse la profession de son père, & n'aspire pas à une condition plus élevée.

Quoique ce ne soit pas ici la place de traiter de la religion de Mahomet, dont le précis se trouvera dans les articles des Turcs & des Persans, nous ne pouvons nous dispenser de rapporter quelques cérémonies des mariages, du divorce & des funérailles des Mogols Mahométans, qui diffèrent un peu de celles dont nous aurons à parler.

Dans l'Inde, les enfans sont fiancés dès l'âge de six à sept ans, mais le mariage ne doit être consommé que suivant l'ordre du père & de la mère, ou lorsque le tems est indiqué par la nature. La permission accordée, on conduit la fille au Gange, s'il est possible, ou si l'éloignement est trop considérable, sur le bord de quelque rivière, où elle doit se baigner. De retour, on la pare, & l'on n'oublie ni les fleurs, ni les parfums. Le futur, accompagné de tous ses amis, & d'une nombreuse suite de domestiques, sort

de chez lui, monté ſur un cheval ſuperbement caparaçonné, & au ſon des inſtrumens, parcourt les principales rues de la ville; enſuite il ſe rend à la porte de ſa prétendue : les parens qui l'attendent, le conduiſent dans une ſalle où il prend place ſur un riche tapis. Un Mullah récite quelques prieres, & le Cadi reçoit le ſerment du nouveau marié, qui jure s'il répudie ſon épouſe, de lui reſtituer ſa dot. Cette cérémonie eſt terminée par un feſtin.

Un homme peut, ſuivant la loi, épouſer autant de femmes qu'il eſt en état d'en nourrir, & de même elle lui permet de les congédier, en leur rendant ce qu'il a reçu d'elles. L'adultère eſt puni de mort, & le ſupplice eſt de fendre la femme en deux d'un coup de ſabre. Lorſqu'une femme peut prouver que ſon mari a de mauvaiſes façons pour elle & qu'il l'a battue, elle s'adreſſe au juge qui prononce la ſéparation, & alors elle emmène ſes filles avec elle, & les garçons reſtent au mari.

Il y a des ſeigneurs, & même de riches négocians, qui ont des femmes dans tous les endroits où leurs affaires les appellent. Ces femmes ſont enfermées & gardées par des eunuques & des eſclaves, & l'on ne doit pas douter qu'elles n'employent toutes les careſſes poſſibles, pour attirer leurs époux dans les endroits qu'elles habitent.

Lorſqu'un Muſulman eſt expiré, les femmes, les parens, les enfans, les domeſti-

ques, & même les voisins, font pendant trois jours retentir l'air de leurs cris. Ensuite on lave le corps, & on l'ensevelit dans une toile fine, & l'on ne manque pas de le parfumer. On appelle quelques Mullahs qui viennent tourner plusieurs fois autour de la biére & réciter plusieurs prières. Ceci fait, huit hommes vêtus de blanc, portent le cercueil à la sépulture. Les parens suivent deux à deux, & avec beaucoup de modestie. Le corps doit être posé du côté droit dans le caveau, les pieds tournés vers le midi, & le visage vers l'orient. Tous ceux qui ont assisté à cette lugubre cérémonie, doivent se laver soigneusement.

CHAPITRE V.

Coutumes, mœurs & usages des Indiens idolâtres, que l'on appelle Banians.

DANS l'empire du Mogol, les Banians forment le second ordre des citoyens, dont les Mahométans composent le premier. Quoiqu'ils soient répandus dans toutes les provinces, on en trouve un bien plus grand nombre dans celles de Guzarate & de Cambaye. Les Banians, dans ces pays, vivent parmi les Musulmans, à peu près de la même maniere que les Juifs se comportent au milieu des Chrétiens. Ils ont naturellement plus de mo-

deſtie, de douceur, d'humanité & de bonne-foi que les autres Indiens. Appliqués tout entiers à leur négoce & à faire fleurir leurs manufactures, ils amaſſent des richeſſes immenſes, & ſont ordinairement les plus ſûrs, les plus intelligens & les plus adroits commerçans des Indes. Il n'en eſt point qui n'exerce quelque profeſſion utile. Tous ſont banquiers, joailliers, écrivains, teneurs de livres & courtiers : leurs correſpondances embraſſent la Perſe, la Chine, le Japon, les Indes, & ne ſe terminent qu'à Conſtantinople.

Au milieu de l'opulence que procure aux Banians leur induſtrie toujours active, on ne doit pas s'étonner s'ils vivent avec autant de magnificence que les Mahométans : auſſi leurs maiſons ſont-elles propres & commodes, leurs meubles riches & précieux, & leurs domeſtiques nombreux & bien entretenus. Il eſt vrai cependant que leur fortune ne les arrachent pas au mépris que conſervent pour eux les chefs de la nation. Libres de ſe livrer à toutes les extravagances de leur culte ſuperſtitieux, le ſouverain leur fait payer cher cette permiſſion ; & ce n'eſt qu'à force de préſens & en payant de lourds tributs qu'ils parviennent à jouir du repos. Ce ſont des éponges que l'on laiſſe remplir & que les premiers de l'état preſſent dans leurs beſoins, ou dans l'efferveſcence de leur avarice. Au reſte, on peut dire que s'il n'y avait point de Banians dans les états du Mogol, il n'y aurait ni com-

merçans, ni ouvriers, & qu'on ferait privé des belles étoffes de ſoie & de ces fines toiles qui ſe diſtribuent dans tous les pays, & qui s'échangent, peut-être follement, contre tout l'or de l'Europe.

Les Banians portent des habits blancs, faits d'une fine toile de coton : leurs turbans n'ont pas la grandeur de ceux des autres Indiens, & leurs culottes ſont plus courtes ; ils ne ſe font point raſer la tête. Les femmes ſont vêtues d'une toile de coton ſi fine, qu'elle en eſt tranſparente : cette eſpèce d'habillement leur deſcend juſqu'à la moitié de la jambe, & vers les reins il eſt attaché avec un cordon : l'été elles portent des ſabots, & l'hiver elles ont des ſouliers de cuir doré, ou faits de riches étoffes. Les enfans vont exactement nuds juſqu'à l'âge de ſix ans. Les Banianes ont la phyſionomie agréable, les cheveux noirs & longs, attachés en boucles par derrière, avec un ruban. Leurs dents qu'elles noirciſſent les défigurent beaucoup aux yeux des Européens.



CHAPITRE VI.

Religion des Banians.

DEUX difficultés presqu'insurmontables empêcheront toujours un écrivain de rassembler des faits sûrs pour en composer l'histoire de la religion des Banians. D'un côté ces idolâtres, peu d'accord entr'eux sur les principes de leur croyance, refusent aux étrangers toute communication de leurs livres, & ne daignent pas entrer en dispute avec eux pour justifier leurs superstitions : de l'autre, ils ont donné tant de noms à leurs dieux, que souvent les voyageurs ont pris pour deux ou quatre divinités distinctes, une idole représentée sous des noms & des attributs différens. On peut ajouter à ces embarras, que le culte change suivant les provinces, & que d'ailleurs, ceux qui ont traité ces matières ont défiguré l'orthographe des noms, au point qu'il n'est pas possible de les reconnaître. Tâchons de débrouiller ce cahos, pour ne pas tomber dans les mêmes inconvéniens que nous venons de remarquer, & engageons le lecteur à comparer ce que nous allons dire de la religion des Banians, avec ce que nous avons précédemment rapporté des Bramines.

Dieu, disent les Banians, se voyant seul, crut qu'il n'était pas de sa grandeur que ses grandes & éminentes vertus demeurassent

dans l'obſcurité. Il réſolut de créer le monde & toutes les créatures qui l'habitent.

D'abord il créa les quatre élémens enſemble ; la terre, l'air, le feu & l'eau, & enſuite il les ſépara. Pour remplir cet objet, il ſouffla ſur les eaux, qui auſſi-tôt s'enflèrent & devinrent une ampoule de la groſſeur d'un œuf, qui en s'étendant peu à peu, forma le ciel, tel qu'il paraît, lumineux & tranſparent. Après cette ſéparation, Dieu prit la terre, encore humide, dans ſes doigts, & en compoſa une boule ronde, dont la partie ſolide devint le globe que nous habitons, & la partie liquide, la mer qui l'environne ; il la plaça au milieu du firmament, & s'occupa peu après, à créer le ſoleil & la lune, pour diſtinguer les tems & les ſaiſons. Les quatre élémens ainſi débrouillés, l'air s'empara du vuide, le feu communiqua ſa chaleur à toute la nature, la terre & la mer produiſirent des créatures, & Dieu accorda à chacune d'elles les vertus ſéminales propres à la procréation des différentes eſpèces d'êtres. Ce monde ainſi formé des quatre élémens, fut diviſé en quatre parties ; ſavoir, l'orient, l'occident, le ſeptentrion & le midi.

Dieu ayant créé le monde, travailla à faire l'homme & à le rendre capable de connaître & d'admirer ſes ouvrages. Il dit à la terre, *produis l'homme*, & auſſi-tôt on vit cette excellente créature ſortir de ſon ſein : Dieu ſouffla deſſus & lui inſpira la vie ; les lévres de l'homme devinrent rouges & vermeilles ;

ſes membres ſe remuèrent, il ſentit, il penſa, il connut ſon créateur : Dieu lui donna une compagne ; cet homme s'appella *Pourous*, & la femme *Parcoutée* ; ils vécurent en bonne intelligence, ainſi que doivent faire le mari & l'épouſe : ils ſe nourrirent des fruits de la terre, & ne touchèrent à aucune créature vivante.

Ces premiers humains eurent quatre fils, qui, en naiſſant, apportèrent chacun un caractère différent. L'aîné, nommé Brammon, tenait de la terre, & était mélancolique ; le ſecond, nommé Cuttery, participait de la nature du feu, il était bouillant & guerrier ; le troiſième, appellé Shuddery, avait l'eſprit doux & flegmatique, & ſemblait tenir de l'eau ; enfin Wyſe, qui était le quatrième, devait ſon caractère à l'air, & il avait l'eſprit vif, léger & inventif. Ces différens tempéramens réglèrent la diſpoſition des dons que Dieu fit aux quatre fils de Pourous & de Parcoutée. Il donna à Brammon le livre de ſa loi, dans lequel était enſeignée la manière dont il voulait être ſervi, avec ordre de faire connaître ſes commandemens. Il accorda à Cuttery l'autorité ſur les autres hommes, & le pouvoir de les contraindre par l'épée à travailler au bien général de la ſociété, qui allait être établie. Shuddery reçut des balances, des poids, des meſures, pour lui faire entendre qu'il était deſtiné à enrichir les royaumes par le commerce, par les voyages & la navigation. Enfin Wyſe fut

deſtiné à devenir l'inventeur de tous les arts néceſſaires & d'agrémens; & pour cet effet, le ſouverain maître lui remit toutes ſortes d'inſtrumens propres à exécuter ce que ſon imagination lui ſuggérerait.

Telle eſt la tradition des Banians au ſujet de la création & de la manière dont le monde s'eſt peuplé; ils ajoutent que Dieu, abhorrant l'inceſte, ne voulut point marier les frères avec les ſœurs, & qu'il pourvut par une autre voie à la propagation du genre humain: il créa, diſent-ils, quatre femmes pour les quatre fils de Pourous, & les plaça aux quatre extrêmités du monde.

Dieu un jour ordonna à Brammon de prendre avec lui le livre de la loi, & de marcher du côté où le Soleil ſe lève. Brammon obéit: il s'avança vers une haute montagne, au pied de laquelle coulait un ruiſſeau; une femme s'y déſaltérait; elle était d'une taille ordinaire, mais bien proportionnée, ſon regard était modeſte & doux, ſes cheveux noirs & ſon teint d'une couleur olivâtre. Cette femme fut ſurpriſe à la vue de Brammon, qui lui-même ne fut pas peu étonné de cette rencontre. Après s'être conſidérés quelque tems, la femme rompit le ſilence & lui demanda ce qui l'attirait dans cet endroit écarté. « J'y ſuis venu, dit Brammon, par l'ordre exprès du créateur de toutes les choſes vivantes. » Ils s'approchèrent alors, & s'étant aſſis ſur l'herbe, la femme demanda à Brammon ce que c'était que le livre qu'il

portait, & ayant appris ce qu'il contenait, elle le pria de l'inſtruire dans ſa religion: enſuite faiſant réflexion que leur aventure avait quelque choſe d'extraordinaire, ils ne doutèrent pas que la main de Dieu, qui les avait formés tous deux, ne les eût fait rencontrer pour s'unir par les liens indiſſolubles du mariage. Ils ſe marièrent donc, & peuplèrent l'orient. Cette femme s'appellait Savatrée.

Tandis que Brammon marchait du côté du lever du Soleil, ſon frère Cuttery avait pris ſa courſe vers l'occident. Il ne reſpirait que le ſang & les combats, & brûlait de trouver quelque ennemi redoutable, digne d'éprouver ſa valeur. Après avoir long tems marché, il voit venir à lui une créature bien faite, dont les cheveux blonds voltigeaient ſur ſes épaules; ſa démarche était fière & majeſtueuſe, elle tenait à la main un *Chucherey*, eſpèce d'inſtrument rond, dont la ſuperficie eſt tranchante, & qui par le moyen d'un trou au milieu & d'une corde, qui y eſt placée, & que l'on attache au doigt, ſe lance à une fort grande diſtance. Cuttery avait une épée pour arme; il ſe préſente au combat. Tels que deux animaux courageux & féroces, ils ſe portent l'un & l'autre des coups terribles; tous deux bleſſés, ils reviennent à la charge, & la nuit ſeule eſt capable de les ſéparer. Le lendemain ils voulurent ſe livrer de nouveaux aſſauts, mais la partie n'était pas égale. La femme, qui portait le nom de

Toddicaſtrée, ayant caſſé la veille ſon *Chucherey*, en avait formé un arc, dont elle pouvait lancer ſes fléches, que toute l'habileté de Cuttery n'aurait pu parer. Il s'élança ſur elle pour la combattre corps à corps. Mais à peine l'eut-il approchée, que ſes armes lui tombèrent des mains ; il reſta immobile à la vue de tant de beautés! « O miracle de la » nature, chef-d'œuvre du créateur, s'écria- » t-il! pourquoi faut-il que nous ſoyons en- » nemis! je mourrais ſi j'avais eu le malheur » de te tuer, & ſans doute tu gémirais ſans » ceſſe ſi tu t'étais privée par ma mort des » plaiſirs que nous pouvons goûter enſem- » ble! Faiſons la paix, uniſſons-nous. Si l'ami- » tié & le courage nous lient, qui oſera nous » inſulter? Quelles entrepriſes ne pourrions- » nous pas terminer! » Toddicaſtrée écouta ce diſcours avec attention ; elle mis bas ſes armes, & tendit la main à ſon valeureux adverſaire. Ils s'unirent, ils s'aimèrent, & ils eurent une vaillante poſtérité, qui peupla l'occident.

Shudderi était parti en même-tems que ſes deux autres frères, & il avait dirigé ſa route du côté du nord. Après avoir marché quelques jours, il ſe vit arrêté par un déluge de pluie, qui avait fait enfler toutes les rivières. Il entra dans le creux d'un rocher, & il y demeura juſqu'à ce que les eaux fuſſent écoulées. S'étant remis en chemin, il ramaſſa quelques-unes de ces coquilles qui renferment des perles, & dont la beauté ex-

cita ſon admiration. Il en prit pluſieurs, & avançant toujours, il arriva au commencement de la nuit près d'une montagne de diamans, dont le brillant & le feu éblouirent ſes yeux. Incertain ſi ce rocher était de feu, il oſa s'en approcher & le toucher; mais ſon étonnement redoubla, lorſqu'il s'apperçut que ce n'était qu'une ſurface froide & plate, qui venait d'être lavée par les eaux deſcendues du ſommet de la montagne. Il remit au lendemain pour continuer ſon examen; mais quelle fut ſa ſurpriſe! le lever de l'aurore fit éclipſer la lumiere éclatante des diamans; il ne demeura ſous ſes yeux qu'une matière blanchâtre: cependant il en détacha quelques morceaux qu'il joignit à ſes perles.

Shuddery continuant toujours ſon voyage, ainſi qu'il en avait reçu l'ordre de Dieu même, arriva enfin à l'endroit où il devait rencontrer la femme qui lui était deſtinée. Ils n'eurent pas de peine à faire connaiſſance. Un penchant invincible fit les premières avances, & les diſpoſitions intérieures que le doigt du ſouverain maître leur avait imprimées en les créant, acheva de conſommer leur union. Cette femme s'appellait Viſagondah. L'heureux Shuddery vécut avec elle dans la plus étroite intelligence, il la para des perles & des diamans qu'il avait rencontrés dans ſon chemin, & depuis ce tems ces précieuſes matières ont toujours été très-eſtimées. Ils eurent beaucoup d'enfans, qui peuplèrent le nord.

Wyſe, le dernier des fils du père du monde, parcourait de ſon côté les plaines du midi. Il avait déja traverſé ſept mers, & s'était arrêté au bord de la dernière, pour y élever une maiſon. Sous ſes mains induſtrieuſes, cette habitation devint ſuperbe, verte & commode; il employa de grands arbres, qu'il abbattit dans la forêt voiſine. On y voyait nombre d'appartemens & des terraſſes, qui dominaient ſur toute l'étendue des eaux. Seul au milieu de cet édifice élevé par ſes ſoins, il goûtait les douceurs du repos, lorſque cette tranquillité fut troublée par la vue de la femme qui lui était deſtinée. Elle s'arrêta pour conſidérer le bâtiment de Wyſe, la beauté de cette femme était touchante, de longs cheveux blonds, flottaient en boucles ſur ſes épaules, qui étaient d'une blancheur éblouiſſante. Wyſe ne put réſiſter au plaiſir de lui parler; il l'aborda, en lui diſant: « l'auteur de la lumière, par laquelle » il rend tous les objets ſenſibles, m'a ſans » doute envoyé dans ce lieu, pour admirer » l'excellente beauté dont vous êtes douée; » c'eſt pour la poſſéder qu'il m'a fait paſſer » ſept mers: vous devez être la récompenſe » de tant de travaux, acceptez ma compa- » gnie, & regardez-moi comme une conſo- » lation que notre maître commun vous en- » voie dans la ſolitude où vous êtes. » Loin que ce diſcours toucha Jéjunagundab, c'eſt le nom de cette femme, elle en fut irritée,

& lui dit que ſon deſſein était de vivre ſeule. Auſſi-tôt d'un pied léger, elle s'éloigna de l'habitation de Wyſe.

Le malheureux fils de Pourous eut encore pluſieurs fois occaſion de voir ſa cruelle maîtreſſe, mais il n'en reçût que des mépris : enfin déſeſpéré, il s'adreſſa à Dieu dans toute l'humilité de ſon cœur. « O Dieu, dit-il, » à qui la ſeule connaiſſance de mon être » appartient, j'ai quitté par votre comman- » dement mes frères & parens, que je ne » reverrai peut-être jamais ; j'ai couru une » infinité de haſards dans mon voyage ; j'ai » abandonné toutes ſortes de compagnies, » pour m'expoſer à la ſolitude, dans la vue » de poſſéder une perſonne, qui loin de me » conſoler par ſa préſence & par ſa conver- » ſation, augmente ma douleur par ſes re- » fus. Ne rendez pas inutile & infructueuſe » la fin pour laquelle vous m'avez créé ; ne » récompenſez pas ſi mal mes ſouffrances, » & n'étouffez pas ainſi toutes les qualités » que vous m'avez données. Cieux azurés, » arbres verds, ſous leſquels je ſuis à pré- » ſent, ſoyez témoins de ma peine & de ma » douleur. Créateur de l'univers, ſi vous » avez le moindre ſoin de vos ouvrages, » donnez-m'en des marques, en ſoulageant » les peines que je ſouffre maintenant. » A peine Wyſe eut-il achevé ſa prière, qu'une voix ſortit des arbres verds, & lui dit : « Fils » de Pourous que demandes-tu ? O mon

» créateur, répond Wyse, je ne veux rien,
» si non la femme que j'ai rencontrée, afin
» de m'unir à elle jusqu'à la mort, par les
» liens du mariage. »

Cette demande fut accordée à Wyse, à condition qu'il bâtirait des Pagodes & des Temples, sous des arbres verds, pour y servir Dieu & adorer les images, puisque c'était en cet endroit que Dieu lui était apparu.

Wyse & Jéjunagundab peuplèrent le midi.

Cependant les quatre frères, après avoir peuplé les extrêmités de la terre & rempli les ordres du Tout-puissant, formèrent le dessein de revoir leurs parens & les lieux de leur naissance. Ce retour fut célébré par des festins & par de grandes réjouissances. Pourous & Parcoutée se crurent rajeunis en contemplant leur brillante & nombreuse postérité. Mais cette joie douce fut bientôt troublée par la mésintelligence des freres. Brammon voulait tout ramener à la religion, Cuttery à la politique, Shuddery au commerce, & Wyse à la méchanique : de-là les disputes, les querelles, la confusion & la méchanceté. Le frere aîné commença à négliger la piété ; le second devint traître & usurpateur, le troisieme fourbe & frippon, & le quatrieme intéressé & luxurieux. Avec des sentimens si opposés, ces hommes ne purent vivre plus long-tems en paix. Cuttery ne voulut plus reconnaître la supériorité du droit d'aînesse de son frere Brammon : plein de sa

grandeur, il mit des taxes ſur Shuddery, & par ſes vexations il épuiſa tout le profit que Wyſe pouvait tirer de ſon travail & de ſon induſtrie. Wyſe de ſon côté porta un coup plus ſenſible à Brammon. Il oſa introduire dans le monde cette nouvelle forme de religion, qui regardait le culte des images. Il bâtit des temples ſous des arbres verds, & introduiſit quantité de cérémonies. Le livre que Brammon avait reçu des mains de Dieu, ne parlait point de ce culte : on diſputa longtems ſi on le ſuivrait. Wyſe raconta ſa viſion, & il fut ordonné qu'il ferait partie de la loi cérémonielle.

Mais les péchés des hommes ne faiſant qu'augmenter, Dieu s'irrita & voulut exterminer le genre-humain. Les cieux ſe couvrirent de ténèbres, le tonnerre gronda, un déluge d'eau détruiſit toutes les nations de la terre; les corps des hommes furent anéantis, & leurs ames s'envolèrent dans le ſein de Dieu. Telle eſt la tradition que les Banians conſervent du commencement, de la durée & de la fin du premier âge du monde.

La juſtice divine venait de punir les crimes des humains; mais l'intention du Suprême maître aurait été ſans effet, s'il n'eût formé de nouvelles créatures, dignes de connaître ſon excellence, il réſolut de créer un nouveau monde. Pour cet effet, Dieu deſcendit ſur la montagne, appellée Méropurbatée, & prononça ces paroles : Léves-toi,

Brémaw, * la premiere des créatures vivantes du ſecond âge. Dieu ayant parlé, Brémaw ſortit des entrailles de la terre & adora ſon créateur, il fit ſortir de même Wiſteney & Ruddery, qui l'adorèrent auſſi : & comme Dieu eſt trop grand pour pouvoir agir par lui-même, il donna à Brémaw le pouvoir de faire les créatures, à Wiſteney celui de les conſerver, prévoyant qu'elles deviendraient méchantes, il communiqua à Ruddery la puiſſance de les détruire. Suivant ces différens emplois, chacune de ces trois créatures devait reſter un certain nombre d'années ſur la terre. Il était dit que Brémaw, ayant rempli l'ordre du Créateur, finirait le ſecond âge du monde, & ſerait enlevé au ciel, que Wiſteney y demeurerait deux fois autant que Brémaw, & Ruddery trois fois autant que Wiſteney, afin de pouvoir au grand jour du jugement, détruire tous les corps & emporter avec lui les ames dans la gloire. Il eſt bon de remarquer qu'à la deſtruction univerſelle du monde, il s'était ſauvé quelques créatures qui avaient repeuplé les autres pays.

Pendant que Brémaw méditait profondément, comment il remplirait les ordres de Dieu, ſon corps s'enfla & s'ouvrit, tant du côté droit que du gauche, il en ſortit deux

---

* Nous avons remarqué au commencement de cet article, combien les noms étaient défigurés dans les relations des voyageurs. Brémaw eſt le Brahma des Bramines.

jumeaux, mâle & femelle, qui vinrent au monde dans leur grandeur naturelle. Brémaw leur apprit à adorer le ſouverain Créateur de toutes choſes, & les envoya vers l'orient, où ils eurent des fils, qui dans la ſuite furent ſe fixer dans les trois autres parties de la terre, & y donnèrent naiſſance à de grandes peuplades.

Le Créateur, ayant peuplé le monde, voulut donner des loix à ſes habitans, il deſcendit ſur la montagne de Meropurbatée dans une nuée épaiſſe & obſcure, & il appella Brémaw, à qui il remit un livre, appellé le Shaſter, qui contenait ſa volonté & ſes commandemens : c'eſt ce livre que les Banians nomment le livre de la loi écrite, qui contient trois Traités, la Loi morale, ou les Préceptes, la Loi cérémonielle, ou les Cérémonies du ſervice divin : la loi des hommes, ou les ordonnances particulières à chaque tribu.

La Loi morale contient ces huit commandemens.

1°. Tu ne tueras aucune créature vivante, qui ait vie en elle; car tu es une de mes créatures, & elle auſſi, c'eſt pourquoi tu n'ôteras point la vie à quoi que ce ſoit, qui m'appartienne.

2°. Tu feras alliance avec tes cinq ſens; premièrement avec les yeux, afin qu'ils ne regardent rien qui ſoit mauvais; ſecondement avec tes oreilles, afin qu'elles n'écoutent rien qui ſoit mauvais; en troiſième lieu

avec ta langue, afin qu'elle ne profère rien qui ſoit mauvais ; en quatrième lieu avec ton palais, afin qu'il ne goûte rien qui ſoit mauvais, comme du vin, ou de la chair de créatures vivantes ; en cinquième lieu avec tes mains, afin qu'elles ne touchent rien qui ſoit ſouillé.

3°. Tu obſerveras exactement les jours & les tems deſtinés pour la dévotion, auſſi-bien que pour les ablutions, l'adoration & les prieres que tu dois faire à Dieu d'un cœur pur & élevé.

4°. Tu ne feras point de faux rapports, & ne diras point de menteries, par le moyen deſquelles tu puiſſe ſurprendre ton frère, & t'enrichir par des tromperies, en faiſant des traités & des marchés avec lui.

5°. Tu ſeras charitable aux pauvres ſelon ton pouvoir, & les aſſiſteras dans leurs néceſſités, ſoit de nourriture, de boiſſon, ou d'argent, & autres choſes dont ils pourront avoir beſoin.

6°. Tu n'opprimeras point les pauvres, & ne te ſerviras jamais de ton pouvoir pour accabler & pour ruiner ton frère injuſtement.

7°. Tu célébreras certaines fêtes & jours de réjouiſſance, ſans pourtant flater ton corps & le remplir avec excès : au contraire tu employeras de certains jours à jeûner, & retrancheras quelques heures de ton repos pour veiller, afin d'être mieux préparé à la prière & à la ſanctification.

8°. Tu ne déroberas à ton frère quoique

ce ſoit, des choſes qui t'auront été confiées ſelon ta profeſſion; mais tu te contenteras de ce qu'il te donnera libéralement pour ta récompenſe, & te reſſouvenant que tu n'as point de droit ſur les choſes qui ſont à un autre.

Les Ordonnances cérémonielles qui compoſent le ſecond Traité, trouveront naturellement leurs places dans les articles ſuivans, & l'on a déja vu dans l'abrégé hiſtorique de la religion des Bramines, ce qui regarde ces prêtres, qui forment la premiere tribu des Banians; c'eſt ce qui eſt détaillé dans le troiſième Traité du livre de la loi écrite.

La ſeconde tribu des Banians eſt celle des Cutterys, qui prend ſon nom de Cuttery, ſecond fils de Pourous. Cette caſte a eu ſon état floriſſant, a commencée à décheoir, & eſt déchue maintenant. Dans leur état floriſſant, les Banians ont donné des Rois au Guzarate, & des Rajas à d'autres parties de l'Inde. Ils étaient partagés en trente-ſix Tribus, dont il fallait néceſſairement être deſcendu pour parvenir aux dignités de l'Etat. Leur déclin fut annoncé par une femme ſainte & vertueuſe, nommée Rannedwill, qui prophétiſa que le regne des Rajas perdrait une partie de ſon luſtre ſous le Raja Raviſſaldée, & que ſon déclin entier arriverait ſous ſon ſucceſſeur.

Les hiſtoriens des Banians diſent que le fils de Ravilſaldée voulut ſignaler ſa piété filiale, en faiſant élever un ſuperbe mauſolée à ſon pere, & qu'il conſulta les Bramines

pour ſavoir ſi ce monument ſerait durable. Un certain Madewnauger prédit qu'il ſerait détruit par Sultan Alaudin, roi de *Délée*, qui ferait de grandes conquêtes dans le Guzarate. Auſſi-tôt le fils de Riſaldée envoya le Bramine Madewnauger pour chercher cet Alaudin & lui offrir de riches préſens, afin qu'il laiſsât en paix les os de ſon pere. Madenwauger courut diverſes provinces, & ne trouva point de monarques de ce nom; mais on lui dit que le fils d'un fendeur de bois s'appellait ainſi, il fut le trouver, & lui annonça que le ciel le deſtinait à conquérir le Guzarate. Le jeune Alaudin refuſa de croire le Bramine, & rejetta les préſens qu'il lui offrait, pour ne point toucher au tombeau de Ravilſaldée; cependant preſſé par ſes parens, qui n'était pas riches, il les accepta, & promit qu'en cas que les grandes choſes qu'on lui prédiſait s'achevaſſent, il ne détruirait pas entiérement le mauſolée. L'argent que le jeune Alaudin reçut, lui ſervit à lever une armée, avec laquelle il conquit le Guzarate, & renverſa en partie l'empire des Banians; ſon ſucceſſeur Fultercan acheva de ruiner leur puiſſance. Il ne ſubſiſte de ces anciennes familles ſouveraines, que quelques Raſpouts, ou fils de rois, retirés dans les montagnes, d'où ils deſcendent quelquefois pour faire la guerre aux uſurpateurs.

C'eſt donc de Shuddery, troiſieme fils de Pourous, que ſe diſent deſcendus les Banians d'aujourd'hui, qui ſont tous négocians

& courtiers de change. La quatrième tribu de ce peuple fait remonter ſon origine juſqu'à Wyſe le dernier des fils du premier homme, & cette dernière caſte eſt compoſée de tous les artiſans & gens de la campagne.

Cependant à proportion que la population augmenta ſur la terre, les hommes devinrent vicieux & méchans. Les Bramines furent hypocrites, les Cutterys inſolens & ambitieux; les Shudderys trompeurs & les Wyſes pareſſeux. Dieu entra dans une furieuſe colère contre le genre-humain, il appella à lui Brémaw, & ordonna à Rhuddery de faire ſortir de terribles vents des entrailles de la terre. Ces vents firent trembler tout le globe, les montagnes s'écroulèrent, la nuit prit la place du jour, le Gange franchit les bornes de ſon lit, & cette horrible tempête détruiſit tous les mortels, à l'exception de quelques uns que Dieu permit à Wiſteney de ſauver pour en peupler le monde du troiſième âge. Les Banians diſent que Dieu ſe repentit de cette déſolation générale; mais comme les quatre tribus étaient abſolument néceſſaires pour gouverner la poſtérité qui allait naître, & que la caſte des Cutterys ſe trouvait abſolument exterminée, le maître ſouverain voulut qu'à l'avenir les rois fuſſent tirés d'entre les Bramines. Un de cette tribu avait été conſervé, il ſe nommait Ducerat; il eut quatre fils, dont le plus jeune, qui naquit après la deſtruction, fut appellé Ram, & vécut ſi ſaintement, qu'il eſt encore aujour-

d'hui

d'hui en grande vénération. Il fut roi, & quelques bons princes sortirent de cette race; mais dans la suite des tems, Dieu fut encore forcé de punir les crimes des hommes par un engloutissement presque général : ceux qui échappèrent, servirent à repeupler la terre pendant ce quatrième & dernier âge, qui est celui qui s'écoule, mais qui sera beaucoup plus long que les autres.

Les Banians prétendent que ce monde finira par le feu, & que les élémens rentreront confondus dans le cahos. Ils disent que les ames des hommes seront portées au ciel par Ruddery, & que les corps périront. On peut observer d'après cela qu'ils ne croient point la résurrection des corps, parce qu'ils sont dans la persuasion que le Ciel est un séjour trop pur, pour pouvoir contenir des substances grossières & matérielles.

CHAPITRE VII.

Cérémonies nuptiales des Banians.

Les Banians considèrent le mariage comme la plus parfaite & la plus respectable action de la vie de l'homme, & croient que le dernier des malheurs est celui de mourir sans avoir été uni avec une femme. Aussi dès l'âge de sept ou huit ans, a-t-on grand soin de marier les jeunes gens de l'un & de l'autre sexe.

Lorſque les parens ſont d'accord entr'eux, le pere du futur envoie des préſens aux parens de la fille, & les fait accompagner par des muſiciens, qui ne manqu nt pas de chanter des vers à la louange de l'accordée. La même cérémonie s'obſerve de la part de la fille. On conſulte alors les Bramines, qui décident de l'inſtant heureux auquel on doit achever la ſolemnité du mariage. L'avant-veille de ce grand jour, le marié revêtu de ſes plus beaux habits, & ſuivi de la jeuneſſe de ſa tribu, les uns à cheval, les autres dans des palanquins, ſe promène dans les principales rues de la ville, pour annoncer au peuple l'état honorable dans lequel il va entrer: dans cette cavalcade, il porte une couronne de pierreries ſur la tête. Le lendemain c'eſt le tour de la mariée; elle paraît en public avec la même pompe que ſon prétendu, & toutes les jeunes filles de ſa tribu l'accompagnent. Si-tôt que la nuit eſt venue, on procède aux cérémonies réelles du mariage; car la régularité exige que cette union ne ſoit conſommée qu'après que le ſoleil eſt couché. Alors on allume un grand feu entre les mariés, pour ſignifier l'ardeur qui doit accompagner leur amitié réciproque; puis un Bramine les lie enſemble avec un cordon de ſoie, pour prouver que leurs liens ſont indiſſolubles, & que rien dans le monde ne doit les contraindre à ſe ſéparer. Ceci fait, on paſſe un voile entre les deux perſonnes, pour leur faire entendre qu'ils ne doivent point

commettre d'immodeſtie avant le mariage ; mais qu'après qu'il ſera contracté, ils ſeront affranchis de cette loi ſévère. (Cette coutume eſt fondée ſur la rencontre de Brammon & de Savatrée, qui en ſe voyant eurent honte de leur nudité.) Après ces cérémonies, le Bramine fait un ſermon aux nouveaux mariés, ſur l'obligation que contracte l'époux de pourvoir à tous les beſoins de la femme, & ſur la fidélité que l'épouſe doit garder à ſon mari ; il les bénit & leur ſouhaite beaucoup d'enfans ; enſuite on ôte le voile, & l'on détache le cordon de ſoie.

Les cérémonies du mariage diffèrent, ſuivant les lieux ; du côté de Bénarés, le jeune homme & ſa future épouſe ſe rendent ſur les bords du Gange avec un Bramine, une vache & un veau, & tous enſemble entrent dans le fleuve. Le Bramine étend un morceau de toile blanche ſur la vache, & la prend par la queue en prononçant quelques prières : les futurs époux poſent auſſi une main ſur la queue de la vache, tandis que de l'autre ils ſerrent celle du Bramine, de façon cependant que tous deux ſe tiennent en même-tems. Le Bramine fait en ce moment tomber de l'eau ſur la queue de la vache, & par conſéquent ſur les mains des mariés, dont il noue enſemble les vêtemens. On fait enſuite trois fois le tour de la vache & du veau, & le mariage achevé, la vache & le veau appartiennent au Bramine.

Le voyageur Herbert prétend qu'il y a

plusieurs endroits dans l'Inde, où les filles prêtes à se marier, sont obligées de faire à leurs idoles un sacrifice de leur virginité, & qu'elles sont, pour cet acte de dévotion, conduites au temple par leurs parens. Il avance qu'il a vu un Bramine, gardien d'une idole où les filles venaient assez communément sacrifier leur virginité, & qui, trop âgé pour recevoir de pareilles offrandes, en faisait commerce avec les étrangers; de semblables faits pour être crus, devraient être autorisés du témoignage de plus d'un voyageur.

Dans le Décan les deux époux, accompagnés de tous leurs parens, se placent auprès d'un grand feu, dont ils font ensuite sept fois le tour, en faisant quelques prieres; mais le fameux Tavernier nous décrit dans le troisième tome de ses voyages, une autre cérémonie nuptiale, que nous ne pouvons nous refuser de transcrire.

« La veille des noces, dit-il, l'époux » accompagné de tous ses parens, va au logis » de l'épouse, avec une paire de gros brace- » lets de l'épaisseur de deux doigts, mais » qui sont creux par dedans, & de deux piè- » ces, avec une charnière au milieu, pour » les ouvrir. Selon la richesse de l'époux, » ces bracelets sont plus ou moins riches, » ou d'or, ou d'argent, ou d'étain, & les plus » pauvres n'en ont que de plomb. L'époux » étant arrivé, met un bracelet à chaque » jambe de sa femme, pour montrer qu'il la » tient désormais enchaînée, & qu'elle ne

» peut plus s'éloigner de lui. Le lendemain » on prépare un feſtin au logis de l'époux, » où tous les parens de part & d'autre ſe » trouvent, & ſur les trois heures après midi » on y amène l'épouſe. Pluſieurs Bramines » s'y rendent auſſi, & leur ſupérieur faiſant » approcher la tête de l'épouſe de celle de » l'époux, prononce pluſieurs paroles, en » leur jettant toujours de l'eau ſur la tête & » ſur le corps. Puis on apporte ſur des plats, » ou ſur de grandes feuilles de figuier, plu- » ſieurs ſortes de mets, & des pièces d'étoffe » & de toile, & le Bramine demande à l'époux » ſi tant que Dieu lui donnera quelque cho- » ſe, il n'en fera pas part à ſa femme, & s'il » ne tâchera pas de la nourrir par ſon tra- » vail : quand il a dit oui, ils vont tous s'aſ- » ſeoir au feſtin qu'on leur a préparé, & où » chacun mange à part. Selon que l'époux eſt » riche, & qu'il a du crédit parmi les grands, » les noces ſe font avec pompe & avec gran- » de dépenſe. Il eſt monté ſur un éléphant, » & l'épouſe eſt dans un chariot, tous ceux » qui l'accompagnent ayant un flambeau à la » main. Il emprunte pour cette pompe, tant » du gouverneur du lieu, que d'autres grands » ſeigneurs de ſes amis, autant d'éléphans » qu'il peut, & de chevaux de parade, & on » les promène ainſi une partie de la nuit avec » des feux d'artifice, que l'on jette dans les » rues & dans les places. Mais une des plus » grandes dépenſes qui ſe fait, eſt en eau du » Gange, pour ceux qui en ſont éloignés de

» trois ou quatre cents lieues ; car, comme
» cette eau eſt ſacrée pour eux, & qu'ils en
» boivent par dévotion, il faut qu'elle leur
» ſoit apportée de ſi loin par les Bramines,
» & dans des vaiſſeaux de terre vernis par
» dedans, que le grand Bramine de Jagar-
» nat a remplis lui-même de l'eau la plus
» nette de la rivière, & auxquels il appli-
» que ſon cachet : on ne donne à boire de
» cette eau que ſur la fin du repas. Plus l'é-
» poux en fait boire, plus il eſt eſtimé ma-
» gnifique. Le grand Bramine ſe fait payer
» un tribut pour ces eaux, dont il ſe con-
» ſomme quelquefois pour des ſommes con-
» ſidérables dans un mariage. «

Du côté de Surate, après la cavalcade, les mariés ſe placent auprès d'une table, l'un vis-à-vis de l'autre : ils étendent les mains & ſe les joignent enſemble. Le Bramine alors leur couvre la tête d'une eſpèce de grand bonnet, qu'il leur laiſſe pendant les prières nuptiales, enſuite il les ſépare. Schouten dit que dans d'autres endroits, la cérémonie du mariage ſe fait par le ſimple échange de deux noix de coco.

Parmi les Banians, il n'y a jamais de douaire que les pierreries que la mariée apporte le jour de ſes noces, & l'on doit obſerver que chaque tribu a ſes uſages particuliers. Par exemple, il n'eſt permis à aucune femme de ſe remarier, ſi ce n'eſt dans la tribu des Wyſes, c'eſt-à-dire, des artiſans. Les hommes de toutes les tribus peuvent ſe marier deux

fois, excepté les Bramines. On ne peut choisir une femme dans une autre tribu que la sienne ; & dans la tribu des Wyses, il faut qu'un artisan se marie à la fille d'un homme de sa même profession.

Dans tout le Bengale, l'usage est d'exposer tous les enfans, qui refusent le sein de leur mere ; pour cet effet, on les enveloppent dans un linge, & on les porte à la campagne sous un arbre. Le soir on va reprendre l'enfant, & on lui présente le sein ; s'il refuse de s'y attacher, il est exposé une seconde fois. Mais si après une troisième exposition le nouveau-né ne veut pas téter, les Banians le jettent dans le Gange ou dans toute autre rivière, persuadés que c'est un démon.

Le dixième jour de la naissance d'un enfant, on fait la cérémonie de lui donner un nom ; mais ce qui s'observe à cet égard parmi les Bramines, n'est pas de même chez les autres tribus. Les Banians lavent leurs enfans simplement avec de l'eau, & un des parens lui applique la pointe d'une plume sur le front, en disant à haute voix : « O Dieu, » écrivez de bonnes choses sur le front de cet » enfant. » Après quoi, on lui donne le nom qu'il doit porter, & on lui fait une marque rouge sur le front, afin que chacun le reconnaisse pour un élu. Chez les Bramines, les enfans, après avoir été lavés d'eau comme les autres, sont frottés avec de l'huile, & l'on prononce ces paroles : « O Dieu, nous » vous présentons cet enfant, né d'une sainte

» famille, oint d'huile & nettoyé d'eau. » Enſuite un Bramine fait ſon horoſcope, conformément aux douze figures céleſtes, & à l'inſtant de ſa naiſſance. Cette horoſcope eſt gardée ſecrettement juſqu'au jour du mariage de l'enfant ; alors on publie hautement les dangers qu'il a évité, & ceux qu'il a encore à craindre.

Dans certains endroits, on choiſit une douzaine d'enfans, auxquels on fait tenir une grande couverture en rond, & on y place le nouveau-né : le Bramine y jette quelques grains de riz. Alors on agite la couverture, & l'on fait ſauter l'enfant, pendant que ſa ſœur, s'il en a une, lui donne le nom qui lui vient dans la tête. Deux mois après on l'initie dans la religion ; c'eſt-à-dire, qu'on le porte dans une pagode, où le Bramine initiateur lui place ſur la tête des copeaux de ſandal, du camphre, des cloux de girofles, & autres choſes odoriférentes ; alors il devient Banian.

Une femme ne peut voir pendant les dix premiers jours de ſes couches que ſa ſeule garde, & ne doit préparer le manger que quarante jours après. C'eſt le principal Bramine qui donne les diſpenſes pour le mariage, & qui prononce le divorce, lorſqu'il en eſt requis. Une femme ſéparée de ſon mari peut en prendre un autre, & la marque de cette permiſſion lui eſt imprimée ſur l'épaule droite avec un fer rouge.

CHAPITRE VIII.

Funérailles des Banians.

LORSQU'UN malade eſt à l'extrémité chez les Banians, on tâche de lui faire prononcer tout haut, *Narraume*, qui eſt un nom de Dieu, qui ſignifie miſéricorde aux pécheurs. Si-tôt qu'on s'apperçoit qu'il tombe dans l'agonie, & que ſon ame eſt ſur le point de ſe ſéparer de ſon corps, on lui ouvre la main, & l'on verſe de l'eau dedans, comme une offrande qu'il fait de ſa vie, priant le Dieu de l'eau, de le préſenter au créateur avec ſon offrande à la main. Lorſqu'il eſt mort, on le lave avec la plus grande précaution. Le corps eſt enſuite porté ſur le bord d'une rivière, & là le Bramine lui jette un peu de terre ſur la tête, & l'on dit : « O terre, nous » te recommandons notre frère. Pendant qu'il » était en vie, tu y avais part; car il était » fait de terre & nourri des biens de la terre: » c'eſt pourquoi nous te le rendons aujour- » d'hui qu'il eſt mort. » Après cela on entoure le cadavre de matières combuſtibles, qu'on arroſe d'huile, on y jette des parfums, on y met le feu, & le Bramine prononce : » O feu, quand il vivait tu avais droit ſur » lui, puiſqu'il ſubſiſtait par ta chaleur na- » turelle; c'eſt pourquoi nous te rendons ſon

» corps, afin que tu le purifie. » Alors le fils du défunt place à terre un pot plein d'eau, & met par-dessus un autre vase rempli de lait. D'un coup de pied il casse le pot plein d'eau, & renverse par ce moyen le vase qui contient le lait, en disant : « Comme la pierre » par sa violence a contraint, pour ainsi dire, » ce vaisseau de répandre la liqueur qui y » était conténue, de même la violence de » la maladie a ruiné la santé & le corps de » mon père, & l'a réduit à rien, & comme » cette eau & ce lait, qui sont répandus à » terre, & que l'on ne peut plus ramasser. » Aussi-tôt que le corps est entièrement consumé, le Bramine en jette les cendres au vent, & dit : « O air, pendant qu'il vivait, » il te respirait, à présent qu'il a respiré » pour la dernière fois, nous te le rendons. » Et, lorsque les cendres tombent dans l'eau, il ajoute : « O eau, pendant qu'il était en » vie, ton humidité le soutenait ; à présent » que son corps est séparé en plusieurs par- » ties, prends-en ta part. » Ainsi, les Banians rendent aux quatre élémens les parcelles dont ils croient que l'homme est composé, & par lesquelles leur vie est conservée. Cette cérémonie terminée, le Bramine remet au fils du défunt, ou à son plus proche parent, un écrit qui contient toutes les maladies auxquelles les prédécesseurs du mort ont été sujets ; ensuite il lui lit les réglemens qui concernent le deuil, lesquels l'obligent à ne point mâcher du bétel pendant dix jours, à

s'abstenir de se frotter d'huile, de mettre du linge blanc plus d'une fois par mois, jusqu'à l'expiration de l'année, & à terminer ce tems de douleurs par un festin à ses amis, & une visite à la rivière qui a reçue les cendres du mort.

Il arrive souvent que lorsqu'on s'apperçoit qu'un malade est prêt d'expirer, on le transporte au bord de quelque eau courante, dans laquelle on le plonge jusqu'à la bouche : car les Banians croient que de la purification du corps dépend celle de l'ame, & que cette partie immortelle étant purifiée, elle trouve aisément un domicile agréable. C'est pour cela que sur la côte de Coromandel, on place le mourant dans l'eau sur une vache, dont il tient la queue élevée sur son visage, afin que son ame, s'exhalant ainsi au grand air, ne se souille pas en sortant de son corps. Souvent on lui met le visage sous la queue de la vache; & si dans ce moment le hasard la fait uriner, c'est une grande joie pour toute l'assemblée, qui décide que l'agonisant sera heureux dans l'autre monde.

Dans les maladies qui ne paraissent pas mortelles, on n'oublie pas de porter le malade dans quelques pagodes, où on le laisse passer une nuit à prier l'idole qu'on y révère de lui rendre la santé.

Autrefois une loi terrible & barbare obligeait les femmes de se brûler sur le corps de leurs maris, & celles qui préféraient la vie à se sacrifier, étaient notées d'infamie.

Une ancienne tradition dit que cette loi avait été faite pour obliger les femmes à prendre soin de la vie de leurs époux, & pour détruire l'affreuse coutume qu'elles avaient contractées de s'en défaire par le poison. Quelle que soit la cause qui a donné naissance à cette loi, il est sûr qu'elle a duré long-tems, & subsiste encore aujourd'hui dans plusieurs endroits de l'Inde.

Dans le Bisnagar, les femmes veuves se préparent plusieurs mois à cette action tragique. Le jour de la cérémonie arrivé, on les pare de leurs plus riches joyaux, leur tête est couronnée de fleurs, & d'une main elles tiennent un miroir, & de l'autre une fléche. Dans cet état, elles montent sur un éléphant, ou elles se font porter dans un palanquin jusqu'à la fosse, où sont déposées les cendres de leurs époux. Pendant la route, elles ne cessent de chanter & de répéter à haute voix qu'elles vont se coucher auprès de leurs chers époux & s'endormir avec eux. Les parens & les amis accompagnent ces malheureuses victimes de la superstition. Lorsqu'elles sont arrivées près de la fosse, devant laquelle il y a une petite monticule de terre de cinq ou six pieds d'élévation, on leur présente quelque nourriture, & elles forment quelques danses avec leurs amies ; ensuite elles prennent par la main leur plus proche parent, & se rendent à la rivière pour se purifier : là elles se dépouillent de tous leurs ornemens, & se plongent dans l'eau, en récitans

quelques prières. Après avoir rempli ce devoir important, qui ôte toutes ſouillures du péché, elles s'enveloppent dans une pièce de toile jaune, reviennent avec leurs parens, ſe font jetter par des femmes une cruche d'huile ſur la tête; & du haut de la monticule, dont on a parlé, elles ſe précipitent dans les flammes. Lorſqu'un grand ſeigneur meurt, on brûle avec lui ſa femme légitime & toutes ſes concubines. La veuve d'un homme du commun ſe ſacrifie avec moins de cérémonie : on la place dans une foſſe auprès du corps de ſon mari; &, pendant qu'elle s'abandonne à la douleur & aux larmes, on élève autour d'elle un petit mur, & auſſitôt que la maçonnerie eſt parvenue à la hauteur du col, un homme poſté derrière elle, lui paſſe une corde & l'étrangle.

Tavernier nous explique par quelles raiſons il ſe trouve encore, dans différens endroits des Indes, des femmes qui ſe brûlent ſur le corps de leurs maris : « Une veuve, » dit-il, qui prend le parti de ſurvivre à ſon » époux, eſt obligée de ſouffrir qu'on lui raſe » les cheveux, & qu'on la dépouille de tous » les ornemens dont elle ſe paraît. Elle ôte » de ſes bras & de ſes jambes les bracelets, » que ſon mari y avait mis en l'épouſant, » pour marque qu'elle lui était ſoumiſe & » enchaînée, & elle demeure le reſte de ſa » vie dans ſa maiſon, ſans y être conſidérée, » & pire qu'une eſclave, au lieu qu'auparavant elle s'y voyait maîtreſſe. C'eſt, ajoûte-

» t-il, cette malheureuſe condition, qui leur » fait haïr la vie; elles aiment mieux aller » ſur un bûcher, pour y être conſumées toutes vives avec le corps de leur mari défunt, que d'être le reſte de leurs jours en » opprobre & en infamie à tout le monde. »

On peut joindre à cette crainte de la honte & du mépris général, l'eſpérance flatteuſe que les Bramines cherchent à inſpirer à ces infortunées; ils leur diſent qu'après cette action courageuſe, & le paſſage de leur ame par divers corps, elles parviendront au plus haut degré de gloire, où une mortelle puiſſe atteindre. Lorſque des impoſteurs attaquent en même-tems notre foibleſſe, notre vanité, & qu'ils intéreſſent notre conſcience, les crimes ſe transforment à nos yeux en actes de vertus.

Il eſt néceſſaire d'obſerver qu'actuellement les veuves qui veulent ſe brûler, ſont dans l'obligation d'en obtenir la permiſſion des gouverneurs des villes, & ſouvent cette grace leur eſt refuſée : alors la femme doit paſſer le reſte de ſes jours dans la pénitence. Quelques-unes font bouillir de l'eau & cuire des légumes pour les pauvres voyageurs; d'autres font vœu de ne ſe nourrir que des grains non digérés, qui ſe trouvent dans la fiente du bœuf ou de la vache.

On croit que la coutume de brûler les morts dans les Indes, vient de la crainte de voir leurs reliques outragées ou profanées par des ennemis. Cet uſage n'eſt cependant pas

général; dans plusieurs pays les Banians renferment les leurs dans des tombeaux. Au reste, la magnificence de leurs funérailles est toujours proportionnée aux richesses des personnes. Les trois premiers jours se passent en festins, & l'on célèbre de même le douzième, le vingtième, le trentième, & le quarantième jour depuis la mort : ensuite on en fait la commémoration de trois mois en trois mois, jusqu'à la révolution de l'année.

En quelques endroits du Mogol, ce sont les devins qui décident du traitement que l'on doit faire au mort; quelquefois (dit Purchas) ils ordonnent de les brûler, souvent de les enterrer, & même de les manger. Nous ne connaissons que cet Auteur qui ait rapporté cette dernière horreur.

Les Banians des côtes de Coromandel ont pour habitude de déposer les cendres, ou les os de leurs parens, dans les eaux du Gange; parce que, prétendent-ils, ce fleuve est le chemin qui doit conduire les ames au ciel, & que chaque année de leur séjour dans cette eau sacrée, assure à l'ame un millier d'années de félicité dans le paradis.



CHAPITRE IX.

Temples, Idoles, Prêtres & Superſtitions, ſermens & autres uſages des Indiens.

ON trouve ſur le golphe de Bengale une ville qui porte le nom de Jagarnat, & qui peut-être a été bâtie en l'honneur du dieu Wiſtnou, qui, dans une de ſes prétendues incarnations, prit le nom de Jagarnat. Ce fut vraiſemblablement lorſque cette divinité, ayant entrepris de changer le monde de place, chargea cette lourde maſſe ſur ſes épaules, & ſuccomba ſous ſa peſanteur, de façon qu'il en perdit les pieds & les mains. Quoi qu'il en ſoit, on a élevé dans cette ville, à Jagarnat, une ſuperbe pagode, qui eſt, dit-on, la plus renommée de toutes les Indes. Les revenus de ce temple ſont immenſes ; le ſoi-diſant pontife de ces idolâtres y fait ſa réſidence ordinaire : & des aumônes qu'il tire de l'étonnante quantité de dévots pélerins qui y arrivent de toutes parts, il en nourrit quelquefois juſqu'à vingt mille par jour, ſans compter l'entretien annuel d'un pareil nombre de vaches.

On célèbre toutes les années une fête en l'honneur du dieu Jagarnat : cette fête dure huit jours, & c'eſt pendant cette ſolemnité que le nombre des pélerins paſſe ſouvent deux cents mille.

mille. Une ſuperbe machine de bois, poſée ſur ſeize roues, & ornée des figures les plus ridicules, eſt préſentée alors à la vénération des dévots. C'eſt ſur ce char triomphal, tiré par ſoixante hommes, qu'eſt placé la figure du Dieu que l'on tranſporte d'un temple dans un autre. Pendant cette proceſſion, il périt toujours beaucoup de monde : les uns ſont étouffés dans la foule, les autres ſe précipitent volontairement ſous les roues du char, & regardent comme un bonheur ſans égal d'en pouvoir être écraſés. C'eſt à cet extravagant ſacrifice que le Dieu attache l'avantage d'une heureuſe tranſmigration. Tel eſt le fanatiſme que produit le principe inſenſé de la métempſycoſe.

Nous devons remarquer que pendant les cérémonies de cette huitaine, les Bramines choiſiſſent une jeune & belle fille indienne, pour être l'épouſe du Dieu. Elle eſt menée en triomphe dans le temple, & doit y paſſer la nuit pour conſommer ſon mariage, & demander à Jagarnat quelles proceſſions, quelles fêtes, quelles prières & quelles offrandes il faudra lui faire, pour obtenir une bonne année. Le lendemain des noces, la nouvelle mariée eſt conduite en proceſſion, de la Pagode nuptiale à une autre, à côté du Dieu ſon époux. Toutes ces horreurs produiſent une riche moiſſon d'aumônes aux deſſervans de Jagarnat.

A Cidambaram, on adore auſſi Wiſtnou, ſous le nom de Périmal : ce Périmal, ſi l'on

en croit Purchas, & les auteurs qu'il a consulté, eſt l'Etre infini. On l'adore ſous l'emblême d'une haute perche, ou plutôt d'un mât de navire, au pied duquel eſt le ſinge Hanuman, dont on trouve l'hiſtoire dans l'abrégé hiſtorique de la religion des Bramines. Cidambaram ſignifie une chaîne d'or. On raconte qu'un pénitent de ce lieu s'étant percé le pied avec une haleine, il la laiſſa pluſieurs années dans la plaie; cette obſtination à vouloir ſouffrir, déplût à Dieu; mais le ſaint jura qu'il ne tirerait pas de ſon pied cet inſtrument douloureux, que Dieu ne lui eut fait l'honneur de danſer devant lui; Dieu ſe rendit à ſes inſtances, il danſa; le ſoleil, la lune, les étoiles danſèrent auſſi. Du pied de Dieu, pendant qu'il danſait, tomba une ſuperbe chaîne d'or, & c'eſt cette chaîne qui a donné le nom à Cidambaram.

Nous ne rapporterons la Barbarie ſuivante que ſur la foi d'Herbert, ſans demander pour ce voyageur plus de confiance qu'il ne paraît en mériter, lorſqu'il préſente des faits auſſi terribles & qui font frémir l'humanité; mais de quoi l'aveuglement des hommes n'eſt-il pas capable? les Phéniciens, & les Hébreux idolâtres, offraient leurs enfans à Moloch.

Herbert dit, que le Roi ou Samorin de Calecuta, près de ſon palais, un temple dans lequel on remarque un trône rougi par le feu, & que c'eſt ſur ce trône que l'on fait brûler des enfans, en l'honneur de la déteſtable idole qu'on y révère: tous les matins

les Prêtres lavent cette ſtatue avec l'eau ſacrée du Gange. Quelquefois ils répandent des fleurs ſur ſon Autel. Ils trempent ces fleurs dans le ſang d'un coq, & les mêlent enſuite avec de l'encens dans un réchaud d'argent, & tenant le couteau ſuſpendu ſur le réchaud, ils en laiſſent dégoutter le ſang dans le feu. L'autel eſt, pendant tout le ſacrifice, chargé de beaucoup de lumières, & le Prêtre termine cette cérémonie, en jettant une poignée de bled par-deſſus ſa tête.

On voit du côté de la ville de Bénanès, une ſuperbe & ancienne Pagode, dont toutes les idoles ne repréſentent que des femmes & des filles. Sur l'autel on admire ſurtout la ſtatue d'une fille, haute de plus de quatre pieds; elle eſt d'or maſſif. Elle a près d'elle un enfant d'argent maſſif. La première idole s'appelle Rame-Marion. La légende indienne dit que cette fille, menant une vie fort ſainte, on lui amena un jeune enfant, qu'on la pria d'inſtruire, & que ſous cette excellente gouvernante, il fit tant de progrès, que les Rajas des environs en devinrent jaloux, & qu'ils le firent enlever, ſans que depuis on en ait entendu parler. Il n'y a guères que des femmes qui viennent en pélerinage à cette Pagode; mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que les pélerins de l'un & de l'autre ſexe, pendant leurs dévotions, ſe lavent trois fois le jour, & ne ſe laiſſent aucun poil ſur le corps. Ils ont l'art de le faire tomber facilement, avec une eſpece de terre dont ils ſe frottent.

A Quilacara dans la province de Travancor, on célèbre chaque douzième année un affreux Jubilé. Le Raja de cette province fait dreſſer un magnifique théatre dans la grande place de la ville, il y monte, & là, en préſence de tout le peuple, après avoir fait ſes prières à ſes Dieux, il leur offre un ſanglant ſacrifice de ſa perſonne. D'abord il ſe coupe le nez, enſuite les lévres, les oreilles, qu'il préſente à ſes idoles, & enfin il ſe coupe la gorge. Ces fanatiques Indiens, qu'on appelle les crieurs d'Amack, & les pénitens de Narſingue ſont auſſi barbares envers eux-mêmes. Dans leurs fêtes ſolemnelles, ils ſe préſentent devant leurs Dieux comme des criminels, les mains liées derrière le dos, & le corps percé de pointes de fer. D'autres s'arment d'un couteau & ſe découpent la chair, en prononçant : « Je me découpe ainſi pour » l'amour de Dieu ; » & lorſqu'ils ſont prêts à rendre le dernier ſoupir, ils prononcent ces paroles : « c'eſt pour l'amour de mon » Dieu que je me ſuis offert à la mort. » Les cendres de ces martyrs ſont ſacrées pour les Indiens, qui les regardent comme un préſervatif ſûr contre tous les accidens de la vie.

Les Banians ont la plus grande vénération pour le fleuve du Gange : ils le regardent comme un Dieu, & lui font tous les jours des ſacrifices de petites lampes allumées qu'ils expoſent tous les ſoirs au courant de l'eau. Ils y jettent auſſi par dévotion de l'or,

des perles & des pierres précieuſes. Les peuples qui habitent les bords du Gange, regardent comme une faveur ſuprême l'avantage d'expirer dans ſes eaux, croyant par ce moyen que tous leurs péchés ſont effacés. Mais il faut remarquer que lorſqu'un malade a demandé la conſolation d'être porté au Gange, il a prononcé ſon arrêt de mort; on l'y conduit; & peu à peu on l'y plonge de façon qu'il eſt bientôt étouffé. On en a vu qui ſe répentaient, mais trop tard de leur faute, & bien qu'ils euſſent pu revenir de leurs maladies, on ne laiſſait pas de les forcer barbarement à conſommer leur ſacrifice.

Les rives du Gange ſont bordées d'eſpèces de chapelles & de Pagodes, ſur-tout près de Bénarès, ville célébre, & où ſe trouve le grand collége des Bramines. C'eſt là que ſe rendent les pélerins de toutes les parties des Indes. Ils ſe raſſemblent dès la pointe du jour, auprès de quelques ſaints perſonnages, qui leur diſtribuent à chacun trois ou quatre brins de paille, qu'ils doivent conſtamment tenir entre leurs doigts, pendant qu'ils ſe baignent. Ces dévots vont proceſſionnellement au Gange faire leurs ablutions, & lorſqu'ils ont rempli ce devoir, ils viennent préſenter aux Bramines quelques offrandes d'argent ou de riz. Enſuite on va dévotieuſement viſiter les chapelles & les Pagodes, & y réciter quelques prières. On trouve dans cet endroit un certain Dieu Ade, qui a quatre bras, & que Purchas croit avoir

quelque rapport avec Adam, parce que felon certains Rabbins, Adam avait quatre bras, les deux fexes, & toutes les autres parties du corps doubles, puifque felon eux, il était homme & femme. Il n'eft pas difficile de prouver que cette fauffe tradition a pu paffer aux Indiens, par le moyen de quelques Juifs qui avaient adopté les rêveries des Rabbins, dont nous venons de parler. Il y a auffi quelques lieux facrés où les pélerins vont faire des offrandes de riz ; mais on remarque fur-tout un puits, qui eft l'objet de la vénération de ces idolâtres. Ils difent qu'un de leurs Dieux eft venu s'y baigner, & en a fanctifié les eaux ; c'eft par cette raifon qu'ils ne manquent pas d'y jetter des fleurs, & malgré la puanteur que leur corruption y occafionne, ils ne reviennent jamais de leur pélerinage fans s'y être purifiés de leurs péchés, & ils ont grand foin d'emporter du fond de la citerne un peu de terre, qu'ils eftiment fainte. Pour rendre ces ablutions plus méritoires, ils lavent une efpace de terre de la longueur de leur corps, & s'y étendent tout nuds en récitant quelques prières, avec l'attention pendant cette cérémonie de ne point remuer le pied droit.

Entre les erreurs que fuivent les Banians, il n'y en a point dont ils foient plus univerfellement entêtés, & dont il foit plus difficile de les défabufer, que de celles qui regardent les éclipfes.

Dans un grand feftin qui fe fit dans le Ciel

pour tous les Dieux, & pendant lequel on diſtribua à chaque convive une certaine portion d'un beurre tiré de la mer de lait, la couleuvre Sexen, eſpèce de Dieu, étant arrivée trop tard, trouva ſa part avalée par le Soleil & la Lune : outrée de cet affront, elle jura de ſe venger ſur les gourmands, & dès qu'elle en trouve l'occaſion, elle ſe met en devoir d'engloutir l'un ou l'autre de ces aſtres: c'eſt ce qui fait l'éclipſe du Soleil ou de la Lune. Mais comme, ſi ce malheur arrivait, l'univers ſerait privé de lumière, ce qui ferait une bien plus grande infortune, les Dieux font tous leurs efforts pour appaiſer la rage de la couleuvre, & les Indiens s'humilient, & ſe proſternent de leur côté devant elle pour l'engager à abandonner ſon projet.

Ecoutons à ce ſujet Tavernier, qui raconte avec beaucoup d'énergie ce qui ſe paſſa à Dehli, pendant la fameuſe éclipſe de 1666. « Il » monta, dit-il, ſur la plate-forme de ſa » maiſon, qui était ſituée ſur les bords du » Gemma. De-là il vit les deux côtés de ce » fleuve dans l'étendue d'une lieue, cou- » verts d'idolâtres, qui étaient dans l'eau » juſqu'à la ceinture, regardant le Ciel, pour » ſe plonger & ſe laver dans le moment où » l'éclipſe allait commencer. Les petits gar- » çons & les petites filles étaient nuds com- » me la main. Les hommes l'étaient auſſi, » excepté qu'ils avaient une eſpèce d'échar- » pe, bridée à l'entour des cuiſſes. Les fem-

» mes mariées, & les filles qui ne paſſaient » pas ſix ou ſept ans, étaient couvertes d'un » ſimple drap. Les perſonnes de condition, » tels que les Rajas, princes tributaires, ſou- » verains, Gentils, qui ſont ordinairement à » la cour & au ſervice de l'Empereur, les » Serrafs ou Changeurs, les Banquiers, les » Jouailliers, & tous les riches marchands, » avaient traverſé l'eau avec leurs familles. » Ils avaient dreſſé leurs tentes ſur l'autre » bord, & planté dans la riviere des Kona- » tes, qui ſont une eſpèce de paravents, pour » obſerver leurs cérémonies & ſe laver tran- » quillement, ſans être expoſés à la vue de » perſonne. Auſſi-tôt que le Soleil eut com- » mencé à s'éclipſer, ils pouſſèrent un grand » cri, & ſe plongèrent dans l'eau, où ils » demeurèrent cachés aſſez long-tems : ils ſe » relevèrent, pour y demeurer debout les » yeux & les mains levés vers le Soleil, pro- » nonçant leurs prières avec beaucoup de » dévotion, prenant par intervalles de l'eau » avec les mains, la jettant vers le Soleil, » inclinant la tête, remuant & tournant les » les bras & les mains, & continuant ainſi » leurs plongemens, leurs prières & leurs con- » torſions juſqu'à la fin de l'éclipſe. Alors cha- » cun ne penſa qu'à ſe retirer, en jettant des » pièces d'argent fort loin dans la rivière, & » diſtribuant des aumônes aux Bramines, qui » ſe préſentaient en grand nombre. » Taver- nier obſerva qu'en ſortant de la rivière, ils prirent tous des habillemens nouveaux, qui

les attendaient ſur le ſable, & que les plus dévots laiſſèrent leurs anciens habits pour les Bramines. « Cette éclipſe, ajoute-t-il, » fut célébrée dans l'Indus, dans le fleuve » du Gange, & dans tous les autres fleuves, » mais ſur-tout dans l'eau du Tanaiſer, ou » plus de cent cinquante mille perſonnes ſe » raſſemblèrent de toutes les régions voiſi- » nes, parce que ce jour-là ſon eau paſſe pour » la plus ſaine. »

Il n'eſt pas douteux que les Indiens croient que les ſerpens ſont des génies. Lorſqu'ils en trouvent dans leurs maiſons, ils les prient bien reſpectueuſement d'en ſortir, en leur offrant ordinairement du lait. Quelquefois même ils pouſſent la ſuperſtition juſqu'à porter de la nourriture à ces reptiles, ſoit dans les forêts, ſoit dans les creux des rochers. On aſſure que nombre de Prêtres Indiens ont le pouvoir de charmer les ſerpens, au point qu'ils reſtent immobiles & incapables de nuire. Ceci peut ſe croire; il y a des ſecrets très-naturels, & qui peuvent produire cet effet; mais ce qui eſt d'une bien autre importance & qui exige plus de crédulité ou des preuves plus fortes que l'on n'en préſente, c'eſt le récit que fait le fameux Pere Bouchet, touchant les oracles des Indiens, & qui ſe trouve dans le tome neuvième du Recueil des Lettres de quelques Miſſionnaires, &c. dans la crainte d'affaiblir ce récit, nous le rendrons dans les propres paroles de l'Auteur.

« Les Démons, dit-il, rendent ces ora-
» cles par la bouche des Prêtres des idoles,
» ou quelquefois de ceux qui sont présens,
» quand on invoque les Démons.... C'est
» un fait dont on est convaincu aux Indes,
» & dont l'évidence ne permet pas de dou-
» ter, que les démons rendent des oracles,
» & que ces malins esprits se saisissent des
» Prêtres qui les invoquent, ou même indif-
» féremment de ceux qui assistent & partici-
» pent à ces spectacles. Les Prêtres des Ido-
» les ont des prières abominables qu'ils adres-
» sent aux démons : quand on les consulte sur
» quelque événement, il met celui qu'il
» choisit pour en faire son organe dans une
» agitation extraordinaire de tous ses mem-
» bres, & lui fait tourner la tête d'une ma-
» nière qui effraie. Quelquefois il lui fait
» verser des larmes..... & le remplit de
» cette espèce de fureur & d'enthousiasme,
» qui était autrefois chez les payens, com-
» me il l'est aujourd'hui chez les Indiens,
» le signe de la présence du Démon & le pré-
» lude de ses oracles.

» Les réponses de cette espèce de possé-
» dés sont communément assez équivoques,
» quand les questions qu'on leur propose
» regardent l'avenir. Ceux de tous les di-
» seurs d'oracles, en qui sans contredit l'on
» a le plus de confiance, sont certains De-
» vins, qui se mêlent de découvrir les vo-
» leurs, dont les vols sont secrets. Après
» avoir tenté toutes les voies ordinaires &

» naturelles, on a recours a celle-ci. » Tel eſt l'exemple qu'en donne le Pere Bouchet.

« On avait ſi ſubtilement & ſi ſecrettement volé des bijoux précieux au général » d'armée de Maduré, que celui qui en était » coupable ſemblait être hors d'atteinte de » tout ſoupçon. On conſulte à Ticherapali » un jeune homme qui était un des plus fameux Devins du pays. . . . il dépeignit ſi » bien l'auteur du vol, qu'on n'eut pas de » peine à le reconnaître : le malheureux qu'on » n'avait pas même ſoupçonné, tant on était » éloigné de jetter les yeux ſur lui, ne put » tenir contre l'oracle ; il avoua ſon crime, » & proteſta qu'il n'y avait rien de naturel » dans la maniere dont ſon vol avait été » découvert.

» Quand pluſieurs perſonnes deviennent » ſuſpectes d'un vol, & qu'on ne peut en convaincre aucun en particulier, voici l'expédient dont on ſe ſert pour le déterminer. On » écrit les noms de tous ceux qu'on ſoupçonne ſur des billets particuliers, & on les » diſpoſe en forme de cercle : on évoque enſuite le Démon avec les cérémonies accoutumées, & on ſe retire après avoir fermé » & couvert le cercle, de manière que perſonne ne puiſſe y toucher. On revient quelque tems après, on découvre le cercle, & » celui dont le nom ſe trouve hors de rang, » eſt cenſé le ſeul coupable. »

Le Pere Bouchet parle encore d'une autre ſorte d'oracle : « Certains pieux pénitens,

» dit-il, font des ſacrifices ſur le bord de
» l'eau avec beaucoup d'appareil : ils décri-
» vent un cercle d'une ou deux coudées de
» diamètre. Autour de ce cercle, ils placent
» leurs idoles, enſorte que leur ſituation ré-
» pond aux huit rumbs de vent. Les payens
» croient que huit Divinités inférieures pré-
» ſident en ces huit endroits du monde, éga-
» lement éloignés les uns des autres. Ils in-
» voquent ces fauſſes Divinités, & il arrive
» de tems en tems que quelqu'une de ces
» ſtatues ſe remue à la vue de tous les aſſiſ-
» tans, & tourne dans l'endroit même où
» elle eſt placée, ſans que perſonne s'en ap-
» proche... Les Indiens qui font ces ſortes
» de ſacrifices, placent auſſi quelquefois au
» centre du cercle dont je parle, la ſtatue
» de l'idole à laquelle ils veulent ſacrifier.
» Ils ſe croient favoriſés de leurs Dieux d'u-
» ne façon ſingulière, ſi cette petite ſtatue
» vient à ſe mouvoir d'elle-même. »

Eſt-il poſſible que le Pere Bouchet ait prétendu nous convaincre par ce récit que le Démon rend des oracles aux Indes : j'en tirerais une induction qui me ſemble bien plus raiſonnable, c'eſt que les Prêtres de ces idoles ſont auſſi fourbes, auſſi trompeurs que les Prêtres de Delphes, & qu'ils ſavent comme eux faſciner les yeux du vulgaire.

Outre les idoles que les Indiens ont dans leurs temples, on en voit encore chez eux qu'ils ont grand ſoin de frotter d'huile, & d'entourer de fleurs. Ce ſont ſans doute des

Dieux pénates qui protègent les maiſons, & qui les garantiſſent de malheurs. Ils ont des eaux luſtrales, qu'ils tirent de la vache même; mais comme le principe de la métempſycoſe ne leur permet pas de la brûler, ils ſe ſervent ſimplement de ſon urine, & les dévots ne manquent pas d'en arroſer tous les matins le devant de leur logis; car ils tiennent pour divin tout ce qui vient de cet animal. Ces mêmes dévots, ſur-tout du côté de Surate, ſe plaiſent à ſecourir les animaux dans leurs beſoins. On voit auprès de cette grande ville un ſuperbe hôpital, entretenu par les Banians, où l'on reçoit les vaches, les chevaux, les chévres, les chiens & d'autres animaux qui ſont malades, ou eſtropiés, ou trop vieux pour travailler. Un homme qui ne peut plus tirer de ſervice d'un bœuf, & qui eſt porté de lui-même à lui ôter la vie, pour s'épargner la dépenſe de le nourrir, trouve un Banian charitable qui ne manque pas, lorſqu'il eſt informé du danger de cet animal, de le demander à ſon maître, & qui l'achetant quelquefois aſſez cher, le place dans cet hôpital, où il eſt bien traité juſqu'au terme naturel de ſa vie.

On voit près de là un autre édifice fondé pour les punaiſes, les puces & toutes les autres vermines qui ſuccent le ſang des hommes. Pour procurer à ces animaux une nourriture qui leur ſoit propre, on loue de tems à autre un pauvre miſérable pour paſſer ſur un lit une nuit dans cet hôpital; mais on a

l'attention de l'attacher, dans la crainte que les douleurs qu'il doit ressentir par les piqûres de ces bêtes, ne le force de se retirer avant le jour.

Un Banian qui est convaincu d'avoir bu du vin, ou d'avoir mangé de la vache, est retranché de la société de ses frères, c'est-à-dire excommunié.

Entre les oiseaux, dont les Banians tirent de mauvais présages, le corbeau est celui qu'ils redoutent le plus; si un Banian a le malheur d'en entendre ou d'en rencontrer un le matin, vous ne pourrez jamais l'engager à rien entreprendre de la journée.

Lorsque, suivant l'opinion des Banians, quelqu'infidèle veut se convertir, le Bramine lui enjoint de mêler pendant les premiers six mois de sa régénération, de la fiente de vache dans sa nourriture. D'abord la dose doit être d'une livre, & l'on diminue en proportion que le tems s'écoule. C'est le grand moyen qu'on peut employer pour purifier les souillures du corps & de l'ame.

Les Banians, ainsi que les Quakers, ne se soumettent point volontiers à la loi du serment, & ils aiment mieux perdre leur cause que de jurer. Tout ce qu'on peut obtenir d'eux, lorsqu'ils y sont forcés par les juges, c'est de mettre les deux mains sur une vache, en prononçant ces paroles: *Que je mange de la chair de cet animal sacré, si*, &c.

Au Décan le serment se fait d'une manière fort différente. Les Indiens se font

enfermer dans un cercle de cendres, & ils en mettent ſur leur tête : une de leurs mains eſt poſée ſur le haut du front, & l'autre ſur la poitrine. Dans cette poſture, ils jurent par leurs Dieux, & l'on aſſure que ce ſerment eſt toujours conforme à la vérité.

Lorſque l'on bâille devant un idolâtre Indien, auſſi-tôt il fait claquer ſes doigts, & crie *Giranami*, ce qui ſignifie, ſouviens-toi de *Narami*. Ce Narami eſt un ſaint qui prie pour les hommes, & les Banians croient que le claquement des doigts empêche un mauvais eſprit d'entrer dans le corps de celui qui bâille. Quand ils éternuent, ainſi que nous, ils ſe ſouhaitent beaucoup de bonheur.

Une coutume aſſez ſingulière, c'eſt que lorſqu'un Banian a perdu quelque choſe, il eſt obligé d'en porter la valeur au grand Pontife des Bramines, comme une amende impoſée par rapport à ſa négligence.

Lorſqu'on veut faire un affront ſanglant à un Banian, on le frappe avec une pantoufle.



CHAPITRE X.

Fakirs ou Religieux Indiens ; Rafbouts.

DANS tous les tems on a dit que le Démon avait fes martyrs ; mais il n'y a point de pays fur la terre où il s'en trouve une auffi grande quantité que dans les Indes. On pourrait en compter plus de deux cents mille dans les états du Mogol. Tels font les Fakirs, efpèce de moines idolâtres, qui pratiquent des auftérités qui font frémir la nature. Ils font pour la plupart de la fecte des Jauguis ou Goguis, ou même Gougis ; car les auteurs ne font point d'accord fur le nom. En général ces malheureux croient un Dieu créateur & confervateur de toutes chofes, auquel ils donnent divers noms, & qu'ils repréfentent fous différentes formes. Ennemis de tout travail, ils s'abandonnent à la vie contemplative, & prétendent par-là atteindre le but de la perfection. Un extérieur compofé & des macérations révoltantes font les moyens qu'ils emploient pour s'attirer la vénération des peuples.

Les Fakirs ont quelques couvens, dirigés par des fupérieurs qui reçoivent leurs vœux de charité, de pauvreté & d'obéiffance. Les uns, expofés aux injures de l'air, couchés fur des cendres, paffent leur vie fous de

grands arbres. D'autres, les bras élevés pardessus la tête, attendent la mort dans cette attitude gênante : ceux-ci se déchirent le corps avec un couteau; ceux-là demeurent souvent huit ou neuf jours dans une fosse, & sans se remuer, ni prendre aucune nourriture. On en voit qui, lorsqu'ils ne peuvent résister au sommeil, s'appuyent par le milieu du corps sur une corde attachée à deux arbres éloignés l'un de l'autre. Quelques-uns restent jusqu'à douze heures, un pied en l'air, les yeux fixés vers le Ciel, & un réchaud plein de feu à la main, dans lequel ils jettent des grains d'encens. Enfin, on n'épuiserait de long-tems cette matière, si l'on voulait rendre compte de toutes les austérités que pratiquent ces idolâtres.

Quoique les Fakirs soient répandus dans toutes les Indes, il s'en trouve un bien plus grand nombre du côté du Gange, & près de la ville de Banarou ou de Bénarès, que dans toutes les autres provinces. Les eaux du Gange, qui sont par les Banians réputées sacrées, y attirent sans cesse une prodigieuse multitude de pélerins, & la moisson des aumônes est immense. Ceux qui ne se sont pas mis sous la direction d'un supérieur, vivent seuls dans les forêts, dans les cavernes, sur le bord des fleuves ou des grands chemins, où les dévots & les dévotes ne cessent de les visiter & de les aider dans leurs besoins. On en voit aussi dans les villes se promener presque nuds, sans que personne paraisse indigné de leur

indécence, tant l'habitude a de prise sur les yeux & sur la réflexion. Bernier parle d'un fameux Fakir, nommé Sormet, qui de son tems allait exactement nud dans les rues de Dehli, & qui aima mieux se laisser couper le col que de se vêtir, quelque ménace & quelque promesse que lui pût faire Aurengzeb. Il fallait le faire enfermer, mais il ne fallait pas le faire mourir.

Une partie de la sainteté des Fakirs consiste à ne rien manger qui ne soit cuit ou apprêté, avec de la bouse de vache, qu'ils regardent comme ce qu'il y a de plus sacré. Les plus réguliers ne peuvent rien posséder en propre, ne se marient point, & n'oseraient regarder une femme. Ceux qui sont errans, se rassemblent par troupes, sous un chef, auquel ils jurent respect & soumission, & quoiqu'ils ne s'arrêrent point dans les villes, ils les traversent, & vont établir une sorte de camp assez proche, pour que les dévots viennent leur apporter des vivres. On voit des femmes qui se consacrent au service de ces moines, pour les soulager au milieu de leurs effroyables austérités. Les pauvres leur confient des enfans, afin de leur apprendre de bonne heure à souffrir patiemment toutes les misères de la vie, & à pouvoir exercer une profession si sainte & si honorée, au cas qu'ils ne puissent subsister autrement.

Entre les Fakirs, dont on vient de parler, il faut faire quelque distinction. Ceux qui restent dans les retraites que le fanatisme

leur a fait choisir, sont réellement les martyrs de la superstition; mais ceux qui se consacrent à la vie errante sont fourbes, frippons, débauchés & souillés de tous les vices.

Quelques voyageurs voudraient placer au nombre des sectes de Banians, les Rasbouts, parce qu'ils croient à la transmigration des ames; cependant les premiers en général sont doux, modérés, humains & abhorent le sang, & ceux-ci sont hardis, emportés, violens, aiment la guerre, mangent de la chair, & vivent de meurtres & de brigandages. Tout ce qu'on peut dire d'eux, c'est qu'ils affrontent la mort avec la plus grande intrépidité. Ils suivent quelques loix des Banians; mais ils ne sont ni honnêtes citoyens, ni moines austères; c'est un peuple errant & vagabond, qui se permet tout, & qu'il est toujours à craindre de rencontrer.

CHAPITRE XI.

Fête des Banians.

Les Banians qui habitent la province de Visapour, célèbrent une grande fête dans le tems des semailles, qu'ils appellent la bénédiction des champs. On va couper un grand arbre, dont on émonde les branches jusqu'au sommet, ensuite on le charge sur les épau-

les d'un certain nombre de dévots, & l'on va en chantant jusqu'à la porte d'une Pagode. Arrivé dans ce lieu, on pose l'arbre à terre, & tous ceux qui composent la procession font le *Salam*, c'est-à-dire, des révérences religieuses. Pendant trois fois on relève l'arbre, en poussant de grands cris, & à chaque fois on fait le tour de la Pagode. Après cette cérémonie, le Pontife des Bramines fait un creux dans la terre, & y verse de l'urine de vache, ou de l'eau du Gange; (car Fryet ne s'explique pas clairement dans son voyage des Indes) cet arbre à demi-dépouillé, mais orné de fleurs & de banderolles, est planté dans ce trou, au son de la musique, & aussi-tôt on l'entoure d'un amas de paille auquel on met le feu. C'est dans la maniere dont les flammes s'élèvent dans l'air, que le Pontife lit l'oracle qu'il doit prononcer sur la fertilité ou la stérilité de l'année.

CHAPITRE XII.

Parsis, Secte idolâtre, établie dans les Indes.

QUOIQUE ce qui regarde la religion des Parsis, appartienne naturellement à l'article de la Perse, nous ne pouvons nous empêcher de dire un mot des descendans de ces Per-

ſans, qui abandonnèrent leur pays pour fuir les perſécutions des Sectateurs de Mahomet.

Lorſque dans le ſeptième ſiècle Abubeker entreprit, par la force des armes, d'établir la religion Muſulmane dans la Perſe, le roi qui occuppait alors le trône, ne pouvant réſiſter au torrent qui venait de ſe déborder ſur ſon royaume, prit le parti de fuir avec ce qui lui reſtait de fidèles ſujets zélés pour leur ancien culte. Dix-huit mille hommes, preſque tous des provinces de Fers & de Koraſan, s'embarquèrent avec lui au port d'Ormus, & prirent terre à Cambaye. Ces nombreux Emigrans furent reçus avec bonté, & on leur permit de former un établiſſement dans le Guzarate, où depuis ce tems leurs deſcendans n'ont ceſſé de conſerver incorruptiblement les préceptes de leur religion & leurs uſages particuliers.

Quoique les Parſis ne connaiſſent rien de plus ſacré que le feu, quoiqu'ils l'entretiennent ſoigneuſement, & regardent comme le plus grand des malheurs, celui de le voir éteint dans leurs maiſons, il n'eſt pas vrai qu'ils en faſſent l'objet de leurs adorations. Les Parſis reconnaiſſent un Dieu ſuprême, créateur & conſervateur du monde, & qui agit immédiatement par ſa ſeule puiſſance. Sept Miniſtres, ſous leſquels il y en a vingt-ſix autres, ſe partagent le gouvernement de l'univers, mais leur pouvoir eſt limité, & ils ſont comptables de leur adminiſtration au ſeul Dieu créateur. Ces Dieux ſubalternes

ſont les médiateurs entre le Dieu ſuprême & les hommes, & les Parſis ne font pas difficulté de les adorer & de les prier d'intercéder pour eux, dans leurs preſſans beſoins. Tels ſont les principes de leur créance.

Les Parſis n'ont point de temples, ni aucun lieu public pour l'exercice de leur culte. Chaque citoyen a dans ſa maiſon une chambre conſacrée à cet uſage, dans laquelle toute la famille aſſiſe fait ſes prières, ſans y joindre aucune inclination de corps. Tous les jours ſont indifférens pour prier, excepté le premier & le vingtieme de chaque Lune.

Les prêtres ou Docteurs des Parſis, qui obtiennent les plus grands reſpects & les ſecours les plus abondans de ce peuple, ne ſont diſtingués de leur troupeau, & même de tous les autres Indiens par aucun habit remarquable, excepté un cordon de laine ou de poil de chameau, dont ils font pluſieurs tours ſur leurs reins, & qu'ils attachent ſur leurs dos par de gros nœuds. Cette ceinture eſt la marque eſſentielle de leur caractère, & leur paraît ſi néceſſaire que le prêtre qui l'aurait perdue, ſerait obligé de reſter dans la place où il s'appercevrait qu'elle lui manque, ſans boire, ni manger, ni même remuer juſqu'à ce qu'on lui en eût apporté une autre, qui doit ſe prendre avec cérémonie chez le Docteur chargé de les diſtribuer toutes. Les femmes comme les hommes portent ces ſortes de ceintures, depuis l'âge de douze ans juſqu'à la mort.

Jamais un Parſis ne doit éteindre ni ſon feu ni ſa lampe. Si par haſard les flammes conſument ſa maiſon, il ne doit point avoir recours à l'eau pour arrêter les progrès de l'incendie, il doit employer de la terre pour étouffer le feu.

Les Parſis de la province de Guzarate ſont pour la plûpart commerçans ; ils exercent pluſieurs ſortes de profeſſions, mais on ne voit parmi eux ni maréchal, ni ſerrurier ni forgeron, parce que, ſans commettre un péché effroyable, ils ne pourraient éteindre le feu. Comme ils ne peuvent boire du vin, il y en a quelques-uns qui tirent des palmiers, cette liqueur qu'on appelle Terry : pluſieurs s'occuppent à la culture du tabac.

Ainſi que les Juifs dans notre Europe, les Parſis de l'Inde, ſe raſſemblent dans les villes pour n'occuper qu'un même quartier. Là, ſans autres juges, deux des principaux d'entr'eux décident à l'inſtant les conteſtations qui peuvent ſurvenir. Ils marient leurs enfans dans le plus bas âge, mais ils ne permettent aux jeunes époux d'habiter enſemble qu'entre quinze ou ſeize ans. Les veuves ont la liberté de ſe remarier.

Leurs funérailles ont quelque choſe de cruel. Auſſi-tôt qu'un Parſis paraît toucher au dernier terme de ſa vie, on le tranſporte de ſon lit ſur un banc de gaſon, & là, privé de tout ſecours, on le laiſſe expirer. Lorſqu'il a rendu le dernier ſoupir, ſix hommes l'enſeveliſſent dans un morceau d'étoffe, & le cou-

chent ſur une grille de fer, faite à peu près comme une civière, ſur laquelle on le porte à l'endroit de ſa ſépulture : on place le cadavre ſur une autre grille qui couvre une foſſe, & on le laiſſe à découvert pour être la pâture des oiſeaux carnaciers. Sitôt que les chairs ſont mangées, & que les os ſont tombés dans la foſſe, on la comble avec le gaſon, ſur lequel le Parſis eſt expiré; parce que cette terre eſt réputée ſouillée, & que perſonne n'oſerait y toucher. Si malheureuſement aucun de cette ſecte avait touché une bête morte, il ſerait obligé de faire une pénitence de neuf jours, pendant leſquels il ne ſerait pas permis à ſa femme & à ſes enfans de l'approcher.

Quoique les Parſis mangent indifféremment de la chair de mouton, de chévre & de cerf, de la volaille & du poiſſon, ils ont en horreur le bœuf & la vache, & ne toucheraient pas à leur chair pour toutes choſes au monde. Le plus grand péché qu'ils peuvent commettre, eſt celui de s'enivrer, & quiconque eſt convaincu d'un crime auſſi énorme, eſt retranché de la communion de ſes frères, ou du moins condamné à une longue & rigoureuſe pénitence.

Les Parſis ſont les plus doux, les plus honnêtes de tous les peuples qui habitent les différentes parties des Indes. Ils ont le larcin en horreur : cependant ils ſont ruſés, & l'on ne doit ſe fier à eux que médiocrement dans le commerce ; ils ont le teint plus clair que les autres Indiens, & leurs femmes ſont beaucoup plus agréables.



CHAPITRE XIII.

Magnificence de la Cour du Mogol.

POUR donner une idée juste de la magnificence de la cour du Mogol, nous allons extraire la relation que Bernier nous a laissée, d'une audience à laquelle il a assisté, sous le régne du fameux empereur Aureng-Zeb.

« L'Amkas, dit-il, où l'Empereur donne » ses audiences, a quelque chose de vraiment » royal : c'est une grande cour quarrée, avec » des arcades qui ressemblent assez à celles » de la place royale de Paris, excepté qu'il » n'y a point de bâtimens au-dessus, & qu'el» les sont séparées les unes des autres par une » muraille, de sorte néanmoins qu'il y a une » petite porte pour passer de l'une à l'autre.

» Sur la grande porte qui eſt à l'un des côtés » de la place, on voit un grand divan, tout » ouvert du côté de la cour, qu'on nomme » Nagar-Kanay, parce que c'eſt le lieu où » ſont les hautbois & les timbales, qui jouent » enſemble à certaines heures du jour & de » la nuit.

« A l'oppoſite de la grande porte de cette » cour, s'offre une grande & magnifique ſalle » à pluſieurs rangs de piliers, qui, ainſi que » le plat-fond, ſont peints & dorés. Dans le » milieu de la muraille, qui ſépare cette » ſalle d'avec le ſerrail, on a laiſſé une ou- » verture, ou une eſpèce de grande fenêtre, » haute & large, à laquelle l'homme le plus » grand n'atteindrait point d'en-bas avec la » main. C'eſt là qu'Aureng-Zeb ſe montrait » en public, aſſis ſur ſon trône, quelques- » uns de ſes fils à ſes côtés, & pluſieurs eu- » nuques debout, les uns pour chaſſer les » mouches avec des queues de paon, les au- » tres pour lui faire du vent avec de grands » éventails, & d'autres pour être prêts à re- » cevoir ſes ordres. De là il voyait en bas, » autour de lui, tous les Omhras, les Rajas, » & les Ambaſſadeurs, debout auſſi ſur un » divan entouré d'un baluſtre d'argent, les » yeux baiſſés & les mains croiſées ſur l'eſto- » mac. Plus loin, il voyait les Manſebdars, » ou les moindres Omhras, debout comme » les autres & dans le même reſpect. Plus » avant, dans le reſte de la ſalle & dans la

» cour, ſa vue pouvait s'étendre ſur une foule
» de toute ſorte de gens. C'était dans ce lieu
» qu'il donnait audience à tout le monde,
» chaque jour à midi, & de là venait à cette
» ſalle le nom d'Amkas, qui ſignifie lieu
» d'aſſemblée, commun aux grands & aux
» petits. »

Pendant que durait cette aſſemblée, l'Empereur s'amuſait, dit Bernier, à voir paſſer les plus beaux chevaux de ſes écuries, & les principaux d'entre les éléphans; ces lourdes maſſes, peintes en noir, avec des raies rouges, étaient couvertes de riches tapis brodés d'or & de ſoie, ayant des ſonnettes & des chaînes d'argent. Deux jeunes éléphans marchaient aux côtés des plus vieux, comme des eſclaves deſtinés à les ſervir; après que ces fiers animaux avaient fait leur ſalut à l'Empereur, on faiſait défiler devant lui des gazelles apprivoiſées, des élans, des rinocéros, des bufles, des léopards, des panthères, quantité de chiens de chaſſe & d'oiſeaux de proie, tous richement ornés, & dont les conducteurs portaient des habits de la plus grande magnificence. Une partie de la cavalerie venait enſuite faire ſes exercices, & les jeunes officiers tâchaient de s'attirer les regards du monarque par leur adreſſe à couper d'un ſeul coup de ſabre les quatre pieds & le corps d'un mouton.

C'eſt dans cet Amkas que le même Bernier fut ſpectateur d'une fête qui ſe donna, pendant ſon ſéjour à Dehli, à l'occaſion de

quelque victoire remportée par les troupes de l'Empire. Ce jour là l'Empereur portait une veste de satin blanc à fleurs, relevée d'une broderie d'or & de soie ; son turban était de toile d'or, avec une aigrette, dont le pied était couvert de diamans d'un prix inestimable, au milieu desquels on voyait une grande topase orientale, qui est unique dans le monde. Un collier de grosses perles lui pendait sur l'estomac. Son trône était soutenu par six colonnes d'or massif, parsemées de pierres précieuses & de diamans, estimés plus de quarante millions de roupies. Deux paons, de grandeur naturelle, dont le plumage était artistement feint par des pierres de toutes couleurs, faisaient un effet admirable. Bernier assure que ce chef-d'œuvre était l'ouvrage d'un orfévre français. Nous ne dirons rien de la magnificence avec laquelle tous les courtisans étaient habillés ce jour-là, ni de la richesse des tapis qui couvraient les murs, les colonnes & les planchers de la salle, au bas de laquelle l'Empereur avait fait dresser sa tente, doublée de brocard & parsemée de diamans & de perles. Tous les Omhras avaient chacun la leur, & s'étaient efforcés à l'envi de la rendre superbe, ensorte que les yeux ne pouvaient soutenir un instant l'éclat qu'elles jettaient. Pendant cette cérémonie Aureng-Zeb se fit peser dans des balances d'or massif, comme les poids. Ces fêtes coûtent chers aux grands Seigneurs du Mogol. Ils sont tous tenus, suivant leurs

richeſſes, de faire quelques préſens au Monarque, & pour obtenir la continuation du droit de voler le peuple, il n'en eſt aucun qui n'en faſſe de conſidérables. Pendant cette fête, dont nous venons de rendre compte, le Viſir d'Aureng-Zeb lui offrit vingt-cinq mille pieces d'or, de la valeur d'une piſtole & demie chacune, quantité de groſſes perles, & un rubis, eſtimé quarante mille écus.

N'oublions pas de tracer l'idée d'une foire qui ſe tient ordinairement dans le ſerrail de l'Empereur pendant ces cérémonies : ce ſont les femmes & les filles des grands officiers, qui tiennent les boutiques, à titre de marchandes, elles y étalent tout ce que l'empire peut offrir de plus précieux en étoffes, raretés & galanteries de toute eſpèce. Les Princeſſes & les Dames du ſerrail ſe rendent à cette foire; l'Empereur y vient lui-même. On marchande ſol à ſol, on ſe diſpute, & l'on conteſte pour le prix, avec le ton, le langage & les expreſſions des derniers ſujets; enfin, l'on finit par acheter, & par payerle double de la valeur des marchandiſes aux plus jolies marchandes. Cette fête fournit à ceux qui veulent faire fortune, l'occaſion de préſenter leurs belles filles au Souverain.

Lorſque l'Empereur commande lui-même ſes armées, ſon camp eſt de la plus grande ſomptuoſité. On ne compte pas moins de ſept cents éléphans à ſa ſuite, tous chargés d'une tour, & couverts de velours broché d'or. Devant chacun de ces animaux, il y a

toujours un fauconneau, monté ſur ſon affut; les tentes du monarque occupent ordinairement deux mille de circuit; elles ſont entourées d'une étoffe rouge en dehors & peintes en dedans, de diverſes figures comme nos tapiſſeries. Lorſque l'Empereur donne audience, on place au-devant de ſa principale tente un trône portatif de nacre de perle, dont le dais, orné de brocard, eſt ſoutenu par deux piliers d'or maſſif. Les tentes compoſent plus de trente grands appartemens, où ſe trouvent toutes les commodités que peut préſenter un vaſte palais. Tout le camp en général occupe un terrein de plus vingt-deux mille d'Angleterre, & l'on doit moins le regarder comme le campement tumultueux d'une armée, que comme une ville bâtie en moins de quatre heures, & dont les larges rues ſont tirées au cordeau. Chaque officier, chaque marchand ſçait en partant à quelle diſtance de la tente du prince, la ſienne doit être placée, à quelle autre tente elle doit faire face & la place qu'elle doit remplir. Enſorte que la police s'obſerve dans le camp avec la même régularité que dans la ville impériale.



CHAPITRE XIV.

Remarques générales sur l'Indoustan & sur la la maniere dont on y vit.

UNE contrée aussi étendue que l'Indoustan ne permet pas que l'on entre dans un détail régulier des différentes qualités de chaque climat, puisqu'elle comprend depuis le vingtième degré de latitude du sud, jusqu'au quarante-troisième du nord. L'hyver commence dans l'Indoustan, vers la fin du mois de juin & finit en septembre. Les pluies alors tombent par intervalles, sur-tout aux nouvelles & aux pleines Lunes. Le vent du nord régne constamment pendant six mois de l'année, & pendant les six autres celui du midi souffle sans interruption. Avril, mai & juin sont les trois mois les plus chauds de l'année; mais cette chaleur est tempérée par certains vents qui s'élèvent chaque jour avec la même régularité.

Entre Surate & Agra, les pluies commencent & finissent avec des tempêtes effroyables, sans toutefois qu'on y voie tomber souvent le tonnerre; pendant ces trois mois, il pleut chaque jour, les autres neuf mois le tems est clair & serain. On séme au mois de mai & dans le commencement de juin, & la récolte se fait à la fin de novembre & en décembre.

Le riz eſt la nourriture ordinaire du pays. Après que les Indiens l'ont fait cuire, ils y ajoutent du beurre & du ſaffran, avec quelques herbes : quelques-uns y joignent de la viande & du poiſſon. La chaſſe en général eſt extrêmement abondante, & l'on trouve preſque par-tout des ſangliers, des chevreuils, des lièvres, des perdrix, des ramiers, des beccaſſines, des canards, des ſarcelles, & toutes ſortes d'oiſeaux aquatiques.

Outre les chaſſes ordinaires à tous les pays, il y en a qui ſont particulières à l'Indouſtan celle des gazelles, animal qui reſſemble beaucoup à nos fans, eſt de ce nombre. Les gazelles vont ordinairement en troupe de cinq ou ſix, & dans chaque troupe, il n'y a jamais qu'un mâle, qu'on diſtingue à la couleur. Pour cette chaſſe, on ſe ſert de léopards apprivoiſés. Lorſqu'on a découvert une troupe de gazelles, on les fait appercevoir au léopard, qu'on tient enchaîné ſur une charrette; cet animal ruſé ne pourſuit pas d'abord ſa proie; il tourne, il ſe cache, il ſe courbe pour en approcher & pour la ſurprendre : lorſqu'il ſe trouve à portée, il s'élance deſſus avec une agilité incroyable, il l'étrangle, & en ſuce le ſang juſqu'à la derniere goutte : s'il manque ſon coup, il ne faut pas eſpérer de le faire retourner à la charge, l'on prendrait pour cela une peine inutile. Son maître le flatte, lui donne à manger, & ſaiſit un inſtant pour l'enchaîner.

La maniere de prendre les oiſeaux de rivière

vière eſt aſſez ſingulière : on vuide un canard domeſtique, & on le remplit de foin. Dans cet état, un homme qui nage entre deux eaux, le lâche dans le courant de la rivière, & le mêle inſenſiblement avec les autres, qu'il prend par les pieds, ſans leur cauſer le moindre effroi : l'adreſſe des Indiens n'eſt pas moins grande à tirer les oiſeaux au vol, avec l'arc & la flèche.

On trouve dans les forêts des éléphans, des lions, des tigres, des léopards en très-grande quantité. Non ſeulement la mer fournit beaucoup de poiſſon, mais les rivières & les étangs en donnent prodigieuſement : les fruits ſont excellens, & il y en a de pluſieurs eſpèces inconnues en Europe, tel que la manque, fruit très-eſtimé, qui reſſemble à la pêche. Les oranges & les citrons ne valent pas ceux de l'Amérique.

Le bétel, après le ris, eſt la choſe la plus en uſage parmi les Indiens. Ce bétel eſt une plante qui monte à peu près comme notre vigne vierge, autour d'un échalas d'environ quinze pieds ; ſa feuille approche aſſez de celle du lilas, mais elle eſt moins épaiſſe : on la frotte d'abord avec une eſpèce de chaux, faite de coquillages, enſuite on l'enveloppe dans des tranches d'arrecca, fruit qui reſſemble à la noix-muſcade, excepté qu'il n'a point d'odeur : les perſonnes aiſées y ajoutent encore du cachou ; c'eſt ce mélange de bétel, de chaux & d'arrecca, que les Indiens mâchent continuellement, & qui leur rend les lèvres

& les dents rouges comme du ſang. Il eſt certain que le bétel, ainſi accommodé, a de grandes vertus ; il prévient tous les maux de l'eſtomach, & conſerve les dents, quoiqu'il change leur couleur. Le bétel mâché par une perſonne ſaine & appliqué ſur une plaie, eſt un baume ſouverain.

Les maladies les plus communes des Indes ſont la dyſſenterie & la fièvre chaude ; il s'y trouve aſſez de médecins qui ont des connoiſſances fort ſuperficielles, ainſi qu'ailleurs ; mais tout l'art des chirurgiens ſe borne à ſavoir ſaigner, & à appliquer des ventouſes. Jamais dans ces pays on n'a ouvert aucun cadavre d'homme ou d'animal, pour prendre au moins les premières connaiſſances de l'anatomie ; cependant les Indiens ont l'audace d'affirmer qu'il y a cinq mille veines dans le corps humain.

Il eſt bien ſingulier qu'il ſe trouve des aſtronomes parmi les Indiens : que ces gens prédiſent à peu près les éclipſes, & que malgré cela, ils prétendent que ce ſont des monſtres qui ſe ſaiſiſſent alors du ſoleil ou de la lune. Quoi qu'il en ſoit de l'excès de leur obſtination, ils diſent que la lune eſt de cinquante mille lieues au-deſſus du ſoleil, qu'elle eſt lumineuſe d'elle-même, & que c'eſt d'elle que nous vient une certaine eau vitale, qui, entrant d'abord dans le cerveau, ſe répand enſuite dans tous les membres, pour ſervir à leurs fonctions. A l'égard du ſoleil, ils ſuppoſent que lorſqu'il eſt nuit, il eſt ca-

ché derrière une montagne imaginaire, qu'ils placent au milieu de la terre, & à laquelle ils donnent la figure d'un pain de ſucre renverſé, & plus de mille lieues de hauteur.

Les géographes Indiens ne ſont pas plus habiles que les aſtronomes ; ils ſoutiennent que la terre eſt plate & triangulaire, qu'elle a ſept étages, tous différens en beauté, en perfections, en habitans ; que chacun de ces étages eſt entouré d'une mer de différente eſpèce, & que le dernier de tous eſt le plus parfait.

Il y a des philoſophes Indiens qui établiſſent que tout eſt compoſé de petits corps indiviſibles, moins par leur réſiſtance & leur dureté, que par leur petiteſſe. D'autres veulent que tout ſoit compoſé de matière & de forme ; d'autres que tout le ſoit des quatre élémens & du néant. Quelques-uns regardent la lumière & les ténèbres, comme les premiers principes ; pluſieurs admettent pour principe, la privation, ou plutôt les privations qu'ils diſtinguent du néant ; mais en général ce qu'ils diſent pour appuyer leurs différens ſyſtèmes eſt obſcur & mal conçu.

Tous les Indiens aiment la muſique avec paſſion ; mais cette muſique eſt d'un mauvais goût, & leurs inſtrumens ſont déteſtables. Ils aiment beaucoup le jeu des échecs, & pardeſſus tout une ſorte de jeu de cartes, où ſouvent ils riſquent leur fortune.

Généralement parlant, les Indes ne ſont pas peuplées, & l'on peut faire beaucoup de

chemin, ſans rencontrer une habitation un peu conſidérable. On doit attribuer cette déſolation aux guerres que les empereurs ont faites aux différens princes, pour s'emparer de leurs provinces, & à cette affreuſe politique qui retient les peuples dans l'oppreſſion & dans la miſère, pour s'aſſurer de leur fidelité; il eſt vrai que les naturels Indiens ſont en bien plus grand nombre que les maures leurs vainqueurs, & que ſi les premiers ſe révoltaient, ils auraient bientôt briſés leurs chaînes, pour en charger leurs deſpotiques maîtres.

L'Indien eſt naturellement mou, lâche, indolent, pareſſeux & efféminé; mais cette indolence peut être attribuée à la chaleur du climat, & l'on doit obſerver que les Européens qui ſont quelque ſéjour dans le pays, contractent la même habitude, & le même défaut.



CHAPITRE XV.

Richeſſes & commerce de l'Indouſtan.

LA magnificence extraordinaire de la cour du Mogol a beſoin d'immenſes revenus pour ſoutenir les dépenſes journalières qu'elle occaſionne ; & quelqu'idée qu'on ait pu prendre des richeſſes du ſouverain, on ne doit pas croire qu'elles ſoient tirées du produit des terres, dont cependant la plus grande partie lui appartient en propre. On voit dans l'Indouſtan quantité de pays ſtériles & incapables de culture : ceux dont le fonds eſt fertile, manquent de bras pour le cultiver, ou ſont négligés par les habitans, ce qui eſt la ſuite néceſſaire de l'affreux deſpotiſme ſous lequel gémit le peuple, depuis qu'il eſt ſous la domination des Mogols. L'empereur Eckbar, voulant ſoulager ſes ſujets, & mettre quelqu'ordre dans ſes finances, au lieu de payer en argent ſes vicerois & ſes gouverneurs, leur abandonna quelques terres de leurs départemens pour les faire cultiver à leur profit, & exigea d'eux une ſomme proportionnée à la conceſſion qu'il leur faiſait : ces ſeigneurs affermèrent ces terres à leurs officiers ſubalternes, & ceux-ci les firent cultiver de force par de malheureux payſans, auxquels ils laiſſaient à peine la ſubſtance néceſſaire pour eux & pour leurs familles ; delà la dépopulation générale & l'ou-

bli de l'agriculture, ce fonds inépuiſable de richeſſes, lorſqu'il eſt travaillé par des mains libres & heureuſes.

Pour ſuppléer à l'abondance des vrais biens que devrait produire la terre, le commerce apporte continuellement dans l'empire du Mogol une prodigieuſe quantité d'or & d'argent, qui groſſit ſans ceſſe les tréſors du monarque. L'Indouſtan eſt l'abyme, où les richeſſes de l'Amérique viennent s'engloutir, après avoir circulé dans l'Europe & dans l'Aſie. Une partie de l'or du nouveau monde paſſe en Turquie pour payer les marchandiſes qu'on en tire ; de la Turquie il paſſe dans la Perſe par Smyrne, pour le payement des ſoies qu'on y va prendre ; de la Perſe, il entre dans l'Indouſtan, par le commerce de Mocka, de Babel-Mandel, de Baſſora & de Bander Abaſſi. Il en vient beaucoup aux Indes, par les vaiſſeaux des compagnies de commerce. L'argent que les Hollandais tirent du Japon, entre dans le Mogol, pour l'achat des marchandiſes; il eſt vrai que l'Indouſtan reçoit du cuivre du Japon, du plomb & des Draps d'Angleterre ; de la canelle, de la muſcade, & des éléphans de l'Iſle de Ceylan, des chevaux d'Arabie, de Perſe & de Tartarie ; mais ce commerce ne ſe fait ordinairement que par échange ; ainſi l'or & l'argent entrent par mille canaux chez le Mogol, & trouvent à peine une ſeule voie pour en ſortir.

On doit cependant convenir qu'il ſe conſomme beaucoup d'or & d'argent dans la fabrica-

tion des toiles & des étoffes, dans les ouvrages d'orfèvrerie, & ſur-tout dans les dorures; mais malgré cela il en reſte aſſez pour enrichir les particuliers. Pourquoi ſont-ils généralement pauvres? on ne remarque pas dans le Mogol cette abondante circulation d'eſpèces, qui frappe les yeux dans nos villes commerçantes de l'Europe; en voici, je crois, la raiſon. Soit politique, crainte, ou ſuperſtition, les Indiens aiment à dépoſer leur argent dans la terre, & à faire diſparaître ainſi les tréſors qu'ils ont amaſſés avec beaucoup de ſoin & d'avarice. Les ſouverains eux-mêmes contribuent par leur conduite à arrêter cette circulation ſi néceſſaire pour la proſpérité d'un état: ils accumulent des tréſors exceſſifs, qu'ils croiraient dangereux de laiſſer entre les mains de leurs ſujets, qui ſans doute s'en ſerviraient pour briſer leur eſclavage, ils les enſeveliſſent dans des caves ſouterraines, d'où il ne ſort que lorſque les plus grandes néceſſités ſemblent l'exiger.

Au reſte on évalue les ſommes que verſent annuellement les gouverneurs des provinces dans la caiſſe du ſouverain, à trois cent quatre vingt-ſept millions cent quatre-vingt-quatorze mille roupies: la roupie vaut quarante-cinq ſols de France, ſuivant l'évaluation de M. Otter. Les droits d'entrée & de ſortie, la capitation des Indiens idolâtres, la mine de diamans, les héritages des ſujets mahométans, & les terres qui compoſent le domaine impé-

rial, produisent encore un revenu plus considérable. Toutes les années ces trésors passent entre les mains du monarque, & rentrent dans celles des particuliers, qui vivent en grande partie des gages ou des libéralités de de leur maître.

Fin de la description de l'Empire du Mogol.



ROYAUME DE GOLKONDE.

CHAPITRE PREMIER.

Description géographique du royaume de Golkonde.

LE royaume de Golkonde, qui maintenant fait partie du grand empire du Mogol, est situé dans la presqu'isle de l'Inde, en-deça du Gange : il est borné au nord par celui d'Orixa, au couchant par celui de Bisnagar : le golphe de Bengale le baigne au levant. Tant & de si fréquentes révolutions ont changé les limites du pays, qu'on ne peut sûrement fixer quelle a été & quelle est encore son étendue, sur-tout depuis que les Naikes ou Gouverneurs des provinces ont cherché, les armes à la main, à se former, des débris de plusieurs autres, des états indépendans.

Ce royaume prend son nom de la forteresse de Golkonde, où le prince fait sa résidence, & qui est à deux lieues de la capitale du pays, qu'on nomme Bagnagar. Cette ville fut commencée par un puissant roi de cette contrée,

qui lui donna le nom d'une de ſes femmes, appellée Nagar, qu'il aimait éperduement, comme qui diroit, jardin de Nagar ; car *Bag* ſignifie jardin.

Nos voyageurs n'ont pas pénétré aſſez avant dans l'intérieur des provinces pour que nous oſions en donner une diviſion certaine : on ſait ſeulement qu'il s'y trouve ſoixante-ſix places fortes, preſque toutes bâties ſur des rochers du plus difficile accès. Methold rapporte qu'il en a vu pluſieurs, ſans avoir pu obtenir la permiſſion de les viſiter en dedans : il parle de Cundapoli, qui eſt compoſée de ſoixante forts qui ſe commandent mutuellement, & qui renferment de vaſtes campagnes ſoigneuſement cultivées. Un épais mur, flanqué de baſtions, forme une enceinte redoutable à l'armée la plus nombreuſe, qui ne pourrait l'eſcalader ſans riſquer ſes plus braves ſoldats, & qui d'un autre côté n'auroit pas la reſſource de la mine : il ſemble que l'art & la nature ſe ſoient réunis dans cet endroit pour préparer une retraite à tout prince vaincu par ſes ennemis, ou pourſuivi par ſes ſujets.

En général, le royaume de Golkonde eſt de la plus grande fertilité. On y fait communément deux moiſſons de riz par année, on y recueille auſſi du bled. La quantité d'étangs que la nature elle-même a pris ſoin de former dans les lieux les plus élevés, ſert à féconder les plaines : pour y parvenir lorſque la ſaiſon des pluyes eſt paſſée, on ouvre certaines écluſes, faites aux chauſſées, & les eaux ſe répan-

dent dans les terres par une infinité de petits canaux.

L'hyver de ce pays, qui ressemble assez au tems doux dont on jouit pendant le mois de mai dans les provinces septentrionales de la France, vient dans les mois de Décembre, Janvier & Février : l'été embrasse les mois de mars, avril, mai & juin, & ce n'est pas seulement l'approche du soleil qui procure alors une chaleur insupportable, mais il souffle encore, sur-tout au milieu du mois de mai, un vent d'ouest, qui échauffe tellement l'air, que dans les chambres les mieux fermées, les bois des chaises & des tables s'enflammeraient, si on n'y jettait continuellement de l'eau. Cette excessive chaleur dure six à sept jours, depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures après midi, après laquelle il s'élève un vent frais qui la tempère agréablement. Il est dangereux de voyager pendant ce tems. Les mois de juillet, août, septembre & octobre forment proprement l'automne & aucun jour ne se passe sans une abondante pluye.

La ville de Bagnagar est située dans une assez belle plaine : sa grandeur est médiocre, & les bâtimens qui la composent, sont peu recommendables : ses murs sont baignés par une très-grande riviere, qu'on passe sur un très-beau pont, & qui va se jetter dans le golphe de Bengale : les rues sont grandes, mais point pavées ; ce qui les rend incommodes, sur-tout en été, par la prodigieuse quantité de poussière dont elles sont remplies.

CHAPITRE II.

Histoire des Rois de Golkonde.

Autrefois les Mogols regardaient la province de Narsingue comme les limites de leur domination. Envain Abkar, Roi de l'Indoustan & pere du fameux Géhan-guir avait fait d'incroyables efforts pour engloutir ce pays dans ses vastes possessions. Le Raja qui y régnait alors les avait rendus inutiles depuis les conquêtes de Tamerlan ; ce Raja & ses prédécesseurs étaient si puissans, qu'ils avaient constamment fait la guerre au Mogol, & que le dernier sur-tout entretenait quatre armées commandées par quatre autres Rajas ses tributaires, dont le plus considérable gouvernait les pays qui composent aujourd'hui le royaume de Golkonde : les trois autres régnaient à Brampour, à Doltabar & à Visapour. Le Raja de Narsingue étant mort sans laisser de postérité, ces quatre vassaux se cantonnèrent dans leurs provinces, réunirent leurs forces, & firent une guerre si heureuse à l'Empereur des Mogols, que n'étant plus inquiétés par cette puissance efféminée & lâche, ils purent sans contradiction se faire rendre les honneurs souverains. Abkar étant mort, Géhan-guir son fils employa les premières années de son règne à faire rentrer dans le devoir ces Rajas révoltés : ceux de Brampour, de Doltabar &

de Visapour succombèrent sous les efforts de ce conquérant ; mais celui de Golkonde, plus politique que les autres, prévint sa perte en se rendant tributaire, & en se soumettant à payer annuellement deux cens mille pagodes.

Les successeurs de cet habile Raja sont peu connus. Tavernier fait mention d'Abdoul qui maria une de ses filles au grand *Check* de la Mecque ; & voici comme il rend compte de ce mariage. « Le *Check*, dit-il, arriva à » Golkonde en habit de Fakir, & se tint quel- » ques mois à la porte du palais sans daigner » répondre aux officiers de la cour, qui lui » demandaient quel était son dessein : enfin, » le premier médecin qui parlait fort bien » Arabe, l'ayant reconnu pour homme d'es- » prit, prit le parti de le conduire au roi, « & ce prince fort satisfait de sa figure & de » ses discours, voulut sçavoir ce qui l'avoit » amené. Le *Check* lui déclara qu'il étoit venu » pour épouser l'ainée de ses filles. Cette pro- » position surprit le roi, & fût même regardée » comme une marque de folie, qui fit rire » toute la cour. Cependant l'opiniâtreté de » *Check*, qui allait jusqu'à menacer le royaume » des plus grands malheurs, si la princesse ne » lui étoit accordée, fit prendre le parti de » le mettre en prison, où il demeura fort » long-tems : il fut ensuite renvoyé dans son » pays, sur un vaisseau de Masulipatan, qui » portoit les pélerins à la Mecque ; mais il » revint à Golkonde deux ans après, & sa » constance lui fit obtenir la princesse ; il de-

» vint premier miniſtre du royaume, qu'il » gouverna très-habilement, & qu'il défen- » dit même avec beaucoup de courage contre » l'armée d'Aureng-Zeb. » Ce récit de Tavernier n'eſt point exact, & nous nous fixerons au témoignage de l'anglois Skeldon, qui ayant demeuré long-tems dans ce pays, a dû être mieux informé.

Le roi Abdoul, dont parle Tavernier, était mou, lâche, indolent, & conſtamment plongé dans l'ivreſſe des plaiſirs, que lui procurait ſon ſerrail. Ce prince, privé d'héritier mâle, avait trois filles; la première était devenue l'épouſe de Sultan-Mahmut, fils ainé du grand Mogol Aureng-Zeb; la ſeconde avoit été mariée à Méra-Mahmut, Arabe d'une grande conſidération, & la troiſième était recherchée par un autre Arabe d'illuſtre naiſſance, nommé Siud-Sultan. La cour d'un prince efféminé eſt toujours orageuſe: les deux gendres d'Abdoul diſputaient ſans ceſſe aux miniſtres le droit de tyranniſer le peuple, & ces cabales renaiſſantes inquiétaient le roi, qui craignait qu'enfin on n'entreprît de le précipiter du trône; pour diſſiper cette inquiétude, il réſolut de ſe choiſir un ſucceſſeur: c'étoit les armes à la main, & dans le deſſein de réunir le royaume de Golkonde aux états du Mogol, que Sultan-Mahmut l'avait forcé à lui donner ſa fille ainée: l'ambition de Méra-Mahmut lui était connue; & d'ailleurs, il redoutoit la dureté du caractère de ſa fille: il aimoit la troiſieme, & jetta les yeux ſur Siud-Sultan pour la lui faire épouſer

& leur laiſſer ſa couronne ; Siud-Sultan étoit fils d'un Arabe de noble extraction, qui, par ſes qualités brillantes, ſembloit digne de ce choix. Ce jeune homme, inſtruit des intentions de ſon maître, crut que le trône ne pouvait lui échapper, & ſe livra ſans réſerve à toute l'effervescence de ſon caractère hautain & emporté ; il traita durement les miniſtres d'Abdoul, & ne montra que du mépris pour ſes gendres. Une conduite ſi inconſidérée produiſit l'effet qu'il devait naturellement en attendre : les miniſtres & les gendres du roi, quoique diviſés d'intérêts depuis long-tems, ſe réunirent pour perdre ce jeune ambitieux. Ils eurent peu de peine à y réuſſir. Abdoul écouta avidement les rapports qu'on lui fit des démarches de Siud-Sultan, & renonça au projet de lui donner ſa fille.

Les favoris du Roi, ſe voyant délivrés de ce dangereux antagoniſte, conſeillèrent à leur maître de jetter les yeux ſur un particulier ſans fortune, mais d'un caractère agréable & & adonné au plaiſir, pour en faire l'époux de ſa fille. Ils lui propoſèrent un nommé Siud, fils d'un illuſtre Arabe, qui avait été ſon premier miniſtre ; & dont après ſa mort, le monarque, ſuivant le droit du pays, qui le rend héritier des nobles, s'était emparé de tous les biens ; Mir-Zaphée, l'un de ſes favoris, après avoir rempli Abdoul de cette idée, fit appeller Siud dans une ſalle où le roi s'était caché pour l'examiner & l'entendre. Dans cette première converſation, il ne fut queſ-

tion que des ſervices du père, du chagrin que le miniſtre avait de voir le fils dans un état ſi peu digne de lui, & de l'eſpérance qu'il devait concevoir que bientôt la fortune lui deviendrait favorable.

Abdoul ne fut pas auſſi content de la figure & des graces du Siud, que Mir-Zaphée l'avait eſpéré. Ce politique dit à ſon maître, que ſans doute l'état humiliant où il ſe trouvait en était cauſe ; mais que ſi ſa majeſté daignait lui faire tenir des ſommes capables de mener une vie convenable à ſa naiſſance & à ſon éducation, il reprendrait bientôt tous les agrémens qui l'avaient fait briller dans ſa première jeuneſſe. Le roi conſentit à faire cette épreuve, il ordonna à Mir-Zaphée de faire toucher, par une voie inconnue à Siud, tout l'argent qu'il pourrait deſirer. Quelques banquiers du Bagnagar furent chargés de cette opération. Sous divers prétextes, ils s'inſinuèrent dans la familiarité du jeune homme, & prenant occaſion de ſa triſteſſe, pour obtenir ſa confiance, ils tirèrent de lui l'aveu de ſes beſoins, & réuſſirent à lui faire accepter un prêt de trois mille pagodes, ou quinze cens louis à peu près, ſans exiger de lui aucune reconnaiſſance.

Siud était dans l'âge où la fougue des paſſions ne permet pas de jetter un coup-d'œil réfléchi ſur l'avenir : il ſe livra ſans réſerve à ſa bonne fortune, & puiſa inconſidérément dans la bourſe de ſes généreux amis toutes les ſommes néceſſaires pour entretenir ſon luxe

luxe & sa vanité. C'était où l'attendait Mir-Zaphée, qui crut l'instant favorable pour le présenter une seconde fois à son maître. Un soir que Siud avait ramassé dans sa maison un certain nombre d'amis & plusieurs troupes de danseuses, on vint l'avertir que quelques grands officiers de la cour, suivis d'une garde à cheval, venaient d'entrer dans sa cour. Aussitôt il se trouble, & jugeant sa perte prochaine, après avoir fait retirer ses compagnons de débauche & les danseuses, par une porte dérobée, il vint tout tremblant se présenter devant le sécretaire & les Omrahs. « Si je n'ai » pas eu le bonheur de servir le roi, comme » mon père, dit-il à ces officiers, je n'en ai » pas moins conservé pour lui le plus respec- » tueux attachement, & je suis bien éloigné » de l'avoir offensé. Je déclare que mon père » a été bien récompensé de ses services, & » si l'on me fait un crime de ma magnificen- » ce, dont on doit ignorer la source, je suis » prêt à confesser d'où me vient ma fortune, » & à prouver que je n'ai rien commis d'in- » juste pour fournir à la dépense qu'on m'a » vu faire jusqu'à présent. » Le sécretaire & les Omrahs écoutèrent Siud, en silence ; ils le revêtirent d'une superbe robe, le firent monter sur un cheval richement équipé, & sans proférer une seule parole, le conduisirent au palais, où le roi lui fit sur le champ épouser sa fille. Méra Mahmut n'apprit ce secret qu'avec toute la cour, & il en fut tel-

lement outré, qu'il ſe retira auprès du grand Mogol, ſon beau-frere.

Cependant Siud n'épargna rien pour ſe concilier l'amitié d'Abdoul. Il le ſavait jaloux de ſon autorité & ſoupçonneux, il ne fit aucun pas pour obtenir l'adminiſtration des affaires ; en reconnaiſſance le roi lui permit de puiſer dans ſes tréſors toutes les ſommes néceſſaires à ſes plaiſirs. Cette politique adroite lui attacha tous les miniſtres, qui, le croyant d'un caractère diſſipé & inattentif, crurent qu'en le faiſant déclarer ſucceſſeur à la couronne, ils pourraient un jour régner ſous ſon nom. Abdoul, étant en effet au lit de la mort, nomma Siud pour lui ſuccéder, ſous le nom de ſultan Abdalla-Houſan, & fit jurer à tout ſon peuple, ſur l'Alcoran, qu'il exécuterait ſa dernière volonté.

Les miniſtres devaient naturellement croire que le nouveau roi, dont le cours de la jeuneſſe n'avait été rempli que par des occupations frivoles, n'employerait les momens que le ciel lui laiſſerait occuper le trône qu'à ſatisfaire ſes paſſions; ils ſe trompèrent. Sultan Abdalla-Houſan, après les avoir généreuſement récompenſés de leurs ſervices, ne les conſerva dans leurs poſtes qu'autant de tems qu'il lui fallut pour découvrir leurs indignes manœuvres criminelles envers lui, puiſqu'ils l'étaient envers ſon peuple qu'ils vexaient depuis long-tems de la manière la plus odieuſe; il leur fit grace de la vie, mais ils furent exilés

& leurs biens confifqués. Alors Sultan Abdalla-Houfan congédia les flatteurs qui l'entouraient, les danfeufes qu'il avait reçues de la main de fes miniftres, prit les rênes du gouvernement, vit tout par fes yeux, fit refpecter la juftice, & régna long-tems avec gloire.

CHAPITRE III.

Loix & gouvernement du royaume de Golkonde.

Le roi de Golkonde eft defpotique, & toutes les terres de fon royaume lui appartiennent en propre : elles font divifées en une certaine quantité de gouvernemens, dont les gouverneurs rendent chaque année une fomme fixe au prince ; ils partagent les terres de leur département en plufieurs diftricts qu'ils afferment à des particuliers, & ceux-ci par de nouvelles fubdivifions, en cédent des portions aux payfans. Celui de tous ces fermiers qui fe trouve hors d'état de payer le prix de fa ferme, n'a d'autre parti à prendre que celui de s'expatrier ; mais ce qu'il y a de rigoureux, c'eft que par une loi expreffe, fa femme, fes enfans, tous fes parens deviennent refponfables de cette dette. Les gouverneurs & les autres grands fermiers font punis à coups de cannes, s'ils manquent à payer. Toutes les années les fermiers changent, & les terres

sont adjugées au plus offrant & dernier enchérisseur ; ensorte que pendant cette courte durée du bail, il n'y a point de violence que ces barbares adjudicataires n'employent pour en tirer le plus grand produit.

Le peuple est divisé en quarante-quatre tribus, & cette division sert à régler les rangs & les prérogatives ; la premiere tribu est celle des Bramines, qui ont donnés deux rois de leur race, l'un à Calécut, l'autre à la Cochinchine. Ces docteurs de la religion dominante, sont aussi les astrologues & les seuls médecins du pays, ils sont fort versés dans l'arithmétique & le calcul des tems : on les consule comme des oracles, & le peuple a pour eux la plus grande vénération.

Les Famgams composent la seconde tribu : ce sont des Bramines rigides, qui ne se nourrissent que de beurre, de lait & de légumes, à l'exception des oignons dont ils s'abstiennent, par rapport à certaines veines qui s'y trouvent & qui ont quelques ressemblances avec le sang.

Les marchands, que l'on appellent *Comitis*, forment la troisième tribu ; leur principale occupation est d'aller acheter en détail toutes les toiles de coton du pays, & de les revendre en gros ; ils sont aussi le change des espèces, & ils y sont tellement exercés qu'à la seule vue, ils décident du poids d'une pièce de monnoie.

La tribu la plus nombreuse, est celle de Campovero, qui est absolument composée

des soldats & des laboureurs. Cette classe mange indistinctement de toute sorte de viandes, excepté le bœuf & la vache, animaux qui sont l'objet de leurs plus extravagantes superstitions, & qu'ils ne vendraient pas aux étrangers pour beaucoup d'argent, tandis qu'entre eux ils se les cédent au plus vil prix.

La cinquième tribu est celle des femmes prostituées, qui se divisent en deux classes, celle des femmes qui se prostituent aux hommes riches, & d'une classe supérieure, qui achètent chérement leurs honteuses faveurs, & celle des femmes communes, qui ne les refusent à personne. Cette profession n'a rien de déshonorant pour elles : les jolies filles de cette tribu reçoivent une éducation proportionnée à la nécessité où elles se soumettent de plaire, & les laides se marient aux hommes de leur tribu, dans l'espérance qu'il naîtra d'elles des filles qui pourront rétablir la fortune de leurs mères. Les jolies filles qui sont destinées à se prostituer apprennent à chanter, à danser & à faire mille tours de souplesses plus extraordinaires les uns que les autres. Leur nombre est si considérable, qu'on en compte quelquefois plus de vingt mille sur les rôles de l'officier de police, qu'on nomme Déroga; « elles ne payent point » de tribut, dit Methold, dans son Journal, » mais elles sont obligées, tous les vendredis, » de venir en certain nombre, avec leur intendante & leur musique, se présenter dans » la place devant le balcon du roi. Si le prin-

» ce s'y trouve, elles danſent en ſa préſence, » & s'il n'y eſt pas, un eunuque vient leur » faire ſigne de la main qu'elles peuvent ſe » retirer. Le ſoir, à la fraîcheur, on les voit » devant les portes de leurs maiſons, qui » ſont de petites huttes, & quand la nuit » vient, elles mettent pour ſignal à la porte » une chandelle, ou une lampe allumée. » C'eſt alors qu'on ouvre toutes les bouti- » ques, où l'on vend le tari, boiſſon tirée » d'un arbre, qui eſt auſſi douce que nos vins » nouveaux ; on l'apporte de cinq ou ſix » lieues, dans des outres, ſur des chevaux » qui en portent un de chaque côté, & qui » vont le grand trot. Le roi tire de l'impôt » qu'il met ſur le tari, un revenu conſidéra- » ble; & c'eſt principalement dans cette vue » qu'il permet tant de femmes publiques : ces » femmes ont tant de ſoupleſſe, que lorſque » le roi qui règne préſentement voulut aller » voir la ville du Maſulipatan, neuf d'en- » tr'elles repréſentèrent admirablement bien » la figure d'un éléphant, quatre faiſant les » pattes, quatre autres le corps, & une la » trompe ; & le roi monté deſſus, dans une » manière de trône, fit de la ſorte ſon entrée » dans la ville. »

Toutes les profeſſions qui ſervent aux uſages de la ſociété, forment les autres tribus ; mais, aſſociées par l'intérêt, elles ne s'allient jamais entr'elles.

La dernière de toutes les tribus eſt celle des Piriaves, qui eſt l'opprobre des premiè-

res, & avec laquelle les autres auraient honte, non-ſeulement de communiquer, mais dont le dernier ſe croirait ſouillé, & ſerait obligé de ſe laver, ſi malheureuſement un Piriave l'avait touché. Ce ſont ces gens-là qui préparent les cuirs, qui ſont les ſandales, emballent les marchandiſes, & s'occupent des plus viles fonctions de la ſociété.

Le roi de Golkonde entretient un corps conſidérable de troupes. Sa garde journalière eſt compoſée de huit à dix mille hommes, à la tête deſquels ſont les plus grands Seigneurs du royaume, qui ſe relèvent tous les huits jours. Lorſque cette garde change, elle offre un ſpectacle réellement pompeux : la marche commence par douze éléphans, avec leurs caparaçons & leurs tours, leurs enſeignes & leurs conducteurs ; quarante chameaux, deux à deux paraiſſent enſuite avec leurs ſelles, ſur leſquelles ſont placées autant de coulevrines, & ſur la croupe de l'animal un homme vêtu de peau, la méche allumée en main; ſuivent tous les palanquins de l'officier commandant, ſes domeſtiques & des courtiſanes, qui devant lui font mille tours de ſoupleſſes : il s'avance gravement à cheval juſqu'au pont du palais, & la cavalerie & l'infanterie terminent ce brillant cortège. Les fantaſſins n'ont pour habits qu'environ quatre aunes de toile, dont ils ſe couvrent le devant & le derriere du corps. Ils portent les cheveux longs, qu'ils nouent ſur la tête avec un morceau de toile à trois poin-

tes. Ils ont pour armes une large épée, pendue à une eſpèce de ceinturon, & un fuſil dont le canon eſt de beaucoup plus fort que les nôtres; les cavaliers ont l'arc & la fléche, la rondache, le marteau d'armes, le pot en tête & la jaque de maille, qui pend par derrière depuis le pot juſqu'à l'épaule. Toute cette garde défile devant le balcon du roi, qui aſſez ordinairement choiſit ce jour pour donner audience à ſon peuple. Pour lors on plante en terre trois rangées de bâtons, que l'on entrelacent avec des cordes, en obſervant de conſerver une ouverture, pour laiſſer paſſer ceux qui ſont appellés ſous le balcon de ſa majeſté : le peuple eſt au-delà de cette ſingulière baluſtrade, & un ſécretaire d'état ſe tient dans la place pour recevoir les placets. Lorſqu'il en a raſſemblé cinq ou ſix, il les place dans un ſac qui pend à une corde ſous le balcon du roi, & un eunuque a ſoin de les tirer à lui & de les préſenter au monarque.



CHAPITRE IV.

Religions du royaume de Golkonde & cérémonies religieuses de ses habitans.

LE roi de Golkonde & la plus grande partie des seigneurs de la cour professent le Mahométisme ; mais comme ce prince prétend tirer son origine des Persans, il a retenu leur religion, & son mépris pour les Turcs est égal à celui qu'il a pour les Chrétiens. Il se fait appeller *Cotub-Cha*. (*Cotub* en arabe signifie essieu,) comme qui dirait l'appui & le soutien de Mahomet. Jusqu'à présent cette religion n'a pu percer chez le peuple, qui est idolâtre & se livre à toutes les superstitions des Bramines. Les Pagodes de ce royaume ne reçoivent du jour que par la porte, qui est toujours ouverte ; l'intérieur est rempli d'une quantité prodigieuse de figures plus bizarrement modelées les unes que les autres : chacun choisit là l'idole à qui, suivant son caprice ou sa fantaisie, il veut adresser ses prières & ses offrandes: ces sortes de temples servent de retraites aux voyageurs. Les habitans de Golkonde ont poussé l'extravagance jusqu'à déifier la petite vérole : elle est représentée sous la figure d'une grande femme maigre, avec deux têtes & quatre bras. Un pieux insensé lui a bâti une Pagode superbe. La petite vérole faisait un ravage cruel dans sa famille ; il fit vœu

d'élever un pompeux édifice en l'honneur de cette maladie, & elle cessa aussi-tôt.

On voit dans la ville de Bagnagar une pagoge commencée depuis bien des années, & qui sera une des plus belles de l'Inde si jamais elle est achevée. Les pierres qu'on a employées pour la bâtir sont d'une prodigieuse grandeur : une niche entière où se doit faire la prière, a été détachée en entier d'un rocher. Six cents hommes pendant cinq ans ont été occupés à ce travail, & il a fallu quatorze cents bœufs pour conduire à l'édifice cette étonnante masse.

Les habitans du royaume de Golkonde n'ont aucun égard aux degrés de parenté dans les mariages qu'ils contractent toujours avec ceux de leur même tribu, & souvent dans la même famille. Les pères & les mères ont le pouvoir absolu de marier leurs enfans, & les filles ne reçoivent point de dot ; c'est au contraire l'époux futur qui est obligé de faire quelque présent au père de la fille. On marie les filles à trois ans & les garçons à cinq : à dix ou onze ordinairement la femme devient mère, sans presque connaître les douleurs de l'enfantement. Souvent deux heures après leur délivrance ces Indiennes vont se baigner ; mais elles ne passent jamais trois jours sans user de ce salutaire remède. Leurs enfans n'exigent pas plus de soins : jusqu'à l'âge de sept ans ils restent nuds, avec cette seule attention de les laver chaque jour.

Les cérémonies du mariage sont fort simples.

Lorſque les parens ſont convenus de leurs faits, les deux époux ſont promenés dans les rues & dans les places publiques, ſur un palanquin, dont la richeſſe eſt proportionnée aux facultés des parens : cette promenade achevée, un Bramine qui les attend à la maiſon, étend une pièce de toile, ſous laquelle il fait paſſer la jambe nue du mari, pour preſſer celle de la jeune épouſe, qui eſt auſſi ſans chauſſure.

Lorſque le mari meurt avant ſa femme, il n'eſt pas permis à la veuve de ſe remarier, quand même le mariage n'aurait pas été conſommé. Elle doit rentrer dans le ſein de ſa famille, où elle eſt obligée de remplir les emplois les plus durs & les plus humilians : il arrive de là que les femmes qui ſe trouvent dans ce triſte cas, s'échappent furtivement & ſe livrent à la débauche ; mais malheur à elles, ſi les parens découvrent leur retraite, pour lors elles riſquent d'être empoiſonnées. La loi permet encore à Golkonde aux femmes de ſe brûler avec le corps de leurs maris ; mais elle ne les y aſſujettit pas : le faux honneur qu'on attache dans le pays à cette action effrayante & inhumaine, ou un excès de tendreſſe peuvent ſeulement les y engager ; nous en remarquerons les funeſtes effets dans l'article de l'iſle de Ceylan. On attribue la rigueur de la loi qui obligeait les femmes à ſe brûler anciennement avec le corps de leurs maris, à l'exceſſive débauche de ces lubriques épouſes, qui les pouſſait à ſe ſervir du poiſon, pour ſe débarraſſer de leur mari, ſe livrer avec plus de liberté au crime.

Quelquefois on enterre les morts les jambes croisées : souvent on les brûle & l'on jette leurs cendres dans la rivière. Les rois sont toujours enterrés : ils ont leurs tombeaux à trois lieues de Bagnagar, dans une magnifique mosquée, où chaque jour on distribue du pain & du pilau à tous les pauvres qui se présentent. Les jours de cérémonie ces tombeaux sont ornés de riches tapis.

Les superstitions des peuples de Golkonde n'ont rien de particulier, & se retrouvent dans les usages follement religieux de leurs voisins.

CHAPITRE V.

Fameuses mines de diamans.

L'Anglais Methold est le premier Européen qui ait eu connaissance de la fameuse mine de diamans possédée par le roi de Golkonde. On prétend que la découverte de cette mine est dûe au hasard : un berger conduisant son troupeau dans un champ écarté, roula d'un coup de pied une pierre, qui lui parut avoir quelque éclat, il la ramassa & la vendit pour un peu de riz. Cette pierre, dont les premiers propriétaires ignorèrent la valeur, tomba entre les mains d'un marchand, qui en connut le prix, & qui à force de recherches découvrit enfin la mine. Methold, en 1622, visita cet immense trésor.

Cette mine eſt ſituée au pied d'une haute montagne, aſſez proche d'une rivière nommée Chriſtena, & peu éloignée de la forterefſe de Golkonde. Le pays eſt naturellement ſtérile. La terre de cette mine eſt rouge, avec des veines d'une matière qui reſſemble beaucoup à la chaux, quelquefois blanches, & quelquefois jaunes; elle eſt mêlée de cailloux. Trente mille ouvriers, du tems de Methold, étaient occupés à fouiller cette terre, & à en remplir des tonneaux : d'autres puiſaient l'eau qui s'amaſſait dans les ouvertures; d'autres portaient la terre de la mine dans un lieu fort uni, ſur lequel ils l'étendaient à la hauteur de quatre ou cinq pouces, & la laiſſant ſécher au ſoleil, ils la broyaient le jour ſuivant, avec des pierres; ils ramaſſaient avec ſoin tous les cailloux qui s'y trouvaient: ils les caſſaient & y cherchaient les diamans. Methold prétend que ces ouvriers connaiſſaient à la vue les terres qui donnaient le plus d'eſpérance & qu'ils les diſtinguaient à l'odeur; il dit que la mine était affermée alors à un riche marchand, qui en payait trois cents mille pagodes, ſans compter que le roi ſe réſervait tous les diamans au-deſſus de dix karats.

On trouve dans ce pays beaucoup de cryſtal & quantité d'autres pierres moins dures, telles que les grenats, les améthiſtes, les topazes & les agathes. Un ſeul canton de ces montagnes eſt habité par des chèvres, du ventre deſquelles on tire le bézoard. On découvre dans

leurs entrailles deux, trois & jusqu'à quatre de ces pierres précieuses. On a fait sur ces chèvres une expérience bien singulière : de quatre qui furent transportées à cent cinquante milles de leurs montagnes, deux furent ouvertes sur le champ, & donnèrent des bézoards : la troisième ne fut ouverte qu'au bout de dix jours, & l'on reconnut qu'elle avait porté des bézoards ; mais on n'en trouva point. La quatrième, tuée un mois après, ne présenta aucune pierre, ni la plus légère marque qu'elle en eût porté ; on peut conclure qu'il y a dans ces montagnes quelqu'arbre, ou quelques plantes qui, servant à la nourriture des chèvres, sert à la production du bézoard.

Laissons Methold & suivons Tavernier, qui en 1652 visita les mines du royaume de Golkonde ; la plus célèbre est nommée Raolkonda. « Aux environs du lieu, dit-il, d'où » l'on tire les diamans, la terre est sablon» neuse & pleine de roches & de taillis : ces » rochers ont plusieurs veines larges, tantôt » d'un demi-doigt, tantôt d'un doigt entier ; » & les mineurs sont armés de petits fers cro» chus, qu'ils fourrent dans ces veines pour » en tirer le sable ou la terre, c'est dans cette » terre qu'ils trouvent les diamans ; mais com» me les veines ne vont pas toujours droit, » & que tantôt elles baissent ou elles haussent, » ils sont contraint de casser ces roches, pour » ne pas perdre leur trace. Après les avoir » ouvertes, ils ramassent la terre ou le sable,

» qu'ils lavent deux ou trois fois, pour en séparer les diamans ; c'eſt dans cette mine que » ſe trouvent les pierres les plus nettes & de » la plus belle eau ; mais il arrive ſouvent » que pour tirer le ſable des roches, ils donnent de ſi grands coups d'un gros lévier de » fer, qu'ils étonnent le diamant, & qu'ils y » mettent des glaces. Lorſque la glace eſt un » peu grande, ils clivent la pierre ; c'eſt-à-dire, qu'ils la fendent & plus habilement » que nous : ce ſont les pierres qu'on nomme » faibles en Europe, & qui ne laiſſent pas » d'être de grande montre. Si la pierre eſt » nette, ils ne font que la paſſer ſur la roue, » ſans s'amuſer à lui donner une forme, dans » la crainte de lui ôter quelque choſe de ſon » poids : s'il y a quelque petite glace, ou » quelques points, ou quelques petits ſables » noirs ou rouges, ils couvrent toute la pierre » de facettes, pour cacher ſes défauts. » Tavernier vit une pierre qui demeura à cent trois karats, après avoir été taillée.

La bonne-foi eſt l'ame du commerce qui ſe fait à la mine. Chaque marchand paye au roi un droit de deux pour cent ſur ce qu'il achète, & pour l'exploitation d'une certaine partie de terrein, l'entrepreneur paye deux pagodes chaque jour, par chaque cinquantaine d'ouvriers qu'il employe. Le mineur ne reçoit pour ſalaire qu'environ trois pagodes par année ; auſſi tâche-t-il, dans le cours de ſon travail, de détourner quelque diamant, & comme il

eſt nud, pour le dérober aux yeux, il prend le parti de l'avaler. Celui qui trouve un diamant de quinze ou ſeize karats, reçoit une petite récompenſe.

Les marchands qui ſe rendent à la mine pour y acheter des diamans, doivent demeurer dans leur logement; tous les matins les maîtres mineurs viennent leur apporter des montres de diamans : il faut que le marché ſoit conclu ſur le champ, ſans quoi les maîtres reprennent leurs pierres & ne reparaiſſent qu'avec d'autres. Il y a une compagnie d'enfans qui a quelque choſe de remarquable : les plus âgés n'ont pas ſeize ans, les plus jeunes en ont dix; ils s'aſſemblent tous les jours ſous un gros arbre, chacun a ſon poids de diamans pendu à ſa ceinture, & une bourſe de pagodes d'or ; ils attendent là qu'on vienne leur offrir quelques pierres à vendre ; lorſqu'on leur en préſente une, le plus âgé de la bande la prend, l'examine, & la fait paſſer à ſon voiſin qui l'examine à ſon tour, ainſi des autres juſqu'au dernier ; l'examen fait, ils ſe débattent du prix & l'achètent : le gain que fait cette petite ſociété eſt partagé également, excepté le chef qui en a un quart de plus par cent. Ces enfans connaiſſent ſi parfaitement les défauts, la beauté des diamans, que ſans voir la pierre, lorſqu'un d'entr'eux a fait ſon marché, on le lui reprend volontiers à un demi pour cent de perte.

La manière d'acheter & de vendre les diamans offre une ſingularité qui mérite quelque attention,

attention. Le vendeur & l'acheteur ſont aſſis l'un vis-à-vis de l'autre & obſervent le plus grand ſilence: l'un des deux étend ſa ceinture ſur la main de l'autre, & c'eſt ſous ce morceau d'étoffe que ſe conclut le marché; ſi le vendeur prend toute la main de l'acheteur, ce ſigne exprime mille, & autant de fois que le ſigne eſt répété, autant de mille à ajouter à la ſomme propoſée: cinq doigts ſignifient cinq cens, un doigt cent, la moitié du doigt juſqu'à la jointure du milieu cinquante, & le petit bout du doigt juſqu'à la première jointure, ſignifie dix; enſorte que tous les marchés ſe font publiquement ſans parler, & ſans que les ſpectateurs puiſſent ſoupçonner quel en eſt le réſultat. A l'égard du poids des diamans, on n'y peut être trompé; un officier du roi eſt obligé de les peſer, ſans aucune rétribution, & ſon témoignage fait loi.

La mine de Couhour, ou Gani, à ſept journées de Bagnagar eſt fort abondante en diamans; c'eſt celle qui produit les plus grandes pierres: un fameux capitaine indien, nommé Mirgimola, fit préſent à Aureng-Zeb d'un diamant de cette mine qui peſoit neuf cents karats avant que d'être taillé; mais ordinairement ces grandes pierres ne ſont pas nettes.

Suivant le calcul de Tavernier, le fameux diamant du grand Mogol, qui eſt de belle eau, de belle forme & peſe 279 karats $\frac{9}{16}$, doit valoir onze millions ſept cents vingt-trois mille deux cents ſoixante-dix-huit livres

quatorze ſols neuf deniers; & le prix du diamant de Toſcane, qui peſe 139 karats $\frac{1}{2}$, eſt net & de belle forme; le prix ne peut être fixé qu'à deux millions ſix cents huit mille trois cents trente-cinq livres.

Fin de la deſcription du royaume de Golkonde.



ISLE DE CEYLAN.

CHAPITRE PREMIER.

Description géographique de l'Isle de Ceylan.

Ceylan, Zeylan ou Ceylon, est une des plus grandes isles de la mer des Indes : son étendue du midi au septentrion est d'environ cent lieues, sa largeur est de cinquante : sa pointe australe regarde le cap Commorin, entre lequel & la côte de l'isle, la mer est si basse, que les navires n'y peuvent passer. La figure de cette isle est à peu près celle d'une poire. Les Portugais ont été autrefois les maîtres de la plus grande partie des côtes de cette isle. De leurs établissemens, ils portèrent la flamme & le ravage dans toutes les parties intérieures du pays : souvent ils détruisirent la capitale, brûlerent les palais du roi, & forcèrent ce prince d'aller chercher un asyle dans les montagnes. Lorsqu'ils daignèrent lui accorder la paix, ils lui imposèrent le tribut de trois éléphans chaque année. Le roi de Ceylan ne pouvant avec ses propres forces

chasser ces redoutables ennemis, eut recours aux Hollandais établis à Batavia. Ceux-ci, en toute rencontre, battirent les Portugais, s'emparèrent de leurs forteresses, & délivrèrent les Chingulais (c'est ainsi qu'on appelle les habitans de cette isle) de ces dangereux hôtes : mais la guerre étant terminée, les Hollandais prétendirent conserver leurs conquêtes ; & en effet, ils s'y sont tellement fortifiés jusqu'à présent, qu'il seroit très-difficile, pour ne pas dire impossible, de ruiner ces riches établissemens.

Entre les places que tiennent les Hollandais sur les côtes de l'isle, on distingue Jafnapatan & l'isle de Manaar, au nord ; Trinquemale & Batticalon, à l'est ; la ville de Pointe-de-Galle, au sud, & Colombo, à l'ouest. Ils possédent encore plusieurs forteresses à l'embouchure des rivières & à l'ouverture des montagnes, pour la garde des passages.

Le pays est divisé en provinces, & les provinces en bailliages. La ville royale de Candi, capitale de l'isle, est située dans le district de Tattanour ou ville basse, par opposition au district d'Oudanour, ou la plus haute ville. Ces deux bailliages sont les plus peuplés & les plus fertiles de toute l'isle, & c'est un proverbe Chingulai, « que si la famille royale » venait à manquer, on pourrait prendre le » premier venu dans l'un ou l'autre de ces » deux cantons, le tirer de la charrue, le » nettoyer, & qu'alors on aurait un roi qui ne » manquerait de naissance, ni de bonnes qua» lités. »

En général le pays eſt montagneux & couvert de bois ; il eſt arroſé par pluſieurs belles rivières, fort poiſſonneuſes, mais peu navigables, par la quantité de rochers qui ſe trouvent dans leurs cours. Les vallées ſont pour la plûpart marécageuſes & fertiliſées par un grand nombre de ſources. On découvre au ſud de Candi une montagne très-haute, qui préſente la figure d'un pain de ſucre ; les Inſulaires l'appellent Hamalel, mais les Portugais lui ont donné le nom de pointe d'Adam. Au ſommet de cette montagne on trouve une grande pierre plate, qui porte l'empreinte d'un pied humain, plus grand deux fois que ſa meſure naturelle : non ſeulement les habitans de l'iſle, mais encore ceux des pays circonvoiſins & de la terre ferme vont toutes les années en proceſſion à cette montagne, & regardent ce voyage comme une œuvre très-méritoire pour leur ſalut : on en expliquera plus bas la raiſon.

Il n'y a peut-être point au monde de variété plus digne de remarque que celle de l'air & des pluies dans l'iſle de Ceylan. Lorſque les vents d'oueſt commencent à ſouffler, la partie occidentale a de la pluie, & c'eſt le tems favorable pour labourer la terre : dans les mêmes jours la partie orientale jouit d'un tems ſec, & c'eſt alors qu'on y fait la moiſſon ; au contraire quand le vent d'eſt règne dans les parties orientales de l'iſle, on laboure la terre, tandis qu'on recueille les grains du côté de l'occident. Cette oppoſition des ſaiſons fait

que les Chingulais ſont conſtamment occupés toute l'année au labourage ou à la moiſſon ; c'eſt au milieu de l'iſle, & près de la montagne de Cauragahing que ſe fait ordinairement le partage de la ſécherefſe & de l'humidité. Alors il pleut d'un côté de la montagne, tandis que de l'autre on jouit du tems le plus ſec & le plus chaud. Un voyageur, en traverſant cette montagne, paſſe dans le même inſtant d'un terrein fangeux & mouillé ſur une terre ſéche, aride & brûlante, & trempé par l'abondance de la pluye, ſes habits fument & ſont bientôt ſéchés par les ardens rayons du ſoleil.

La ville Digligyneur eſt ſituée à l'eſt de Candi, dans la province de Hévahatt ; c'eſt là que le roi tient ſa cour, depuis 1664, par rapport à la proximité d'une montagne fortifiée par la nature, & où il pourrait ſe retirer en cas de néceſſité.



CHAPITRE II.

Gouvernement des Chingulais.

LE roi de Ceylan eſt deſpotique, ainſi que tous les autres monarques orientaux. Le reſpect de ſes ſujets pour lui eſt une eſpèce de culte religieux qui va juſqu'à l'adoration ; on ne peut s'approcher de ce prince, on ne peut même le regarder, à moins que ſpécialement il ne le permette : alors il faut ſe proſterner trois fois le viſage contre terre, & obſerver en ſe retirant d'avoir la face toujours tournée vers lui. Lorſqu'un Chingulai parle de lui à ce maître orgueilleux, il ne dit point, *j'ai fait, j'ai dit*, mais, *le membre d'un chien a fait ou a dit* ; ſi dans le diſcours il fait mention de ſes enfans, il dit, *les petits chiens*, & ſi le roi lui demande combien il en a, il répond, *tant de chiens & de chiennes*. Ce reſpect déshonorant pour l'humanité, s'étend ſur tout ce qui appartient au monarque de Ceylan : le peuple doit ſe lever lorſqu'il voit paſſer quelque partie de ſes vêtemens, ou ſon linge ſale que chaque jour on envoie nettoyer : ceux qui en ſont chargés le portent élevé ſur leurs mains & couvert d'une toile peinte, & chacun ſe proſterne : un ſi étonnant orgueil dans le maître, une telle baſſeſſe dans les ſujets prouvent que l'un eſt un tyran & les autres des eſclaves.

Le roi de Ceylan a de la religion par politique, parce qu'elle sert de frein à ses peuples, qui le craignent & dont il se défie; mais comme il ne peut inspirer le sentiment de l'amour, il n'a d'affection pour personne, & la terreur qui fait sa sûreté, est l'ame de son gouvernement; malgré cela le royaume a ses loix & ses maximes, qui maintiennent la tranquillité parmi la nation, tout autant de tems que le prince veut bien oublier qu'il est despotique.

Le peuple est partagé en différentes classes; les Hondreous composent la première, qui est celle de la haute noblesse: Hondreous est tiré du mot Hondreoune, titre que prend le roi de Ceylan, & qui revient à celui de majesté; c'est dans cette classe que le monarque choisit ses grands officiers & les gouverneurs des provinces. Ces Hondreous sont distingués du commun du peuple par leurs habillemens, qui viennent jusqu'à la moitié de la jambe: les femmes de cette classe portent les leurs jusqu'aux talons, & en font passer un bout sur leur épaule, qu'elles laissent tomber négligeamment sur leur sein. Les autres femmes Chingulaises sont nues jusqu'à la ceinture & leurs jupes ne doivent pas passer le genou, à moins qu'un froid extrême ne les obligent à se couvrir toutes les parties de leur corps; mais pour lors, si elles se rencontrent en la compagnie des nobles, elles doivent leur faire excuse de cette incivilité. On distingue encore les Hondreous par leurs bonnets bleus ou blancs, faits en forme de mitre,

avec deux longues oreilles élevées ; ceux d'une naiſſance inférieure ne peuvent adopter ces couleurs.

En général tous les habitans de l'iſle de Ceylan ſont noirs ; mais comme parmi eux il y a beaucoup de blancs, ceux-ci ſont réputés Hondreous, &jouiſſent à peu près des mêmes priviléges ; cependant comme les blancs ne font pas de difficultés de manger du bœuf, & qu'ils négligent de laver leurs mains, après avoir ſatisfait à leurs beſoins naturels, il y a quelques reſtrictions dans les honneurs qu'on leur rend : au-deſſus des Hondreous ſont les Mundiana, mais le roi eſt avare de ce titre, il ne l'accorde que rarement, & jamais à plus de deux ou trois officiers à la fois. C'eſt une eſpèce de chevalerie, dont la marque conſiſte dans un petit morceau d'étoffe de ſoie, ou dans un ruban brodé d'or ou d'argent, que l'on porte au bonnet.

Les orfévres, les peintres, les taillandiers & les charpentiers ſont égaux entr'eux, & forment la claſſe qui ſuit celle des Hondreous, mais ils ne peuvent s'allier avec eux : autrefois les taillandiers pouvoient traiter chez eux les nobles, mais depuis qu'un Hondreou ſe vit forcé d'attendre qu'un taillandier eût achevé ſon repas pour en obtenir quelque travail, ils ont perdu cette prérogative : cependant ils n'en ſont pas moins orgueilleux, & la néceſſité où ſont les autres d'avoir recours à leur induſtrie, les fait traiter par ceux-ci avec le plus grand ménagement. Un taillandier eſt

tranquillement aſſis devant ſon enclume, & celui qui l'emploie eſt obligé de ſouffler le feu & de battre le fer avec un gros marteau, tandis que lui dirige l'ouvrage & ne fait que lui donner la perfection néceſſaire avec un léger marteau qu'il tient à la main. Le racommodage des outils eſt payé en grains, au tems de la moiſſon, & le prix des inſtrumens neufs eſt acquitté en volailles, ou autres proviſions. Ceux qui ont beſoin de ces ouvriers, doivent leur apporter du fer & du charbon.

Les barbiers compoſent la ſixième claſſe; ceux-ci ne peuvent manger avec ceux des claſſes ſupérieures, ni s'aſſeoir ſur des chaiſes; ils portent des camiſolles, eſpèce de vêtement défendu aux potiers qui les ſuivent : viennent enſuite les lavandiers, les tiſſerans, qui ſont auſſi aſtrologues; les kildoas ou faiſeurs de paniers, de vans, de lits & de chaiſes; les faiſeurs de nattes, qui n'ont pas le droit de ſe couvrir la tête; les gardes d'éléphans; les Jaggeris, qui font le ſucre, & enfin les poddas qui forment le dernier ordre du peuple : jamais les ouvriers d'une claſſe ne paſſent dans une autre; le fils embraſſe le métier du père & la fille ne ſe marie qu'à un homme de ſa tribu.

Il y a une partie aſſez ſingulière de la nation, qui forme un corps ſéparé : ce ſont les *gueux*, dont jadis les ancêtres, pour leurs mauvaiſes actions, ont été réduits par les ſouverains de Ceylan au dernier degré de l'abjection & du mépris. Ces gens, dit-on, étaient

des chaſſeurs obligés par état de fournir de venaiſon la table du roi : un jour ils préſentèrent, au lieu de gibier, de la chair humaine à ce prince, qui, l'ayant trouvée excellente, exigea qu'on lui en ſervit continuellement de pareille ; le crime fut découvert, & le roi en eut une telle horreur, que, ne trouvant pas que la mort fût un châtiment aſſez terrible pour punir ce forfait, ordonna que tous ceux qui exerçaient alors cette profeſſion ſeraient de génération en génération condamnés à demander l'aumône pour ſubſiſter, privés de tout commerce avec les autres citoyens, incapables de poſſéder des biens, & à perpétuité regardés comme des infâmes : depuis ce tems, ces malheureux mendient dans les villes & dans les campagnes. Ils ſe bâtiſſent des cabanes ſous des arbres, dans des lieux peu fréquentés, & ſont exempts de tous droits. Les hommes portent leurs bagages & leurs alimens au bout d'un bâton : les femmes danſent & exécutent mille tours de ſoupleſſe en demandant l'aumône ; ce qu'elles font avec tant d'importunité, que pour s'en délivrer, on eſt obligé de leur ſacrifier quelques pièces de monnoie. Comme les gueux ſont condamnés à donner à tous les Chingulais les mêmes titres que ceux-ci donnent au roi, ils ſont prodigues d'éloges, & n'appellent les hommes qu'alteſſe & majeſté, les femmes que reine & comteſſe. Sous les plus grièves peines il eſt défendu de les maltraiter ; mais, comme on ſe croirait ſouillé ſi l'on avait été touché par aucun d'eux,

on prend le parti de leur accorder promptement leur demande afin de les éloigner. Enfin, ces vagabons ſont dans une telle exécration chez ce peuple, qu'on ne leur permet pas de puiſer de l'eau dans aucun puits, & qu'ils n'ont que la rivière pour étancher leur ſoif: d'ailleurs on prétend qu'ils pouſſent la diſſolution juſqu'à ſe mêler indiſtinctement, comme des bêtes, avec leurs mères ou leurs filles. Lorſque, pour de grands crimes, le roi condamne au dernier ſupplice les premiers de la nation, il abandonne leurs femmes & leurs filles aux gueux, & ces infortunées ont une ſi furieuſe horreur pour ce genre de punition, qu'elles préférent d'être précipitées dans la rivière.

Le gouvernement de la nation eſt entre les mains de deux juges ſuprêmes, qui ſe nomment Adigars; c'eſt à leur tribunal qu'on appelle de tous les jugemens des gouverneurs particuliers des villes & des provinces, qui ont ſous eux d'autres juges, répandus dans les bourgs & dans les villages; en ſuppoſant qu'on ſe croit léſé par les déciſions de ces différens juges & des Adigars, on peut en appeller au prince même, & on le fait en ſe proſternant devant lui, lorſqu'il ſort de ſon palais: mais cette voie eſt ſouvent dangereuſe; il arrive que ce monarque de mauvaiſe humeur, fait prendre le plaignant, le fait fouetter & jetter en priſon, ſans s'informer de ſon affaire, ni du ſujet qui le force à l'importuner. Les premiers juges ſont ordinairement les chefs de l'armée, les autres commandent

ſous eux un certain nombre de ſoldats.

Lorſque les grands ſeigneurs du pays ſont auprès du roi, on leur donne le titre d'Ouſſai qui peut revenir à celui de Meſſire : lorſqu'ils ſont éloignés de la cour, on leur accorde ſeulement ceux de Sibatta & de Dishoudren qui revient à ſeigneurie ou excellence ; ils ne marchent jamais ſans s'appuyer ſur un écuyer : l'Adigar eſt toujours précédé d'un officier qui fait claquer un fouet, pour avertir le peuple de ſe ranger : ces favoris du prince ſont d'autant plus portés à ſe culbuter les uns & les autres, qu'ordinairement celui qui écraſe ſon rival, obtient la confiſcation de ſes biens.

La véritable force du royaume conſiſte moins dans le nombre des ſoldats que le roi tient ſous ſes drapeaux, que dans les fortifications qu'il a reçues de la nature. Le pays eſt hériſſé par-tout de montagnes eſcarpées, dont les ouvertures ſont aiſées à garder : des barrières d'épines ferment toutes les avenues qui conduiſent aux villes, aux bourgs, à toutes les grandes routes & au chemins de traverſe ; ce ſont des portes artiſtement faites, armées de pointes de trois & quatre pouces, qui ſe lèvent & s'abbaiſſent pour laiſſer paſſer les voyageurs ; c'eſt là qu'on fait une garde exacte, & qu'on ne peut paſſer ſans être muni d'un eſpèce de ſceau qui porte l'empreinte de la profeſſion du porteur : ſi c'eſt un ſoldat, le ſceau porte la figure d'un homme armé avec une pique ſur ſon épaule : ſi c'eſt un laboureur, ſon ſceau repréſente un homme portant

deux ſacs aux deux bouts d'un bâton : ſi c'eſt un blanc, l'homme a l'épée au coté & le chapeau ſur la tête.

Les ſoldats ſont répandus dans tout le pays, & ſe ſuccédent ordinairement de père en fils ſans être enrôlés ; ils n'ont point de paie, mais ils jouiſſent du revenu de certaines terres qu'on leur ôte quand ils manquent à leur devoir, ou lorſqu'ils ſe retirent du ſervice ; alternativement ils viennent à la cour pour la garde du prince. L'épée, la pique, l'arc, les flèches & de bons fuſils ſont leurs armes ordinaires. Au lieu de tentes, ils ſe ſervent de feuilles de talipot, qu'ils étendent ſur des pieux, qu'ils trouvent ſous leurs mains dans quelque partie de l'iſle que ce ſoit. Les Chingulais ignorent l'art de livrer bataille en raze campagne : leur façon de combattre conſiſte à dreſſer des embuſcades à l'ennemi, à defendre les défilés, à fuire, à ſe cacher, à revenir & à ſans ceſſe eſcarmoucher. S'ils n'ont pu conſerver leurs côtes, parce qu'elles ſont trop découvertes, au moins ont-ils juſqu'à préſent empêché les Portugais & les Hollandais de s'établir dans l'intérieur du pays. Les guerres qu'ils ont ſoutenues contre ces deux nations les ont agguerris, & ils ont maintenant quelque idée de notre diſcipline militaire.



CHAPITRE III.

Essai sur l'histoire de quelques Rois de Ceylan.

LE peu de lumière que les voyageurs nous ont donné, touchant les rois de cette Isle, ne nous permettra pas d'étendre nos recherches plus loin que le tems des premiers établissemens des Portugais sur ces côtes. Mara Ragu, roi de Ceylan, avait trois fils légitimes, & un fils naturel, nommé Darma : la mère de ce dernier était du nombre de ces femmes, destinées à divertir le prince par des danses & des tours de souplesse. Darma se distingua dans les armées par sa valeur; son affabilité lui obtint l'affection des soldats, & sous son drapeau, ils battirent plusieurs fois les Portugais, qui employaient tous leurs efforts pour se rendre maîtres de l'intérieur du pays. Darma, général des troupes, résolut de se placer sur le trône, & se fit reconnaître roi, après avoir fait périr la famille royale. Lorsqu'il eut usurpé la couronne, li s'attacha à repousser les Portugais, & il les chassa de tous les forts, excepté celui de Columbo : pendant ce tems, le roi de Candi refusait de reconnaître l'usurpateur, qui fut empoisonné ou par les siens ou par les émissaires de ce prince. On voit par ce peu de

mots, que Darma n'était point de la classe des barbiers, comme le prétendent les auteurs Portugais. Après la mort de Darma, les Chingulais firent un traité avec les Européens, & consentirent à payer un tribut au roi de Portugal.

Pendant cette paix, les Portugais firent divers établissemens sur les côtes de l'Isle, & vécurent en bonne intelligence avec les Insulaires, ils contractèrent avec eux plusieurs mariages, & ne les génèrent en aucune façon dans l'exercice de leur idolâtrie. La confiance était si grande alors entre les deux nations, que le roi de Candi envoya au fort Columbo le fils de son premier ministre pour y être élevé. Ce jeune seigneur, nommé Firmala-Denna-Suni-Ada, y reçut le baptême, & partit ensuite pour Goa, où le gouverneur Emmanuel Souza eut soin de son éducation; il avait été son parrein, & lui avait donné le nom de Don Juan d'Autriche. Le nouveau chrétien fit des progrès dans les sciences, & sur-tout dans l'art militaire : il succéda à son père dans la place de premier ministre, & devint favori du Roi de Candi. Ce prince étant mort, Dom Juan s'empara de la couronne, fit mourir tous les Portugais qui étaient dans Candi, & déclara la guerre à ceux qui occupaient la côte. Les Portugais de leur côté se défendirent vaillamment, ils prétendaient élever sur le trône Catherine, fille du roi défunt, qui était chrétienne, & ils avaient décidé de la marier à Pierre Lope de

de Sora, gouverneur de Malaca : Lope conduisit une forte armée dans l'isle, & s'approcha de Candi, dont le nouveau roi se retira aussi-tôt, pour gagner les montagnes. Ce fut de cet asyle qu'il harcela continuellement les Portugais, & que les ayant attirés hors de la ville, il les défit totalement en 1590; Lope resta sur le champ de bataille. Don Juan rentra triomphant dans Candi, il épousa Catherine qui n'avait pas plus de dix ans, & régna depuis glorieusement. Ce roi Chingulais fut pendant son règne l'ennemi irréconciliable des Portugais, il les attaqua sans cesse, & les réduisit à se renfermer dans leurs forts. Il employa les mains de ses ennemis prisonniers à élever un superbe palais, & à bâtir des temples à ses idoles.

En 1595, les Portugais, sous la conduite de Jerôme d'Oviedo, firent diverses tentatives pour s'emparer de Candi, ils ne purent réussir. Ils conspirèrent inutilement en 1602 contre la vie de don Juan. Ce prince mourut en 1605, & sa mort fut le terme des malheurs des Portugais, qui reprirent leur première supériorité dans le pays.

Les établissemens des Portugais dans l'isle de Ceylan, excitèrent la cupidité des Hollandais, qui se persuadèrent que s'ils pouvaient chasser leurs ennemis de cette conquête, elle deviendrait pour eux une source inépuisable de richesses. Après diverses tentatives en différentes occasions, & un siége de sept mois en 1556, ils se rendirent enfin

maîtres de Columbo, & ſucceſſivement de toutes les fortes places de la côte.

CHAPITRE IV.

Caractère, mœurs & uſages des Chingulais.

AVANT de parler des peuples qui habitent maintenant l'iſle de Ceylan, il eſt néceſſaire de donner une idée de ſes anciens habitans.

Pline, Diodore de Sicile & pluſieurs anciens géographes appellaient cette iſle *Trapobane*. « Ces Inſulaires, diſent Pline & Diodore, » vivent au-delà de cent ans ; ils ſont hauts » de quatre coudées, d'une légèreté ſans égale » & d'une force au-deſſus de l'ordinaire. On » ne voit aucun poil ſur leur corps, excepté la » barbe, les paupières & les ſourcils ; au » reſte ils ſont bien proportionnés : leur langue » eſt ſéparée en ſa racine, de façon qu'ils » peuvent répondre à deux perſonnes à la » fois, & imiter ſingulièrement le ramage » des oiſeaux. Leur principale occupation eſt » l'agriculture, leur amuſement eſt la pêche, » ſur-tout celle des tortues. Ils tirent de certaines cannes un fruit qu'ils pilent, après » l'avoir arroſé d'eau chaude, & ils en font » un pain aſſez bon. On ne les voit manger » que d'une ſeule ſorte de mets à la fois.

» Leur roi s'habille comme le dieu Bacchus, & le reſte du peuple à l'Arabeſque :

» leurs habits sont tissus du poil des cannes
» qui croissent dans le pays, & que ces insu-
» laires teignent en pourpre, couleur qu'ils
» savent tirer de leurs huîtres. Ils cultivent
» plusieurs sciences, & sur-tout l'astrologie.
» Leur alphabet est composé de vingt-huit
» lettres, & ils tracent leurs lignes de haut
» en bas, comme à la Chine. Ordinairement
» on les trouve en société de quatre cents,
» parmi lesquels les femmes sont communes,
» & les enfans élevés en commun. Un usage
» établi décidait du sort de ces jeunes créa-
» tures : on les plaçait sur le corps de certains
» oiseaux domestiques, qui prenaient leur
» vol aussi-tôt : si l'enfant ne s'effrayait pas, il
» était conservé ; s'il marquait la plus légère
» crainte, on le précipitait dans la mer. La
» pointe du jour était l'instant de leur réveil ;
» le coucher du soleil, celui de leur repos.
» Dans leur navigation, ils s'éloignent peu
» des côtes. Ils ne consultent point les étoi-
» les ; mais ils ont des oiseaux, qui étant lâ-
» chés, leur apprennent le chemin qu'ils doi-
» vent tenir pour gagner la terre. Eux-mê-
» mes, ils règlent la durée de leur vie ; &,
» lorsqu'ils ont passé le terme qu'ils se sont
» prescrit, ils s'endorment paisiblement sur
» des herbes d'une vertu singulière, & ce som-
» meil est celui de la mort.

» On trouve dans cette isle de l'or, de l'ar-
» gent, des diamans & des perles. Il y a cinq
» cents habitations, & entr'autres Palesimon-
» de, qui est comme la ville capitale.

» Ces insulaires élisent leur roi, qui doit » être vieux, sans enfans, & de mœurs irré- » prochables. Ils choisissent en même-tems » trente citoyens pour lui servir de conseil- » lers. Aucun homme ne peut être mis à » mort qu'il ne soit condamné à la pluralité » des voix : cependant il a le droit d'appeller » au peuple de son jugement ; alors on nom- » me soixante des anciens pour revoir le pro- » cès, & s'ils reconnaissent l'accusé pour in- » nocent, les juges qui l'ont condamné sont » punis de mort. Une loi leur permet de faire » périr leur roi, s'il se rend coupable envers » la nation : mais dans le cas où cela arrive- » rait, aucun sujet n'oserait lui porter le pre- » mier coup, & dans une chasse générale, on » l'abandonnerait aux bêtes féroces. Ce peu- » ple adore Hercule, & chante des hymnes » en l'honneur du Soleil. »

Telle est en substance la description que Pline & Diodore de Sicile nous donnent des mœurs des anciens habitans de l'isle de Ceylan, que les meilleurs auteurs décident être la fameuse Trapobane : on n'en reconnaîtra aucune trace dans les usages de leurs descendans. On distingue dans l'isle deux sortes d'habitans, les uns sont nommés Wadas, qui pourraient bien tirer leur origine de ce peuple dont nous venons de parler ; ils sont répandus dans plusieurs provinces, vivent dans les forêts, & se conduisent par des loix particulières : une partie est soumise au roi de Candi ; l'autre est indépendante, & ne se nourrit que de ce qu'elle

tue à la chasse. On trouve ordinairement ces sauvages sur le bord des rivières, où ils passent la nuit à l'abri de quelqu'arbre, avec cette seule précaution qu'ils placent autour d'eux des feuillages, afin d'être avertis par le bruit de l'approche des bêtes féroces.

La nation principale est celle des Chingulais: on prétend avec assez peu d'apparence, qu'ils sont venus de la Chine : le voyageur Knox contredit ce sentiment, mais il n'est pas plus heureux à les supposer sortis des Malabares : en général ils ressemblent moins aux négres de l'Afrique qu'à de véritables Européens. Quoi qu'il en soit, les Chingulais sont bien faits, & même beaucoup mieux proportionnés que les autres Indiens ; ils sont très-intelligens, graves, agiles & plein d'adresse; mais trompeurs, présomptueux & menteurs. Le larcin est un crime presqu'inconnu parmi eux, & pour lequel ils ont de l'horreur ; quoiqu'adonnés à la débauche, ils n'en ont pas moins de respect pour la chasteté : la sobriété leur est naturelle, la douceur est leur vertu favorite ; & en général, on ne trouve rien de barbare dans leurs usages. Ceux qui habitent les montagnes sont plus francs, mais moins affables envers les étrangers, que leurs compatriotes qui demeurent dans les plaines & dans les vallées.

L'habillement Chingulais est composé d'un morceau de toile qui entoure les reins, d'une camisolle plissée au poignet & sur l'épaule, & d'un bonnet avec des hautes oreilles : un coutelas & un couteau sont leurs armes ordinaires.

Les femmes ſont couvertes d'une camiſolle parſemée de fleurs rouges ou blanches, plus longue ou plus courte ſelon leur qualité: un morceau d'étoffe de ſoie forme leur coëffure, & elles ont divers ornemens à leurs oreilles, autour du col, des bras & de la ceinture; leur figure eſt aſſez agréable, elles ſont chaſtes, ne craignent point de s'entretenir avec les hommes & ſont laborieuſes.

Les nobles portent deux camiſolles, l'une ſur l'autre, la premiere eſt blanche, la ſeconde rayée, & ſoutenue par une ceinture bleue ou rouge, dans laquelle paſſe un couteau dont le manche eſt travaillé ſoit en or, ſoit en argent, & le fourreau chargé de cizelure; ils ne ſortent jamais qu'avec une canne peinte à la main, & ſe font ſuivre par un valet, qui eſt nud-tête, & qui tient la bourſe où l'on met les feuilles de bétel. Les femmes de ces nobles ſont entièrement couvertes de bijoux, de bracelets, de bagues, tant aux pieds qu'aux mains; c'eſt en quoi conſiſte le luxe des Chingulais, qui n'épargnent rien pour parer leurs épouſes, qui, non plus qu'eux, ne ſe ſervent jamais de chauſſure, parce que cette diſtinction eſt réſervée au ſouverain.



CHAPITRE V.

Religion des Chingulais.

L'IDOLATRIE eſt la religion des Chingulais, ils rendent des adorations à pluſieurs dieux, ſous différens noms ; mais ils reconnaiſſent un Dieu ſuprême, qu'ils appellent Oſſa, Polla, Maups ; c'eſt-à-dire, en leur langue, le créateur du ciel & de la terre ; & les autres divinités ne ſont que les lieutenans de ce dieu par excellence, qui les envoie ſur la terre pour exécuter ſes ordres. Ce ſont, diſent les Chingulais, les ames des gens de bien, qui étant morts dans la pratique de la vertu, ſont parvenus au rang des dieux inférieurs ; chacune de ces divinités a ſon emploi ; l'une préſide à l'agriculture, une autre à la navigation, celle-ci donne la richeſſe, cette autre la ſanté, &c. & toutes ſont repréſentées d'une façon monſtrueuſe : une autre divinité du premier ordre & qu'ils nomment Buddou, eſt toujours conſtamment occupée à ſauver les ames.

Ce Buddou mena autrefois une vie très-ſainte & très-pénitente ; il vécut nombre d'années parmi les Chingulais, &, ſuivant une ſupputation qui pourrait bien n'être pas exacte, Ribeyro (hiſtoire de Ceylan) a trouvé qu'il vivait vers l'an quarante de l'ére chrétienne,

& ſuppoſe qu'il n'y a pas de difficulté à croire qu'il fût le même que ſaint Thomas ; mais il ſerait plus naturel de prendre Buddou pour Fo & Xéquia.

Buddou, ſelon les Chingulais, eſt deſcendu ſouvent ſur la terre, depuis qu'il eſt dieu, & s'eſt montré quelquefois ſous un grand arbre, nommé Bogaha, qui par cette raiſon eſt un des principaux objets du culte de ces idolâtres ; lorſqu'il remonta au ciel, il laiſſa l'empreinte de ſes pieds ſur une haute montagne. Le ſoleil & la lune ont auſſi leurs adorateurs dans cette iſle : pendant que les Portugais y étaient en quelque ſorte les maîtres, un viceroi, pour porter un coup déciſif à l'idolâtrie, s'aviſa de faire brûler une dent de ſinge, que les prêtres faiſaient adorer au peuple, comme une dent de Buddou : mais la ſuperſtition trouva moyen de ſe ſauver de cet outrage, elle publia que la dent s'était échappée des mains des prophanes, & était venu ſe réfugier ſur une roſe.

Pour prouver quelle eſt la fécondité des reſſources de ces corrupteurs du peuple ignorant, il ne faut que rapporter le trait ſuivant. Le mépris qu'un roi du pays avait témoigné pour une certaine idole, avait fait déſerter ſon temple & réduit les prêtres au plus cruel état de pauvreté. Ces fourbes formèrent le projet de ſortir de leur indigence, en vengeant leur idole. Un jour que par hazard ce ſouverain entra dans la pagode de ce dieu oublié, ils le lui firent voir, les yeux étince-

lans, jettant des flammes par la bouche & le bras levé, prêt à frapper ce prince de ſon cimeterre. Le roi fut effrayé, il ſe proſterna aux pieds de l'idole, confeſſa ſon incrédulité, rendit aux moines les biens qu'il leur avait enlevés & les combla de préſens. Le peuple ſuivit l'exemple du maître, & eut depuis la plus profonde vénération pour cette terrible divinité, qui eſt regardée comme le dieu tutélaire du monde & en particulier de l'iſle de Ceylan; c'eſt le grand refuge des Chingulais dans toutes leurs adverſités.

On voit dans pluſieurs temples une idole qui a la tête d'un éléphant; c'eſt le Dieu de la ſageſſe, des ſciences, celui qui diſtribue les richeſſes, qui accorde la ſanté. Cette tête d'éléphant ſe trouve auſſi ſur les grands chemins, dans des niches faites exprès, ou dans des creux d'arbres. Les voyageurs y dépoſent toujours quelque choſe, & l'on ſerait tenté de croire que les monceaux de pierres qui ſe voyent aux environs, obtiennent des Chingulais quelque hommage religieux. Il eſt certain que Jacob oignit d'huile une pierre qui lui avait ſervi de chevet pendant une nuit. Les Phéniciens & les autres payens de l'antiquité eurent la ſuperſtition d'oindre des pierres, & ces pierres furent ſouvent regardées comme des eſpèces d'autels. Ce ſerait la matière d'une curieuſe diſſertation, ſi l'on pouvait parvenir à prouver comment les Chingulais ont été inſtruits de ces antiques coutumes.

Outre le ſoleil & la lune, ces inſulaires

rendent un culte aux planètes. Ils leur attribuent un pouvoir ſi étendu, que lorſque ces Géréahs (c'eſt le nom de ces divinités,) ont pris une forte affection pour quelque perſonne, il n'y a ni dieu ni diable qui puiſſe lui nuire ni l'empêcher de devenir heureux. Le culte qu'on rend à ces Géréahs conſiſte à former d'argile autant d'idoles, qu'on ſuppoſe de dieux déclarés contre ſoi : on les peint de différentes couleurs, on leur ſert à manger, on forme des danſes autour d'elles ; &, lorſque ces cérémonies nocturnes ſont achevées, on les jette avec mépris ſur les grands chemins, & les proviſions ſont livrées au pillage de la canaille ; alors on n'a plus rien à redouter.

Quoi qu'il en ſoit de toutes ces ſuperſtitions, il eſt certain que les Chingulais ne regardent point leurs idoles comme des dieux réels, mais comme les repréſentations des dieux & des hommes qu'ils adorent & qu'ils honorent: quelques-uns prétendent que la vertu céleſte deſcend dans l'idole pendant qu'ils la prient, & qu'elle s'y établit pour entendre leurs demandes ; malgré cette idée, il n'eſt point d'inſulaire qui, étant mécontent de ſes dieux, ne les traite avec ignominie.

Tout le pays eſt rempli d'un nombre conſidérable d'idoles : chaque province a les ſiennes, qui ſont inconnues dans les autres diſtricts. On y voit des temples magnifiques bâtis en pierres de taille, ornés de figures & d'un travail exquis. Il n'eſt pas aiſé de décider qui a conſtruit ces ſuperbes édifices,

dont les naturels de l'isle ignorent l'origine, & qu'ils ne sont pas capables de relever, lorsque le tems ou d'autres accidens les ont fait écrouler; des mains plus habiles les ont certainement édifiés. Les pagodes de Buddou ont la forme d'un colombier quarré & à double étage; on y trouve par-tout des statues d'argent, de cuivre & de différens métaux. Des armes de toutes sortes de formes couvrent les murs en dehors: Buddou est le dieu de la paix, & par cette raison on ne voit point d'armes dans ses temples; des hommes, vétus de jaunes, y sont seuls représentés. Chaque temple a ses terres, qui fournissent à ses desservans toutes les provisions nécessaires à leur entretien.

Les prêtres Chingulais sont divisés en trois ordres; le premier est celui des Tirinanxes, qui sont les prêtres de Buddou, dont les temples se nomment Ochars: leur principal couvent est dans la ville de Digliby, & l'on ne reçoit dans cette communauté que les personnes de la plus haute naissance & du savoir le plus distingué. Rarement s'en trouve-t-il plus de trois ou quatre, qui, par la faveur du roi, parviennent à la dignité de Tirinanxes; ils jouissent d'un revenu immense, & sont les chefs de tous les autres, qui sont appellés Gonnis: ils portent un habit jaune plissé autour des reins avec une ceinture de fil, leur tête est rasée, & jamais ils ne la couvrent; ils tiennent à la main un éventail rond, pour se garantir de l'ardeur du soleil. Le roi & le

peuple respectent extraordinairement ces prêtres, & se courbent devant eux, comme devant les idoles; ils ne saluent personne. « Partout où ils vont, dit Knox, on étend sur un » siège une natte & un linge blanc dessus » pour s'asseoir, ce qui est un honneur qu'on » ne fait qu'au roi. » Il leur est défendu de travailler, de se marier, & même de toucher aucune femme. Ils ne doivent manger de la viande qu'une fois le jour, encore n'est-ce qu'à condition qu'ils ne l'apprêtent pas, qu'ils n'ayent pas ordonné de tuer l'animal, & n'ayent pas consenti à sa mort. Ils peuvent cependant se marier, en abjurant l'ordre; & pour lors ils n'ont d'autre cérémonie à observer que celle de jetter leur habit dans la rivière, & de se laver la tête & le corps.

La superstition livre une grande partie des richesses du peuple entre les mains des Gonnis. Lorsque quelqu'un pense à quitter sa mauvaise vie, il envoie chercher un de ces prêtres, qui vient en cérémonie sous un dais porté par quatre hommes: le converti lui prépare un grand festin, & lui fait des présens proportionnés à ses facultés. Le Gonnis reste chez lui un jour ou deux, & pendant ce tems il chante un cantique, tiré d'un livre de la religion, dont il fait ensuite l'explication aux assistans: plus les libéralités sont considérables, plus les prières sont efficaces.

Le second ordre des prêtres est celui de Koppahs; ils portent, même dans leurs cérémonies, les habits ordinaires de la nation;

ſeulement alors ils doivent ſe laver & changer de linge, avant que de préſenter le riz bouilli à leurs idoles. Leurs temples ſe nomment Deovels, ils ſont peu riches, & ceux qui les deſſervent ſont obligés de cultiver la terre pour vivre, & tenus de payer les charges de l'état.

Les Jaddèſes forment le troiſième ordre : ce ſont les prêtres des eſprits, mais dont les pagodes ne jouiſſent d'aucuns revenus. Un homme dévot bâtit à ſes dépens un temple ou une chapelle, il en eſt le Jaddèſe ou le Prêtre. Il fait peindre ſur les murailles des hallebardes, des épées, des fléches, des boucliers, des images. . . . . ces ſortes de maiſons s'appellent ordinairement *Jacco*, qui veut dire, *maiſon du diable*, (Jacco ou Jacca eſt le démon ;) ces temples ſont aſſez peu reſpectés du peuple, & les Jaddèſes n'y ſont employés qu'à offrir des ſacrifices au malin eſprit; non que les Chingulais l'adorent, mais parce qu'ils le craignent, & qu'ils ſont perſuadés qu'ils détourneront par des offrandes les maux qu'il leur prépare. Il eſt étonnant juſqu'à quel point ces inſulaires ſont frappés de la peur du diable : écoutons le récit de Knox ſur ce ſujet : « J'ai vu ſouvent, dit-il, » des hommes & des femmes ſi étrangement » poſſédés, qu'on ne pouvait s'empêcher de » reconnaître que leurs agitations venaient » d'une cauſe ſurnaturelle. Dans cet état, les » uns fuyaient au milieu des bois, en pouſſant » des cris, ou plutôt des hurlemens, d'autres de-

» meuraient muets & tremblans, faisant des » contorsions, ou parlant comme des fous, » sans aucunes liaisons dans leurs discours; » quelques-uns en guérissent; d'autres en » meurent. Je puis affirmer que souvent le » diable crie la nuit d'une voie intelligible, » qui ressemble à l'aboyement d'un chien, » je l'ai moi-même entendu : les habitans du » pays remarquent, & j'ai fait la même ob- » servation, qu'immédiatement avant qu'on » l'entende, où bientôt après le roi fait mourir » quelqu'un. Les raisons qu'on a de croire que » c'est la voix du diable sont celles-ci, 1°. » qu'il n'y a point de créature dans l'isle dont » la voix ressemble à celle qu'on entend; 2°. » qu'on l'entend souvent dans un lieu d'où elle » part tout d'un coup, pour aller se faire en- » tendre dans un autre lieu plus éloigné & » plus vîte qu'un oiseau ne peut voler; 3°. » que les chiens même tremblent à ce funeste » bruit; enfin que c'est l'opinion de tout le » monde. » C'est un homme d'honneur, & reconnu pour tel par les personnes les plus respectables, c'est un protestant qui s'explique ainsi; & qui, saisi de crainte, ainsi que toute une nation, plongée dans la sombre horreur du paganisme, a jugé trop légérement.

Malgré toutes leurs extravagances, les Chingulais croyent la résurrection des corps, l'immortalité de l'ame, & des récompenses & des punitions dans une autre vie.

CHAPITRE VI.

Cérémonies, fêtes, processions & usages superstitieux des Chingulais.

Les prières des Chingulais ne s'adressent pas directement à l'Etre suprême, mais à ses lieutenans ; & quand ceux-ci ne leur sont pas favorables, ils vont faire leurs demandes au grand Démon. Ce mauvais génie fait sa demeure dans une forêt ; il est servi par des hommes habillés en diables, qui portent des sonnettes aux jambes, & lui sacrifient des viandes apprêtées, ou un coq rouge, avec des cérémonies particulières, des danses remplies de postures ridicules, & des chants extravagans & inintelligibles.

La grande fête des esprits est la cérémonie la plus remarquable du culte de ces insulaires ; elle consiste en une procession à leur honneur. Le Tirinauxé ou grand pontife porte un bâton peint & orné de fleurs, devant lequel tout le peuple se prosterne à genoux, en lui présentant une offrande ; ensuite il met ce bâton sur son épaule & se couvre la bouche d'un voile, dans la crainte que son haleine ne le souille ; le pontife monte alors sur un éléphant, entièrement couvert d'une toile blanche, & se promène ainsi par toute la ville. Cinquante éléphans, ornés de sonnet-

tes, ouvrent la marche; des hommes traveſtis en géans les ſuivent, précédés par des tambours, des eſpèces de trompes, des danſeurs qui font mille tours, & des femmes qui ſe deſtinent au ſervice des pagodes. On voit paraître l'éléphant qui porte le Tirinauxé avec ſon bâton myſtérieux; il repréſente le créateur du ciel & de la terre; un autre prêtre le garantit des ardeurs du ſoleil avec un éventail; deux éléphans ſont à ſes côtés, ils ſont montés par deux prêtres qui repréſentent deux divinités différentes: des femmes à pied entourent ces dieux, & ne ceſſent de les éventer pendant la proceſſion. Des milliers de dévots, marchant trois à trois, terminent ce brillant cortége: ce jour-là toutes les maiſons ſont ornées de feuillages, de feſtons & de banderolles; des lampes ſont placées au milieu de ces ornemens, & brûlent le jour & la nuit. Pendant cette fête toutes les pagodes ſont ouvertes, & les idoles expoſées à la vénération des inſulaires. Cette cérémonie dure environ quinze jours, & commence à la nouvelle lune; deux ou trois jours avant ſon plein, on porte tous les palanquins devant les idoles pour leur faire honneur. Il y a dans ces palanquins un pot d'argent, rempli d'eau de rivière, & cette eau qui paſſe pour bénite, eſt conſervée avec reſpect dans les maiſons juſqu'à l'année ſuivante.

Dans le mois de novembre, les Chingulais célèbrent une autre fête, pendant la nuit de la pleine lune; cette cérémonie conſiſte à planter

planter des arbres devant les pagodes, & à les orner de lampes jusqu'au faîte du bâtiment.

Nous avons parlé dans le chapitre précédent de ces têtes d'éléphans, qui se trouvent dans des creux ou dans des niches sur les grands chemins, & au fond des forêts ; on y rencontre aussi des figures de Buddou, qui sont d'argent, de cuivre, d'argille ou de pierre : à la pleine & à la nouvelle lune de chaque mois, les dévots y viennent offrir des vivres ; mais la grande fête de cette divinité tombe dans le mois de mars. C'est alors qu'on va faire des pélérinages à deux endroits célèbres dans les légendes Chingulaises ; l'un est la fameuse montagne connue des Européens, sous le nom de Pic-d'Adam, dont nous aurons encore occasion de parler dans la suite, & sur laquelle Buddou imprima son pied : l'autre, cet arbre sous lequel il se reposa, & qui vint exprès s'y planter pour jouir de l'honneur de le couvrir de ses branches. Quiconque peut faire un de ces pélérinages acquiert un degré de mérite, qu'il ne pourrait obtenir par toutes les bonnes œuvres ; tel est l'objet des sermons de tous les prêtres établis autour de ces endroits sacrés, pour autoriser les rêveries & les prétendus miracles opérés sur les dévots pélerins, par les vertus que Buddou a communiqué au rocher & à l'arbre.

Les femmes Chingulaises ont une très-grande dévotion au dieu Buddou ; les plus qualifiées de la nation, ne manquent pas de tems à autres de promener sur leurs mains & cou-

verte d'un voile une image de Buddou, dans toutes les maisons de leur connaissance, en disant : « Nous vous demandons l'aumône » pour le Buddou & pour lui faire un sacri- » fice. » Elles recueillent ordinairement de l'huile pour ses lampes, du riz pour ses sacrifices, de l'argent ou du coton filé. C'est au nom de ce dieu, dont ils présentent l'image, que les pauvres demandent l'aumône.

Lorsque les Chingulais sont malades, ils offrent au malin esprit un coq rouge, que le Jaddèse ne manque pas de consacrer avec certaines cérémonies; mais qu'il se garde bien de sacrifier, parce qu'il les vend sitôt qu'il en a rassemblé un bon nombre. Quand ils doutent si c'est un de leurs dieux ou le diable qui est cause de l'état de langueur où ils se trouvent, ils forment un arc de la première branche d'arbre qu'ils rencontrent, sur la corde duquel ils suspendent un petit instrument semblable à des cizeaux. Le suppliant tient l'arc par les deux bouts, & prononce distinctement tous les noms des dieux ou des démons; & au nom de l'auteur de la maladie, les cizeaux tournent, quelque effort qu'on fasse pour les retenir. Des sacrifices appaisent sa colère.

Quelquefois le Jaddèse veut consulter ses dieux; pour lors il se couvre des armes qui sont suspendues dans la pagode qu'il sert, & bientôt il paraît tomber en extase; c'est le moment favorable pour lui faire des demandes & pour en recevoir des réponses; ses paroles sont regardées comme autant d'oracles, &

ſont auſſi reſpectées du peuple que ſi elles étaient ſorties de la bouche du dieu.

Si, après avoir employé tous les remèdes connus, un malade n'en reçoit aucun ſoulagement, « on forme, dit Ribeyro, avec de la » terre la figure du malade à demi-relief & » on la poſe ſur une planche. Alors on fait ap- » peller tous les parens & tous les amis de la » maiſon de l'un & de l'autre ſexe, & on leur » prépare un grand feſtin ; ſur les neuf heures » du ſoir tous les convives ſe trouvent autour » du logis. Après le repas on ſe rend dans un » lieu préparé pour cela : tous ſe mettent en » rond & laiſſent un eſpace vuide au milieu ; » on allume des flambeaux, on bat du tambour, » on fait un grand bruit avec divers inſtru- » mens pendant une heure ; enſuite une jeune » fille, qu'on prétend devoir être vierge, va » danſer au milieu du cercle, pendant que » les aſſiſtans mêlent leurs voix au bruit des » tambours . . . Après quelques tours, elle ſe » laiſſe tomber, jettant l'écume par la bouche » & ayant les yeux étincelans ; c'eſt alors qu'un » de la troupe ſe détache pour lui faire plu- » ſieurs queſtions, & la prier de ne pas per- » mettre que le malade meure, de vouloir » bien accepter les fruits qu'il lui offre de ſa » part, & de lui enſeigner quelque remède » contre ſon mal . . . La fille poſſédée pro- » nonce l'arrêt du malade, qui meurt ſou- » vent contre la prédiction de l'oracle pré- » tendu. Si on ſe plaint d'avoir été trompé, » la fille répond que c'eſt qu'on a mal entendu ;

» quelquefois ne ſachant que répondre, la
» fille dit qu'elle ne peut parler, parce qu'il
» y a dans la compagnie quelqu'un qu'elle
» déſigne & qui eſt ſon ennemi. On prie po-
» liment la perſonne de ſe retirer; alors le
» démon ne manque pas de répondre. Ceci
» fait, on le remercie, & on lui préſente à
» manger au pied d'un arbre qui lui a été pré-
» cédemment conſacré. » Il n'eſt pas permis de toucher à cette offrande qu'on a ſoin de couronner de fleurs.

Telle eſt l'inconſéquence de ces idolâtres, que, croyant fermement que Dieu, indépendamment de tout événement, a prédeſtiné l'homme au bonheur ou au malheur, ils ne laiſſent pas de lui faire des prières, à l'effet de changer cet ordre qu'ils ſoutiennent immuable : au reſte, leurs ſuperſtitions portent ſur les moindres choſes; s'ils éternuent, c'eſt un ſigne fâcheux, qui les détourne d'entreprendre un voyage ou une affaire. Lorſqu'ils ſortent de leurs maiſons, ils obſervent ſoigneuſement tout ce qui ſe préſente à eux; ſi c'eſt une femme groſſe ou un homme blanc, cela paſſe pour un excellent augure; ſi au contraire, ils apperçoivent un vieillard ou une perſonne qui ait quelque difformité, c'eſt le plus dangereux pronoſtic. On dit que les Chingulais charment les ſerpens : il eſt vrai qu'ils les apprivoiſent; & ce que quelques-uns regardent comme l'effet de la magie, peut bien venir d'une cauſe fort naturelle & de la connaiſſance de quelque ſimple, ainſi que ce

qu'on rapporte au ſujet des crocodiles qu'ils ſavent endormir, & contre la morſure deſquels ils ont des préſervatifs. Pour guérir certaines coliques violentes & fort communes dans ces pays chauds, ils couchent le malade ſur le dos, lui appuient la main ſur le creux de l'eſtomac, & marmotent une prière : la prière achevée, la douleur ceſſe & l'affligé eſt guéri. Il guérirait de même indépendamment de la prière, qui, ſans doute, n'eſt qu'une fourberie.

CHAPITRE VII.

Mariages & funérailles des Chingulais.

ON ſe reſſouvient qu'il n'eſt pas permis aux Chingulais de s'allier à d'autres femmes qu'à celles de leurs claſſes : ce ſont les parens qui déterminent le mariage : lorſqu'ils ſont d'accord, il eſt cenſé fait. Le garçon envoie à ſa future épouſe les préſens & les habits de noces, & l'on prend un jour pour achever la cérémonie. Le fiancé accompagné de ſes amis va trouver ſa fiancée ; ils ſe mettent à table & mangent dans le même plat, pour marquer l'égalité qui doit être entre mari & femme. Quelquefois ils ſe lient les pouces enſemble, & vont ainſi ſe coucher ; le lendemain les deux époux vont prendre poſſeſſion de leur maiſon, la femme marche la première, le mari la ſuit.

Il y a ſouvent d'autres cérémonies obſer-

vées dans le mariage : l'homme tient un bout de la toile qui enveloppe la femme, & la met autour de ses reins, tandis qu'elle tient l'autre bout : on leur verse dans cet état de l'eau sur le corps & le mariage est fait.

Le divorce est permis suivant les loix de Ceylan. Quand deux époux cessent de s'accorder, ils peuvent se séparer : le mari rend à sa femme ce qu'il en a reçu, & il est permis à cette dernière de prendre un autre mari, lorsque celui-ci choisit une autre épouse. Les enfans se partagent, les garçons suivent le père, les filles vont avec la mère.

Il est assez ordinaire de voir dans cette isle des hommes & des femmes se marier quatre ou cinq fois, & se séparer de même. Les Chingulais ne peuvent avoir qu'une femme, mais il arrive souvent qu'une femme a deux maris, qui sont les deux frères, & que les enfans reconnaissent également pour pères. Lorsqu'une femme s'est enfin fixée, elle doit garder à son époux une fidélité inviolable. L'adultère est puni de mort, & l'époux qui trouve sa femme avec un galand, est en droit de les tuer tous deux ; cependant en certaines occasions, les Chingulais permettent à leurs épouses d'accorder les droits de l'hymen à leurs amis ou à quelques grands seigneurs ; & lorsque cela leur arrive, elles en sont plus glorieuses : mais la plus grande insulte qu'on puisse faire à une femme, c'est de lui dire qu'elle a couché avec un homme d'une classe inférieure. Lorsque le tems des infirmités des femmes arrive,

elles doivent en informer toute la maison, parce qu'on serait souillé si l'on s'approchait du lieu qu'elles habitent jusqu'à ce que la maladie soit passée. C'est un usage reçu dans tous les ménages, que la femme, quelque riche qu'elle soit, apprête elle-même les viandes, & craigne de les laisser toucher aux esclaves qui la servent. En servant son mari, elle a toujours un voile sur la bouche, afin que son haleine ne puisse gâter ce qu'elle lui présente. Malgré ces devoirs qui semblent tenir de la servitude, les femmes Chingulaïses sont traitées avec beaucoup de complaisance par leurs maris. Les terres dont elles héritent ne payent rien au roi. Leur sexe est respecté jusques dans les animaux ; & par une loi qui est unique dans le monde connu, on ne paye rien pour tout ce que porte une bête femelle. Terminons ce qu'il nous est possible de recueillir sur le mariage de ces peuples, par remarquer que la femme, par respect, ne doit jamais s'asseoir devant son mari, & que les pères, maîtres suprêmes de leurs enfans, peuvent dans leur enfance, les donner, les vendre ou leur ôter la vie, lorsqu'ils en ont un trop grand nombre, ou qu'ils les prennent en aversion.

Aux erreurs de la métempsycose les Chingulais mêlent l'opinion que l'ame des méchans après avoir passé dans des animaux immondes ou méprisables, reçoivent dans l'autre vie un nouveau degré de méchanceté, qui leur attire des châtimens terribles ; & que les ames des bons, après avoir demeuré dans les corps de

quelques animaux courageux, reçoivent une double portion de plaiſirs & d'honneurs. C'eſt d'après ce principe, qu'ils enterrent avec leurs morts tout ce qui leur a appartenu, excepté les inſtrumens qui ſervent à l'agriculture. Cet uſage eſt pour les gens ordinaires, qui enterrent leurs morts ſans cérémonie, la tête à l'occident & les pieds à l'orient.

Les corps des gens de qualité ſont brûlés avec beaucoup d'appareil. Dabord on lave le mort, on le vuide, on remplit le corps de poivre & on le place dans un tronc d'arbre creuſé exprès. Il reſte dans cet état, juſqu'à ce que le roi ordonne qu'il ſoit brûlé, car ſans cette permiſſion, on n'oſerait procéder à cette dernière partie de ſes funérailles. La religion n'entre pour rien dans cette cérémonie. On dreſſe à la campagne un bûcher haut de quelques pieds, ſur lequel on place le corps, ſous une ſorte de dais, fait en arcade, & qui eſt orné de divers morceaux de toile peinte & de branches de cocotier. On y met le feu & lorſque le tout eſt conſumé, on raſſemble toutes les cendres en forme de pain de ſucre, on ſème de l'herbe autour, & cet endroit eſt entouré de fortes haies vives, pour le préſerver du ravage des animaux féroces.

Ceux qui meurent de la petite vérole ſont ſans cérémonie brûlés indiſtinctement ſur des épines.

Quelquefois après les funérailles on appelle un prêtre dans la maiſon mortuaire, qui fait quelques prières, chante des hymnes & aſſure

ensuite, suivant la qualité des présens qu'il reçoit, que l'ame du mort est très-heureuse. Le deuil dure environ trois jours, pendant lesquels les hommes témoignent leurs regrets par des soupirs & les femmes par des cris: elles ont leurs cheveux épars sur les épaules, &, avec un bruit véritablement épouvantable elles ne cessent matin & soir de raconter les vertus du défunt.

CHAPITRE VIII.

Loix, sermens, supplices, & sciences des Chingulais.

S'il s'élève entre les Chingulais quelque dispute qui soit embarrassée & d'une discussion difficile, elle doit se terminer par l'épreuve ou par le serment. On jure devant les Dieux, & souvent dans les temples, & dans les occasions extraordinaires l'épreuve se fait par l'huile bouillante. Empruntons du judicieux Knox la description de ce dernier usage, dans la crainte d'en altérer le sens: « Les Chingulais, dit-il, ne jurent ainsi que dans les » affaires de grande conséquence, comme » lorsqu'ils ont des procès pour leurs terres, » & qu'il n'y a point de témoins. Ils doivent » chacun avoir une permission écrite & signée » du gouverneur. Après cela ils se lavent le » corps & la tête, qui est une cérémonie de

» leur religion ; on les resserre tous les deux
» pendant toute la nuit, dans une maison où
» il y a garde, & on leur enveloppe la main
» droite d'un linge qui est cacheté, de peur
» qu'ils ne se servent de quelque charme pour
» endurcir leurs doigts. Le lendemain on les
» fait sortir, on leur met du linge blanc, &
» ils se purifient, comme des gens qui vont pa-
» raître devant Dieu. On attache à leur poi-
» gnet la feuille sur laquelle est écrite la per-
» mission du gouverneur, & ensuite ils se
» rendent sous le *Boghaah*, ou arbre-Dieu,
» (c'est l'arbre consacré à Buddou,) où s'as-
» semblent tous les officiers de la province
» avec un grand concours de peuple. On ap-
» porte sur le lieu des noix de coco, dont on
» tire l'huile à la vue de tout le monde, afin
» qu'on voie qu'il n'y a point de fourberie.
» Il y a aussi là auprès une chaudière pleine
» de fiente de vache & d'eau, qui bouillent.
» L'huile & la fiente bouillant à gros bouillons,
» ils prennent une feuille de noix de coco,
» qu'ils trempent dans l'huile, afin que tous
» les spectateurs voient qu'elle est chaude.
» Toute l'assemblée étant persuadée qu'elle
» est bouillante, les deux parties viennent
» des deux côtés de la chaudière & disent,
» l'un : *Le Dieu du ciel & de la terre est témoin*
» *que je n'ai pas fait ce dont je suis accusé* ; ou
» bien, *les quatre Dieux sont témoins que telle*
» *ou telle chose en dispute m'appartient* ; l'autre
» jure tout le contraire. L'accusateur jure tou-
» jours le premier, l'accusé tâche d'établir

» après lui son innocence ou son droit . . .
» Après cela on ôte les linges dont leurs mains
» étaient enveloppées. Le premier qui a juré
» répète les paroles du serment, trempe en
» même tems deux doigts dans l'huile bouil-
» lante, & en jette jusqu'à trois fois hors de
» la chaudière . . . Ensuite il en fait autant à
» la fiente de vache qui bout . . . L'accusé fait
» la même chose. Enfin on leur réenveloppe les
» mains, & on les garde tous deux en prison
» jusqu'au lendemain : alors on regarde leurs
» mains, & on leur frotte le bout des doigts
» avec un linge, pour voir s'ils se pelent ; ce-
» lui dont le doigt se pèle le premier est censé
» parjure (on ne dit pas si les doigts de l'ac-
» cusateur & de l'accusé ne se pèlent pas quel-
» quefois également en même tems,) on lui
» impose une grosse amende au profit du roi,
» & on l'oblige de donner satisfaction à son
» adversaire. »

Les débiteurs sont traités fort cruellement dans l'isle de Ceylan. D'abord on leur donne des gardes ; s'ils refusent de payer, on leur charge sur le dos une grosse pierre qu'ils sont obligés de porter jusqu'à ce qu'ils ayent satisfait à la dette, & ce poids est augmenté jusqu'à son entière extinction. Quelquefois le créancier est assez barbare pour mettre des épines entre les jambes de son débiteur.

Lorsque, malgré tous ces tourmens, le créancier ne peut rien arracher de son débiteur, il lui déclare qu'il est dans la disposition de s'empoisonner, s'il ne le paye. Cette ruse

est sans doute le comble de la méchanceté ; car si celui qui menace passe aux effets & s'empoisonne, le débiteur est jugé homicide de son créancier, & doit donner sa vie pour la sienne.

Les Chingulais ont des livres de religion, de médecine, d'astronomie & de magie : les gonnis écrivent seuls sur tout ce qui regarde le culte. Les autres prêtres sont astrologues & astronomes : ils instruisent le peuple de l'instant où la vieille année finit, & de celui où doit précisément commencer celle qui suivra : ce sont eux qui indiquent le tems propice pour se laver la tête, suivant la connaissance qu'on leur donne de la minute de la naissance. Ils prédisent par l'aspect des étoiles comment se terminera une maladie, ce qui arrivera aux enfans nouveaux-nés ; & avec la même effronterie, ils annoncent dans tous les cas, ce qu'un homme doit craindre ou espérer, pendant le cours de sa vie.

L'année Chingulaise commence à la nouvelle lune de mars, soit le 27, le 28 ou le 29, selon que ces insulaires croyent devoir le régler pour la faire quadrer au cours du soleil ; elle est de trois cens soixante-cinq jours, divisée en douze mois, & les mois en semaines : le jour est partagé en trente parties, qu'ils nomment *Paies*, & qu'ils commencent par le lever du soleil, & la nuit qui succéde aussi-tôt le coucher de cet astre est divisée également. Une certaine fleur leur sert à déterminer le tems ; l'usage leur a appris qu'elle s'ouvre constamment sept *paies* avant la nuit.

Pour découvrir les voleurs, les Chingulais se servent d'une espèce de baguette divinatoire, dont Knox dit avoir vu des effets singuliers; mais son récit ne peut donner de poids à des extravagances qui répugnent à la saine raison. Il nous suffit de dire que trompés par des fourbes, faibles, puisqu'ils sont hommes, & d'autant plus crédules qu'ils sont plus ignorans, ils sont susceptibles de toutes les folles impressions qui prennent leur source dans l'impertinente curiosité de connaître l'avenir, & de pénétrer ce qui doit être caché aux hommes.

Les grands criminels sont condamnés quelquefois à périr sous les pieds des éléphans: cet animal déchire le coupable avec des dents postiches, d'un fer aigu à trois tranchans, qu'on ajoute aux siennes, qui sont coupées par le bout pour les faire croître.



CHAPITRE IX.

Riz, arbres, oiseaux, singes & animaux particuliers qui se trouvent dans l'isle de Ceylan.

LE riz est la nourriture ordinaire des Chingulais : il n'a rien de remarquable que l'industrie avec laquelle les habitans le cultivent. On sait que la culture du riz exige beaucoup d'eau ; c'est pour cette raison que ces insulaires ont pratiqué des réservoirs depuis le sommet des plus hautes montagnes, d'espace en espace, jusqu'aux approches des plaines. Ces montagnes sont applanies en forme d'amphithéatre, dont les siéges ont depuis trois jusqu'à huit pieds de largeur, les uns plus hauts, les autres plus bas, à proportion que la colline a plus ou moins de roideur. Dans le besoin qu'on peut avoir d'eau, on ouvre ces réservoirs, qui arrosent tous les détours de la montagne où il y a des plants de riz, & portent ainsi par-tout la fécondité.

Entre les arbres que produit cette isle, on remarque sur-tout le talipot. Il est fort droit, & ses feuilles sont d'une telle grandeur qu'une seule peut couvrir quinze ou vingt hommes & les défendre de la pluie. On s'en sert pour former des toits aux maisons, pour faire des tentes à l'armée, & à mille autres usages : cet arbre ne porte du fruit que l'année de sa mort.

Il pousse alors de grandes branches chargées de fleurs jaunes, qui répandent une odeur très-forte, & se changent en un fruit rond & dur, de la grosseur de nos cerises. On ne manque pas de couper cet arbre, lorsqu'il commence à pousser des boutons, & on y trouve une sorte de moëlle, qui, réduite en farine, sert à faire des gâteaux d'un assez bon goût.

Le ketule est un arbre moins haut, mais aussi droit que le cocotier. Sa propriété est de donner chaque jour jusqu'à douze pintes d'une liqueur douce, saine & fort agréable, dont les insulaires, en la faisant bouillir, tirent une espèce de cassonade noire, qu'avec un peu d'industrie ils rendraient aussi blanche que le sucre, & égale en bonté.

L'arbre le plus intéressant de cette isle, est celui qui porte la canelle. On le nomme gorunda-gouhah. Il croît indifféremment dans les bois, & est fort peu estimé des Chingulais; c'est pourtant cet arbre qui leur a procuré tant d'ennemis, qui a attiré les Portugais sur leurs côtes, qui y a appellé les Hollandais, enfin qui a causé tant de guerres & fait répandre tant de sang. Sa grandeur est médiocre, son écorce est la canelle, qui paraît blanche sur le tronc, mais qui, enlevée & séchée au soleil, devient brune. On fait bouillir son fruit dans l'eau, pour en tirer une huile, qui devient aussi dure & aussi blanche que le suif.

L'isle produit une quantité prodigieuse d'autres arbres, communs dans les Indes : ses forêts sont remplies de simples excellens, &

d'herbes médicinales dont le peuple connaît les propriétés. Outre les légumes particulièrs au pays, toutes celles qu'on y apporte d'Europe y réussissent parfaitement; on y trouve des vaches, des buffles, des cochons, des chèvres, des daims, des liévres, des chiens, des zackals, des singes, des tigres, des ours, des sangliers, des éléphans, des lions, des chevaux & des ânes. Il y a quelques perroquets verds, beaucoup d'oiseaux aquatiques, & d'autres qui ne cessent de faire entendre leur ramage dans les bois. On y voit des serpens de plusieurs sortes, des alligators. Les richesses de ces insulaires consistent en bois d'ébene & autres propres à bâtir, en mine de plomb, dents d'éléphans, tumeric, musc, coton, cire, huile, riz, sel, poivre, canelle & miel sauvage; mais, renfermés dans leurs terres & presque toujours en guerre avec les Hollandais, qui sont maîtres des côtes, ils ont peu de moyens pour étendre leur commerce. Ils ont quelques rubis, des saphirs & quelques yeux de chat. Le fer & le cryſtal sont assez communs dans l'isle, & les habitans font d'assez bon acier de leur fer.

Fin de la description de l'isle de Ceylan.



ISLES

ISLES
DE LA SONDE.

Ces Isles sont ainsi appellées du détroit de la Sonde, qui se trouve entre Sumatra & Java; elles sont situées en-deçà & au-delà de l'équateur, à l'occident des Moluques, & s'étendent entre le cent douzième & le cent trente-quatrième degré de longitude : les plus considérables de ces Isles sont Java, Sumatra & Borneo, dont, avec quelque étendue, nous allons donner la description.

ISLE DE JAVA.

CHAPITRE PREMIER.

Description géographique de l'isle de Java.

L'isle que nous nommons ordinairement Java, & quelquefois la grande Java, pour la distinguer d'une autre isle qui n'en est pas éloignée, & qui s'appelle la petite Java ou *Bali*, est située à l'est quart de sud-est

de celle de Sumatra. On s'eſt long-tems imaginé que c'était une partie du continent méridional, qu'on nomme autrement terre auſtrale inconnue, ou terre de feu. L'ancien voyageur Marco Polo prétend que ſon circuit eſt de trois cents lieues : d'autres obſervateurs, non moins dignes d'être crus, l'ont fait commencer par les ſept degrés de hauteur du ſud, & lui ont donné cent cinquante lieues d'étendue en longueur, ſans ſe croire certains de ſa largeur. Nos meilleurs géographes modernes la placent entre cent vingt-trois & cent trente-quatre degrés de longitude, & entre ſix & neuf degrés de latitude du ſud.

Pour mettre quelque ordre dans la deſcription ſommaire de cette iſle, il eſt néceſſaire de la parcourir depuis la pointe orientale juſqu'à celle qui regarde l'occident.

Lorſque les Hollandais abordèrent pour la première fois à Java, ils trouvèrent Balambuan, ville célèbre & revêtue de bonnes murailles, qui ſoutenait un ſiége contre le roi de Paſſaruan. Cette ville, ſituée à l'extrêmité orientale de l'iſle, fait face à l'iſle de Bali, dont elle n'eſt ſéparée que par un détroit, qui n'a pas plus d'une demi-lieue de large, appellé le détroit de Balambuan.

On trouve à dix lieues de cette ville, celle de Panarucan, qui a un excellent port. Il s'y fait un grand commerce d'eſclaves & de poivre long. Dix mille inſulaires y périrent en 1586, par l'éruption d'une grande montagne ardente, qui n'eſt pas éloignée de la ville, &

qui la couvrit entièrement de cendres & de pierres. La fumée effroyable qui sortit de ce volcan obscurcit le soleil pendant trois jours.

Passaruan est à environ six lieues de Panarucan. Une belle rivière traverse cette ville, dont le roi, comme nous venons de le voir, assiégeait en 1597 la ville de Balambuan. La cause de cette guerre est trop singulière pour n'être pas rapportée. Quoique le roi de Passaruan fût idolâtre, il n'avait pas laissé d'obtenir en mariage la fille du roi de Balambuan, qui avait embrassé le mahométisme. Le père de cette princesse envoya à son gendre sa nouvelle épouse, avec un cortège nombreux; mais le roi de Passaruan n'ayant pu la forcer à quitter sa religion, après avoir consommé le mariage, la massacra, & avec elle tous les officiers de sa suite. Après ce crime, il assembla son armée & fut mettre le siége devant Balambuan.

En suivant la route que nous nous sommes prescrite, on trouve un peu plus à l'ouest la ville de Joartan, & plus loin Gertici, dont le roi est tellement respecté des rois ses voisins, qu'ils ne lui parlent jamais que les mains jointes. Surbaia & Cidaio sont sur la même côte. Dix lieues plus au nord-nord-ouest, on rencontre Tubaon, qu'on regarde comme la plus considérable ville de toute l'isle. Les Hollandais, dans leur second voyage à Java, eurent occasion d'y faire quelque séjour, & nous ont laissé une relation fort étendue de la cour du roi de ce pays.

Il fit l'honneur aux Hollandais de venir les voir ſur le rivage, où ils avaient dreſſé quelques tentes en débarquant : il était aſſis dans un petit château couvert, qui était placé ſur le dos d'un éléphant. Un pourpoint de velours noir à grandes manches compoſait tout ſon habillement : ſa ſuite était nombreuſe, & ſes gardes étaient armés de fuſils & de javelines à double pointes de fer. Après les premiers complimens, le roi invita ces nouveaux venus à le ſuivre dans ſon palais. Ils remarquèrent à l'entrée un aſſez grand nombre d'éléphans d'une beauté extraordinaire ; celui que montait ordinairement le prince ſe ſervait d'une épée avec autant de dextérité que le ſoldat le mieux exercé. Lorſque ſon maître prononçait une ſentence de mort, il ſaiſiſſait le criminel, le foulait aux pieds juſqu'à ce qu'il eût rendu le dernier ſoupir, & prenant le cadavre, qu'il jettait ſur ſon dos avec ſa trompe, il venait le poſter à ſes pieds.

On fit voir aux étrangers tous les appartemens du palais. Dans le premier était tout le bagage du roi, dans de grandes caiſſes ; ce bagage le ſuit dans ſes promenades comme dans ſes voyages. Ils traverſerent enſuite l'appartement des coqs de joûte : ils ſont dans des cages ſéparées, à la vue les uns des autres, ce qui les rend ſi vifs, qu'étant lâchés, ils ſe battent avec un acharnement inconcevable ; delà ils ſe rendirent à l'appartement des perroquets, puis à celui des chiens, à celui des canards, & enfin à celui de ſes femmes légi-

times, & à ceux de ſes concubines. Ce monarque avait quatre femmes légitimes, qui lui avaient donné ſix fils & deux filles, environ trois cents concubines, & plus de mille eſclaves pour les ſervir.

Reprenons notre route de l'orient à l'occident. A cinq lieues au nord-oueſt de Tubaon, eſt la ville de Caïaon, qui a ſon roi particulier. Cinq lieues plus loin eſt Japara, qui a un bon port, & dont le ſouverain eſt puiſſant ſur mer & ſur terre. En parcourant encore vingt-cinq lieues on trouve la ville de Matazan, réſidence d'un monarque qui eſt comme l'empereur de tous les rois de l'iſle, qui jadis les a tous fait trembler, mais dont l'autorité eſt entièrement anéantie. On rencontre encore pluſieurs villes juſqu'aux iſles qui traverſent le golphe de Jacatra; * enfin, on arrive devant Bantam, ville ſpacieuſe & commerçante, dont le port reçoit les plus grands vaiſſeaux.

(*) C'eſt ſur le terrein de l'ancienne ville de Jacatra, que les Hollandais ont bâti la fameuſe ville de Batavia: ſa ſituation eſt à ſix degrés dix minutes de latitude méridionale, au côté ſeptentrional de l'iſle de Java, dans une plaine unie, mais baſſe, qui a la mer au nord & de grandes forêts, avec de hautes montagnes au ſud. On trouve dans cette ville des Chinois, des Malays, des Amboiniens, des Javanois, des Macaſſars, des Mardyekres, des Hollandais, des Portugais, des Français. Il s'y fait un commerce immenſe, & c'eſt la métropole de tous les établiſſemens des Hollandais aux Indes.

Cette ville est bâtie au pied d'une haute montagne, dans un pays plat, à la distance d'environ vingt-cinq lieues de Sumatra ; elle a environ trois milles dans sa longueur : ses édifices sont de bois & de cannes, & par conséquent fort légers, mais ornés, chez les seigneurs, de sculptures & de vernis qui leur donnent de l'éclat : dans presque toutes les maisons on voit une grande chambre de briques, dont l'unique usage est de mettre les meubles à couvert, en cas d'incendie. Bantam est arrosé par quantité de petits ruisseaux, qui communiquent d'un quartier à l'autre : trois rues traversent la ville dans sa totalité ; toutes trois commencent devant le palais du prince ; l'une va droit à la mer, la seconde à la porte qui donne sur la campagne, & la troisième à celle qui regarde la montagne. Mais ce qui mérite une attention particulière dans Bantam, ce sont trois grandes places, où chaque jour se tient le marché public, autant pour le commerce que pour les nécessités de la vie. Nous suivrons avec exactitude le voyageur de qui nous empruntons cette relation.

« Le marché le plus considérable, qui est » du côté oriental de la ville, & qui s'ouvre » dès la pointe du jour, est, dit-il, le rendez- » vous d'une infinité de marchands, Portu- » gais, Arabes, Turcs, Chinois, Quillins, » Péguans, Malays, Bengalois, Guzarates, » Malabares, Abyssins, & de toutes les ré- » gions des Indes. Cette assemblée dure jus- » qu'à neuf heures du matin ; c'est dans la

» même place qu'on voit la grande Mosquée
» de Bantam, environnée d'une palissade. On
» trouve en chemin quantité de femmes, qui
» se tiennent assises avec des sacs & une me-
» sure nommée *Gantan*, qui contient environ
» trois livres de poivre, pour attendre les
» paysans qui apportent cette denrée au mar-
» ché : elles sont fort entendues dans ce com-
» merce ; mais les Chinois, encore plus fins,
» vont au-devant des paysans, & s'efforcent
» d'acheter en gros toute leur charge : on
» trouve d'autres femmes dans l'enceinte de
» la palissade, qui vendent du bétel, de l'arecca,
» des melons d'eau, des bananes, & plus
» loin plusieurs autres encore, qui vendent des
» pâtisseries chaudes ; d'un autre côté de la
» place, on vend diverses espèces d'armes,
» telles que des pierriers de fonte, des poi-
» gnards, des pointes de javelots, des couteaux,
» & d'autres instrumens de fer ; ce sont les
» hommes qui se mêlent exclusivement de ce
» commerce. Ensuite on trouve le lieu où se
» vend le sandal blanc & jaune, & sucessive-
» ment, dans des lieux séparés, du sucre, du
» miel & des confitures ; des fèves noires,
» rouges, jaunes, vertes, grises ; de l'ail &
» des oignons. Devant ce dernier marché se
» promènent ceux qui ont des toiles & d'au-
» tres marchandises à vendre en gros : là sont
» aussi ceux qui assurent les vaisseaux & les
» autres entreprises de commerce : à droite
» du même lieu, est le marché aux poules,
» où se vendent en même-tems les cabris, les

» canards, les pigeons, les perroquets & quan-
» tité d'autres volailles. Ici le chemin se di-
» vise en trois, dont l'un conduit aux bouti-
» ques des Chinois, l'autre au marché aux
» herbes, & le troisième à la boucherie : dans
» la première on trouve à main droite, des
» jouailliers, la plûpart Coracons ou Ara-
» bes, qui présentent aux passans des rubis,
» des hyacinthes & d'autres pierreries, & à
» main gauche, des Bengalois qui étalent
» toutes sortes de métaux & de merceries :
» plus loin on arrive aux boutiques des Chi-
» nois, qui offrent des soies de toutes les cou-
» leurs ; des étoffes précieuses, telles que des
» damas, des velours, des satins, des draps
» dor, du fil dor, des porcelaines & mille for-
» tes de bijoux, dont il y a deux rues entières
» garnies des deux côtés : par le second che-
» min, on trouve d'abord, à droite, des bou-
» tiques d'émaux, & à gauche le marché au
» linge pour les hommes, ensuite est le mar-
» ché au linge pour les femmes, dans l'en-
» ceinte duquel il est défendu aux hommes
» d'entrer, sous peine d'une grosse amende :
» un peu plus loin on arrive au marché aux
» herbes & aux fruits, qui s'étend jusqu'au
» bout des places, & en retournant on trouve
» la poissonnerie ; un peu au-delà est la bou-
» cherie à main gauche, où l'on vend sur-tout
» beaucoup de grosses viandes, telles que le
» bœuf & le buffle ; plus loin encore est le
» marché aux épiceries & aux drogues, où
» les boutiques ne sont tenues que par des

» femmes ; enſuite on trouve, à main droite, » le marché au riz, d'où l'on revient par le » même chemin à la grande place, où les » marchands s'aſſemblent, & qui leur ſert de » bourſe.

» La ſeconde place, qui ſe nomme place » royale ou *Pacebam*, eſt vis-à-vis du palais » du roi ; ce marché commence après l'autre, » & dure ordinairement juſqu'à midi, ou » même juſqu'à la fin du jour. Après midi il » ſe tient un autre marché dans la troiſième » place, qui appartient au quartier des Chinois ; » elle eſt auſſi pour les denrées, & les Chi- » nois en tirent beaucoup de profit. »

C'eſt à l'extrémité de ces marchés que ſe trouve la ville Chinoiſe, c'eſt-à-dire, le quartier qu'habitent les Chinois, & qui n'eſt ſéparé de Bantam que par une grande rivière : cette ville eſt bâtie preſqu'entièrement de briques, entremêlées de cannes qui ſe croiſent : les maiſons en ſont quarrées & plates au ſommet.



CHAPITRE II.

Loix, gouvernement, juſtice, police, mœurs & caractère des habitans de Bantam.

LE roi de Bantam eſt deſpotique & l'on doit le regarder comme le plus puiſſant prince de l'iſle de Java, depuis que les différens monarques du pays ont ceſſé de reconnaître la ſuprématie de l'empereur de Mataran ; c'eſt pendant la nuit & à la clarté de la lune que ſe tient le conſeil d'état, lorſqu'il eſt queſtion de prendre les plus importantes réſolutions. Ce conſeil s'aſſemble ſous un grand arbre, & doit être compoſé de cinq cents perſonnes au moins ; mais ces ſortes d'aſſemblées ne ſe tiennent que dans le cas où il faut impoſer de nouveaux droits, ou faire quelque levée de deniers. Quand le pays eſt menacé de la guerre, ou que le roi veut la porter chez ſes voiſins, les principaux officiers militaires ſont appellés au conſeil, au nombre de trois cents : après les délibérations, ce ſont eux que le monarque charge d'en preſſer l'exécution, en leur accordant à chacun une ſuprême autorité ſur une partie du peuple, qui leur doit rendre une obéiſſance aveugle.

Les Javanois ont le teint brun; ils ſont grands, robuſtes & bien proportionnés, le viſage plat, les joues larges & élevées, de grandes paupieres, de petits yeux, peu de

barbe, les cheveux longs, & tenant à honneur de laiſſer croître leurs ongles. Ils ſont naturellement ſoumis & reſpectueux envers leurs ſupérieurs : la crainte même de la mort ne peut les détourner d'exécuter les ordres qui leur ſont donnés; toutes ces qualités les rendent bons ſoldats, & d'une intrépidité qui affronte aiſément les plus grands périls : cependant ils ſont mauvais canonniers & ſe ſervent mal du fuſil; leurs armes ſont de longues javelines, des poignards, des ſabres & des coutelas. Leurs boucliers ſont de bois ou de cuir étendu ſur un cercle : leurs cottes-d'armes ſont compoſées de pluſieurs plaques de fer liées avec des anneaux ; leurs poignards ſont d'une excellente trempe, ils les portent à la ceinture ; un enfant de cinq ou ſix ans en reçoit quelque fois un du roi, avec le droit de le porter, & c'eſt un grand honneur.

Toute la milice du pays ne reçoit point de ſolde, mais tant que dure la guerre, on lui fournit des habits, des armes, du riz & du poiſſon. La plûpart de ces ſoldats ſont attachés aux grands ſeigneurs & aux perſonnes riches, qui leur donnent le logement & la nouriture. C'eſt dans ce grand nombre d'eſclaves que conſiſtent la puiſſance & le faſte de la nobleſſe de Java. Il en réſulte que ces ſoldats, toujours ſous la main de leurs maîtres, ſont faciles à conduire, à raſſembler ſous le drapeaux & à déſarmer. Leurs plus grands exploits ſe réduiſent à des invaſions ſubites & à des coups de main.

La ville de Bantam eſt diviſée en pluſieurs quartiers, dont chacun a ſon commandant ou ſon inſpecteur. Chaque quartier eſt ſéparé par des portes qui ſe ferment régulièrement le ſoir à une certaine heure. A chacune de ces portes on voit un très-gros tambour, avec un maillet ſuſpendu auprès, pour donner l'allarme, en cas de déſordre. Il y en a auſſi un à la porte de la grande moſquée qui ne ſert que dans les occaſions de la plus grande importance, & au ſon duquel, en peu d'heures, il s'aſſemble plus de dix mille hommes armés. Tous les citoyens ont auſſi des tambours ou des baſſins de cuivre, qui rendent à peu près le ſon de nos cloches, mais ils ne s'en ſervent que pour leur muſique ou pour les proclamations. A chaque coin des rues on trouve des ſentinelles, qui font la garde la plus exacte; le ſoir venu, on ſerre dans certains lieux deſtinés pour cela, tous les bateaux qui ſervent dans la ville, les portes ſe ferment, & perſonne ne doit plus ſortir de ſa maiſon, ſans un beſoin extrême. Un uſage aſſez ſingulier, c'eſt que ſi le feu prend à quelque bâtiment, les femmes ſeules ſont obligées de l'éteindre, tandis que les hommes ſe tiennent ſous les armes, pour écarter les voleurs.

La juſtice ſe rend ſommairement à Bantam & avec intégrité. Les magiſtrats s'aſſemblent à cet effet tous les ſoirs au palais. Ce tribunal n'admet ni avocat ni procureur; chacun vient plaider lui-même ſa cauſe, qui bientôt

éclaircie eſt auſſi-tôt jugée. Les criminels condamnés à mort ſont attachés à un poteau & poignardés dans cet état. C'eſt l'unique ſupplice. Un étranger coupable de quelque meurtre peut ſe racheter pour une ſomme d'argent qu'il paye au maître ou à la famille du mort. On s'apperçoit facilement que cette reſtriction n'a été faite que dans la vue de favoriſer le commerce.

Les inſulaires de Java ſont naturellement portés au larcin & à la vengeance. Ils ſont quérelleurs, & quoique grands & robuſtes, ils ont la lâcheté de ſaiſir l'avantage du tems & du lieu pour fondre ſur leur adverſaire & l'aſſaſſiner, ſans lui permettre de ſe reconnaître. Comme le meurtrier ſait qu'il ne peut éviter de périr par les mains des parens du mort, ſon déſeſpoir & la certitude du châtiment produiſent un effet bien étrange. Celui qui a tué ſon ennemi dans un combat s'abandonne à toute ſa fureur; il perce à droite, à gauche tout ce qui ſe préſente, ſans épargner les enfans ni les femmes, juſqu'à ce qu'arrêté par la populace, il ſoit livré à la juſtice; mais il arrive rarement qu'on le ſaiſiſſe en vie : ceux qui l'attaquent, dans la crainte d'être eux-mêmes poignardés, ne manquent pas de le faire tomber ſous leurs coups. D'ailleurs celui qui veut ſe venger ne redoute pas de ſe préſenter au fer de ſon adverſaire, pour pouvoir lui porter un coup mortel, & preſque toujours les deux combattans reſtent ſur la place.

Un Javanois eſt toujours dans la crainte : incapable de pardonner une offenſe, il ſait qu'elle ne lui ſera pas pardonnée ; c'eſt ce qui, la nuit comme le jour, l'engage à ne prendre aucun moment de repos, ſans avoir ſes armes près de lui. Les liens du ſang, ceux de l'amitié ſont de faibles motifs pour éloigner cette défiance mutuelle qui forme le caractère de la nation. Un frère ne recevra jamais ſon frère, ſans être armé de ſon poignard & trois ou quatre javelines à portée de lui. Les ſeigneurs ont toujours dans l'avant-cour de leurs maiſons pluſieurs pierriers. Ils ont l'uſage de certains tuyaux, à travers leſquels ils ſoufflent des flèches empoiſonnées, dont les bleſſures ſont preſque toujours mortelles.

Il ſemble que l'orgueil ſoit le compagnon de la pareſſe : un ſeigneur de Java, mol, lâche, efféminé, n'en veut paraître qu'avec plus de faſte dans les occaſions. Lorſqu'il doit ſe rendre à la cour, il fait toujours porter devant lui pluſieurs javelines, & une épée dont le fourreau eſt rouge & noir. A cette marque tout le peuple de l'un & de l'autre ſexe doit ſe retirer le long des maiſons & ſe mettre à genoux juſqu'à ce que le cortège ſoit paſſé. Pour peu qu'un Javanois ſoit riche, il ne marche jamais dans la ville, ſans ſe faire accompagner par un grand nombre de domeſtiques : l'un tient la boëte où eſt renfermé le bétel, l'autre un pot de chambre, & pluſieurs un grand paraſol. Ce ſerait alors une infamie d'avoir des ſandales, la vanité exige qu'on

marche pieds nuds. Le maître porte dans sa main un mouchoir brodé d'or, & sur sa tête un turban de Bengale, dont la toile est de la plus grande finesse. Ses épaules sont couvertes d'un petit manteau de velours ou de drap, & il n'oublie jamais son poignard, qui pend à sa ceinture.

Il y a derrière la ville de Bantam, au pied d'une montagne, qui s'appelle Gonon-besar, un district qui produit une très-grande quantité de poivre; c'est là que se trouve une colonie d'hommes paisibles & laborieux, venue de l'extrêmité orientale de l'isle. Ces colons, qui suivent à quelques égards les principes des Bramines & ne touchent jamais à la chair des animaux, font leur principale occupation de l'agriculture, & profitent de la paresse de leurs concitoyens pour s'enrichir & pour mener une vie aisée & vraiment philosophique; ce sont eux qui fournissent à la capitale la plus grande partie du poivre qui s'y débite & les fruits qui s'y consomment.

On nomme captifs du roi une certaine portion d'habitans, qui s'attachent aussi à cultiver la terre & qui prennent à ferme les domaines de la couronne & ceux des seigneurs. Esclaves pendant la durée de leur bail, ils redeviennent libres aussi-tôt qu'ils en ont rempli les conditions. Outre ces fermes les gens riches ont des métairies, où ils tiennent un grand nombre d'esclaves qui leur apportent du poivre, du riz, des noix de cocos, de la volaille & des chèvres. Quelquefois ces es-

claves prennent une partie de ces terres à ferme, mais presque toujours ils en sont les dupes, parce que quelqu'accident qui survienne, il faut que le maître soit payé. Ils aiment mieux travailler à la journée, six jours pour le maître & six autres jours pour fournir à leur subsistance & à celle de leur famille. S'ils se rendent coupables de quelqu'infidélité, leur punition est de porter à leur col pendant le reste de leur vie une grosse chaîne ou une lourde pièce de bois. Les femmes ne sont pas exemptes de travailler; ce sont elles qui doivent débiter certaines denrées dans les marchés: le reste du tems elles filent & fabriquent des étoffes. Un esclave est vendu au plus offrant; son prix est ordinairement de cinq *fardos*, ce qui revient à neuf livres. Les enfans des esclaves appartiennent à leurs maîtres, qui a tout droit sur eux, excepté de leur ôter la vie.



CHAPITRE

CHAPITRE III.

Religion de l'isle de Java.

LE roi de Bantam suit les erreurs du mahométisme, ainsi que les seigneurs de sa cour, & une partie des habitans des côtes. Dans leur premier voyage les Hollandais furent fort étonnés d'apprendre qu'il n'y avait pas plus de soixante ans que les Javanois avaient embrassé la religion de Mahomet & qu'ils tiraient de la Mecque & de Médine leurs plus zèlés docteurs.

Les peuples de l'intérieur de l'isle sont idolâtres, ainsi que beaucoup de ceux qui habitent les côtes orientales. Les Javanois idolâtres croient un Dieu créateur de l'univers, mais ils rendent un culte à cet être nuisible que nous nommons le Diable. Ils le prient, & l'offrande à la main ils s'adressent à lui, non pour en obtenir des faveurs, mais afin qu'il ne leur fasse point de mal. Quelques-uns mettent le soleil & la lune au rang de leurs Dieux; plusieurs poussent la superstition & la folie jusqu'à choisir pour le Dieu de leur journée la première chose qu'ils rencontrent le matin, en sortant de leur logis. On sait qu'en quelques districts ces insulaires ont une légère idée de la métempsycose, mais les voyageurs ne nous expliquent point à quelle idole par-

ticulière ils rendent des hommages, quelle eſt la forme de leurs temples & s'ils ont des bonzes, ou autres prêtres qui les entretiennent dans leur profonde ignorance. Ils rapportent ſeulement qu'ils ont quelques creux de rochers, quelques cavernes ſacrées, qui ſont l'objet de leur vénération, & dans leſquelles ils n'oſeraient pénétrer, vraiſemblablement plus par crainte du Diable que par reſpect pour lui.





CHAPITRE IV.

Mariages & funérailles des habitans de Java.

SUIVANT la loi musulmane, les Javanois mahométans peuvent avoir plusieurs femmes, & l'idolâtrie en permet la pluralité, ainsi la polygamie est en vigueur dans toute l'isle de Java; une raison de plus pour autoriser cet usage, c'est qu'il s'y trouve dix femmes pour un homme. Outre les femmes légitimes ces insulaires entretiennent un grand nombre de concubines, qui servent comme de servantes aux épouses, & forment leur suite lorsqu'elles se promènent dans la ville. Pour coucher avec

ſon maître, il faut que la concubine en obtienne la permiſſion de l'épouſe légitime, mais elle ne lui eſt jamais refuſée, & celle qui oſerait s'y oppoſer, ſe couvrirait de honte. Les enfans des concubines ne peuvent être vendus, quoique leurs mères ſoient eſclaves, ils appartiennent aux femmes légitimes ; mais ces marâtres s'en défont le plus ſouvent par le poiſon. Les enfans de l'un & de l'autre ſexe vont exactement nuds juſqu'à l'âge de neuf ou dix ans, excepté les parties naturelles qui ſont couvertes de plaques d'or & d'argent ou d'autre métal, ſelon la fortune des perſonnes; les filles y joignent des braſſelets. A l'âge de douze ans, & plutôt même, lorſqu'elles ſont formées de bonne heure, les filles ſont obligées de ſe couvrir tout le corps, & elles ne tardent pas à être mariées par leurs parens, pour les empêcher de tomber dans le libertinage auquel elles ne ſont que trop portées. Une autre raiſon ſert à précipiter cette union, ſans laquelle elles ne pourraient hériter de leurs pères. La loi de Bantam adjuge au roi les biens, la femme & les enfans d'un homme qui meurt. La dot des filles conſiſte en une certaine ſomme d'argent & pluſieurs eſclaves.

Comme l'incontinence eſt le vice dominant des Javanois de l'un & de l'autre ſexe, un ſeigneur ou un riche marchand ne manquent pas de moyens pour ſe procurer l'objet de leur paſſion. En général tous les citoyens ſont pauvres, & il n'en eſt aucun qui refuſe l'argent qu'un homme opulent veut bien lui prê-

ter, & celui-ci eſt autoriſé à ſaiſir la femme & les enfans de l'emprunteur, s'il ne s'acquitte pas au tems marqué. Cette voie épargne les ſoupirs, abrège les embarras & ne manque jamais de réuſſir.

Le jour déterminé pour les noces, la cérémonie commence par une eſpèce de proceſſion nuptiale, qui traverſe la ville, au bruit des tambours & des baſſins de cuivre, pour ſe rendre à la maiſon de la mariée; elle eſt composée des parens, des amis & de tous les voiſins du marié. Les uns portent des queues de cheval en guiſe d'étendards, les autres ſont armés & figurent diverſes ſortes de combats pendant la marche. Les filles, les femmes & les eſclaves portent les préſens de noces & les autres pièces de ménage : le marié eſt à cheval. On ſe rend de la ſorte au logis de la mariée, qui attend ſon futur à la porte, avec une cuve pleine d'eau. Si-tôt qu'elle le voit, elle s'avance deux pas, ſe met à genoux, lui lave les pieds & les eſſuye. On entre alors dans la maiſon, mais on n'y reſte que le tems néceſſaire pour faire des complimens aux parens de la future, & l'on ſe remet en marche dans le même ordre pour gagner la maiſon de l'époux, à l'exception que cette fois il eſt à pied & conduit ſon épouſe par la main. Dès que la compagnie eſt arrivée, on laiſſe ſeuls les nouveaux mariés & ce n'eſt qu'à leur retour que les réjouiſſances commencent.

Les femmes de qualité ſont étroitement renfermées, & il n'eſt pas permis même à

leurs fils de les viſiter. Elles ſortent peu, & tous les hommes qui ſe trouvent alors ſur leur route, ſans en excepter le roi, doivent ſe retirer à l'écart. Ce n'eſt qu'avec la permiſſion de leurs maris qu'elles peuvent être vues, & cette permiſſion eſt bien rarement accordée. Jour & nuit ces femmes s'amuſent à mâcher du bétel & à ſe faire grater la peau par leurs eſclaves. Il n'y a point de jour qu'elles ne prennent cinq ou ſix bains. Lorſqu'elles ſortent on ne peut guères les diſtinguer des femmes du peuple. Toutes ont le corps entièrement couvert par deux pièces d'étoffe ou de toile, l'une depuis la tête, juſqu'au deſſous du ſein, & l'autre depuis la ceinture juſqu'aux pieds.

Les voyageurs n'entrent dans aucun détail au ſujet des funérailles des Javanois; ceux qui ſont mahométans ſuivent à quelques égards les uſages des Turcs, & les Payens brûlent ou enterrent indifféremment leurs morts.



CHAPITRE V.

Religion & usages des Chinois établis dans l'Isle de Java.

DE tems immémorial les Chinois ont commercé à Java. Comme le peuple de cette isle est paresseux & qu'il a peu de génie pour le gouvernement & pour les affaires, les Chinois ont eu l'adresse d'attirer à eux la plus grande partie du commerce du pays : plusieurs s'y sont établis ; ils y possèdent des richesses immenses & ont été élevés aux plus éminentes charges.

Lorsque le Chinois arrive à Bantam, il est humble, modeste, insinuant, & capable de souffrir toutes sortes d'injures & de supporter les plus rudes travaux pour trouver le chemin de la fortune ; mais dès qu'il est naturalisé Javanois, comme il y est souvent forcé pour se dérober à la punition dûe à quelques crimes, il devient fier, insolent, paresseux, vindicatif, ainsi que ses nouveaux concitoyens.

On ne pourrait trop juger quels sont les principes de religion de ces colons. Les uns se disent de la secte des lettrés & sont purement déistes ; car il n'est pas présumable qu'ils soient athées, comme quelques auteurs les représentent. Ceux qui se distinguent le plus dans leurs pratiques religieuses,

font profession de croire qu'après la mort ils doivent passer dans d'autres corps pour être riches & honorés, s'ils ont bien vécu, & pour exercer les plus vils métiers, ou pour animer quelques bêtes méprisables, s'ils ont irrité le ciel par leurs crimes. Ils font divers sacrifices à la nouvelle lune, brûlent des figures de papier, ainsi que plusieurs sectes de la Chine, font leur prière au son d'une cloche, & ne sacrifient de victimes que dans les nécessités les plus pressantes. On les dit fort versés dans la chronologie & dans l'astronomie, mais on n'a pas remarqué qu'ils observassent aucun jour de fête; seulement ils cessent leurs travaux & se réjouissent beaucoup, lorsqu'ils jettent les fondemens d'une maison, ou quand ils entreprennent quelque affaire importante. Ils brûlent leurs morts, font des fumigations en leur honneur, & ils envoyent leurs cendres à leurs amis dans de petites urnes de porcelaine. Souvent dans ces solemnités ils donnent des spectacles & des comédies publiques, & il semble que cela fasse partie de leur culte religieux, & que par ce moyen absurde ils se flattent d'obtenir les faveurs de l'Etre suprême. Ils ont aussi des devins qu'ils consultent lorsqu'ils doivent envoyer des vaisseaux à la Chine, & sur toutes les affaires intéressantes; & quoique l'événement trompe presque toujours les oracles qu'ils rendent, leur crédit n'en est pas moins assuré, parce qu'ils rejettent le mal sur le doute ou l'indévotion des supplians. Ces four-

bes courent ſouvent comme des furieux, l'épée à la main dans la ville Chinoiſe, & menacent de mort tous ceux qui manquent de reſpect pour leurs inſpirations.

Quelle différence de ces rénégats Chinois avec ceux dont nous avons tracé le portrait au commencement de cet ouvrage! ceux-ci portent une longue robe & une caſaque pardeſſus; ils ſont efféminés & capables des actions les plus honteuſes pour s'enrichir. Ils ſont grands, robuſtes, les yeux petits & noirs, ſans poil au viſage. Comme en partant de la Chine, on ne leur permet pas d'en emmener des femmes, ils achètent des eſclaves qui leur en tiennent lieu. Lorſqu'ils s'en retournent ils vendent ces femmes, & conduiſent leurs enfans dans leur patrie. Un de ces Chinois extrêmement riche & qui avait eu ſoixante enfans de pluſieurs de ces femmes eſclaves, ſe diſpoſait à partir pour la Chine & avait déja vendu toutes ſes femmes, mais il voulait auſſi ſe débarraſſer de ſes enfans; on en inſtruiſit le roi de Bantam, qui ſecrettement fit acheter tous les enfans que ce père dénaturé faiſait mettre en vente; il en avait déja cinquante-ſix, lorſque le Chinois prêt à s'embarquer fut arrêté avec les quatre autres. En vain voulut-il excuſer ſon crime, & offrit-il de reprendre ſes enfans & de ſacrifier la moitié de ſes richeſſes pour les racheter, le roi mépriſa ſes offres; il lui dit qu'un père capable de vendre ſes enfans, ſans y avoir été forcé par l'indigence, ſerait ſans doute capable de

les tuer par avarice. Il fut jetté dans un cachot, où la crainte de mourir lui causa bientôt la mort. Le prince rendit la liberté aux enfans, & leur accorda la plus grande partie des biens du père, qui lui étaient acquis par droit de confiscation.

CHAPITRE VI.

Fêtes des Javanois.

AU défaut d'autres renseignemens sur les fêtes des Javanois, nous allons extraire des mémoires du voyageur Anglais Edmont Scot, le récit qu'il fait des cérémonies, qui en 1605 accompagnèrent la circoncision du jeune roi de Bantam, & l'hommage public que lui rendit le roi de Jacatra.

On avait élevé sur une grande place verte, qui fait face au palais du roi, un vaste & magnifique théatre, que l'on avait environné de palissades ; dans l'enfoncement paraissait une énorme figure du Diable : sur ce théatre étaient placés trois trônes, le premier plus élevé pour le jeune monarque, les deux autres plus bas pour les deux héritiers de la couronne.

C'est l'usage dans tous les royaumes de l'Inde, qui professent la religion de Mahomet, que chacun fasse un présent au roi le jour de sa circoncision. On emploie plusieurs

ſemaines pour les recevoir. Chaque jour la garde du prince, compoſée de trois cents ſoldats, venait ſe ranger aux deux côtés du théatre, tenant leurs piques hautes, & faiſant retentir l'air du ſon déſagréable de leurs inſtrumens militaires. Le premier jour de la fête toute cette milice donna le ſpectacle de l'attaque & de la défenſe de quelques châteaux de cannes, qui avaient été conſtruits à cet effet au milieu de la place.

Le matin le roi de Bantam ſe faiſait porter au théatre ſur les épaules d'un homme robuſte, dans la poſture où l'on repréſente Anchiſe ſur celles d'Enée : il montait ſur ſon trône, & tous ſes courtiſans occupaient l'enceinte fermée par la baluſtrade; alors les jeux commençaient. On vit d'abord défiler deux compagnies de mouſquetaires & de piquiers, enſuite celle de porte-boucliers, corps plus diſtingué que les deux précédens par ſes fonctions auprès du roi; un fort grand nombre d'eſclaves, portant pluſieurs ſortes d'arbres avec leurs fruits, précédèrent une longue proceſſion d'animaux de toute eſpèce; les uns vivans, les autres artificiels, mais ſi bien repréſentés, qu'ils ne paraiſſaient pas différens de la nature; ils firent place à quantité de danſeurs & de danſeuſes, & d'autres baladins qui faiſaient des tours de forces & de ſoupleſſe, & auxquelles ſuccédèrent trois cents jeunes femmes, qui portaient des préſens dans des paniers galamment ornés, avec une vieille matrône à chaque dixaine, pour les con-

tenir dans l'ordre. Ce nombre infini de personnes étant passé, on vit paraître les riches présens, tels que les turbans brodés, les étoffes d'or & d'argent, les perles & les pierreries : toutes ces richesses étaient portées par des femmes, qu'accompagnaient des esclaves, qui les garantissaient des ardeurs du Soleil avec leurs larges parasols ; parut ensuite un nombre presqu'infini de particuliers, chacun un présent à la main. Tout ce peuple, en passant devant le trône y déposait son offrande, & allait s'asseoir sur des nattes, placées aux deux côtés.

Après cette longue procession, un crieur public entra dans le corps du Diable, & cria par la bouche de cet énorme colosse, que le roi ordonnait à l'assemblée de faire silence, alors la musique se fit entendre seule, lorsqu'elle eut achevé son charivari, les piquiers donnèrent le spectacle d'un jeu de dards fort agréable, & exécuté avec beaucoup d'adresse.

Les autres jours il y eût des représentations de joncs ou petits bateaux chargés de diverses marchandises, qui parurent voguer dans un grand bassin, sans le secours d'aucun matelot. On joua aussi des espèces de comédies, tirées des anciennes chroniques de Java, & même, si nous en croyons l'auteur déja cité, prises dans l'ancien testâment, dont la communication doit leur être venue des Arabes, des Turcs, des Persans & des Chinois, mais qu'ils ont altérées par cent chimères de leur imagination.

On choisit un de ces jours pour recevoir avec plus d'éclat les présens & l'hommage du roi de Jacatra; cette foule de peuple dont nous venons de faire mention, eut ordre de se trouver à cette cérémonie, & l'on y admit tous les étrangers qui résidaient alors dans Bantam. Le roi, à l'approche du souverain de Jacatra, se leva de son trône, s'avança quelques pas au-devant de lui, reçut son hommage & l'embrassa. Entre les présens du prince tributaire, on admira un *machan* dans une cage de fer, sorte de lion qui passe pour le plus terrible de toutes les bêtes féroces. Pendant cette même journée, on vit paraître sur la place un jardin tout entier, couvert non-seulement de fleurs & de légumes, mais chargé de grands arbres : on apperçut ensuite un prodigieux étang rempli de poissons, qui nageaient dans l'eau. Toutes ces machines étaient conduites par un grand nombre d'esclaves & tirées par des bufles.

Enfin, le dernier jour de cette singulière fête, le roi fut porté au temple, sur le même échafaud où il avait assisté à tous ces spectacles, & il y fut circoncis avec un grand nombre de cérémonies bizarres. Tel est en abrégé le récit que Scot nous fait de ces divertissemens auxquels il avait assisté; il est fâcheux qu'il n'entre pas dans un plus grand détail touchant les cérémonies bizarres de la circoncision, & sur l'industrie qui devait avoir présidé à l'assemblage des ressorts qui faisaient jouer ces grandes machines. Il n'aime pas les

peuples de Java, & il dit ſeulement qu'incapables de rien produire de raiſonnable dans ce genre, ils en devaient l'invention aux Chinois établis parmi eux.

CHAPITRE VII.

Commerce & quelques productions de l'Iſle de Java.

LA fraude & l'infidélité ſont l'ame du commerce des marchands de Bantam, & cependant il eſt très-floriſſant. Il s'étend non-ſeulement dans les pays & dans les iſles voiſines, mais encore à la Chine & dans toutes les différentes parties de l'Inde, ſans y comprendre celui qu'y exercent les Portugais, les Hollandais & les Anglais, ſoit ouvertement ou par des moyens détournés. Le grand objet du commerce de cette iſle eſt le poivre que ces Inſulaires ſavent falſifier, en y mêlant du ſable & de petites pierres, qui en augmentent le poids. Le riz leur vient de Macaſſar & de Sombaia. Ils tirent leurs noix de cocos de Balambuan & autres lieux de l'iſle, ainſi que le ſel, qu'ils tranſportent eux-mêmes à Sumatra, où ils l'échangent contre de la laque, du benjoin, du coton, de l'écaille de tortue & d'autres marchandiſes. On leur apporte le ſucre, le miel & la cire de Jacatra, de Japara, de Timor & de Palimban ; le poiſſon ſec de

Bandermachen ; le fer de l'isle de Borneo ; la résine de Banica ; l'étain & le plomb de la côte de Malaca ; les étoffes & les habits de Bali & de Cambaia.

Tout ce commerce se fait par un nombre considérable de petits marchands, qui dès que leur fortune est établie, risquent à gros intérêts des sommes sur les vaisseaux des autres. Les contrats qui se font entre ces négocians, s'écrivent sur des feuilles d'arbres avec un poinçon de fer. On roule ensuite ces feuilles, ou lorsqu'on en veut faire un livre, on les met entre deux planches, qui se peuvent proprement relier avec de petites cordes. Les Javanois ont vingt lettres dans leur alphabet, & avec cette médiocre quantité de caractères, ils expriment tout ce qu'ils veulent. Ils ont emprunté ces lettres des Malays, dont ils parlent aussi la langue. On en voit quelques-uns qui étudient l'Arabe.

Ce sont les Persans qui font le commerce des pierreries & des drogues ; on les estime les plus honnêtes & les plus judicieux d'entre les marchands. Les Arabes & les Portugais trafiquent particulièrement avec les Chinois, qui sans contredit sont les plus fameux négocians de Bantam. C'est à cette nation que les Javanois doivent cette misérable petite monnoie, qui a cours dans l'isle, & il n'est pas indifférent de savoir comment elle y a été introduite. On la nomme caxas en Malays, & pitil en langue de Java ; elle n'est connue que depuis 1590.

Wontay, empereur de la Chine, ayant ſu que le nombre des caxas qui avaient été monnoyés ſous ſon prédéceſſeur, ayant été portés dans les iſles voiſines, étaient devenus très-rares parmi ſes ſujets, réſolut d'en faire fondre de ſi mauvais aloi & de ſi caſſant, que chaque année il s'en perdit beaucoup. Cette idée réuſſit & produiſit une nouvelle branche de commerce. Hommian, ſucceſſeur de Wontay, en fit fabriquer de plus mauvais encore ; c'eſt cette monnoie qui a cours à Bantam & dont les Chinois apportent une grande quantité chaque année ſur leurs vaiſſeaux, avec de la porcelaine, de la ſoie à coudre & des étoffes : en retour ils prennent laque, poivre, indigo, noix muſcades, cloux de girofles, écailles de tortue & dents d'éléphans.

Les Javanois ont quelques galères & beaucoup de petits bâtimens, nommés pirogues ; mais ils n'ont qu'une très-médiocre connaiſſance de la marine.

On trouve dans l'iſle de Java beaucoup d'éléphans, de rhinoceros & d'autres animaux, tels que bufles & ſangliers, &c., des ſinges de toute eſpèce, des chats-civette qui donnent le muſc, des poules d'Inde, des paons, des perroquets, & à peu près tous les autres oiſeaux qui ſont communs dans les autres parties de l'Aſie.

Le bétel, dont on fait une ſi grande conſommation dans ce pays, croît ſans culture dans une iſle nommée Pulo-Seveſſi, qui eſt au-delà du détroit de la Sonde. Les ananas de

de Java paſſent pour les meilleurs de l'Inde. La plante du poivre y eſt commune, s'attache & croît le long de certains gros roſeaux, appellés *Mambus*. L'arbre qui ſe nomme *Lantor* eſt d'une beauté extraordinaire ; ſes feuilles ſont de la longueur d'un homme, & ſi unies que les habitans s'en ſervent au lieu de papier. La caſſe eſt commune ; la canelle ſauvage ne l'eſt pas moins, mais elle n'eſt pas ſi bonne que celle de l'iſle de Ceylan. On y trouve auſſi du bois de ſandal rouge, & beaucoup de racines de ſerpentaire ou ſerpentine ; c'eſt un excellent préſervatif contre les fièvres chaudes & les morſures de ſerpent. Un petit animal nommé Quil ou Quirpel, qu'on élève dans les maiſons de Java pour les rats & les ſouris, a fait connaître les propriétés de la ſerpentine ; il eſt ennemi déclaré des ſerpens, & comme il en eſt ſouvent mordu, il a recours à cette racine, dont il reçoit auſſitôt ſa guériſon.

Fin de la deſcription de l'Iſle de Java.



ISLE DE SUMATRA.

CHAPITRE PREMIER.

Description géographique de l'Isle de Sumatra.

L'ISLE de Sumatra, que Maffæi croit être la Chersonèse d'or des anciens, est une grande isle de l'océan Indien, à l'occident de la presqu'isle de Malaca & de l'isle de Borneo, & séparée de celle de Java par le détroit de la Sonde; elle s'étend depuis la pointe d'Achem, à cinq degrés & demi de latitude du nord, jusqu'au détroit de la Sonde, vers cinq degrés & demi du sud, ce qui fait environ trois cents lieues communes pour sa longueur; sa largeur, qui est plus considérable au nord qu'au sud, peut être, l'un portant l'autre, de soixante-douze lieues dans cette dimension. L'intérieur du pays est occupé par de hautes montagnes; mais les parties basses de l'isle, du côté de la mer, offrent d'excellens pâturages, & des terres propres pour la culture du riz, & qui produisent abondamment tous les fruits connus dans les Indes.

Le royaume d'Achem comprend la meil-

leure & la plus grande partie de l'isle, & le reste est partagé entre cinq ou six petits rois. La ville d'Achem est située à la pointe du nord : elle jouit d'un air plus pur & plus tempéré, que les districts qui lui sont opposés. Une grande rivière baigne ses murs ; la mer n'en est éloignée que d'une demi-lieue, & elle a derriére elle une vaste plaine, qui lui fournit tous les besoins de la vie. On trouve à douze lieues d'Achem, du côté du levant, Pedir, ville considérable & très-peuplée ; Pacem & Dali, sont plus loin. Sur la côte de l'ouest, on voit successivement Daya, Labo, Cinquel, Barros, Bataham, Passaman, Tikou, Priaman & Padang. Les cinq royaumes sont Andigri, Jambi, Palimbam, Manincabo, & Andripoura. Jambi est l'état le plus riche après Achem. Les côtes de l'isle sont en partie peuplées par des étrangers & des Malays : l'intérieur du pays, qui est peu connu, n'est habité que par les naturels.

La côte occidentale de l'isle de Sumatra est bordée d'un très-grand nombre d'isles ; plusieurs sont peuplées par des sauvages qui semblent tirer leur origine des habitans de la grande isle. Celle d'Enganno, par exemple, recèle une nation cruelle, qui porte une longue chevelure, qui ignore l'usage des habits, & qui se fait un devoir barbare de massacrer tous les étrangers dont il peut se saisir : quelques-uns des insulaires des autres isles commercent avec les habitans des côtes maritimes de Sumatra.

CHAPITRE II.

Grande révolution dans le gouvernement d'Achem.

SI l'on craint de substituer des fables à la place de l'exacte vérité, il ne faut pas remonter aux tems historiques des petits royaumes de l'Inde, qui précèdent les époques de nos découvertes dans ces vastes régions. Pour ce qui concerne l'isle de Sumatra, nous nous bornerons à rassembler les faits qui peuvent éclaircir la grande révolution qui changea le gouvernement du royaume d'Achem.

Vers la fin du quinzième siècle le Prince qui régnait dans Achem, & qui dominait sur les autres petits monarques de l'isle, quoique despotique, avait laissé envahir une partie de sa puissance par les Orancaies, c'est-à-dire, par les premiers seigneurs de sa Cour. Endormi sur le trône, il coulait ses jours dans une molle oisiveté, tandis que cette noblesse, amie de la nouvauté, insolente & superbe, vexait le peuple & attirait à elle toutes les richesses de l'état. Dans ce tems Achem était une ville immense : le commerce s'y faisait avec bonne-foi & promptitude, & l'abondance y régnait, malgré la tyrannie des seigneurs. Ces hommes cruels & avares avaient fait élever des palais magnifiques devant lesquels on voyait plusieurs piéces de canon. Ils

entretenaient un nombre considérable d'esclaves, qui leur servaient de gardes. Toujours richement vêtus, ils ne se montraient en public que bien accompagnés, & se faisaient ainsi craindre & respecter des sujets, tandis qu'ils imprimaient la terreur dans l'ame du souverain. Il était même souvent arrivé que ces Orancaies, ennuyés de la domination de leur Maître, l'avaient massacré pour en élever un autre à sa place, qui peu après avait éprouvé le même sort. Celui qui régnait alors n'avait pu se conserver la vie, qu'en ne se réservant que l'ombre du pouvoir & le titre de Roi. Il était le dernier de la race royale, & à sa mort, qui fut naturelle, tous les Orancaies s'assemblèrent pour élire un d'entr'eux à sa place.

Comme l'ambition seule gouvernait ces hommes puissans, ils ne purent s'accorder sur le choix d'un Maître : tous briguaient pour eux le suprême pouvoir ; mais ils se connaissaient trop pour ne pas réciproquement se redouter. Le peuple, accoutumé à l'esclavage, & indifférent sur le fantôme de roi qu'on voulait lui donner, fut le tranquille spectateur des dissentions de ses tyrans ; il les vit s'égorger sans daigner prendre part à leurs querelles.

Cependant les massacres furent portés si loin, que quelques gens sensés en prévirent la ruine totale de la nation. Au milieu de ces horreurs le chef de la religion musulmane, que quelques-uns avaient embrassée depuis

peu de tems, osa élever la voix; il leur proposa de mettre bas les armes, de renoncer tous à l'ambition d'être Roi, puisqu'aucun d'eux ne voulait souffrir que son égal se couvrit du diadême, & d'élire un orancaie, qui, seul entre tous, s'était tenu tranquille pendant les troubles, & avait paru mépriser la couronne, tant pour lui que pour les siens. Ce seigneur était riche, chef d'une des plus nobles familles, reconnu pour un homme sage & avisé, & de plus il était âgé de soixante-dix ans. Toutes ces raisons firent pancher la balance en sa faveur: les prétendans, tous plus jeunes que cet illustre Achemois, ne crurent pas s'avilir en lui cédant un sceptre qu'ils ne pouvaient usurper que par des flots de sang. Il furent le trouver, & lui annoncèrent qu'ayant reconnu en lui toute la prudence nécessaire pour les bien gouverner, ils venaient de le proclamer Roi. Le vieillard parut surpris à cette nouvelle : « je vous » remercie de vos faveurs, leur dit-il, mon » grand âge, la faiblesse de corps & d'esprit » qui suivent nécessairement les longues an» nées, ne me permettent pas de me charger » d'un si pesant fardeau. Je ne me suis retiré » des affaires tumultueuses du monde, que » pour passer le peu de jours qui me restent à » vivre sans inquiétude & dans la tranquilli» té. » En vain les orancaies voulurent-ils faire de nouvelles instances, ils ne purent tirer d'autres réponses de ce vieillard.

De retour dans leur assemblée, ils reprirent

leurs delibérations, & tentèrent de réunir les voix en faveur de quelqu'un d'eux. Cette tentative fut encore infructueuse, & ils se virent contraints de retourner chez le vieillard; mais au lieu de prières ils usèrent de menaces, qui n'eurent pas plus d'effet que les premières supplications. Cependant plus l'interrègne durait, & plus il portait de coups irréparables au bien public. Enfin, après s'être rassemblés pour la troisième fois, ils décidèrent qu'il fallait employer la violence pour placer sur le trône cet obstiné vieillard, ou l'assassiner, si l'on ne pouvait vaincre sa résistance, & chercher alors un autre expédient. Ils partent, le Pontife de la loi porte la couronne; le plus ancien des orancaies tient dans sa main l'épée royale nue: on arrive, les députés se jettent à genoux, & l'un d'eux élève la voix & fait entendre ces paroles: « l'Etat périt, il nous » faut un Roi: nous t'avons élu; choisis, » ou le trône ou la mort. » L'orancaie vit bien qu'il n'y avait pas à reculer. « J'aurais » véritablement desiré, leur dit-il, d'achever » le reste de mes jours dans ma maison, sans me » mêler d'aucunes affaires qui pussent inquié- » ter le repos de ma vieillesse; mais puisque » vous ne trouvez pas d'autre remède pour » éviter une fâcheuse guerre, que de m'élire » pour votre roi, j'accepte votre offre, à con- » dition que vous traitant à l'égal de mes en- » fans, vous ayez pour moi le respect dû à » un père Croyez que si vous sortez des bor- » nes du devoir, le père vous châtiera sévè-

» rement, & ſouvenez-vous que vous devrez
» ſupporter ces punitions en enfans dociles. »
Dans l'étonnement où ce diſcours plongea les députés, ils jurèrent au nouveau roi qu'ils le reſpecteraient comme leur ſouverain ſeigneur, & ils lui prêtèrent ſerment de fidélité. Il fut conduit à la grande moſquée, & de là au palais royal, dont il prit poſſeſſion.

Quelque tems après le roi d'Achem annonça qu'il voulait donner un feſtin royal à toute ſa cour. Pour cet effet on vit faire des préparatifs extraordinaires dans le château. Le jour marqué, tous les Orancaies s'y rendirent en habits de cérémonie. L'air retentiſſait du ſon de tous les inſtrumens, tant du palais que ceux qu'on avait pu raſſembler de la ville : & l'affluence des domeſtiques qui paraiſſaient occupés à ſervir ſur les tables les viandes, les confitures & les différentes liqueurs, donnaient à penſer que le ſouverain n'épargnait rien pour remercier ceux qui l'avaient élevé ſur le trône. Chaque Orancaie, flatté de cette réception, s'empreſſait d'entrer, & gémiſſait du retardement que les plus preſſés oppoſaient au plaiſir qu'il allait goûter : mais ſitôt qu'un Orancaie avait traverſé les premières ſalles, on le pouſſait dans une cour qui était derrière les bâtimens, où le roi avait fait creuſer une foſſe profonde, ſur le bord de laquelle il était égorgé, puis on le précipitait dedans. Onze cents furent ainſi maſſacrés en peu de momens, & leurs cris, à travers les chants d'alégreſſe & le bruit de la muſique, ne purent être entendus de ceux du dehors. Tou-

tefois il y en eut plusieurs qui se retirèrent par une espèce de pressentiment; mais le nombre en était trop peu considérable pour allarmer le sanguinaire monarque.

Lorsqu'il se fût ainsi défait des ambitieux qu'il avait eu lieu de redouter, il donna ses soins à la sûreté du palais, & distribua des armes à tous ceux de ses amis qu'il y avait rassemblés; ensuite il fit déclarer dans la ville ce qui venait de se passer, & les motifs qui pouvaient autoriser cet acte d'inhumanité, assurant qu'au reste son intention était de maintenir la paix dans son royaume, d'exercer une rigoureuse justice sur les méchans, & de combler les bons de faveurs. Après ce premier pas, voyant qu'il n'avait rien à craindre de la part de ses sujets, il envoya démolir les forts, & les maisons des Orancaies, égorgés & il en fit apporter dans le palais, le canon, les armes & les meubles, avec défense expresse à ceux qui s'étaient sauvés du massacre, d'élever à l'avenir aucun édifice de pierre, aucun retranchement autour de leur habitation, ni de placer du canon dans leur cour. Il prescrivit ensuite la manière dont il voulait que les maisons fussent construites, & c'est celle qui subsiste aujourd'hui : un bâtiment n'a qu'un seul plancher & les murs en sont de nattes.

Délivré de ces soins, le roi d'Achem créa de nouveaux Orancaies & leur donna une partie des biens des anciens tyrans. Pendant quelque tems le sang coula dans la capitale, & les supplices détruisirent tous les citoyens qui

parurent attachés aux malheureux proscrits. Telle est l'origine de la forme du gouvernement qui est aujourd'hui en vigueur dans ce royaume. En 1601 ce roi régnait encore : son fils, né d'une concubine qu'il affectionnait beaucoup, lui succéda, & ne mourut qu'en l'année 1683, âgé de plus de quatre vingt-quinze ans. Avant que d'expirer il recommanda à deux de ses fils, entre lesquels il partageait ses états, un jeune prince son petit fils, qui réunit sur sa tête le royaume d'Achem & celui de Pedir, que ses oncles avaient gouvernés.

CHAPITRE III.

Religion des habitans de l'Isle de Sumatra.

LE royaume d'Achem & presque tous les habitans de l'isle de Sumatra, professent la religion musulmane, avec plus d'ignorance & d'hypocrisie que de zèle. L'intérieur du pays est encore plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie; & comme ces insulaires ont peu de commerce avec ceux des bords de la mer, & point du tout avec les étrangers, on n'a que très-peu de lumières touchant leur croyance & leurs mœurs.

On sait que jadis ces sauvages n'avaient d'autre monnoie que les crânes de leurs ennemis : ils adorent le soleil & la lune. Le vol des oi-

ſeaux, le cri des bêtes féroces dirigent toutes leurs affaires : lorſqu'ils ſortent le matin de leurs cabanes, ſi certains oiſeaux volent à eux, ils rentrent auſſi-tôt, & dans la crainte de quelque fâcheuſe rencontre, ils ne quittent pas le logis de la journée : mais au contraire, ſi les mêmes oiſeaux volent vers l'endroit où ils ont deſſein d'aller, c'eſt un heureux préſage. Leurs uſages religieux, au moins ceux qui ſont venus à la connaiſſance des voyageurs, ont tant de conformité avec les coutumes des inſulaires de Borneo & des Moluques, que pour éviter des répétitions faſtidieuſes, nous ſommes obligés d'en renvoyer le détail à l'article de ces derniers. On eſt inſtruit qu'ainſi que les Moluquois, les jeunes gens de l'iſle de Sumatra ne peuvent ſe marier qu'après avoir apporté à leurs maîtreſſes quelques têtes étrangères ou ennemies ; car étranger ou ennemi ſont deux termes ſynonymes chez ces ſauvages. C'eſt à ce prix que ſont les conquêtes amoureuſes de ces payens, qui ſur-tout en veulent aux crânes de ceux qui viennent acheter du poivre ſur les côtes. Quelques auteurs ont avancé qu'ils croyent l'anéantiſſement du corps & de l'ame après cette vie.



CHAPITRE IV.

Loix, justice, forces, mœurs & usages des Achemois.

Ainsi que dans tous les pays Mahométans, la pluralité des femmes est permise à Achem, & les mariages s'y contractent de la même manière: on n'y souffre point de prêteurs sur gages, & les grandes usures y sont défendues.

La loi contre les débiteurs est extrêmement rigoureuse : à l'expiration du terme fixé pour payer une dette le débiteur est appellé en justice, & devant lui le créancier est obligé de lui prouver son droit; le Juge alors prononce un court délai, au bout duquel le débiteur est condamné. Si par impossibilité ou par obstination le débiteur ne s'acquitte pas, on lui attache les mains derrière le dos, & en cet état on le laisse aller. Chaque jour dans ce même état, il faut qu'il se présente devant le juge, & celui qui entreprendrait de lui délier les bras serait jugé digne de mort. Il arrive que, fatigué de ce tourment continuel, le débiteur enfin se déclare insolvable: pour lors il devient l'esclave de son créancier, jusqu'au parfait payement de la dette. Ce tribunal, qui est celui de la justice civile, se tient le matin; celui de la justice criminelle, qui connaît de tous les meurtres, se tient le soir : les Orancaies président alternativement à l'un & à l'autre,

Le respect que les Achemois ont pour la justice doit exciter l'admiration : une femme, un enfant peuvent arrêter un criminel, sans que celui-ci fasse le moindre effort pour se tirer de leurs mains. Il se laisse conduire tranquillement devant le Juge, qui, si c'est une faute commune, lui fait donner sur le champ la bastonnade. Un jour un homme s'était avisé de monter sur le mur de sa maison pour voir la femme de son voisin qui se baignait : cette femme se plaignit à son mari de l'insulte qui venait de lui être faite. Aussi-tôt cet homme va chercher ce curieux indiscret, & le traduit devant le Juge : le procès fut bientôt terminé ; le coupable fut condamné à recevoir trente coups sur les épaules. Il voulut capituler avec l'exécuteur pour éviter le supplice, & offrit six pièces de monnoie : l'autre en prétendait quarante, & tandis que le premier bataillait, il reçut un coup qui arrangea bientôt le marché à vingt pièces, payables sur le lieu. Ces sortes de capitulations se font à la vue du tribunal, & quoique la sentence soit exécutée, elle l'est si faiblement que le bâton touche à peine les habits.

Il est peu de jours que le roi d'Achem ne s'amuse à faire couper le nez, crever les yeux, châtrer, couper les pieds, les poingts & les oreilles, & c'est alors que les exécuteurs de ces arrêts font une bonne récolte. Ils demandent au coupable combien il veut donner pour être châtré proprement, pour avoir le nez ou le poingt coupé d'un seul coup, ou pour recevoir

la mort ſans languir : l'opération ſe fait en proportion de la ſomme. Ces ſortes de mutilations ſont rarement mortelles : on jette les parties mutilées dans la rivière, on étanche le ſang, on bande la playe ; & la guériſon n'eſt preſque pas douteuſe. Au reſte, quelle que ſoit la ſentence prononcée contre un criminel, ſi-tôt qu'il a reçu ſon châtiment, il n'eſt pas permis de lui rien reprocher ; il peut tuer impunément celui qui lui en rappellerait le ſouvenir. « Tout homme, dit l'Achemois, » eſt ſujet à faillir, & le châtiment expie la » faute ».

Il y a à Achem un Pontife qui connaît de tout ce qui concerne les affaires de la religion & les mœurs, & un Juge, nommé Sabandar, qui eſt comme le Préſident du commerce. Quatre chefs de patrouille veillent nuit & jour à la ſûreté publique. Tout le royaume eſt partagé en diſtricts de peu d'étendue, qui ſont ſous l'adminiſtration d'un orancaie, aſſez puiſſant pour ſe faire reſpecter du peuple, mais trop faible pour que le Roi le redoute. Deux cents hommes de cavalerie, commandés par un ſeigneur, rodent toutes les nuits dans les campagnes voiſines de la capitale, maintiennent l'ordre au dehors, & ſont toujours prêts à rentrer dans la ville, s'il arrive la plus légère émeute.

La garde du Prince eſt compoſée de trois mille ſoldats : ils reſtent conſtamment dans le palais & n'ont aucune communication avec les autres citoyens. Les eunuques, au nombre

de cinq cents, forment une autre garde, qui, ſans communication avec la première, occupe une cour intérieure près du bâtiment habité par le Roi & par ſes femmes. On ne peut guère déterminer le nombre des beautés que renferme ce ſerrail : on y a compté juſqu'à vingt filles de Rois.

Outre ces deux gardes, il y en a une étrangère de quinze cents hommes, renfermés comme les autres. Outre cela chaque orancaie eſt obligé de ſe rendre au palais, ſuivant ſon rang, & d'y paſſer vingt-quatre heures, ce qui, vu le grand nombre, compoſe encore chaque jour une garde aſſez conſidérable, mais peu intéreſſante, puiſque ces ſeigneurs doivent laiſſer leurs propres armes dans la première enceinte. Cette politique ne tend qu'à s'aſſurer de ces ſeigneurs, qui ſur le moindre ſoupçon ſont impitoyablement maſſacrés.

Le palais royal d'Achem a plus d'une demi-lieue de circuit; ſans être fortifié régulièrement, il eſt fort par ſa ſituation, ſes foſſés & ſes paliſſades. Il eſt impoſſible de rien dire de l'intérieur ; aucun voyageur ne peut ſe vanter d'y être entré. La ville d'Achem, ſituée dans la partie ſeptentrionale de l'iſle, n'eſt plus ce qu'elle était jadis. Cependant ſon aſpect eſt agréable : une grande & belle rivière la traverſe & va ſe jetter dans la mer par trois embouchures. Les maiſons ſont conſtruites de joncs & de bois de Bambou, élevés de ſix pieds au-deſſus de la terre, par rapport aux grandes marées, qui, deux fois l'an innon-

dent la ville. Ses fortifications ne méritent pas d'être remarquées : des forts répandus dans la campagne, & le long des côtes, semblent préserver cette capitale de toute insulte.

Le Roi d'Achem compte dans ses ports cent grosses galères, plus grandes incomparablement que celles dont on se sert en Europe. Chacune est montée de trois bonnes pièces de canon, & d'un coursier de quarante livres de balles. Ordinairement elles reçoivent sept à huit cents hommes, qui tous sont très-bons rameurs. Il nourrit neuf cents éléphans exercés pour la guerre ; & à leur sujet on ne peut se dispenser de rapporter un fait attesté par des auteurs dignes de foi. Le roi d'Achem, partant pour le siège de Déli, voulut faire embarquer cent éléphans. Lorsqu'ils furent sur le rivage, on ne pût les faire entrer dans les vaisseaux. Le roi furieux y courut, & fit de vifs reproches à ces animaux, à qui, dit-il, depuis si long-tems, il avait accordé la nourriture, & des honneurs qu'ils ne méritaient pas. Ensuite il fit arrêter le plus distingué d'entr'eux, & ordonna qu'on lui ouvrit le ventre, ce qui fut exécuté sur le champ en présence des autres. Ce châtiment fit effet. Les éléphans s'embarquèrent avec soumission, & il n'y en eut aucun qui fut rétif pendant le voyage.

Il en coûte peu à ce roi Indien, pour lever & pour entretenir une armée. Chaque Citoyen est obligé de se rendre sous le drapeau, au premier ordre, & de porter des vivres pour

trois mois; le prince fournit les armes, & si la campagne dure au-delà du tems marqué, les soldats sont nourris de riz seulement : on lui donne plus de mille pièces de canon.

Il serait assez difficile de calculer au juste les revenus de ce monarque : la plus grande partie des impôts, qui sont sa richesse, se payent en nature, & sa consommation faite, l'excédent est vendu à son profit, soit à ses propres sujets, soit aux étrangers : il a d'ailleurs ses domaines particuliers, l'immense produit de ses manufactures, sur lesquelles il tire un droit considérable, indépendamment des habits pour ses femmes & ses esclaves ; ajoutez à cela les présens qu'il reçoit sans cesse de tous les officiers de son royaume, le travail de tous ses esclaves, & les autres revenus qui entrent dans ses coffres. De plus il est l'héritier naturel de tous ses sujets, lorsqu'ils meurent sans enfans mâles. La confiscation des biens est une mine d'or qui toujours se renouvelle pour le souverain, & que son insatiable avarice, ou la perversité des Achemois, ne laissent jamais tarir.

Fin de la description de l'isle de Sumatra.



ISLE

DE BORNEO.

Borneo eſt à trois degrés de latitude du ſud : cette grande iſle produit beaucoup d'or, de bézoards, de diamans, de cire, de ſang de dragon, & le meilleur camphre des indes.

Le camphre eſt la gomme d'un arbre extrêmement haut, & dont les branches s'étendent beaucoup. Il y en a de pluſieurs ſortes : on en trouve une entre les veines du bois, & une autre qui ſort par l'écorce rompue : elle eſt rouge d'abord & devient blanche, ou par la chaleur du ſoleil, ou à force de feu ; il y en a une brune & obſcure, qui eſt moins eſtimée.

Le grand commerce de Borneo eſt celui des diamans, qui s'y trouvent en abondance & qui paſſent pour les meilleurs de l'univers. On les trouve le long d'une rivière nommée Lavi, où l'uſage eſt de les aller chercher dans des parcs, en plongeant, comme l'on fait pour les perles. On compte quatre ſortes de diamans qui ſont diſtingués par leur eau, que les indiens appellent verna. Verna ambon eſt le blanc ; verna loud, le verd ; verna ſakkar, le jaune, & verna beſſi, une couleur entre le verd & le jaune.

Cette iſle abonde en fruits de toute eſpèce, en riz, en ſucre, en bois d'aloës, en écailles

de tortue ; mais l'air y eſt mal-ſain, & elle n'eſt pas peuplée pour ſa grandeur. Benjarmaſſen eſt la capitale du royaume du même nom : elle eſt ſituée au midi, & tous ſes habitans ſont mahométans, ainſi que ceux de Borneo, qui eſt la capitale d'un autre royaume qui eſt au nord. L'intérieur du pays eſt habité par les Béajous, nation ſauvage & idolâtre, ſur laquelle on a peu de renſeignemens.

En général les habitans de cette iſle ſont d'une couleur olivâtre, grands, bien faits, robuſtes, mais pareſſeux & fort adonnés au larcin. Ils exercent volontiers le métier de pirates, & vont hardiment juſques dans la mer de Malacca & ſur les côtes du Pégu, dans de frêles barques, pour chercher leur proie. Cependant ils n'attaquent jamais leurs voiſins que lorſqu'ils en ont reçu quelqu'offenſe : ils lui font la guerre alors, mais ils tiennent à honneur d'être les premiers à demander la paix ; & ceux qui ne veulent pas l'accorder ont tous les autres pour ennemis, & paſſent pour méchans & cruels. Les femmes ſont brunes, chaſtes, vaillantes & fort intelligentes dans le commerce.

Ces inſulaires vivent de poiſſons, d'oiſeaux, d'œufs & de miel ; leur boiſſon ordinaire eſt le vin de palmier. Ils vont nuds, excepté ce que la pudeur ordonne de cacher. Les gens riches portent une chemiſe courte & fort légère, & ils entourent leur tête d'un morceau de toile de coton. Ils ont pour armes un poignard dont le manche eſt ordinairement d'or, enri-

chi de pierreries. Les armes de la nation consistent dans un arc & un carquois rempli de flèches empoisonnées, une épée, une javeline & quelquefois un fusil. Lorsque leurs rois les conduisent au combat, ils doivent marcher les premiers à l'ennemi ; s'ils périssent, c'est alors qu'ils entrent en fureur, & qu'ils s'exposent à tous les dangers pour venger sa mort, & pour leur liberté. Ces rois exigent le plus grand respect de leurs sujets : on ne leur parle que de loin & à genoux : ils ne quittent leur palais que pour faire la guerre ou pour chasser. On avance que chez ces idolâtres, l'adultère est puni de mort ; mais n'ayant pu pénétrer dans l'intérieur des terres, les Voyageurs n'ont pas été à portée de s'instruire quelle pouvait être leur religion.

Fin de la description de l'Isle de Borneo.



ISLES
MOLUQUES.

On comprend ſous le nom général d'Iſles Moluques, toutes les iſles qu'on trouve au midi des Philippines. Elles ſont dans la Zone Torride, & s'étendent depuis le cent trente-deuxième dégré de longitude, juſqu'au cent cinquantième. Ces iſles furent découvertes en 1520 par Magellan, & ſoumiſes aux Eſpagnols : les Portugais s'en emparèrent enſuite, & en furent chaſſés par les Inſulaires, aidés des Hollandais, qui enfin s'en rendirent maîtres vers l'an 1600, & qui depuis y font tout le commerce.

On diviſe les Iſles Moluques en grandes & petites : les grandes ſont Célébes ou Macaſſar, Gilolo, Céram, Timor, &c. les petites, qu'on appelle auſſi Moluques propres, ſont Ternate, Tidor, Motir, Machian & Bachian : on y comprend de même Amboyne & Banda. Toutes ces iſles ont leurs Rois particuliers, qui la plûpart ſont ſous la protection des Hollandais.



CHAPITRE PREMIER.

Description géographique des Isles Moluques.

TERNATE.

L'ISLE de Ternate n'a pas plus de huit lieues de tour. Le terrein en est haut, & l'eau de puits y est fort douce. Du côté de l'orient elle a deux ports, Telingamma & Toloco. Le roi de Ternate tient sa cour à Gammalamma, ville située sur le rivage. Cette ville n'a qu'une rue, qui n'est point pavée : ses édifices sont de roseaux, en partie, & le reste de bois. Une jettée de pierres, construite par les habitans, la met à couvert des surprises. On découvre au milieu de l'isle une montagne fort haute, couverte de Palmiers & d'autres arbres, dont le sommet est occupé par un volcan d'une nature extraordinaire, qui jette souvent une prodigieuse quantité d'eau, & une certaine matière légère semblable à la pierre de ponce. Ce qu'il y a de particulier, c'est que depuis le bas de cette montagne jusqu'au haut, les arbrisseaux qui la couvrent, conservent constamment leur verdure, sans que le feu qui brûle dans ses entrailles paraisse jamais les altérer, & qu'au contraire, il semble contribuer à les arroser, & à les rafraîchir par les ruisseaux qui se forment des vapeurs qu'il exhale.

Il faut que l'origine des nations soit toujours enveloppée de fables ridicules. Les rois de Ternate & de Tidor prétendent que leurs isles furent jadis gouvernées par un Prince, nommé Bico Cigara, qui, navigeant un jour près de Bachian, vit entre les rochers certaines cannes appellées dans le pays Rocas, les envoya couper, & qu'au moment où elles furent frappées par la coignée, il en sortit du sang. On découvrit au pied de la racine de ces cannes quatre œufs, semblables à ceux des couleuvres, & une voix sortie des roseaux, dit au roi qu'il devait garder soigneusement ces œufs, parce qu'il en devait sortir quatre excellens Princes. En effet, quelque tems après on vit naître de ces œufs trois hommes & une femme, qui régnèrent avec gloire dans les Moluques. Cette fable est tellement accréditée qu'encore aujourd'hui ces insulaires honorent Bico Cigara, comme un grand Héros, & qu'ils ont la plus singulière vénération pour les rochers & les quatre œufs. Il y eût treize Rois idolâtres de cette race, jusqu'à Sultan Tidor Bongue qui embrassa la religion Musulmane, dont le successeur régnait encore lorsque Magellan aborda ces côtes.

TIDOR.

L'ISLE de Tidor a près de dix lieues de circuit: elle est au sud de Ternate, & n'en est éloignée que d'une demi-portée de canon: son nom signifie fertilité & beauté. En effet, rien n'est

plus beau que la vue de ce pays : la côte orientale eſt entièrement couverte de bois : celle du nord au ſud eſt plus ouverte, & pour la garantir d'inſulte on y a élevé un retranchement de cailloux. On apperçoit à l'extrémité méridionale une montagne aſſez haute, au pied de laquelle eſt la ville de Tidor, où le Roi fait ſa réſidence. Cette iſle eſt très-peuplée ; l'intérieur du pays eſt rempli de riches bourgs & de villages conſidérables : les forts élevés ſur les côtes ſont au pouvoir des Hollandais.

MOTIR.

Motir peut avoir quatre lieues de tour : cette iſle eſt préciſément ſous l'équateur ; elle dépend de Ternate, & eſt ſituée entre Tidor & Machian. Sa fertilité eſt prodigieuſe, ſurtout en ſagu, racine dont les inſulaires font du pain. Elle a été entièrement ruinée & dépeuplée pendant la guerre entre les Eſpagnols & les Hollandais : depuis il y eſt revenu environ deux mille habitans.

MACHIAN.

Cette iſle, qui appartient au roi de Ternate, n'eſt qu'à quinze lieues de l'équateur du côté du ſud. Son circuit eſt de ſept lieues : ſes habitans ſont laborieux & fort adonnés à la culture de la terre, de ſorte que non-ſeulement elle fournit avec abondance à la ſubſiſtance de plus de neuf mille habitans, mais

encore elle nourrit une partie des insulaires de Tidor & de Ternate.

BACHIAN.

BACHIAN est un Royaume particulier, que l'horrible paresse de ses habitans a fait tomber en ruine. Ce n'est pas une seule isle, mais plusieurs petites isles, séparées par d'étroits canaux, dont le circuit peut être de vingt lieues ; elles sont éloignées d'un degré de l'équateur. Le Roi de cette contrée est indépendant, mais son pays n'est pas aussi peuplé qu'il devrait l'être, & la mollesse de ses sujets fait rester en friche une terre qui ne demande qu'à être cultivée pour rapporter d'abondantes moissons.

AMBOINE.

L'ISLE d'Amboine est à quatre degrés de latitude méridionale, & à cent soixante-dix degrés de longitude : elle a environ seize lieues de tour. Cette isle fut découverte par les Portugais en 1515. Les Hollandais la leur enlevèrent en 1603 & dès l'année 1607 la Compagnie de Hollande y avait un Gouverneur : depuis ce tems Amboine est devenue, après Batavia, la principale place de la République dans les Indes Orientales. De cet établissement des Hollandais dépend une partie de l'isle de Céram, qui a cinquante-six lieues de long sur seize de largeur : le reste appartient au roi de Ternate.

Nous traiterons des Célébes dans un article particulier.

CHAPITRE II.

Religion des habitans des Isles Moluques.

QUOIQUE depuis long-tems la religion Musulmane ait été embrassée par la plus grande partie de ces insulaires, ceux qui habitent l'intérieur des terres sont encore idolâtres, & ceux même qui se sont soumis aux erreurs du Mahométisme ont conservé la plûpart de leurs anciennes superstitions.

Les Moluquois idolâtres adorent l'air, ou le démon de l'air, sous le nom de Lanitho. Ils donnent le nom de Nitos aux mauvais esprits, mais ils croient que ces Nitos sont soumis à un être supérieur qu'ils appellent Lanthila. Ce Lanthila est le Lieutenant de Taulay. Chaque ville, chaque bourg, chaque cabane même a son Nito.

Lorsqu'on se dispose à entreprendre quelqu'affaire de conséquence, il faut consulter le Nito. Pour cet objet on s'assemble vingt ou trente, on allume des bougies, on prononce certaines paroles mystérieuses, & au bruit d'un petit tambour consacré, on évoque le malin esprit. Le plus apparent, ou le plus âgé de la compagnie, fait dans cette occasion l'office de ministre du Nito; il agit, il parle comme

s'il l'était lui-même. Avant de consulter cet oracle il faut lui présenter des fruits, & une cruche de liqueur ou de vin de Palmier. La réponse obtenue, chacun se jette sur les restes que le ministre a laissé. Ces sortes de superstitions se pratiquent en public, mais il en est de particulières qui s'observent dans l'intérieur des maisons. Il y a toujours un petit réduit du logis où l'on suppose que réside le Nito; c'est là que le chef de famille lui sert à manger, en observant de conserver certaines parcelles de ce qui lui a été présenté, comme un gage de son amitié. Malgré toutes ces cérémonies, les voyageurs conviennent que les insulaires des Moluques ne prennent pas la peine de cacher le mépris qu'ils ont pour leur religion: il faut donc croire que la crainte du mal qu'ils prétendent que leur Nito peut leur faire, perpétue leur respect pour lui.

Le serment est en usage chez ces nations sauvages: il est redoutable pour eux & accompagné de cérémonies bizarres. On verse de l'eau dans un vase, on y jette de l'or, de la terre & une balle de plomb: ensuite on trempe la pointe d'une épée ou d'une fléche dans cette eau, & on en donne à boire à celui dont on reçoit le serment. Cette superstition est accompagnée de malédictions contre ceux qui jurent contre leur conscience.

Les Moluquois ont des sorciers, appellés Zwangis, qui évoquent le malin esprit, se mêlent d'enchantemens & préparent des poisons. Ces Zwangis, disent-ils, enlèvent les morts

& les mangent, & c'eſt pour préſerver les corps de leurs parens de cette horrible ſépulture qu'ils font une garde exacte autour des tombeaux.

La connaiſſance de la magie n'eſt pas générale chez les inſulaires d'Amboine, elle ne réſide que dans certaines familles, qui ſont ſeules en droit de l'exercer. Cet art redoutable qu'elles poſſèdent excluſivement, leur donne une autorité ſans bornes ſur leurs concitoyens. Ceux-ci, à l'imitation de certaines figures de cire des Romains, dont parle Horace, & par leſquelles les ſorciers de ſon tems prétendaient faire périr leurs ennemis, ceux-ci, dis-je, forment certaines images de bois, & perſuadent aux crédules que les coups donnés à l'image tourmentent & font enfin périr celui dont ils veulent ſe venger. Cependant leur art ne va pas juſqu'à attaquer un homme courageux & qui s'eſt ſouvent offert au danger: ils ne prêtent jamais leur miniſtère contre lui, parce que, aſſurent-ils, il poſſède un ſecret qui le rend invulnérable.

Les habitans d'Amboine ſe perſuadent qu'ils doivent leur origine à un crocodile; d'autres, d'un canton plus éloigné des côtes, prétendent que le chef de leur race était un ſerpent. Il y en a qui croient qu'ils ſont ſortis d'un vieux tronc d'arbre: d'anciens Rois de l'iſle reconnaiſſent les cocotiers pour leurs ancêtres: au reſte ces extravagances leur ſont communes avec les plus illuſtres peuples de l'antiquité: la terre échauffée par les rayons du ſoleil avait

enfanté les Rhodiens, les Crétois & les Athéniens : les Scythes se prétendaient descendus d'un monstre demi-femme & demi-serpent; d'autres ont reconnu pour fondateurs de leurs Empires des loups, des tigres & des chiens. Le serpent a été adoré par les Orientaux ; il était l'objet du culte des Egyptiens, & ceux d'Amboine ont de la vénération pour ce reptile, qui était adoré par les Grecs, les Romains & les Gaulois. Serait-il absurde de penser, que par tradition, ces hommes sauvages ont retenu quelqu'idée du péché du premier homme ?

CHAPITRE III.

Superstitions, présages & autres usages des insulaires des Moluques.

SI par hazard un Moluquois rencontre un mort en sortant de chez lui, il se détourne aussi-tôt, sur-tout s'il a un enfant avec lui. L'ame ne se sépare qu'avec violence du corps qu'elle animait ; incertaine sur ce qu'elle va devenir, elle voltige long-tems en l'air autour du cadavre : ne pouvant plus l'habiter, elle s'attache à nuire à tous les êtres qui se présentent, & sur-tout aux jeunes enfans. Pour prévenir les maux que ces ames errantes peuvent faire, ces insulaires savent la composition de certains talismans qu'ils lient aux bras & au cou de ces innocentes créatures, aussi-tôt qu'elles ont atteint l'âge de quatre mois. Les

ames effrayées par ces préservatifs redoutables, s'éloignent & le Nito ne peut rien contre les enfans qui en sont armés.

C'est le Nito qui donne la petite vérole, & pour peu qu'on cesse de veiller le malade, c'est ce méchant esprit qui le transporte au milieu de la campagne. Pour empêcher ce Nito d'entrer dans une maison & d'y apporter cette maladie dangereuse & presque toujours mortelle pour ces insulaires, il est un moyen sûr : vainement on fermerait les portes, on boucherait les fenêtres ; il suffit de placer une de ces images de bois dont nous avons fait mention dans le chapitre précédent, vis-à-vis un certain trou qui est dans le toit : le démon à ce signe fuit & va attaquer des sauvages qui ont négligé cette précaution.

Une personne contrefaite qui se présente aux Moluquois le matin, les oblige à garder la maison toute la journée. Pour chasser le Nito pendant la nuit, lorsqu'on est forcé de voyager, il ne faut que porter sur soi une gousse d'ail, un couteau & quelques morceaux d'un certain bois. Une mère ne manque jamais de munir de ces choses intéressantes les berceaux de ses enfans : enfin, le Diable est dans ces pays regardé comme l'agent universel de tout ce qui se fait.

Un enfant peut être ensorcelé par les regards, par l'attouchement, par les louanges. Une fille n'oserait manger des fruits doubles : une esclave se garde bien d'en présenter aucun de cette sorte à sa maîtresse, dans la crain-

te de mettre l'une ou l'autre au monde des jumeaux & d'accoucher avec peine. C'eſt dans ſa chevelure que réſide la force d'un Moluquois d'Amboine : ſur cette aſſurance, il s'expoſe à tous les dangers, il brave la queſtion, la mort même, & ſes ſouffrances ne changent pas ſon opinion pour la ſuite.

Une femme qui meurt en couche ou pendant le tems de ſa groſſeſſe ſe transforme en ſpectre, erre dans les bois, dans les villages, voltige continuellement autour de ſon mari, & fait peur aux gens. Pour empêcher que la femme morte ne ſe métamorphoſe de la ſorte, il faut, lorſqu'elle eſt expirée, lui placer un œuf ſous chaque aiſſelle avant de l'enterrer : elle croit tenir ſes enfans & reſte tranquille dans la crainte de les bleſſer. Pour aſſurer d'autant plus l'efficacité de ce remède, quelques-uns plantent au cadavre des épingles dans les doigts du pied, en rempliſſant les intervalles avec du coton, & lui lient les jambes avec certaines cordes, faites d'écorce d'arbre.

Les Moluquois ont une terre qu'ils eſtiment ſainte, & qu'ils nomment Meſſape, petite iſle inhabitée, & à peu-près dans le centre des grandes iſles. C'eſt là qu'ils tranſportent leurs malades, bien perſuadés que la ſainteté du lieu doit leur rendre la ſanté ; mais on ne dit pas pourquoi en même tems ils ont ſoin d'y faire paſſer quelques boucs. Pendant la maladie le moribond doit toujours avoir auprès de lui de l'ail & quelques herbes, mais ſurtout un bâton pour ſe défendre contre le Nito.

Nous craignons de nous trop appeſantir ſur ces folies ; cependant nous n'oſons nous en diſpenſer : cet ouvrage eſt en quelque façon le régiſtre des extravagances humaines.

CHAPITRE IV.

Mariages des Moluquois.

COMME les Moluquois n'ont point de Prêtres qui dirigent leur culte religieux, leurs mariages s'achèvent ſans beaucoup de cérémonies. Ce ſont les parens qui règlent les conditions de l'alliance : le père de l'époux prétendu fait à la future épouſe les préſens dont on eſt convenu, & le père de la fille eſt chargé des frais du feſtin. La fête commence par les bruyans accords du tambour, du rabana & du tifa, ſortes d'inſtrumens de l'invention des ſauvages : on forme des danſes, le mariage eſt fait, & les nouveaux époux en vont remplir les devoirs les plus eſſentiels.

Les Moluquois connaiſſent le divorce : lorſqu'ils en viennent à cette extrémité, & que c'eſt la femme qui le demande, elle doit d'abord rendre les préſens de noces, après quoi il faut qu'elle faſſe la cérémonie de verſer de l'eau ſur les pieds de ſon mari, pour marquer qu'elle veut entièrement ſe nettoyer de l'impureté qu'elle a contracté avec lui. Si dans

dans ce pays le mariage se contracte aisément, ses nœuds se brisent avec la même facilité.

Dans l'isle d'Amboine on marie les enfans dès le berceau. Aussi-tôt qu'une fille est nubile tous ses parens en témoignent leur joie par des danses, & l'on donne un grand festin aux amis de la maison : mais avant ces réjouissances la fille, pendant quelques jours, ne doit vivre que de racines, & s'abstenir de se laver. Le jour marqué pour la cérémonie du repas, de vieilles matrones viennent prendre la jeune fille au logis de son père : elles la conduisent sur les bords d'un ruisseau, & elles lui lavent exactement tout le corps, en prononçant quelques paroles mystérieuses : ensuite elles la couvrent d'habits neufs. C'est dans cette pompe, & couverte d'un voile, qu'elles la reconduisent à sa cabane : pendant cette marche les jeunes garçons lui jettent des citrons & des goyaves à la tête.

Dans d'autres isles, lorsque les filles sont attaquées de certaines incommodités périodiques, on les relègue au milieu d'un bois dans une hute construite de feuillages, car une telle impureté pourrait attirer les plus grands malheurs sur la maison paternelle.

Les présens que les jeunes garçons font aux pères de leurs futures épouses sont plus ou moins considérables, proportionnément à la qualité & aux graces de la fille. Ces présens consistent en esclaves, en joyaux & autres ornemens d'or & d'argent : en étoffes de soie & en toiles peintes. Après ces préliminaires les

futurs vivent dans la plus intime familiarité, & l'on pourrait assurer qu'alors il ne manque rien pour rendre le mariage valide.

Les insulaires de l'isle de Céram ne permettent à leurs jeunes gens d'entrer dans les liens du mariage qu'après qu'ils ont apporté quelques têtes de leurs ennemis : mais une coutume bien plus singulière, c'est qu'il n'est pas permis à ces jeunes gens de porter des habits, pas même de couvrir ce que l'honnêteté défend de montrer, ni de demeurer dans une maison couverte d'un toit, jusqu'à ce qu'ils aient fourni une tête pour les habits & une autre pour le toit. Toutes ces têtes sont portées sur une grande pierre, consacrée sans doute, & destinée à recevoir ces affreuses offrandes.

CHAPITRE V.

Funérailles des Moluquois.

AUSSI-TOT qu'un Moluquois a rendu le dernier soupir on nettoie toute la maison ; ensuite on le couvre d'un linceul & on l'enterre sans beaucoup de cérémonie. Les sept jours qui suivent cet acte lugubre, on fait le lit du mort comme s'il vivait encore ; on lui prépare à manger, on couvre sa table, & on lui sert abondamment toutes sortes de vivres. Il ne faut pas oublier de placer de la lumière dans la chambre, & une cuve remplie d'eau

auprès du lit, en cas qu'il lui prenne en fantaiſie de boire ou de ſe laver. Ces inſulaires ſont perſuadés que quoique le corps du défunt ſoit dans la terre, ſon ame a tant de peine à abandonner ſon ancienne demeure qu'elle y vient continuellement roder pendant ces ſept jours : dailleurs ſi l'on négligeait ces formalités, elle ſaurait bien s'en venger ſur les ingrats qui l'auraient ſi promptement oubliée.

Autrefois les habitans des Moluques envoyaient leurs criminels dans l'Iſle de Célébes pour y être dévorés par les inſulaires, qui étaient tous antropophages. Dans l'intérieur de l'iſle d'Amboine les ſauvages ont encore l'uſage de priver de la vie leurs parens vieux ou infirmes, & d'en faire un horrible feſtin.

Parmi les inſulaires qui ont embraſſé la religion de Mahomet, on ne laiſſe pas de trouver des traces de leurs anciennes ſuperſtitions. Les femmes de l'iſle de Banda, à la mort de leurs parens, obſervent de pouſſer d'affreux hurlemens : c'eſt, diſent-elles, pour engager l'ame du mort à revenir. Comme vraiſemblablement elle ne ſe rend pas à leurs extravagantes prières, on enterre le corps ; mais on obſerve de brûler des parfums ſur la foſſe, & l'on ne manque pas d'y entretenir une lampe allumée. Nous ne parlerons pas des feſtins mortuaires, & des ſingulières queſtions que l'on fait au défunt pendant pluſieurs jours.

Jadis lorſqu'un Souverain d'une des iſles Moluques était mort, on devait en informer toutes les autres. Chaque iſle envoyait un certain

nombre de députés pour complimenter le cadavre & pour aider à l'ensevelir. Au reste tous ces insulaires bravent ou affectent de braver la mort. Ils vont gaiement au supplice & la tête couronnée de fleurs. Non loin de nous, il nous est possible de trouver de pareils exemples.

CHAPITRE VI.

Caractère, Mœurs & usages des Moluquois.

LES insulaires des isles Moluques sont ordinairement basanés & d'une couleur tirant sur le coing : ils ont les cheveux longs & plats, de grands yeux, les poils des sourcils longs & épais, qu'ils colorent d'une sorte de peinture, aussi bien que ceux de leurs paupières : plusieurs se parfument d'huiles odoriférantes. Ils vivent long-tems, mais ils blanchissent de bonne heure. La plûpart sont robustes & infatigables à la guerre, mais lâches & paresseux pour tout autre exercice : l'intérêt les rend doux & officieux envers les étrangers ; du reste ils sont ingrats, soupçonneux & trompeurs.

Les femmes de ces isles sont d'une taille médiocre, blanches, jolies, vives & voluptueuses. Elles s'occupent à filer du coton : ce sont elles qui vendent le poisson & les autres denrées nécessaires à la vie.

Les Moluquois Mahometans portent des turbans de diverſes couleurs, ornés de plumes & de pierreries : celui du roi eſt fait en forme de mître. L'habit commun eſt une eſpèce de veſte, & quelquefois un manteau court. Les femmes portent des robes à la turque; elles ont des bracelets, des colliers, des pendans d'oreilles de perles, de rubis ou de diamans. Leur grande coquetterie conſiſte dans l'arrangement de leurs cheveux, qu'elles laiſſent flotter en boucles, ou qu'elles relèvent par des nœuds ornés d'aigrettes.

Il n'eſt pas douteux que les Moluquois ne ſoient un compoſé de divers peuples. On croit communément que les Chinois occupèrent autrefois les Moluques, & qu'après eux ſucceſſivement les Javanois, les Malays, les Perſans & les Arabes s'en rendirent maîtres. De là les ſuperſtitions, qui, mêlées avec celles de l'idolâtrie, s'introduiſirent dans le mahométiſme, que ces derniers y apportèrent. Pluſieurs familles tiennent encore à honneur de deſcendre, ainſi qu'elles le prétendent, des anciennes divinités du pays. La pluralité des femmes eſt autoriſée par les loix ; mais elles n'en règlent pas le nombre, & ne preſcrivent aucun ordre raiſonnable pour les mariages. La première femme du roi donne ſeule cependant des ſucceſſeurs à la couronne. L'adultère n'eſt pas toujours puni, mais on ne pardonne jamais le larcin. Il y a dans les villes des crieurs publics, prépoſés pour battre du tambour à la pointe du jour, afin de

réveiller les personnes mariées, & les exciter a remplir le devoir conjugal. Les Moluquois croient que le premier & le plus intéressant objet de la politique, est la propagation de l'espèce. Revenons aux insulaires de l'intérieur du pays.

Les habitans idolâtres de l'isle de Céram déclarent avec des formalités la guerre à leurs ennemis. Il leur envoient une espèce de héraut, qui, lorsqu'il aborde sur leurs terres, prend le ciel, la terre, les eaux & les morts pour témoins de la justice des droits de sa nation : après quoi il publie les raisons qu'elle a de déclarer la guerre & de la faire, non par embuscade & en employant la trahison, ainsi que des brigands, mais à force ouverte. Ce cri de guerre est répété jusqu'à neuf fois. Après la victoire, ils coupent les têtes de leurs ennemis, & les portent en triomphe jusque dans leurs villages, où ils sont reçus avec cérémonie par toutes les jeunes filles au son des instrumens.

Pour décider si la guerre que l'on va entreprendre sera heureuse, la nation s'assemble à l'entrée d'une forêt ; un des chefs prend une hache & l'enfonce dans un arbre : si, après le coup porté, elle y remue d'elle même, c'est un excellent signe, & l'on peut marcher en assurance contre l'ennemi : si, au contraire, elle y reste immobile, il faut se désister de l'entreprise. Le vol des oiseaux, immédiatement après le coucher du soleil, est encore un pronostic de la bonne ou de la mauvaise fortune.

Certains colliers, qu'ils appellent mamacurs, font les oracles du confeil de guerre. On égorge une poule à la nouvelle lune; on trempe dans fon fang le mamacur, & l'on fe décide felon la couleur dont paraît alors le braffelet.

Tel eft raifonnablement tout ce qu'on peut extraire des Voyageurs qui ont parlé des ifles Moluques: entrer dans de plus grands détails, ferait publier des fables fans fuite, ou préfenter un fait, fouvent mal expofé, & détruit par un autre obfervateur.

CHAPITRE VII.

Commerce & productions des Ifles Moluques.

LE clou de girofle eft la principale richeffe des ifles Moluques. Cette précieufe denrée ne croît que dans ces ifles, & l'on prétend qu'on en doit la découverte aux Chinois, qui, attirés par fon odeur, en chargèrent leurs barques, & donnèrent la connaiffance de cette forte d'épiçerie aux habitans des Golphes de Perfe & d'Arabie. Pline a connu le clou de girofle, & il le nomme *Cariophylum*. Les Perfes l'appellent *Calafu*: les Efpagnols *Girofa* ou *Clavo*, & les infulaires *Chimque* ou *Chamque*, & l'arbre qui le porte *Siger*.

L'arbre du girofle reffemble beaucoup au laurier; fes fleurs font dabord blanches, puis

vertes, enſuite rouges, & chaque fleur produit ſon clou, qui, en ſéchant, devient d'un brun jaunâtre. Lorſque la récolte des clous eſt faite, il en reſte encore une certaine quantité ſur les arbres, qui portent le nom de mères : ils y demeurent juſqu'à l'année ſuivante, & paſſent pour les meilleurs. On ne plante point le girofle : les clous qui tombent prennent aiſément racine, & dès la huitième année ils donnent du fruit. L'arbre dure cent ans : les fruits mûriſſent depuis la fin du mois d'août juſqu'au commencement de janvier. Il eſt ſingulier qu'autour des arbres de girofles, il ne pouſſe ni herbes, ni aucune autre ſorte de verdure : ils ſont d'une nature ſi chaude qu'ils attirent à eux tous les ſucs nourriciers de la terre.

On raconte que les pigeons ramiers, qui ſont en grand nombre dans ces iſles, ſe nourriſſent volontiers des clous qui reſtent ſur les arbres, & que leur fiente en étant remplie, il en renaît des girofliers par-tout où ils la dépoſent. On dit de plus que les inſulaires, indignés de la manière barbare avec laquelle ils étaient traités par les Portugais leurs vainqueurs, crurent ſe délivrer de leur tyrannie en brûlant les objets de leur cupidité ; mais ce moyen eut un effet tout contraire, les cendres des girofliers brûlés en reproduiſirent une bien plus grande quantité qu'auparavant. Au reſte, dans toutes les indes, on confit le girofle dans du ſucre, dans du ſel ou dans du vinaigre. Les femmes indiennes en mâchent continuellement. Les principales iſles

des Moluques produisent, année commune, environ chacune quatre mille bahars de clous de girofle, le bahar pesant six cents soixante-deux livres huit onces. Ternate en donne seulement mille bahars : Machian, mille quatre-vingt-dix : Tidor, neuf cents : Bachian, trois cents : Motir, six cents : chaque troisième année la récolte est plus féconde que les deux autres.

Il croît dans ces isles un arbre qu'on appelle Sagu, dont la moëlle, au défaut du riz & d'autres grains que ne produisent point ces contrées, sert à faire du pain qu'on pourrait regarder comme une monnoie courante, car tout ce que les insulaires vendent ou achètent se payent avec le sagu. Les amandiers & le tabac viennent en abondance dans les Moluques.

L'isle de Ternate a quantité d'oiseaux de paradis. Les naturalistes se trompent lorsqu'ils assurent que cet oiseau vit de l'air, & qu'il n'a point de pieds. La vérité est qu'ils ont deux pieds, qu'ils se posent à terre, & qu'ils y trouvent sans doute leur subsistance ; mais comme ceux qui les prennent & les vendent aux Hollandais leur arrachent les pieds, pour ne leur laisser que la tête, le corps & la queue, qui est composée de plumes admirables, on a cru jusqu'ici qu'ils naissaient sans pieds. C'est en les faisant sécher que les marchands Moluquois trouvent le secret de faire disparaître les traces de leurs pieds.

Dans la même isle de Ternate, on voit une

plante nommée Catopa, d'où tombe de petites feuilles, qui, aussi-tôt qu'elles sont à terre présentent la tête d'un ver ou d'un papillon, qui se forme de la queue de la feuille : les forts filamens deviennent les pieds de l'insecte, & les plus minces se transforment en aîles, de sorte que c'est en même tems une feuille & un papillon.

Les animaux, les oiseaux, les poissons, les arbres & les autres productions de la terre sont à peu près les mêmes dans les Moluques que dans les autres parties de l'Inde. Tout le commerce est entre les mains des Hollandais, qui trafiquent avec les naturels de ces isles.

Fin de la description des Isles Moluques.



ISLE CÉLÉBES
OU
MACASSAR.

CHAPITRE PREMIER.

Description géographique de l'Isle Célébes.

L'Isle de Célébes est comprise par la plûpart des voyageurs au nombre des Moluques, dont elle n'est éloignée que d'environ quatre-vingt lieues. Suivant Dampierre, elle a de longueur, du nord au sud, environ sept degrés de latitude, & environ trois de largeur. Comme elle est sous la ligne, la partie septentrionale est a un degré trente minutes du nord, & la partie méridionale à cinq degrés trente minutes du sud. Suivant la supputation ordinaire, la pointe septentrionale s'étend du nord au sud, mais du côté du septentrion, il y a une autre pointe, longue & serrée, qui règne au nord-est près de trente lieues : & à environ trente lieues de cette pointe est l'isle de Gilolo, qui a été prise par Mercator pour Célébes, d'où les Moluques ne sont pas éloignées. Au midi

de Célébes on trouve un golphe, qui n'a pas moins de huit lieues de large, & quarante-cinq de long, qui règne entre les terres, & va presque droit au nord. Ce golphe contient plusieurs petites isles. La ville de Macassar est à l'occident de l'isle & presqu'au sud : à l'orient il y a des lacs d'une grande étendue, & quantité de petites isles ; du côté du septentrion on apperçoit une haute montagne, mais du côté de l'orient les terres sont basses : toute cette côte est couverte de bois.

Le royaume de Macassar, qui est le plus important & le plus considérable de l'isle, n'est arrosé que par une seule grande rivière, qui le traverse du septentrion au midi : elle se jette dans le golphe vers le cinquième degré de latitude méridionale : son embouchure est d'une demi-lieue, sa largeur ordinaire de trois cents pas, & beaucoup moins en remontant vers sa source : mais dans son cours, elle se divise en une infinité de petits bras, qui répandent l'abondance dans le pays, par la facilité qu'ils apportent au commerce.

De Macassar à Borneo, d'où les Hollandais qui y sont établis reçoivent de l'or, des diamans, du poivre & d'autres marchandises, le trajet n'est que d'un jour de navigation : pour arriver aux isles d'Amboine, de Banda & autres, qui fournissent la muscade & le girofle, on n'employe que deux ou trois jours : jusqu'à Timor, d'où l'on tire la cire & le bois de sapan, il n'en faut pas plus de quatre. Les Moluques proprement dites, n'en sont sépa-

rées que de quatre-vingt lieues : il n'y en a pas plus de trois cents à Siam, à Camboye, à la Cochinchine, au Tunquin, à la Chine & aux isles Philippines ; ainsi l'on peut dire que le royaume de Macassar est un des plus avantageusement situés du monde pour le commerce.

Mancacara est la capitale du pays, qui, avant l'arrivée des Portugais, était très florissante, & quoique ses fortifications aient été ruinées par les Hollandais, elle ne laisse pas d'être encore une assez belle ville. Elle est située au-dessus de l'embouchure de la rivière, environ vers le sixième degré de latitude méridionale, dans une plaine large & fertile, qui fournit à tous les besoins de la vie. Ses rues sont grandes & sablées, un double rang d'arbres les ombragent continuellement, ainsi que les maisons, qui sont toutes de bois, excepté le palais du monarque. Elles sont toutes bâties d'ébène ou autres arbres odoriférans ou de couleurs, qui leur donnent le plus grand éclat. Chaque maison n'a que cinq toises de long sur deux de large : les fenêtres en sont très-étroites, & le toit n'est qu'un assemblage de feuilles, qui cependant résiste à la plus forte pluie. Dans aucune on n'apperçoit d'escalier ; c'est par une échelle qu'on y monte & que soigneusement on retire, quand on est entré, dans la crainte que quelques chiens ne viennent souiller le logis. C'est une des singulières superstitions de ces insulaires devenus mahométans : ils regardent le chien

comme l'animal le plus immonde, & auſſi-tôt que malheureuſement ils en ont été touchés, ils doivent ſe laver dans la rivière, ſans quoi ils ſeraient indignes du jour.

La ville de Mancacara offre un grand nombre de boutiques remplies de richeſſes, & de tout ce qui ſert aux commodités de la vie. Elle a de très-belles places & deux marchés chaque jour, l'un avant le lever du ſoleil, l'autre une heure avant qu'il ſe couche. Ce qu'il y a de ſingulier c'eſt qu'on n'y voit que des femmes : un homme ſerait deshonoré s'il y paraiſſait. Avant la guerre qui a réuni preſque toutes les parties de cette iſle ſous l'autorité du roi de Macaſſar, on comptait dans cette capitale plus de cent ſoixante mille hommes en état de porter les armes : il n'y en a pas aujourd'hui quatre-vingt mille.

Boné eſt la capitale de la province de Bonguis, & eſt diſtante de Mancacara d'environ neuf ou dix journées. Tandar & Moroja ſont de grandes villes, & toutes deux capitales des provinces de leur nom. Il y en a quantité d'autres du ſecond ordre, qui ſont très-riches & fort peuplées.



CHAPITRE II.

Ancienne religion des habitans de l'Iſle Célèbes.

Les anciens Macaſſarois étaient, il n'y a pas plus de deux cents ans, plongés dans les ténébres de l'idolâtrie. Ils adoraient le ſoleil & la lune, & ces deux aſtres étaient les objets de leur culte : chaque jour, matin & ſoir, ils leur adreſſaient de ferventes prières, & ils n'attendaient que d'eux tous leurs beſoins. S'il arrivait que pendant leurs ſupplications l'un ou l'autre de ces aſtres fût obſcurci par quelque nuage, cet accident naturel & journalier était le pronoſtic des plus grands malheurs : ils ſe dérobaient à la lumière, ils ſe renfermaient dans leurs maiſons, & proſternés devant les repréſentations du ſoleil & de la lune, ils conjuraient ces prétendues divinités de ceſſer d'être irritées contre la nation. Ces figures étaient d'or, d'argent, de cuivre ou de terre dorée, & d'une grandeur plus ou moins conſidérable, ſuivant les facultés du pieux inſulaire. Le premier & le quinze de chaque lune étaient conſacrés à un culte public ; ils offraient ces jours-là en ſacrifice à leurs divinités des bœufs, des vaches & des chèvres : cependant imbus des principes de la métempſycoſe, ils n'auraient oſé, pour leur uſage, tuer aucun de ces animaux. Souvent

on voyait des pères de famille, après avoir immolé au ſoleil & à la lune tous leurs beſtiaux, leur ſacrifier leurs enfans. Sans temples, comme ſans prêtres, ils prétendaient que ç'aurait été faire injure à leurs dieux que de leur élever des bâtimens fragiles, & que la terre ne produiſait point de matière aſſez pure pour compoſer leur demeure. C'eſt pour cela que les ſacrifices ſolemnels étaient toujours faits dans les places publiques, & ceux des particuliers devant la porte des maiſons.

Les Macaſſarois, quoique ſans pontife & ſans miniſtres de leur religion, avaient cependant des anciens, dans la mémoire deſquels repoſait le dépôt ſacré de leurs principes & des cérémonies de leur culte. Ces vieillards enſeignaient que le ciel n'avait jamais eu de commencement, que le ſoleil & la lune en avait toujours été les ſouverains ſuprêmes, & qu'ils avaient vécu une immenſité de ſiécles dans la plus parfaite harmonie, juſqu'à l'inſtant d'une malheureuſe diſpute, dont ils n'expliquaient pas le ſujet. « Un jour, diſaient-
» ils, le ſoleil avait pourſuivi la lune pour la
» maltraiter : celle-ci, voulant ſe dérober à
» la fureur de ſon adverſaire : ſe bleſſa en
» fuyant, & accoucha de la terre, qui tomba
» dans la poſition où elle ſe trouve encore
» aujourd'hui. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt
» que la terre s'ouvrit en tombant, & accou-
» cha elle-même de deux ſortes de géans,
» dont les uns s'emparèrent de la mer : & les
» autres s'enfoncèrent dans les entrailles de
» la

» la terre : les géans de la mer commandent » aux poissons, ce sont eux qui, dans leur » colère, produisent des tempêtes sur cet élé» ment, & lorsqu'ils éternuent ils ne man» quent jamais d'y causer des naufrages : les » géans de la terre, de concert avec le soleil » & la lune, travaillent à la production des » métaux, &, à proportion que leurs tra» vaux exigent une plus grande force, ils » occasionnent des tremblemens de terre, qui » quelquefois renversent les plus grandes vil» les. » Ces anciens ajoutaient, que la lune était encore grosse de plusieurs mondes, dont elle accoucherait successivement & sans efforts, pour remplacer les mondes qui seraient consumés par les brûlantes ardeurs du soleil ; que ces deux astres, s'appercevant que la terre ne pouvait exister sans la liaison intime de leurs influences bénignes, avaient juré d'être toujours unis, dans le partage égal de l'empire du ciel, & que c'est pour remplir ce traité que le soleil régnait le jour, & que la lune commandait la nuit.

Ces anciens idolâtres suivaient la doctrine de la transmigration des ames ; cependant ils ne faisaient aucune difficulté de se nourrir de la chair du porc, & de manger les oiseaux : ils prétendaient qu'il ne pouvait y avoir dans le monde d'ame assez coupable pour être condamnée à vivre dans le corps d'un animal aussi sale qu'est le cochon, & que le corps des oiseaux est trop petit & trop mal organisé pour pouvoir recevoir une ame humaine, qui ne

pourrait y avoir la liberté néceſſaire pour ſes diverſes opérations. Au reſte, ils croyaient fermement l'ame immortelle, & pour la mettre en état de paraître avec éclat dans les tranſmigrations qui doivent ſuivre ſa ſéparation d'avec le corps, ils ne manquaient pas d'enterrer celui-ci avec ſes plus beaux habits, & les principales richeſſes qui lui avaient appartenues. C'eſt pour cette raiſon que l'on trouve ſouvent des vaſes, des bracelets, des joyaux & même des lingots d'or, dans les anciens tombeaux des anciens Macaſſarois.

CHAPITRE III.

Comment le Chriſtianiſme s'eſt introduit dans l'Iſle Célébes, & par quelle étrange aventure il en a été chaſſé par le Mahométiſme.

DEUX marchands Macaſſarois ayant été conduits à Ternate, par l'idée d'y faire un commerce utile, eurent occaſion d'y fréquenter les Portugais qui venaient de s'y établir & qui y profeſſaient publiquement leur religion. Les auguſtes cérémonies du chriſtianiſme enchantèrent ces inſulaires, & ce que les chrétiens leur dirent des merveilles qu'opérait journellement ſur tous les hommes en général, le créateur de l'univers, leur donna un vif deſir d'être inſtruits des myſtères de ſa loi: ils demandèrent à recevoir le baptême,

& Antoine Galva, commandant du fort Portugais, au défaut de prêtre, le leur administra lui-même. L'un fut nommé Antoine, & l'autre Michel. De retour dans leur isle, ces Macassarois annoncèrent l'évangile à leurs compatriotes, & firent un grand nombre de prosélites. Les rois de l'isle cependant résistèrent à leurs pieuses instructions. Attachés aux plaisirs sensuels, ils ne purent goûter une loi qui en ordonnait la privation. Le seul roi de Soppen, déja ébranlé par les discours des nouveaux convertis, fut enfin déterminé à abjurer son idolâtrie, par les éclaircissemens qu'il tira du capitaine d'un vaisseau Portugais qui vint dans ce tems charger du bois de sandal sur les côtes. Le roi reçut le baptême ainsi que sa famille : une partie de sa cour, & beaucoup de ses sujets suivirent son exemple.

On croit que ceci se passait dans le tems que Saint François Xavier arrivait aux indes. Il fut informé des progrès que faisait l'évangile dans l'isle Célébes & résolut d'y contribuer par son zèle, mais il trouva des obstacles insurmontables qui l'empêchèrent d'y passer. D'autres inconvéniens arrêtèrent aussi les missionnaires que les Portugais firent partir plusieurs fois à la demande du roi de Soppen. Pendant ces circonstances, il y avoit à la cour du roi de Macassar quelques mahométans de l'isle de Sumatra. Ils saisirent cette occasion pour lui proposer d'embrasser la religion musulmane, & lui parlèrent de la sainteté de l'alcoran. Deux religions présentées sous des

aſpects ſi différens, l'une prêchant la mortification, l'autre accordant tout aux plaiſirs des ſens, mirent le roi de Macaſſar dans la plus cruelle incertitude : pour s'en tirer, il fit partir pluſieurs députés, les uns pour Malaca, afin d'y demander des miſſionnaires chrétiens, les autres pour Achem, afin d'y ſolliciter l'envoi de quelques prêtres muſulmans. Il arrêta de ne ſe décider en faveur d'une religion qu'au retour de ſes ambaſſadeurs, & lorſqu'il aurait eu le tems d'examiner mûrement quelle pouvait être la meilleure ; mais ſon conſeil lui fit bientôt changer de ſentiment : il lui repréſenta qu'il arriverait indubitablement qu'au retour de ſes députés, les docteurs chrétiens & les mahométans partageraient l'attention de ſes peuples, que la tranquillité publique en ſerait peut-être troublée, & que pour détourner un pareil malheur il était de la ſaine politique d'embraſſer la religion de ceux qui arriveraient les premiers. « D'ailleurs, ajoutèrent ces » miniſtres, le ciel vous fera connaître par » cette voie, ſa ſuprême volonté & l'excel- » lence de l'une ou de l'autre religion. » Cet avis fut malheureuſement ſuivi, & tous les peuples jurèrent de s'y conformer. Les députés d'Achem arrivèrent les premiers. Le roi de Macaſſar ſe fit circoncire, ſes ſujets ſuivirent l'exemple de leur maître, l'idolâtrie fut abolie, & dans toutes les villes on éleva des moſquées. Les miſſionnaires chrétiens qui s'étaient embarqués ſur des vaiſſeaux Portu-

gais, abordèrent bientôt les côtes de Célébes, mais il n'était plus tems ; & quoique le roi leur permit d'annoncer publiquement l'évangile, ils ne firent que peu de progrès ; la guerre qu'entreprit ensuite ce monarque pour réduire la plus grande partie de l'isle sous son obéissance, porta le dernier coup à la loi de Jesus-Christ, & établit fermement sur ses ruines les erreurs de Mahomet.

CHAPITRE IV.

Mœurs & usages des habitans de l'Isle Célébes, & propriété du climat.

L'ISLE Célébes, située au milieu de la zone torride éprouverait sans doute les chaleurs les plus excessives, si elles n'étaient modérées par d'abondantes pluies qui tombent régulièrement six jours avant & six jours après les plaines lunes. L'air y est mal sain, & produit des maladies mortelles, aussi-tôt que le vent du nord cesse de souffler : heureusement que ce vent s'y fait sentir pendant la plus grande partie de l'année. Il y a peu de jours, qu'au coucher du soleil, on n'entende gronder le tonnerre : cependant il est assez ordinaire de voir les hommes vivre dans cette isle jusqu'à cent vingt ans.

En général les habitans des Célébes sont grands, robustes & infatigables : ils sont moins basanés que les Siamois ; leur nez

plat & écraſé, les défigure beaucoup à nos yeux, mais ils regardent cette défectuoſité comme une beauté eſſentielle, & ne peuvent concevoir comme un homme peut être bien avec un nez long. Les enfans depuis leur naiſſance, juſqu'à ce qu'ils puiſſent ſe tenir ſur leurs jambes, ſont élevés dans des paniers, & pluſieurs fois chaque jour on leur applatit le nez & on leur frotte tous les membres avec une huile pour en faciliter le développement: à ſix ans ils ſont mis en dépôt chez quelque parent ou quelque ami, & ne rentrent dans la maiſon paternelle que quand ils ont atteint leur ſeizième année. Le Macaſſarois aime les armes, les arts & les ſciences ; il a l'eſprit juſte, la conception aiſée & beaucoup de mémoire ; aucun Indien ne monte mieux à cheval, ne décoche mieux une fléche, ne tire mieux un coup de fuſil, & même ne pointe mieux un canon : ſur-tout il ſe ſert du cri & du ſabre avec l'adreſſe la plus étonnante.

Le cri eſt une arme terrible dans la main de ces inſulaires ; il eſt long d'un pied & demi, & reſſemble fort à un poignard, avec cette différence que la lame s'allonge en ſerpentant, comme nos peintres repréſentent un rayon du ſoleil ; la moindre playe faite avec cette arme eſt mortelle.

C'eſt à travers une ſarbacane que les Macaſſarois ſoufflent leurs légères fléches, armées de dents de requin, & ils ſont ſi adroits qu'ils ne manquent jamais de frapper la partie qu'ils ſe propoſent de toucher.

L'habillement de ces insulaires est composé d'une veste d'étoffe ou de brocard, qui leur descend jusqu'au genou ; les manches en sont étroites & se ferment au poignet ; ils portent dessous une culotte semblable aux nôtres : leur ceinture est large, riche, & les deux bouts retombent aussi bas que la veste. Par dessus cet ajustement, ils portent un manteau de mousseline, lorsqu'ils vont dans la ville. Ils sont toujours armés du cri & du sabre. Leurs turbans sont faits de riches étoffes. Ils vont communément les pieds nuds ; cependant les gens de qualité chaussent de petites sandales à la moresque.

Un usage bien singulier, & qui fait partie essentielle du luxe & de la mode de ce pays, c'est qu'il faut entretenir sur ses ongles une sorte de teinture rouge. Les dents doivent être aussi teintes en verd ou en rouge, au choix des personnes. Pour donner lieu à la couleur de prendre sur les dents, dès l'enfance on se les fait polir & limer, & on a grand soin de les imbiber de jus de citron. On nous assure que les plus grands seigneurs Macassarois se font même arracher les dents pour avoir la gloire d'en porter d'artificielles, faites d'or, d'argent, ou de tombac.

L'habit des femmes est magnifique & propre ; elles ont de longues chemises de mousseline, sous lesquelles elles portent des culottes de brocard, mais qui descendent jusque passé le gros de la jambe. Par-dessus elles mettent un petit jupon d'une légère étoffe,

ou d'une mouſſeline rayée, qui laiſſe voir la richeſſe de la culotte. Leurs cheveux ſont élégamment relevés en boucles ſur leur tête.

Les loix de Célebes défendent aux pères & mères de vendre leurs enfans. On ne connaît preſque point d'eſclaves dans ce pays, & contre l'ordinaire, les femmes ont l'adminiſtration du ménage.

La nobleſſe eſt héréditaire à Célébes & ne dépend pas du caprice du ſouverain; elle eſt fondée ſur des titres, qui la rendent perpétuelle. Les premiers nobles ſont ceux dont la nobleſſe eſt attachée à des terres ennoblies par les rois, pour récompenſes de ſervices rendus à l'état. Ces terres ſont inaliénables & les propriétaires ſont tenus de payer une certaine redevance à la couronne & de ſervir gratuitement le prince lorſqu'il y a guerre. les ſujets de ces domaines doivent faire le ſervice chez le ſeigneur, ou s'en racheter à prix d'argent. On appelle ces nobles *dacus*; il ne peut y en avoir qu'un certain nombre & ce ſont proprement les grands officiers du royaume & les gouverneurs de province.

Le ſecond ordre eſt celui des Carrés : ce ſont les nouveaux nobles, de la création des monarques.

Les Lolos compoſent le troiſième ordre & cette diſtinction peut s'acheter, comme dans certains pays.

Les rois de Macaſſar occupent le trône depuis plus de neuf cents ans, & ce ſont les frères qui ſuccèdent, à l'excluſion des fils.

Le prince qui régnait en 1685, était le vingtième de sa race. Le gouvernement est purement monarchique. Les forces de ce royaume consistent, en tems de guerre, en quatre-vingt mille hommes d'infanterie & douze mille cavaliers.

La nature a accordé aux habitans de Célébes une production qu'elle a refusé à la plus grande partie des pays de l'Inde, ce sont les carrières; il s'en trouve de très-abondantes dans cette isle. Elle a des mines d'or, de cuivre & d'étain: les torrens qui se précipitent des montagnes entraînent avec eux des parcelles & souvent de petits lingots qui se ramassent dans les vallées, lorsque les eaux sont écoulées.

On y trouve les bois d'ébène, de calambou, de calamba & de sandal. Le bambou, espèce de roseau, si nécessaire aux indes, y croît avec une supériorité qui n'a point d'égale; il a quelquefois trois pieds de diamètre à Célébes. Les poissons y sont excellens, les fruits admirables, & de la plus grande abondance: les fleurs sont toutes supérieures aux nôtres pour la beauté, l'éclat & le parfum. Le palmier donne un vin, qu'on égale aux meilleurs de France, mais qu'on croit moins pectoral. Les forêts abondent en cocotiers, & les vallées sont couvertes des meilleurs légumes.

L'arbuste le plus renommé de ce pays est l'opium, que les Portugais appellent ophyon; il croît sur les bords des tombeaux & dans les creux des montagnes; ses feuilles sont d'un verd pâle: on tire une liqueur de ses rameaux,

par une incision qu'on y fait, & à l'ouverture de laquelle on applique un morceau de bouchon ; il faut observer que l'air n'y puisse pénétrer. Cette liqueur s'épaissit au bout de quelques jours & acquiert une sorte de consistence ; alors on la divise en boules, que les Malays & les Mahométans viennent acheter au poids de l'or. On connaît les vertus de l'opium, & ses effets funestes, lorsqu'on en prend une dose trop forte.

Si l'isle Célébes est abondante en productions utiles, elle a aussi ses plantes vénimeuses, dont les poisons sont mortels. Elle nourrit des singes blancs, qui particulièrement font la guerre aux femmes, & qui seraient bien plus dangereux s'ils n'étaient pas sans cesse poursuivis par d'affreux serpens, qui leur donnent la chasse la nuit & le jour. On prétend que dans les excrémens de ces singes, on trouve des pierres de bézoard, plus rondes, plus grosses, beaucoup plus estimées & qui produisent de plus heureux effets que celles qui viennent des chèvres.

Fin de la description de l'Isle Célébes ou Macassar.



ISLES
PHILIPPINES.

CHAPITRE PREMIER.

Deſcription géographique des Iſles Philippines.

LES anciens ont connu ces iſles ſous le nom de Manioles : elles furent découvertes par Magellan, en 1521, & vingt-deux ans après Louis Lopez de Villalobos les nomma Philippines, à l'honneur de Philippe, héritier préſomptif de la monarchie d'Eſpagne. Ces iſles ſont ſituées vis-à-vis les côtes des royaumes de Malacca, de Siam, Camboie, Chiampa, Cochinchine, Tunquin & la Chine. Leur ſituation eſt ſous la zone torride entre l'équateur & le tropique du cancer : car la pointe de l'iſle de Mindanao, ou autrement le cap de S. Auguſtin, ſe trouve à cinq degrés trente minutes de latitude, & la ville de Manille au quatorzième degré & quelques minutes. La longitude, ſuivant les meilleures cartes, eſt entre cent trente-deux & cent quarante-cinq degrés. On ne ſait pas préciſément le nombre de ces iſles : il y en a de

très-considérables, comme Luçon où se trouve l'importante ville de Manille & Mindanao, qui en est à deux cents lieues du côté du sud-est; mais nous n'entreprendrons point d'en donner une description détaillée: il nous suffit pour remplir notre plan de rapporter ce que nous rencontrerons de plus probable dans les voyageurs, touchant l'espèce de religion, les mœurs & les usages des différens habitans de ces contrées, puisque nous n'aurions à offrir que des erreurs, si nous voulions composer une histoire suivie de traits épars dans cent auteurs, qui donnent souvent leurs conjectures pour des réalités.

CHAPITRE II.

Caractère, mœurs & usages des habitans des Isles Philippines.

IL est naturel de penser que d'abord des naufrages & plus tard des vues de commerce ont accidentellement peuplé les isles Philippines. Lorsque les Européens arrivèrent sur ces côtes, ils y trouvèrent des Mores-Malays, dont les ancêtres y étaient venus de l'isle de Borneo, & de la terre ferme de Malacca. Leur figure, leur langage, leur habillement même, tout justifiait leur récit. Les peuples des isles de Camerines, de Layre, de Samar, Panay & autres, viennent certainement des

Célébes: ceux de Mindanao, Xolo, Bool & Sébu tirent leur origine de Ternate.

Les noirs qui habitent les rochers & les forêts de l'isle de Luçon ne ressemblent en aucune façon à ceux qui sont établis sur les côtes. Ces sauvages se nourrissent des fruits de leurs arbres, des racines de leurs terres, & des animaux qu'ils tuent à la chasse. Il vont nuds, excepté ce que la pudeur oblige de cacher, & qui ne l'est encore qu'avec un étroit morceau d'écorce d'arbre. Les femmes ne portent en cet endroit qu'un tissu fait de jeunes joncs ou d'écorce. Ils n'ont ni roi, ni loix : le chef de chaque famille est le monarque des siens. Ils n'ont point de demeure fixe, & leur penchant pour la liberté est si fort qu'ils ne permettent pas à ceux d'une autre montagne de mettre le pied sur leur terrein. Lorsqu'ils tuent un Espagnol, ils boivent dans son crâne pour célébrer cette grande victoire. Il y a grande apparence que les premiers habitans de toutes ces isles ont été noirs, & qu'à l'approche des Européens, ils ont fui vers les montagnes.

Les insulaires de Mindanao sont divisés en quatre nations, les Mindanaos, les Caragos, les Lutaos & les Sabanos. Les Caragos sont braves, les Mindanaos sont perfides, les Lutaos n'aiment que l'indépendance, & les Sabanos sont lâches.

Tous ces insulaires sont presque sans idée de religion & sans loi. Le père qui rachète son fils de l'esclavage, en fait son propre esclave, & le

père devient l'esclave du fils, si celui-ci lui rend le même service. Celui qui vous oblige a droit à votre liberté, si vous ne payez pas son bienfait. L'adultère chez ces peuples est une faute légère ; mais ils ont le vol en horreur. La vengeance est non-seulement autorisée, mais elle est en honneur : celui qui a coupé la tête à sept ennemis, porte pour marque de sa honteuse victoire, car c'est presque toujours par la surprise, une espèce de turban rouge, & il est appellé brave.

Passons aux habitans des côtes de Mindanao. Ils sont sous l'autorité de deux rois : la justice est administrée par un gouverneur qui porte le nom de Zarabandal. Les grands de chaque état sont partagés en deux classes : Tuau est le titre de la première noblesse, les Orancaies composent la seconde. On appelle Cacites les successeurs au trône. Ces nobles sont mahométans, ainsi qu'une grande partie du peuple. C'est dans les funérailles qu'ils font aux morts que paraît particulièrement leur magnificence: le plus pauvre insulaire sacrifie tout ce qu'il possède pour fournir des habits neufs à son parent défunt. Les tombeaux sont entourés d'arbres & de fleurs ; on y brûle souvent des parfums. Au-dessus de ceux des princes, on élève de superbes pavillons, au quatre coins desquels on voit voltiger des étendards blancs. La coutume s'est conservée long-tems de sacrifier un grand nombre d'esclaves, pour aller servir le mort dans l'autre monde. Une remarque que l'on ne doit pas laisser échapper, c'est

que chaque insulaire doit faire construire son cercueil pendant sa vie, & le placer dans l'endroit le plus apparent de la maison, afin qu'à cette vue, il se rappelle sans cesse qu'il est mortel.

Les femmes de Mindanao sont naturellement chastes & modestes, mais aussi on en trouve peu qui ne porte sur son visage l'empreinte de la laideur. Les fêtes qui précèdent & qui suivent les nôces durent quatre jours, après quoi la femme conserve l'habit blanc qui lui a servi pendant la cérémonie, & le mari en prend un rouge.

Les Mindanayens sont d'une taille médiocre : « ils ont, dit Dampierre, le corps » petit & droit, la tête menue, le visage » ovale, le front plat, les yeux noirs & peu » fendus, le nez court, la bouche assez gran» de, les lévres petites & vermeilles, les » dents noires & fort saines, les cheveux » noirs & luisans, le teint bazané, mais » tirans plus sur le jaune clair que dans les » autres parties des indes, sur-tout les fem» mes. Leur coutume est de porter l'ongle » du pouce fort long, sur-tout celui du pouce » gauche : ils ne le coupent jamais, quoiqu'ils » le raclent souvent. Ils ont naturellement » beaucoup d'esprit. Ils sont agiles & labo» rieux, quand ils veulent ; mais en général, » fainéans & larrons, sans goût pour le travail, » s'ils n'y sont forcés par la faim. Ils sont civils » & francs avec les étrangers, mais vindicatifs » & implacables dans leurs vengeances. »

Lorſque les vaiſſeaux Européens abordent l'iſle de Mindanao, les inſulaires montent précipitamment ſur le tillac & demandent à chacun s'il a beſoin d'un camarade, ou s'il deſire une pagaly, c'eſt-à-dire, un ami familier, ou une intime amie : il faut payer cette politeſſe par des préſens.

CHAPITRE III.

Religion des Inſulaires des Iſles Philippines.

CE n'eſt qu'en puiſant dans les chanſons de ces inſulaires qu'on a pu juſqu'ici avoir une idée vague de leur croyance. Ils célébrent dans ces chanſons les faits héroïques de leurs ancêtres, & ils y expliquent la généalogie de leurs dieux.

Il eſt certain que ces ſauvages adorent le ſoleil, la lune & les étoiles, il eſt auſſi prouvé qu'ils rendent un culte au malin eſprit, qu'ils lui font des ſacrifices, & le remercient des richeſſes & des faveurs qu'ils prétendent en recevoir. Leur principal dieu porte le nom de Maglante, & Maglante ſignifie le dieu qui lance le tonnerre. Chez quelques-uns Batala eſt le dieu créateur de toutes choſes, chez les autres, Batala eſt proprement le tems. Ils ont auſſi des dieux ſubalternes qui ſont de l'un & de l'autre ſexe.

Le dieu des Tagales eſt appellé Bathala-

May-Capal, c'est-à-dire, dieu fabricateur. Ceux-ci honorent, par une espèce de culte religieux, les animaux, les oiseaux, le soleil, la lune, les rochers, les caps, les rivières, & sur-tout un vieil arbre, auquel ils offrent des sacrifices. Ce serait un sacrilège de le couper. Sur cet arbre, ils prétendent qu'est fixée la résidence des ames de leurs ancêtres. Ils voyent ces ames voltiger sur la cime de cet arbre. Ces fantômes, qu'ils nomment Tibalang, ont une taille gigantesque, de longs cheveux, de petits pieds, des aîles très-étendues & le corps peint : ils reconnaissent leur arrivée par l'odorat. En vain voudrait-on leur représenter que ces fantômes ne sont qu'une erreur de leur imagination, ils soutiennent, avec les marques de la plus forte persuasion, qu'ils les apperçoivent, & que sans doute ils ne doivent être visibles que pour eux.

Ces Tagales ont encore plusieurs dieux particuliers, qu'ils nomment Anitos. Un préside aux montagnes, un autre aux semences, celui-ci à la pêche, celui-là aux édifices & à la conservation des enfans. Leurs ayeux, & leurs bisayeux sont au nombre de ces Anitos, ainsi que ceux qui meurent par le fer, par la foudre ou qui sont mangés par les crocodiles. C'est pour cette raison que les vieillards choisissent pour leur sépulture quelque endroit élevé des montagnes, ou quelque pointe de rocher, qui avance dans la mer, afin, qu'après leur mort, les pêcheurs & les mariniers puissent les invoquer dans leurs besoins.

Dans une de ces isles méridionales, on ne trouve d'autre culte religieux que des mains jointes, des yeux élevés au ciel, quand on parle du fabricateur de l'univers à qui on donne le nom Dabba.

Ceux qui adorent le soleil lui sacrifient un cochon avec beaucoup de cérémonies bizarres; ce sont toujours de vieilles femmes qui remplissent ces fonctions. La solemnité commence par une grande musique; lorsqu'elle a cessé, les vieilles font plusieurs révérences au soleil; après cet hommage rendu, elles placent sur leurs têtes un ruban, dont elles forment deux cornes & tiennent dans leurs mains quelque chose qui ressemble à une ceinture; ensuite elles dansent au son d'un chalumeau, & prononcent quelques paroles en l'honneur de l'astre révéré; on répand alors une certaine liqueur sur la victime, qui est liée au milieu du cercle que trace la suite de ces singulières prêtresses, & enfin le cochon est égorgé. Pour terminer cette fête, toutes les prêtresses plongent leurs chalumeaux dans le sang de la victime, y trempent leur doigt & marquent leur mari au front. La chair du pourceau est présentée au feu pendant quelques instans & l'assemblée s'en régale.

Nous ne parlerons point des ridicules présages que les insulaires tirent des diverses rencontres qu'ils font au commencement de la journée, ni des incisions qu'ils se font sur le corps, & que quelques voyageurs

ont regardé comme des actes de superstition ; seulement est-il constant qu'on trouve dans leurs forêts certains arbres grossièrement taillés en forme d'idoles, qui présentent de grosses faces plates & difformes, avec quatre dents dans la bouche semblables aux défenses du sanglier.

On n'ose rien dire de leurs cérémonies nuptiales, ni de celles de leurs funérailles ; mais on sçait qu'ils croyent l'immortalité de l'ame, & qu'ils veulent, comme leurs voisins du continent, qu'elle passe d'un corps dans un autre. Quelques-uns ont l'usage de la circoncision, & on leur reproche un abus criminel de l'amour, qui a fait introduire parmi eux l'usage de passer aux jeunes garçons, vers une certaine extrémité du corps, un clou dont la pointe est rivée & la tête formée en couronne.

CHAPITRE IV.

Productions des Isles Philippines, & leur commerce.

DEPUIS que les Espagnols sont maîtres de quelques-unes de ces isles, on peut avec certitude parler de ce qu'elles produisent d'utile ou de singulier.

Le fameux Magellan avait découvert les Philippines en 1521, & en 1564 Michel Lopez Legaspi vint aborder les côtes de l'isle de

Sibu, & emporta d'assaut la ville indienne de ce nom, où il forma son premier établissement. En 1570 il se présenta devant la ville de Manille, &, après l'avoir subjuguée, sans effusion de sang, il posa les fondemens de la nouvelle Manille, qui subsiste aujourd'hui. Legaspi mourut en 1572, & son successeur Guido de la Bazarris poussa ses conquêtes dans l'isle. En 1575 dom François de Sande pilla l'isle de Borneo, & imposa un tribut aux rois de Mindanao & de Xolo. En 1597 l'isle de Mindanao fut réduite sous le joug des Espagnols par le brave Stephano Rodriguez de Figueroa. Dom Sébastien Hurtado de Corcuero, gouverneur de Manille en 1638, conquit l'isle de Xolo, mais les Espagnols ne l'ont pas gardée & ne se sont réservé que la liberté d'y trafiquer : cependant, malgré tous leurs exploits, ils n'ont pas jusqu'ici subjugué la dixième partie des habitans de ces isles.

Nous avons déjà remarqué que les isles Philippines peuvent être regardées comme un centre où toutes les richesses du monde aboutissent ; on y trouve l'or & l'argent du Pérou & de la Nouvelle-Espagne, les diamans de Golkonde, les topases, les saphirs & la canelle de Ceylan, le poivre de Java, le girofle & les noix muscades des Moluques, les rubis & le camphre de Borneo, les perles & les tapis de Perse, le benjoin & l'yvoire de Camboie, le musc de Lequios, les toiles de coton & les étoffes de Bengale, les étoffes, la porcelaine, & les raretés de la Chine.

Les bufles ſauvages ſont, on l'oſe dire, ſans nombre dans les Philippines. On trouve dans les forêts des ſangliers, des cerfs & des chèvres d'une groſſeur ſurprenante : les ſinges y ſont d'une grandeur monſtrueuſe, & ſi forts qu'aiſément ils ſe défendent contre un homme; lorſqu'ils manquent de fruits pour ſe nourrir, ils deſcendent en troupes ſur les bords de la mer, & ſe repaiſſent d'huitres & de crabbes.

Ces iſles abondent en civettes : elles ont une eſpèce de chats, de la grandeur des liévres & de la couleur des renards, appellés taguans, qui ont des aîles comme les chauves-ſouris, mais couvertes de poil, & qui ſautent aiſément de branche en branche, à la diſtance de dix pieds.

L'ibitin, ſerpent d'une groſſeur extraordinaire, eſt commun aux Philippines : il a l'inſtinct de ſe ſuſpendre par la queue à une branche, & d'attendre dans cette poſture cerf, ſanglier ou homme, qu'il dévore tout entiers.

Le tavon eſt un des plus ſinguliers oiſeaux de ces iſles : il eſt noir & plus petit qu'une poule; il dépoſe ſes œufs, qui ſont à peu près de la groſſeur de ceux des oyes, dans les terres ſablonneuſes. Ce qu'il y a de particulier, c'eſt que lorſque les petits ſont éclos, on y trouve encore le jaune abſolument entier ſans aucun blanc ; ce qui prouveroit invinciblement que ce n'eſt pas toujours dans les jaunes que réſident les principes de la fécondité. Le tavon raſſemble trente ou quarante de ſes œufs, &

les couvre de ſable : c'eſt la chaleur de l'air qui les fait éclore.

L'oiſeau dont les nids paſſent pour un mets ſi délicieux à la Chine & dans toutes les Indes, eſt nommé ſalangan par les inſulaires, & ſe trouve communément dans les iſles de Calamianes & de Xolo ; il attache ſon nid aux pointes des rochers qui s'avancent le plus dans la mer.

Le douyon, que les Eſpagnols appellent *peſce-muger*, eſt un poiſſon qui a les parties du ſexe & les mammelles d'une femme ; ſes os ont la propriété d'étancher le ſang : la fécondité de la femelle du crocodile, & la voracité de ſon mâle ſeraient capable de dépeupler ces iſles, ſi la nature n'y avait mis un frein ; lorſque les œufs qu'elle dépoſe ſur le ſable ſont éclos, la femelle ſe met ſur le paſſage de ſes petits, & les avale l'un après l'autre ; ceux qui par hazard ſe détournent du chemin échappent ſeuls à ce danger.

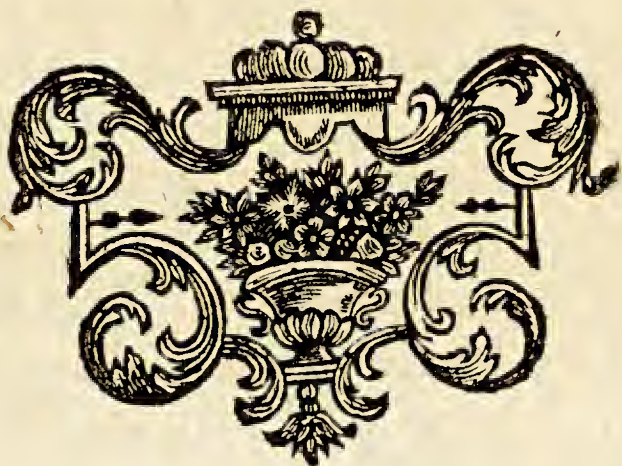
Entre les différens fruits de ces iſles, on diſtingue le santor, dont on fait d'excellentes confitures, le mabal, le chicoy, le macupa, le bilimbin, &c. ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que, quoique ces pays abondent en fruits de toute eſpèce, aucune ſorte de l'Europe ne peut y réuſſir.

On connaît juſqu'à quarante eſpèces depalmiers, dont les principales fourniſſent les iſles de vin ; une eſpèce ſeulement donne du vin & du vinaigre. Les cocos ſont nombreux & l'on en tire du vin & de l'huile.

Les insulaires ont le bois qui porte la casse, le tamarin ou sampale, égale à l'ébène ; l'ébène noir, le balayon rouge, le naga, qui donne une teinture bleue à l'eau & la rend plus saine, & duquel on tire le sang de dragon ; enfin, l'arbre de fer, & un autre dont l'écorce est une sorte de canelle.

Les herbes médicinales, ainsi que les poisons, ne peuvent se nombrer dans les Philippines ; tant l'abondance en est extraordinaire.

Fin de la description des Isles Philippines.



ISLES

MARIANNES.

Nous n'aurons que peu de choses à dire touchant les isles Mariannes, qu'on a connues jadis sous le nom d'isles des Larrons : elles forment une chaîne qui s'étend du sud au nord, c'est-à-dire, depuis l'endroit où elle commence, vis-à-vis de la nouvelle Guinée, jusqu'au trente-sixième degré qui les approche du Japon : ainsi elles se trouvent renfermées entre le tropique du cancer & la ligne équinoxiale. Magellan les découvrit en 1521. Un peu après le milieu du dernier siècle, les Espagnols formèrent des établissemens dans ces isles & leur donnèrent le nom d'isles Mariannes, à l'honneur de Marie-Anne d'Autriche, reine d'Espagne, femme de Philippe IV. Legaspi en avait pris possession pour cette couronne en 1565.

Avant que les Espagnols se fussent établis dans ces isles, les insulaires ignoraient qu'il existât d'autres terres que la leur. Ils se croyaient seuls au monde, & vivaient libres & heureux, n'ayant pour loix que leurs caprices : contens des racines de leurs forêts, ils ne soupçonnaient pas seulement l'existence du feu.

Il serait imprudent de décider si ce sont les

Japonois qui ont peuplé les iſles Mariannes, ou ſi quelques habitans des Philippines, qui en ſont à plus de quatre cents lieues, pouſſés par quelques tempêtes y ſont venus faire naufrage : ce qu'il y a de certain, c'eſt que la plûpart de ces iſles fourmillent d'habitans : la ſeule iſle de Guaſſan en contient plus de trente mille.

Les inſulaires des iſles Mariannes ſont baſanés, mais cependant leur teint eſt aſſez clair : ils ſont robuſtes, & leur taille eſt haute & bien proportionnée, ils ont peu de maladies & arrivent la plûpart à une extrême vieilleſſe. Les hommes vont exactement nuds : les femmes ne cachent que ce que la pudeur empêche de montrer ; l'un & l'autre ſexe fait conſiſter la beauté à avoir les dents noires & les cheveux blancs. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ce peuple, qui n'a pas la plus légère connaiſſance des ſciences & des arts, aime la poéſie, & qu'il a ſes poëtes. La nation eſt partagée en trois ordres, qu'on pourrait nommer, les nobles, le tiers-état, & le peuple. Les nobles ſont d'une vanité incroyable : ils ſeraient perdus d'honneur s'ils s'alliaient à une fille du peuple, & les parens laveraient une pareille honte dans ſon ſang. Ces nobles ont le titre de Chamorris & poſſèdent des eſpèces de fiefs, qui paſſent héréditairement à leurs frères ou à leurs neveux, & jamais à leurs fils.

La pêche eſt l'occupation la plus ordinaire de ce peuple : leurs maiſons ſont bâties de co-

cotiers & couvertes de feuilles de palmiers : chacun eſt maître de ſes actions. Le reſpect que la nature nous inſpire pour nos parens, eſt chez eux un ſentiment inconnu ; les ſeuls beſoins les lient entr'eux, avec cet eſprit d'indépendance, ils ſont heureuſement portés à la paix ; leurs guerres ne ſont ni longues ni ſanglantes : deux ou trois jours ſuffiſent pour les terminer, & de part & d'autre il ne reſte jamais quatre hommes ſur le champ de bataille. Les vaincus envoyent des préſens aux vainqueurs, qui ne tirent d'autres fruits de leur victoire que la ſatisfaction de compoſer & de chanter des vers ſatyriques contre leurs ennemis humiliés : ils ne connaiſſent ni l'arc, ni les fléches, ni les épées : leur arme eſt un bâton, garni de l'os de la jambe, de la cuiſſe ou du bras d'un homme, dont la pointe eſt aiguë & venimeuſe. Ils ſe ſervent auſſi de frondes pour lancer des pierres. Un homme peut avoir pluſieurs femmes, ce qui lui arrive rarement ; mais un uſage qui ne peut ſe remarquer que chez ces inſulaires, la femme eſt maîtreſſe abſolue dans la maiſon, le mari n'y peut diſpoſer de rien ; s'il eſt mécontent de ſon épouſe, il n'oſe le témoigner, parce qu'alors la femme a le droit d'emporter ce qui lui appartient, & de ſe marier à un autre. Les enfans ſuivent la mère & regardent ſon nouveau mari, comme leur père propre : ce qui fait que quelquefois un homme ſe trouve dans le moment ſans femme & ſans enfans : bien plus, ſi la femme

eſt convaincue que ſon mari la trahit pour une autre, elle aſſemble toutes les femmes de l'habitation, &, la lance à la main, elles vont toutes aſſiéger la maiſon du coupable : elles déſolent ſes terres, dépouillent ſes arbres, & fondant alors ſur lui, elles le chaſſent ignominieuſement. Une telle coutume ne laiſſe pas d'éloigner les jeunes gens des liens du mariage, & contribue beaucoup à entretenir le libertinage dans la nation.

Ces inſulaires, avant l'arrivée des Européens & des Miſſionnaires, qui en ont convertis quelques-uns, n'avaient aucune idée de religion ; ils ne reconnaiſſent aucune divinité, & ſont encore ſans temples, ſans autels, ſans ſacrifices & ſans prêtres ; cependant ils ont une intime perſuaſion que l'ame eſt immortelle & que les eſprits reviennent après la mort. Ils ſoupçonnent un paradis où les ames ſont heureuſes, & un lieu où elles ſont tourmentées ; mais, ſelon eux, ce n'eſt ni la vertu, ni le crime qui conduiſent dans ces endroits. Les bonnes & les mauvaiſes actions ſont infructueuſes pour la vie future : tout dépend de la manière dont on ſort de ce monde. Celui qui meurt d'une mort violente, a l'enfer pour partage ; tandis que celui dont la mort a été naturelle, ſe nourrit des plus excellens fruits dans un lieu de délices. Combien ne doit-on pas appercevoir de contrariétés dans cet abſurde ſyſtème ? Mais ne nous en étonnons pas, ils ont parmi eux des impoſteurs ; & chez quelle

nation ne s'en trouve-t-il pas ? Ces frippons, nommés Mancanas, sont médecins, astrologues, sorciers, si l'on veut, & ce sont eux qui, subjuguant le peuple imbécille par la crainte ou l'espoir de recouvrer la santé, lui débitent ces rêveries.

Fin de la description des Isles Mariannes.



DE LA TARTARIE.

CHAPITRE PREMIER.

Description géographique de la Tartarie.

Sous le nom de Tartarie, ou plutôt *Tatarie*, les géographes comprennent cette vaste région de l'Asie, qui s'étend au nord depuis la Turquie, l'Indoustan, la Perse & la Chine jusqu'à la mer glaciale, & que l'on ne connaît un peu particulièrement que depuis quelques années. A l'ouest ce grand pays est borné par la mer Caspienne, & par les rivières de Jaik & de Tobol, qui le sépare de la Russie : ses limites à l'est sont l'océan oriental ou la mer de Tartarie : au nord il a pour bornes la Sibérie Russienne, & au sud, le royaume de Karazin, les deux Bukkaries, la Chine & la Corée. De l'ouest à l'est, il comprend une grande moitié de l'Asie, & sa situation est entre le soixante-cinq & cent soixante-sixième degré de longitude, & entre le trente-septième & le cinquante-cinquième degré de latitude. Il résulte de cette observation qu'il contient quatre-vingt-

ſix degrés de longitude, c'eſt-à-dire, trois mille ſix cents milles de longueur de l'oueſt à l'eſt, & dix-huit degrés de latitude du nord au ſud, qui font neuf cents ſoixante milles dans ſa plus grande largeur, quoique dans certains endroits il n'en ait pas plus de trois cents trente.

Quelle que ſoit encore actuellement la vaſte étendue de la Tartarie, elle eſt bien inférieure à ce qu'elle était lorſque le fameux Jenghiz-khan & ſes ſucceſſeurs la réduiſirent ſous leur domination, avec toute l'Aſie méridionale : cet empire formait alors preſqu'un quart du monde. Les diviſions qui s'élevèrent entre les chefs des hordes ou tribus qui poſſédaient la Tartarie, donnèrent occaſion aux puiſſances voiſines d'en uſurper différentes parties : les Ruſſes s'étendirent à l'oueſt du Don, & au nord ils ſe ſaiſirent du pays des Eluths ou Kalmuks, & reculèrent les bornes de la Sibérie.

Ce que nous appellons aujourd'hui la grande Tartarie ſe diviſe en trois parties inégales; les deux premières ſont ſituées au midi ; ſavoir, la Tartarie Chinoiſe & la Tartarie indépendante. La Tartarie Chinoiſe eſt gouvernée par des gouverneurs envoyés par l'empereur de la Chine, & par pluſieurs princes tributaires : la Tartarie indépendante eſt ſous la puiſſance de quelques khans : & la Tartarie Ruſſienne, qui forme la troiſième partie, mais beaucoup plus conſidérable que les deux autres, dépend de l'empire de Ruſſie, & occu-

pe tout le nord, tandis que les deux précédentes, bien moins étendues, ſont partagées par la mer Caſpienne.

TARTARIE CHINOISE.

Ce pays que l'on trouve à l'orient de la Tartarie indépendante, en eſt ſéparée par la grande muraille de la Chine. On le diviſe en pays des Mantcheous ou Nyuches, y compris le Léaoton, en celui des Mongous ou Mongols: les Mongols ſont diſtingués en Mongols ou Mugales noirs, tributaires de la Chine, & en Mongols-kalkas ou Mugales jaunes, qui ne ſont ſimplement que ſous la protection de cet empire. Ces deux peuples ſont ſéparés entr'eux par un grand déſert que les Chinois appellent Chamo, qui a plus de trois cens lieues de long. Le pays des Mantcheous eſt aſſez fertile dans ſa partie méridionale, & les Chinois l'ont partagé en trois gouvernemens, qui prennent leurs noms des villes capitales: celui de Chinyang comprend tout l'ancien Léaoton, & produit abondamment du riz, du bled, des fruits & des légumes: ſes habitans ſont bons guerriers. Celui de Kirin-oula s'étend conſidérablement au nord-eſt, il eſt couvert de bois & l'on y recueille beaucoup de plantes médicinales. Les Tartares qui occupent la partie orientale de ce gouvernement s'appellent Yupi, ſans doute parce qu'ils ne ſe couvrent que de peaux de poiſſon. La troiſième province eſt nommée Ttitcicar de Ttit-

cica sa capitale. Elle abonde en superbes fourrures, & peut-être les plus belles du monde. C'est dans ce gouvernement que les Chinois relèguent les prisonniers d'état, & les criminels qui ne méritent pas la mort : au reste ce pays confine à l'empire de Russie.

Le pays des Mongols a pour bornes à l'est, la Tartarie orientale ; au sud, la grande muraille de la Chine ; à l'ouest, le grand désert de Chamo, & le territoire des Kalkas ; & au nord, une partie des terres des Kalkas & de la Tartarie orientale. La situation de cette vaste contrée est entre cent vingt-quatre & cent quarante-deux degrés de longitude orientale, & entre trente-huit & quarante-sept degrés de latitude. Sa longueur vers l'ouest est de plus de trois cents lieues, & sa largeur du nord au sud est d'environ deux cents. Ce fut le théatre des plus mémorables actions des Tartares de l'orient & de l'occident, le siége de l'empire de Jenghiz-khan, le centre où se réunirent & où se perdirent plus d'une fois toutes les richesses de l'Asie, où l'on éleva les villes les plus florissantes, & enfin où les sciences furent cultivées pendant des siécles, sans qu'il en reste maintenant les plus légères traces. Les Mongols sont divisés en quarante-neuf étendards ou districts, dont les chefs, tributaires des Chinois, en regardent l'empereur comme leur suprême khan. Chaque district a ses bornes prescrites, & il n'est pas permis aux uns d'empiéter sur les terres des autres.

Les Mongols kalkas, ou Mugales jaunes, pour les diſtinguer des précédens qu'on appelle Mugales noirs, tirent leur nom de Kalkas, de la petite rivière de Kalka, auprès de laquelle ſes ſouverains avaient fixé leur demeure. Le pays des Kalkas, ſi l'on en croit le père Gerbillon, s'étend de l'oueſt à l'eſt, depuis la montagne d'Altay juſqu'à la province de Solon; & du nord au ſud, depuis le cinquante & le cinquante-unième degré de latitude, juſqu'à l'extrémité méridionale du grand déſert de Chamo, où ces Tartares vont camper pendant l'hiver. Ce déſert, quoiqu'aride, ſans arbres & ſans herbes en beaucoup d'endroits, ne laiſſe pas dans d'autres de renfermer d'excellentes terres, de bons pâturages, des bois, des fontaines & des ruiſſeaux en abondance : ailleurs on ne rencontre que quelques étangs, des marais formés par les pluyes & pluſieurs puits creuſés par intervalle.

TARTARIE INDÉPENDANTE.

La Tartarie indépendante eſt plus au midi que la Tartarie chinoiſe, & s'étend fort loin du côté de l'occident; elle eſt bornée au nord par la Ruſſie aſiatique; au midi par les Indes & la Perſe, & à l'occident par la mer Noire. On la diviſe en deux parties très-inégales. Dans la partie orientale, on trouve d'orient en occidenr, les états du grand khan des Eluths ou Calmuks, auxquels eſt actuellement joint le Tibet, le Turkeſtan & le pays

des Usbecs. Dans la partie occidentale qui est renfermée entre la mer Caspienne, la mer Noire & celle d'Asoph, on trouve le Dagestan, la Circassie, dont une partie dépend du khan de la petite Tartarie, & divers peuples libres qui habitent les environs du mont Caucase.

Le pays des Eluths ou Calmuks, s'étend depuis la mer Caspienne & la rivière Jaik, du soixante-douzième degré de latitude vers le mont Altay, jusqu'au cent-dixième degré, & du quarantième jusqu'au cinquante-deuxième; ce qui forme à peu-près dix-neuf cents trente milles de longueur de l'ouest à l'est, & six cents cinquante dans sa plus grande largeur du sud au nord. Il a pour bornes au nord une partie de la Russie & de la Sibérie, dont il est séparé par des montagnes; au sud, les terres de Karam & de la grande & petite Bukkarie; & à l'ouest, la rivière de Jaik.

Le Tibet, que les Tartares appellent Barantola, comprend une étendue de plus de vingt degrés de l'est à l'ouest, & de plus de huit du nord au sud : il est situé entre le quatre-vingt-septième & le cent vingt-unième degré de longitude, & entre le vingt-sixième & le trente-neuvième degré de latitude; ce qui fait de l'ouest à l'est dix-sept cents trente cinq milles, & sept cents quatre du nord au sud, dans sa plus grande largeur. Il a pour bornes au nord, le pays de Kohonor & le grand désert de sable, qui le sépare de la petite Bukkarie; à l'est, l'empire de la Chine; à l'ouest,

l'empire du Mogol ou l'Indouſtan, & la grande Bukkarie ; au ſud, le même empire, le royaume d'Ava, & quelques provinces qui appartiennent à la preſqu'iſle du Gange.

Le Turkeſtan eſt une faible partie du grand empire que les Turcs poſſédaient vers le ſixième ſiècle, & qui s'étendait depuis la mer Noire juſqu'à la Chine. Long-tems conquérans, ils furent preſqu'abbatus par les peuples qu'ils avaient ſoumis, & dans le treizième ſiècle Jenghiz-khan leur impoſa le joug : cependant ils conſervèrent un état aſſez conſidérable dans ce qu'on appelle aujourd'hui le Turkeſtan & dans la petite Bukkarie.

Le Turkeſtan eſt actuellement borné à l'occident par la mer Caſpienne & le Jemba, au nord par une partie de la Tartarie ruſſienne, à l'orient par les Eluths ou Calmuks, & au midi par les Uſbecs. Quatre peuples principaux habitent cette contrée : 1° les Tartares de la horde ou tribu de Kaſatchia, qui dépendent des Eluths, mais dont la turbulence eſt extrême, & qui font des courſes juſque dans la Sibérie : ils ſont ſobres, excellens cavaliers, voleurs impitoyables & toujours errans : 2° les Tartares poruttes qui relèvent auſſi des Eluths, & dont les mœurs ſont auſſi ſauvages que celles des précédens : 3° les Mankats, hardis brigands qui ſe diſent mahométans, mais qui n'ont ni alcoran, ni moſquées, ni prêtres, & dont toute la religion ſe réduît à quelques pratiques ridicules & ſuperſtitieuſes : 4° les Turkmens blancs, qui occupent les terres qui ſont en-

tre la mer Caspienne & le lac Arall. Ceux-ci sont aussi bons musulmans que les autres, & se plaisent dans la vie errante; mais, soit manque d'occasions ou bonté naturelle, ils sont moins adonnés au brigandage.

Les terres qu'habitent les Tartares Usbecs composent la partie de la Tartarie la plus voisine de la Perse. Ce sont les provinces que les anciens appellaient la Sogdiane & la Bactriane, autrement dites la Transoxane. Le pays des Usbecs est traversé par le Gihon jadis l'Oxus, & se partage en grande Bukkarie & royaume de Karazm. La grande Bukkarie est située entre le trente-quatrième & le quarante-sixième degré de latitude, & entre le soixante-dix-septième & le quatre-vingt-douzième degré de longitude : elle a pour bornes au nord, la rivière de Sir, qui la sépare du pays des Eluths ou des Calmuks; à l'est, le royaume de Kasngar, qui fait partie de la petite Bukkarie; au sud, les états du Mogol & la Perse; & l'ouest, le royaume de Karazm : sa longueur est de sept cents soixante milles de l'ouest à l'est, & sa largeur, de sept cents vingt du sud au nord. Cette belle contrée se subdivise en trois grandes provinces; Bukkarie, proprement dite; Samarcand & Balk. La Bukkarie, proprement dite, qui est la plus occidentale des trois provinces, a trois cents quatre-vingt milles de longueur, sur trois cents de largeur; on y trouve la ville de Bokhara, résidence du Khan de Bukkarie, & renommée pour la somptuosité des

bains, qui, dit-on, n'ont rien de comparables dans le monde, sur tout pour l'invention. Il est plus particulièrement défendu dans cette ville de boire de l'eau-de-vie, ou du vin, que dans tous les pays qui professent la religion de Mahomet. Malgré le peu de salubrité des eaux d'une petite rivière, qui seule abbreuve les habitans, on ne peut boire que de cet eau ou du lait de jument. Un buveur de vin est exposé à de rigoureuses punitions, que le chef de la religion, plus souverain que le Khan même, prononce arbitrairement contre les coupables.

La province de Samarcand est à l'est de la Bukkarie, proprement dite, & au nord de Balk; elle s'étend jusqu'aux frontières de la petite Bukkarie; sa longueur est de cinq cents quarante milles de l'ouest à l'est, & sa largeur, de cinq cents du sud au nord. Samarcand, qui en est la capitale, est célèbre par une fameuse université, fort fréquentée par les Mahométans: on y fabrique le plus beau papier de soie de toute l'Asie.

Au sud de la province de Samarcand, on trouve celle de Balk, large d'environ trois cents soixante milles, & longue à-peu-près de deux cents quarante.

Le Karazmand, ou autrement le royaume de Coreang, a pour bornes au nord, le Turkestan & les états du grand Khan des Eluths ou des Calmuks; à l'est, la grande Bukkarie; au sud, la Perse, & à l'ouest, la mer Caspienne. Du sud au nord, sa longueur

eſt d'environ quatre cents quarante milles, & ſa largeur de trois cents quarante, de l'eſt à l'oueſt; par conſéquent, il eſt ſitué entre le trente-neuvième & le quarante-ſixième degré de latitude, & entre le ſoixante-onzième & le ſoixante-dix-huitième degré de longitude. Tous les lieux arroſés par des rivières, ſont extrêmement fertiles; le reſte de la contrée ne préſente que de vaſtes déſerts, couverts de ſable.

Entre les Tartares libres qui habitent les environs du Caucaſe, ceux du Dageſtan ne ſont pas les moins ſauvages; ils ſont de la plus grande laideur, brigands intrépides, & l'on pourrait avancer, ſans religion, quoiqu'ils ſe prétendent Mahométans. Ces barbares campent ſur les bords de la mer Caſpienne, près le Chirvan, province de la Perſe. Ils ſont gouvernés par différens princes, dont le plus conſidérable ſe nomme *Chetcal*; il eſt élu par le ſort: tous les chefs de la nation ſe forment en cercles; on jette au milieu une pomme d'or, & celui qu'elle touche eſt proclamé Khan.

Nous décrirons les pays des autres Tartares, dans l'article de l'empire de Ruſſie, & dans celui de la Circaſſie.



CHAPITRE II.

Fables dont les Mongols ornent leur origine.

JAPHET, troisième fils de Noé, ayant quitté la montagne (l'Ararat), où l'arche s'était arrêtée, vint s'établir vers les rivières du Volga & de Jaik : il y vécut deux cents cinquante ans après le déluge, & mit au monde huit fils, qui lui survécurent : Tierk, son aîné, inventa les tentes ; TAUNAK, fils de TURK, trouva par hazard l'usage du sel. Une piece de viande rôtie étant tombée à terre, & se trouvant impregnée de particules de sel, on connut l'utilité de cette précieuse production. Ce fut sous le règne d'Alanza, cinquième descendant de TURK, que le peuple amolli par l'abondance, abandonna le culte du vrai dieu, pour adorer les idoles. Les deux fils de ce prince, Tatar & Mogul, partagèrent l'héritage de leur père, fondèrent les deux empires des Tatars & des Mongols, & prirent le nom de Khan. Tatar eut la partie orientale de la grande Tartarie ; Mogul fixa sa résidence dans le voisinage du Katay, c'est-à-dire, vers les parties septentrionales de la Chine. Les deux nations vécurent quelque tems dans une bonne intelligence ; mais elles se brouillèrent, se firent la guerre sous différens princes, & elle ne se termina que par la

destruction de l'empire des Mongols. Nous revenons.

Mogul eut le malheur de voir pendant son règne, le monde entier plongé dans la plus ténébreuse idolatrie : ses descendans régnèrent jusqu'à la neuvième génération : Kara-Khan, successeur de Mogul, eut un fils nommé Oguz, qui fut, dit-on, aussi brillant que le soleil. En venant au monde, il refusa le sein de sa mère, qui s'étant endormie de douleur & de fatigue, rêva que son fils la sollicitait de quitter le culte des idoles pour adorer le vrai Dieu, avec menaces, si elle ne le faisait, de refuser constamment son lait, aux dépens de sa propre vie : la mère fit vœu d'abjurer les faux dieux, & Oguz reprit le teton. A l'âge d'un an, lorsque son père, selon l'usage, voulut lui donner un nom, l'enfant s'écria : Je m'appelle Oguz ; & dès qu'il put parler distinctement, il ne cessa de répéter *Allah*, qui signifie Dieu. Devenu grand, il répudia ses deux premières femmes, parce qu'elles ne voulurent pas renoncer à l'idolatrie. Celle qui leur succéda ne fit nulle difficulté d'adorer l'Etre suprême : mais Kara Khan, instruit de sa conduite, & excité par d'infames courtisans, résolut de faire périr son fils. Oguz aurait perdu la vie, si sa troisième femme ne l'eût averti des embûches qu'on dressait contre lui. Dans une bataille, Kara Khan périt, & Oguz devenu roi, rétablit la véritable religion, & poursuivit de tous côtés les sectateurs des idoles. C'est sous le règne de

ce prince, qu'on trouva l'invention des chariots, qui furent appellés *kunk*, du bruit qu'ils font dans leur marche. L'inventeur reçut le nom de Kaukli, que porte encore la tribu dont il fut le chef.

Pendant ſoixante-douze années, Oguz ne ceſſa de combattre les infidéles : il pouſſa ſes conquêtes juſqu'aux côtes maritimes, qui ſont au-delà du Katay ; mais il rencontra une nation guerrière, qui l'obligea à retourner ſur ſes pas. Pendant la retraite, la femme d'un de ſes officiers ſe délivra d'un enfant mâle, dans le creux d'un arbre, & le Khan nomma cet enfant Kipjak, qui ſignifie arbre creux en ancien turc. Ce Kipjak fut le pere des conquérans, qui chaſſèrent des bords du Don ou Tanaïs & du Volga, les peuples qui étaient en poſſeſſion de ces vaſtes pays.

Nous ne ſuivrons point Oguz dans ſes autres conquêtes, & nous ne rapporterons pas, d'après Abulgazi Khan, qui nous fournit cet extrait, les origines des noms des différentes hordes de Tartares ; il nous ſuffira de dire qu'après s'être formé un empire d'une vaſte étendue, & ſe trouvant près de Sham (Damas), il fit enterrer, à l'eſt de la forêt voiſine, un arc d'or, dont le bout ſortait de terre, & à l'oueſt, trois fléches d'or dans une pareille ſituation. Il avait ſix fils : il envoya les trois aînés prendre le divertiſſement de la chaſſe à l'eſt, & dans le même deſſein, les trois cadets ſe rendirent par ſes ordres du côté de l'oueſt. Les premiers trouvèrent l'arc, qui fut rompu

& partagé entr'eux : les ſeconds rencontrèrent les fléches, & chacun eut la ſienne.

Oguz, de retour dans ſes états, donna une ſuperbe fête à ſes enfans & aux principaux officiers de l'empire. Il fit dreſſer une tente magnifique, ornée de pommes d'or, enrichies de pierreries, & ordonna un ſacrifice de neuf cents chevaux & de neuf mille moutons, avec quatre-vingt-dix-neuf flacons de cuir, dont neuf furent remplis d'eau-de-vie, & les autres de lait de jument. Ce fut au milieu de cette auguſte cérémonie, que l'empereur remercia ſes officiers de leurs ſervices, & qu'il les récompenſa généreuſement. A l'égard de l'arc & des fléches, il déclara que la volonté de Dieu s'était manifeſtée dans cette occaſion ; que la poſtérité de ſon aîné régnerait juſqu'à ſon entière extinction, & que celle des cadets lui obéirait.

Oguz mourut après un règne de cent ſeize ans, & laiſſa le trône à ſon fils Kiun-Khan. Ce jeune empereur, pour ſe concilier l'amitié de ſes frères & de ſes neveux, & leur ôter tout prétexte de troubler la paix, dont les peuples jouiſſaient, fit entr'eux un partage de ſes états : il leur donna une fête, à l'imitation de celle de ſon pere : des tentes, de la plus grande richeſſe, furent élevées dans une plaine ; à quelques pas de là, on planta deux arbres, hauts de quarante braſſes : une poule d'or couronna le ſommet du premier ; une poule d'argent brillait ſur la cime du ſecond : la branche aînée d'Oguz tira au premier, la branche

cadette tira au ſecond ; & ceux qui frappèrent le but, remportèrent des prix conſidérables.

Depuis Kiun-Khan, juſqu'au règne d'Il-Khan, contemporain de Siunt Khan, huitième monarque de la race Tartare, l'hiſtorien Abulghazi-Khan ne nous préſente rien de mémorable. Ces deux ſouverains ſe firent une cruelle guerre, dans laquelle Il-Kan périt avec preſque toute ſa famille : ſon jeune fils Kayan, & Nagos ſon neveu, ſe ſauvèrent du maſſacre général, & ſe réfugièrent avec pluſieurs amis, leurs femmes & leurs troupeaux, au-delà de quelques montagnes eſcarpées, dans un pays délicieux, où leur poſtérité nombreuſe demeura pendant plus de quatre cents ans : ainſi finit ce premier empire des Mongols.

Les deſcendans de ces princes fugitifs s'appercevant que le pays n'était plus capable de les contenir, réſolurent de retourner dans la patrie de leurs ancêtres. Après quatre ſiécles, ils tentèrent de retrouver le paſſage par lequel leurs pères étaient deſcendus dans la plaine ; mais ce chemin étroit avait été détruit par le tems. Un forgeron, en examinant un certain endroit de la montagne, vit qu'il renfermait une mine de fer, & conſeilla d'ouvrir une route à l'aide du feu. En effet, on apporta du bois au pied de la montagne, on y mit le feu, & ſoixante-dix grands ſoufflets donnèrent tant d'activité à la flamme, qu'en peu de tems le métal fondit, & forma une ouverture aſſez conſidérable pour laiſſer paſſer un chameau chargé. Toute la colonie ſor-

tit par ce merveilleux chemin. C'eſt en mémoire de cette eſpece de prodige, que les Tartares célèbrent annuellement une fête ſolemnelle, au commencement de laquelle on allume un grand feu : un fer que l'on y fait rougir eſt frappé par le Khan, enſuite par tous les officiers du ſouverain, & enfin par tout le peuple.

Le prince qui gouvernait cette nombreuſe colonie de Mongols, s'appelait Bertezena ; il offrit ſa protection à tous les peuples qui avaient jadis été ſous la domination de ſes ancêtres : quelques-uns ſe ſoumirent, mais les deſcendans de Tatar-Khan raſſemblèrent leurs forces, & vinrent livrer bataille à Bertezena ; ils furent preſque tous exterminés, & le vainqueur rétablit l'ancien empire des Mongols.

Laiſſons dans l'oubli quantité de faits, qui ne méritent pas d'être relevés, & paſſons à l'aventure ſingulière d'Aranku, veuve du Khan Deyan-Bayan, qui eut la régence de l'empire, pendant la minorité de ſes fils. Cette princeſſe, en s'éveillant un matin, vit tomber dans ſa chambre quelque choſe d'auſſi brillant que le ſoleil, & qui s'approcha d'elle ſous la figure d'un homme couleur d'orange, avec des yeux étincelans & les plus beaux du monde. La légende tartare dit qu'Aranku fut tellement effrayée de cette apparition, qu'il ne lui reſta ni la force de ſortir de ſon lit, ni celle d'appeler ſes domeſtiques ; cependant elle avoue que le fantôme continua

ſes viſites, & que la princeſſe en porta bientôt des marques viſibles. Lorſque ſa groſſeſſe fut déclarée, on fut curieux d'en connaître l'auteur, & Abulghazi-Khan dit qu'elle raconta ſon aventure avec ce ton ingénu qui accompagne toujours la vérité : « Si j'avais eu quel-
» que choſe à me reprocher, répondit-elle,
» il m'aurait été facile de cacher ma faibleſſe
» ſous le voile du mariage ; mais je ſuis cer-
» taine que mon fruit portera quelque mar-
» que extraordinaire, qui rendra témoignage
» que ſa naiſſance eſt ſurnaturelle : au ſur-
» plus, s'il reſte quelque doute ſur la ſincérité
» de mon aveu, on peut aiſément prendre
» le fantôme ſur le fait. » On poſta effectivement des gardes dans l'appartement de la régente : ils virent & confirmèrent tout ce qu'elle avait dit ; mais ils n'apperçurent point le fantôme, c'eſt-à-dire, qu'ils ne virent point préciſément ce qu'il fallait voir. Aranku accoucha de trois fils, mais on ne dit point s'ils apportèrent en naiſſant ces marques ſingulières, prédites par la princeſſe. C'eſt du dernier de ces fils que deſcend le fameux Jenghis-Khan, dont nous parlerons dans le chapitre ſuivant. Au reſte, tel eſt le roman, mêlé de fables & de vérités, que les Tartares nous donnent pour une hiſtoire authentique. Les noms ſont vrais, mais la chronologie eſt évidemment fauſſe, & tous les critiques en conviennent.



CHAPITRE III.

JENGHIZ-KHAN.

CE conquérant Tartare naquit dans le pays de *Diln-yulduk*, ou *Dilon-yldak*, l'an 559 de l'hégire, & 1163 de l'ére chrétienne. On dit qu'en naiſſant, il apporta un morceau de ſang coagulé dans ſa main, ce qui fut regardé comme le préſage de ſes exploits guerriers. Son ayeul, Gaſſar Khan, ayant trouvé le moyen d'aguerrir le petit nombre de Tartares qui le reconnaiſſaient pour maître, força pluſieurs de ſes voiſins à devenir ſes vaſſaux, & prépara, en fondant une eſpèce de monarchie, le chemin aux étonnantes conquêtes de ſon petit-fils. Jenghiz-Khan commença ſon règne à l'âge de treize ans, & ſa jeuneſſe fut ſignalée par des victoires. Toutes les hordes qui entouraient celles quil commandait, jalouſes de la ſupériorité qu'il prétendait ſur elles, lui déclarèrent ſucceſſivement la guerre, & furent obligées de ſubir le joug qu'il leur impoſa. Devenu le plus redoutable des chefs de la Tartarie, il prétendit à une gloire plus éclatante. A quarante ans, c'eſt-à-dire, l'an de l'hégire 599, & 1202 de Jéſus-Chriſt, il ſe fit nommer ſouverain des Khans tartares, ſous le nom de Jenghiz-Khan. Ce fut au milieu d'une fête qu'il reçut ce titre, & ce fut un prétendu prophête qui le lui donna. KOKZA,

fils de Mengliz-Izha, & furnommé *l'Image de Dieu*, parce qu'en hiver il marchait pieds nuds, & portait des vêtemens fort légers, fe dit envoyé de Dieu, pour avertir le héros tartare de quitter le nom de Témujin, qu'il avait porté jufqu'alors, & de prendre à l'avenir celuide Jenghis-Khan, en lui annonçant qu'il ferait roi de l'univers, & que fa poftérité règnerait fur les Mongols, de génération en génération. Ce reffort que l'on voit quelquefois dans l'hiftoire, employé par les grands politiques, n'a prefque jamais manqué de réuffir, & les vaffaux de Témujin s'encouragèrent à remplir la prédiction. Maître abfolu des peuples qu'il gouvernait, il établit la plus exacte difcipline dans fon armée. Une loi, feule capable de faire des héros & des conquérans, fut prefcrite à fes foldats : il ordonna la peine de mort contre celui de fes guerriers, qui dans une bataille, appellé au fecours de fon camarade, fuirait, au lieu de le défendre.

Jenghiz-Khan, certain du courage de fes troupes, ne trouva plus rien de difficile dans l'exécution des grands projets qu'il méditait depuis long-tems. Il attaque ces vaftes pays qui font entre le Volga & la grande muraille de la Chine : il fe jette fur cet empire, qu'on appellait autrefois le Katay, prend Cambalu, qui porte aujourd'hui le nom de Péking, & fait reconnaître fa puiffance jufqu'au fond de la Corée. D'auffi promptes conquêtes ne doivent point paraître étonnantes : un torrent fe déborde, il ravage tout ce qui s'oppofe à

ſa violence ; mais ſes forces ſe perdent en proportion des contrées qu'il parcourt, & il ceſſe enfin d'être dangereux, en ceſſant d'être groſſi par de nouvelles eaux. Telle eſt l'image d'un conquérant ordinaire : mais un guerrier politique trouve dans ſon génie des reſſources contre l'inconſtance de la fortune, & même contre l'épuiſement de ſes forces ; il ſçait enchaîner les événemens, & faire ſervir les vaincus à la gloire du vainqueur. Tel fut Jenghis-Khan. Il arma une partie des Chinois, contre les Chinois qui étaient encore affectionnés à leur empereur, & gouverna avec tant de bonheur la partie de ce grand empire qu'il avait conquiſe, qu'elle n'oſa ſe révolter pendant qu'il volait à de nouvelles conquêtes. On le voit combattre Sultan Mohammed, Kotbeddin, Schah de Karaom, & maître du Turkeſtan : détruire, à l'aide de ſes quatre fils, une armée de quatre cents mille hommes, entrer en vainqueur dans la ville de Bokharah, une des plus célèbres de l'Aſie, & forcer à la fuite ce malheureux ſouverain, qui, traînant ſes tréſors de province en province, meurt enfin abandonné de tous les ſiens.

Le conquérant Tartare ne ſonge pas encore à borner ſes exploits ; tandis qu'il pénétre juſqu'au fleuve de l'Inde, une de ſes armées ſoumet tout l'Indouſtan, & une autre, ſous le commandement d'un de ſes fils, ſubjugue toutes les provinces qui ſont au midi & à l'occident de la mer Caſpienne, le Khoraſſan,

l'Irak, le Shirvan & l'Aran; elle était entré dans ces pays par les portes de fer, unique passage à travers les gorges du Caucase, & où, dit-on, Alexandre bâtit Derbent; elle se jette au milieu de la Russie, ravage tout jusqu'à Moscow, & vient rejoindre Jenghiz-Khan, par le nord-est de la mer Caspienne.

Maître de la moitié de la Chine, de la plus grande partie de l'Indoustan, de la Perse jusqu'à l'Euphrate, de la grande Tartarie, & de Casan, d'Astrakan & des frontières de la Russie, conquêtes qui lui avaient coûtées dix-huit ans de travaux, Jenghiz-Khan vint s'arrêter dans la ville de Toncat, comme au centre de son vaste empire. Ce fut là qu'au milieu d'une immense plaine, ses fils & ses généraux déposerent à ses pieds toutes les richesses de l'Asie; ce fut là qu'il reçut les honneurs du triomphe avec une pompe asiatique, dont on ne peut se former que difficilement l'idée, & qu'il recueillit les hommages de plus de cinq cents Ambassadeurs des pays conquis. Un des fils de Jenghiz-Khan lui présenta cent mille chevaux. Ce fameux destructeur, (on peut lui donner ce nom, puisqu'il ne fit qu'un vaste désert depuis les frontières de la Russie jusqu'à la Chine, & qu'il ne fonda aucune ville,) ce fameux destructeur courrait appaiser une révolte dans la Tartarie Chinoise, lorsqu'en 1226 la mort l'enleva dans son camp, âgé de soixante-cinq ans. Il fut enterré sous un arbre, d'une hauteur extraordi-

naire, au pied duquel il avait choisi son tombeau : dans la suite, il poussa autour de cet arbre, un bois assez épais, qui reçut le nom de Burkan-Kaldin, & qui devint la sépulture de tous les descendans de Jenghiz-Khan, qui moururent dans ces provinces.

Si l'on examine la discipline que Jenghiz-Khan établit dans ses armées, on ne pourra disconvenir que ce conquérant ne fut un génie supérieur : il les divisa en plusieurs corps de dix mille hommes chacun, avec un général à leur tête. Ces corps étaient subdivisés en bataillons de mille hommes, ayant chacun leur chef, & ces bataillons formaient des compagnies de cent soldats, qui composaient dix escouades de dix hommes. Ces divisions subordonnées les unes aux autres, recevaient leurs ordres du chef général, qui lui-même les prenait du grand Khan.

Jenghiz-Khan savait exciter l'émulation par les éloges, & reconnaître les services par les récompenses. Empressé à mettre les gens vertueux au-dessus des autres, il n'était pas moins attentif à punir les vicieux. La bonne conduite était l'unique moyen de mériter ses faveurs & d'obtenir des postes distingués. Il avait cinq cents femmes, tant légitimes que maîtresses ou concubines. Ses quatre fils partageaient avec lui le poids des affaires : l'un était grand maître de sa maison ; le second administrait la justice & recevait les plaintes des sujets ; le troisième avait le département des affaires de la guerre, & le quatrième était

le tréſorier général, & c'était à lui que les gouverneurs des provinces rendaient leurs comptes.

CHAPITRE IV.

Les Tartares Mantcheous ou Nyuches.

LES Mantcheous, jadis tributaires de l'empire de la Chine, en ſont maintenant les maîtres, & cette partie de la Tartarie orientale qu'ils habitent eſt regardée comme une province Chinoiſe, diviſée, comme nous avons remarqué, en trois gouvernemens, dont les habitans ne peuvent quitter leur pays, ni entrer dans la Chine, ſans la permiſſion des Mandarins prépoſés par l'Empereur pour leur rendre la juſtice. Chin-Yang ou Magden, capitale du premier gouvernement, eſt devenue une ville conſidérable, depuis que les Mantcheous ont uſurpé l'empire. Le pays en général eſt aſſez fertile, & l'on y trouve abondamment tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, & même avec plus de profuſion que dans les meilleures provinces de la Chine.

Le gouvernement de Kirin-Oula eſt aſſez médiocrement peuplé : il a pour capitale la ville de ce nom, qui eſt la réſidence du vice-roi, & dont la nombreuſe cour lui donne un certain air d'opulence ; mais le commerce

qui se fait dans Ninguta, rend cette derniere ville bien autrement considérable. On trouve dans cette partie de la Tartarie orientale la fameuse plante, appellée *Jin-Seng*, si estimée des Tartares & des Chinois. Ils la nomment la reine des plantes, & vantent ses vertus, pour la guérison de beaucoup de maladies, & pour rétablir un tempérament épuisé par le travail. Le Jin-Seng se vend à Peking, sept fois la valeur de son poids en argent. Autrefois les marchands Chinois obtenaient à prix d'argent, des gouverneurs de Kirin-Oula, la permission de se mêler dans le cortége des Mandarins, & d'envahir par ce moyen, la plus grande partie du commerce du Jin-Seng : mais en 1709, l'empereur voulant absolument conserver ce profit aux Mantcheous, forma auprès de la grande muraille un camp de dix mille hommes, pour aller cueillir le Jin-Seng, à la seule condition que chacun lui en apporterait gratuitement deux onces du meilleur, & prendrait pour le reste un poids égal en argent. Dès la première année, il eût vingt mille livres de cette précieuse plante, à trois quarts de moins qu'elle ne coûtait ordinairement.

Ceux qui vont chercher le Jin-Seng dans les vastes solitudes qui le produisent, quittent leurs chevaux & leur bagage, & ne portent avec eux ni lits, ni tentes, mais seulement un sac de millet rôti au four. Cette recherche est on ne peut pas plus périlleuse, par rapport aux bêtes féroces, & sur-tout aux tigres dont ces contrées sont

remplies. Ceux qui cherchent la plante paſſent les nuits ſous les arbres & dans des méchantes huttes, qu'ils conſtruiſent à la hâte, & lorſqu'ils ne répondent pas au ſignal que donnent ceux qui ſont chargés de leur porter leur proviſion de bœuf & de venaiſon, on conclut qu'ils ſont dévorés, & l'on décampe ſans les attendre.

Le Jin-Seng ne croît que ſur le penchant des montagnes couvertes de bois, ou ſur les bords des rivières profondes, ou parmi les rochers les plus eſcarpés. Cette plante ne peut ſupporter ni la grande chaleur, ni le trop grand froid ; on la diſtingue aiſément des autres plantes dont elle eſt environnée, par une grappe de grains rouges, très-ronds, qui ſont comme ſon fruit, ou par une tige qu'elle pouſſe au-deſſus de ſes feuilles. La racine de Jin-Seng eſt ſeule employée aux uſages de médecine, & plus elle eſt groſſe, plus elle eſt eſtimée.

Aux extrémités du gouvernement de Kirin-Oula, du côté qui avoiſine la Corée, on trouve une horde de Tartares, que l'on nomme Yu-Pis. Ces peuples ne vivent exactement que de poiſſons, & ne s'habillent que de leurs peaux, qu'ils ont l'art de teindre de trois ou quatre ſortes de couleurs, & l'on aſſure qu'à la première vue, ces vêtemens jouent la ſoie. Les robes des Yu-Pis ſont longues & bordées de verd ou de rouge, ſur un fond blanc ou gris. Les femmes, au bas de leurs mantes, portent de petites ſonnettes, pour

avertir de leur approche : leurs longs cheveux forment plusieurs tresses sur leurs épaules, & sont ornés d'anneaux & de petits morceaux de verd, qu'elles regardent comme de riches parures. Cette nation s'occupe tout l'été de la pêche : une partie du poisson qu'elle prend sert pour sa nourriture journalière ; une autre est séchée & conservée pour l'hiver, car elle n'a pas l'usage du sel, & ce qui reste sert à faire de l'huile pour ses lampes. On a peine à se persuader que le poisson fasse l'unique nourriture des hommes & des bêtes pendant l'hiver, & cependan rien n'est plus vrai, au rapport du père du Halde. Les chiens sont attelés aux traîneaux dans ce pays, & ces animaux font quelquefois dix lieues de France, sans se reposer. Ce peuple est tranquille, mais grossier, sans connaissance & sans aucun culte public de religion. La pauvreté du pays, & les incommodités du climat, ont sans doute dissuadé les bonzes de la Chine, de chercher à y répandre leurs extravagantes superstitions.

Le troisième gouvernement est celui de Ttitcicar ; il est habité par des Tartares Mantcheous, des Solons, & particulièrement par les Tuguris, qu'*Isbrand-Ides* appelle Targariz. Les Tuguris sont grands & robustes, & les seuls dans ces contrées qui sément du grain & qui bâtissent des maisons. Les Tartares Solons s'occupent constamment de la chasse des Martres ; ils sont braves & adroits ; leurs femmes montent

bien à cheval, elles conduisent la charrue, & entreprennent la chasse de toutes sortes de bêtes. Dans l'hiver, l'un & l'autre sexe portent des robes de peaux de renard ou de tigre; dans l'été, ils sont vêtus de camisoles courtes & étroites faites de peaux de loup, avec un bonnet de la même peau, & leur arc sur le dos. La religion de ces Tartares est la même à-peu-près que celle que les Bonzes prêchent à la Chine.

CHAPITRE V.

Les Tartares Mongols.

Le pays des Mongols, qu'on appelle la Tartarie occidentale, a été jadis le théatre des plus mémorables actions; les arts & les sciences y fleurirent pendant plusieurs siécles; l'empire de Jenghiz-Khan, celui du Katay, celui du Kara-Kitai, y prirent naissance; on y donna des batailles sanglantes: les fameux destructeurs des nations, les conquérans, y décidèrent souvent à main armée, du sort des monarchies; & dans ces lieux, que nos histoires ont rendus célèbres, on ne rencontre que des peuples errans & vagabonds, & quelques ruines de villes, qui rappellent à peine à l'esprit leur splendeur & leur ancienne puissance.

Le pays des Mongols est beaucoup plus étendu que celui des Mantcheous, & cette

nation eſt infiniment plus conſidérable. Nous avons dit que les Mongols étaient réunis ſous quarante-neuf étendards différens, & quoique dans l'uſage de mener une vie errante, il n'eſt pas permis au peuple, réuni ſous une bannière, de franchir les bornes qui lui ont été preſcrites, pour pénétrer dans le diſtrict d'une autre bannière. Tous ne reconnaiſſant qu'une même origine, ont le même langage, la même religion & les mêmes mœurs, à quelques nuances près. Les Mongols, pour la plûpart, ſont d'une taille médiocre, mais robuſte : ils ont la face large & plate, le teint baſané, le nez plat, les yeux noirs & pleins, les cheveux noirs & auſſi forts que le crin de leurs chevaux. Ils ſe les coupent aſſez près de la tête, & n'en laiſſent qu'une touffe ſur le ſommet, qu'ils laiſſent croître dans toute ſa longueur naturelle; ils ont peu de barbe.

Les auteurs ſe réuniſſent à nous repréſenter les Mongols comme groſſiers; mais cependant honnêtes & d'un très-bon naturel. Ils ſont habiles cavaliers, excellens chaſſeurs, & très-adroits à ſe ſervir de l'arc. Ils dédaignent ſouverainement les travaux de l'agriculture, qui pourraient leur procurer une vie aiſée, & ne ſe plaiſent que dans leurs tentes, au milieu de leurs animaux, dont la fiente leur donne une chaleur douce, mais ſans doute d'une odeur fort déſagréable. L'unique ambition que connaiſſe le Mongol, c'eſt de conſerver le rang de ſa famille : une choſe utile

eſt pour lui une choſe précieuſe ; la beauté ou la rareté ne le détermine jamais. Il eſt gai & ouvert, & comme il eſt ſans inquiétude, il vit ſans contrainte, & la moindre circonſtance l'excite à la joie : il ne pourrait s'aſſujettir au manège des cours, ni à la pourſuite des affaires qui en exigeraient : la chaſſe, la pêche, les exercices du corps, voilà ſes occupations journalières & ſes amuſemens favoris. Il a cependant aſſez de pénétration pour faire des progrès dans les ſciences, lorſqu'il prend la peine de s'y appliquer.

Les habits des Mongols ſont ordinairement composés de peaux de moutons & d'agneaux, dont ils tournent la laine du côté du corps, ce qui leur fait contracter une odeur rebutante, & ce qui leur a attiré de la part des Chinois le ſobriquet de Tartares puans. Les gens riches portent dans le printems des veſtes de peaux de cerfs, de dains & de chèvres ſauvages, qu'ils ſavent préparer & blanchir, & quelques-uns d'entr'eux ont pour habits de grandes chemiſes & des caleçons de toile de coton. Ils ſe couvrent la tête de petits bonnets ronds, avec une bordure fourrée, large de quatre doigts. Les vêtemens des femmes ſont à-peu-près les mêmes que ceux des hommes, mais leurs robes ſont plus longues, leurs bottes rouges & leurs bonnets plats. Les armes des Mongols ſont la pique, l'arc & le ſabre : ils ne ſortent jamais qu'à cheval.

Les chevaux, les chameaux, les vaches &

les moutons, composent leurs troupeaux. Ils ont une horreur invincible pour les porcs. Leur nourriture est simple ; pendant l'été ils vivent de laitues, & boivent indifféremment le lait de leurs vaches, de leurs jumens, de leurs brebis & de leurs chèvres. Ils mêlent dans leur thé, de la crême, du beurre ou du lait. Le lait aigre de jument, fermenté & distillé ensuite, leur procure une liqueur spiritueuse qui fait leurs délices : les gens riches préférent celle qu'ils tirent de la chair du mouton, fermentée dans du lait aigre, parce qu'elle est plus forte, plus nourrissante & bien plus enyvrante. De tous les plaisirs, le plus sensible pour eux, est celui de fumer du tabac. Ils ne font que rarement usage de la permission qui leur est accordée de prendre plusieurs femmes. Ils brûlent leurs morts, & ont coutume d'en enterrer les cendres dans quelque lieu élevé, où ils forment un amas de pierres, sur lequel ils placent de petits étendards.

Leurs tentes sont rondes & jointes si parfaitement, que ceux qui les occupent sont à l'abri du souffle perçant des vents du nord : les portes en sont étroites & si basses, qu'il est impossible d'y entrer sans se courber : un trou au sommet sert de passage à la fumée, lorsque la rigueur de la saison oblige d'allumer du feu.

Au reste les Mongols, n'ayant que peu de besoins, ne font qu'un médiocre commerce. Les Chinois leur apportent du riz, du thé,

du tabac, quelques pièces d'étoffe ou de toile de coton commune, & certains ustensiles de cuisine, & ils reçoivent en échange des bestiaux. Heureux peuple à cet égard, qui ne connaît point encore les monnoies d'or & d'argent, ni les crimes qu'on se permet pour en acquérir !

CHAPITRE VI.

Religion des Tartares Mongols.

Nous pourrions rejetter à l'article de la religion du Tibet, tout ce qui concerne ici le culte de l'idole Fo ou Foé, dont les Tartares Mongols sont les dévots adorateurs ; mais pour ne rien laisser à desirer au lecteur sur ce sujet important, nous allons lui en donner un précis, d'après les observations du pere du Halde, & de quelques autres voyageurs.

On croit communément que le culte de Fo fut introduit en Tartarie, sous le règne de Kublay, empereur de la Chine. Une tradition du pays rapporte, que vers ce tems il arriva dans cette contrée des prêtres ou lamas qui prêchèrent les peuples ; mais ces lamas, disent les Mongols, bien différens de leurs successeurs, étaient savans, menaient une vie irréprochable, & faisaient un grand nombre de miracles. Ce récit laisse croire au

pere Gerbillon, que ces anciens lamas pourraient bien être des moines chrétiens, venus de Syrie & d'Arménie, alors soumises à l'empereur Kublay, pour prêcher l'évangile aux Mongols & aux Chinois, & il se persuade que la communication de ces deux pays avec la Chine, ayant été coupée par le démembrement de ce grand empire, les bonzes Chinois parvinrent à mêler leurs absurdes superstitions avec les respectables pratiques du christianisme. Sa conjecture paraît d'autant mieux fondée, qu'on trouve dans l'idolâtrie des lamas, quantité de cérémonies & de coutumes qui semblent venir des chrétiens : leur eau lustrale a rapport à notre eau bénite : ils emploient le chant dans les prières qu'ils adressent à leurs idoles ; ils prient pour les morts : l'habit qu'ils portent a beaucoup de ressemblance avec celui que nos peintres donnent aux apôtres : ils se servent d'une mitre semblable à celle de nos évêques, & le grand lama tient parmi eux le rang que les catholiques romains donnent au souverain pontife.

La religion des Mongols, comme celle du Tibet, consiste dans le culte de Fo, qu'ils appellent Tu-Cheki dans leur langue. La doctrine de la métempsycose est le fondement de leur croyance, mais ils n'ont ni sacrifices, ni l'usage des offrandes ; tous leurs actes religieux se réduisent à chanter quelques cantiques sur des airs assez harmonieux.

Il serait difficile d'exprimer à quel point

les lamas des Mongols ſont ignorans : à peine s'en trouve-t-il quelques-uns qui puiſſent lire leurs livres ſaints en langue du Tibet; mais il n'en faut pas davantage à des peuples groſſiers, qui, en général, ne ſavent ni lire ni écrire, qui ont un reſpect aveugle pour les fourbes qui les ſéduiſent, & qui ſe prétendent purgés de tous leurs crimes, lorſque, à genoux, tête nue, & dans l'attitude la plus ſoumiſe, ils ont reçu l'abſolution d'un impudent lama, qui leur impoſe les mains avec cérémonie.

Le père du Halde nous fait une peinture affreuſe du libertinage de ces Lamas : nulle femme, dit-il, n'eſt à l'abri de leurs impudiques tentatives ; mais la prévention des Mongols eſt ſi grande en leur faveur, que les plus conſidérables ſeigneurs de la nation ſe tiennent honorés de leurs viſites, qu'ils prennent leurs conſeils dans toutes les affaires, & leur cédent le pas dans tous les endroits où ils les rencontrent. Chefs de la religion, ſuppoſés médecins, & reputés enchanteurs ou ſorciers, les lamas réuniſſent tout ce qui eſt néceſſaire pour tromper les hommes ignorans & crédules. Ils reconnaiſſent un pontife ſuprême, qui n'eſt cependant que le vice-gérent du Dalai-lama du Tibet, mais qui jouit des mêmes honneurs que cette idole vivante, à laquelle les idolâtres attribuent l'immortalité : on l'appelle Khûtûktû, & il fait ſa demeure à Khûkhû-Hotûm : nous en parlerons avec plus d'étendue dans un des

articles des Mongols Kalkas. Au reste, les lamas ont le secret de tirer à eux, tout ce que les Mongols ont de plus précieux. Il est nécessaire de remarquer, qu'en adoptant le systême de la transmigration des ames, ils ne se persuadent pas qu'elles passent dans le corps des bêtes ; c'est par cette raison qu'ils mangent & permettent de manger la chair des animaux farouches qui sont pris à la chasse, & celle des nombreux troupeaux que nourrissent les Mongols.

CHAPITRE VII.

Les Mongols Kalkas.

ENTRE les Mongols, qui sont tributaires de la Chine, la nation des Kalkas est sans contredit la plus célèbre : elle erre continuellement dans un pays qui a plus de deux cents lieues d'étendue, & qui est traversé par les plus belles rivières de la Tartarie. Les Kalkas descendent de ces Mongols, qui furent chassés de la Chine, vers l'an 1368, par Hong-Vu, fondateur de la race de Ming. Les Kalkas ont autrefois été soumis à un monarque ou Khan, qui descendait de Jenghiz-Khan, mais qui était tributaire du chef de la branche aînée de l'Empereur Kublay, petit fils de Jenghiz-Khan. Dans la suite, la nation des Kalkas s'étant extrêmement

multipliée, tous les descendans de Kublay réussirent à se rendre indépendans l'un de l'autre, & resserrèrent l'autorité de Khan dans les bornes les plus étroites. On comptait alors plus de six cents mille familles Kalkas, divisées en sept bannières, qui avaient chacune leur chef, & qui étaient encore subdivisées en plusieurs centaines de Tay-Kis, ou chefs de famille. Trois de ces chefs obtinrent du grand lama du Tibet, le titre de Khan; mais les Tay-Kis n'en conservèrent pas moins la suprême autorité dans leurs territoires respectifs, & bornèrent leur soumission pour ces nouveaux Khans, à leur accorder la place d'honneur dans leurs assemblées générales, & à recourir à eux, lorsque le plus fort voulait envahir les possessions du plus faible : ainsi les Khans étaient moins les souverains que les protecteurs d'un peuple confédéré.

Tant que ces différens chefs vécurent en bonne intelligence, ils furent heureux & riches; car l'on doit appeller riche, un peuple qui se renferme dans un petit cercle de besoins, & qui trouve abondamment de quoi les satisfaire, sans sortir de son pays. Un événement imprévu détruisit cette desirable tranquillité.

Linzang-Hum-Tay-Ki attaque à l'improviste Cha-Suktu-Khan; il le fait prisonnier, lui ôte la vie, & s'empare de ses états & d'une partie de ses officiers : ceux qui peuvent éviter l'esclavage, fuient avec les fils du Khan assassiné, & vont demander une retraite à

Tuchuktu-Khan, qui aſſemble auſſi-tôt tous les Tay-Kis & les chefs de bannière, & leur demande des ſecours contre l'uſurpateur. Une grande armee marche contre Linzang-Hum-Khan : il eſt pris, & envoyé au grand Lama, afin qu'il prononce la punition que mérite le traître, & qu'il inveſtiſſe le fils de Cha-Suktu-Khan de la dignité de ſon père. Ces deux demandes furent accordées, mais on ne put rendre au nouveau Khan, ni les troupeaux, ni les ſujets de ſon père, parce que Tuchuktu-Khan, excité par ſon frère, qui était revêtu de la dignité de vice-gérent du grand Lama, s'en était mis en poſſeſſion. Cet adroit politique, que l'on nommait Kutuktu de Tſing-Chung-Tumba, avait paſſé huit années à la cour eccléſiaſtique du Tibet, & à ſon retour, plein de vanité, de manége & d'ambition, il s'était acquis tant d'autorité parmi les Kalkas, qu'ils le regardaient comme un Fo vivant, & l'adoraient comme une divinité. Son frère, par ſes déférences hypocrites, entretenait le peuple dans cette étonnante idolâtrie, & ce fut la mauvaiſe conduite de ce Lama, qui occaſionna la ruine de ſa famille & la deſtruction de l'empire des Kalkas.

Le jeune Cha-Suktu-Khan réclame l'héritage de ſon père : le Dalai-Lama reconnait la juſtice de ſes plaintes ; il donne des ordres pour les faire ceſſer : il enjoint aux uſurpateurs de reſtituer au Khan les biens dont ils ſe ſont injuſtement emparés ; mais les miniſtres de ſes volontés, gagnés par des préſens

préſens, dédaignent de lui faire rendre juſtice. Alors Cha-Suktu-Khan a recours à la protection de l'empereur de la Chine : tout ſe diſpoſait favorablement pour ce Khan, lorſqu'une maladie le mit au tombeau : ſon fils aîné, qui venait de s'allier avec Kaldan-Khan des Eluths, peuples dont nous parlerons bientôt, ſuccéda à ſes titres & à ſes droits : il obtint que le monarque des Chinois & le ſouverain pontife de la Tartarie, envoyeraient des députés aux princes Kalkas, afin de les engager à terminer cette querelle par un accommodement.

Les états du pays aſſemblés, le miniſtre impérial s'y rendit, & prit la première place, comme préſident de ce tribunal. Le député du Dalay-Lama devait occuper la ſeconde, mais elle lui fut diſputée par le frère de Tuchuktu, ſous prétexte qu'il était lui-même un Fo vivant, & égal en dignité au ſouverain pontife. Cette ridicule prétention, longtems diſcutée, & toujours ſoutenue avec audace, excita une telle indignation dans l'eſprit des ambaſſadeurs des Eluths, qu'ils ſe retirèrent, avec menace d'en faire repentir les auteurs. Cependant Kaldan, avant d'agir hoſtilement, voulut encore tenter les voies de conciliation : il envoya un nouvel ambaſſadeur à Tuchuktu & au Lama ſon frère ; mais le malheureux miniſtre fut arrêté & chargé de fer, & l'impitoyable Tuchuktu entra auſſitôt à main armée ſur les terres des Eluths, ſurprit Cha-Suktu, & le fit noyer en ſa

préfence. Il porta fa rage de tous côtés, & fans refpect pour la famille de Kaldan, il fit fon frère prifonnier, lui coupa lui-même la tête, & ordonna qu'elle fût expofée fur un pieu, au milieu de fon camp.

Kaldan frémit à la nouvelle de cette barbarie; il raffemble toutes fes forces, & dès que le printems lui permet de fe mettre en campagne, il entre fur les terres de fon ennemi; (c'était dans l'année 1688.) Tuchuktu l'attendait avec une armée confidérable, mais qui fut bientôt affaiblie par la défertion de plufieurs Tay-Kis, qui dabord avaient pris fon parti, & que la vue du péril rendit affez lâches pour l'abandonner pendant la nuit. Kaldan faifit ce moment, il tombe fur les Kalkas, il les difperfe, la mort vole devant lui, Tuchuktu, & le Lama fon frère laiffent leur pays en proie aux flammes & au pillage, & après s'être cachés pendant quelque tems dans les déferts, ils vont implorer les fecours de l'empereur de la Chine, contre un ennemi dont ils exagèrent la cruauté: pour réuffir dans ce deffein, ils fe rendent eux & leurs fujets, vaffaux à perpétuité de la Chine, & engagent plufieurs Khans Kalkas à fuivre leur exemple. C'était livrer la nation à l'efclavage; mais à quels crimes ne pouffent pas l'ambition & la foif de fe venger?

Le monarque Chinois, voulant cacher fous le voile de la modération le defir qu'il avait de joindre le pays des Kalkas à fes puiffans états, écrivit à Kaldan pour l'exhorter à la

paix, & lui repréſenter que le miſérable état où ſes ennemis étaient réduits, devait ſuffire à ſon reſſentiment. « Vous avez, lui répondit » le Khan des Eluths, le même intérêt que » moi à venger l'infraction d'un traité, dont » vous vous êtes rendu garant avec le Dalay-» Lama : livrez-moi le Lama des Kalkas » pour être jugé par ce pontife, & je ceſſe » auſſi tôt toutes les hoſtilités. » Faire dépendre la paix d'une pareille condition, c'était offenſer la majeſté de l'empereur ; au moins il le crut, & déclara qu'il prenait les Kalkas ſous ſa protection : il fit plus, il aſſigna à ſes nouveaux ſujets des terres qu'il poſſédait en Tartarie, pour y former un établiſſement.

Le Khan des Eluths, prêt à voir fondre l'orage ſur ſa tête, ſe hâta de le prévenir. Avec des troupes peu nombreuſes, mais bien diſciplinées, il attaqua les Kalkas, tua un grand nombre des meurtriers de ſon frère, fit beaucoup de priſonniers qu'il réduiſit en eſclavage, & pourſuivit les fuyards juſques ſur les terres que les Chinois venaient de leur accorder. Cette démarche inſultante ne permit pas aux Chinois de temporiſer comme ils en avaient formé le deſſein ; l'empereur fit partir un corps d'armée, qui vola au ſecours des malheureux Kalkas : on ſe battit avec des ſuccès divers ; mais comme à la longue, le plus faible parti devait ſuccomber ſous les efforts d'une armée continuellement recrutée, Kaldan conſentit à la paix, & s'obligea par le traité, à ne jamais rentrer ſur

les terres de l'empire, ni ſur celles de ſes nouveaux alliés.

Quatre années ſe paſſèrent, pendant leſquelles Kaldan n'oſa enfraindre ſon ſerment; mais en 1694, il ſe crut aſſez fort pour renouveller ſes projets de vengeance. On nous a conſervé la lettre qu'il écrivit au Khan des Tartares Korchins, afin de le faire entrer dans la ligue qu'il venait de former contre ſes ennemis: « Quelle plus grande indignité, » lui écrivit-il, que de ſe voir eſclaves après » avoir été maîtres? Ne ſommes-nous pas » Mongols, & n'avons-nous pas la même loi? » uniſſons nos forces, & rentrons en poſſeſ» ſion d'un empire qui nous appartient par » droit d'héritage. Je partagerai ma gloire » & le fruit de mes conquêtes avec ceux qui » voudront partager mes travaux & mes dan» gers: mais ſi contre mon eſpérance, il eſt » quelque prince Mongol qui n'ait pas honte » de l'eſclavage des Mantcheous, nos enne» mis communs, qu'il s'attende à reſſentir » les premiers efforts de mes armes. » Cette lettre envoyée à l'Empereur de la Chine, fit prononcer l'arrêt des Eluths: on craignait peu à Peking la foible armée que Kaldan pouvait mettre en campagne, mais on redoutait une confédération générale des princes Mongols, ſoutenue du nom ſacré du Dalay-Lama. Cette conſidération politique fit réſoudre la guerre, qui ſe termina en 1697, par la mort du brave Kaldan, & qui acheva d'anéantir la nation des Eluths. L'empereur

Kang-Hi, maître abſolu des états des Eluthts & des Kalkas, étendit ſes conquêtes juſqu'aux déſerts & aux vaſtes forêts qui bornent la Ruſſie.

CHAPITRE VIII.

Khutuktu, ou Pontife des Kalkas.

LE chef de la religion des Kalkas n'eſt pas ſoumis au Lama-Dalay comme le Khutuktu des Eluths ou Kalmuks, dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Avant la guerre qui détruiſit cette malheureuſe nation, il s'était fait élever un temple magnifique près de Tula; mais ce fameux édifice, bâti par des ouvriers Chinois, & dont on voit encore les ruines, fut détruit par Kaldan, en 1688. Ce pontife, objet de l'adoration des reſtes de ce peuple, habite ſous des tentes. Aſſis ſur une eſpece d'autel, il occupe la principale de ces tentes, & y reçoit impérieuſement les hommages de pluſieurs nations. Miniſtre de l'idole Fo, il eſt conſidéré des grands & du peuple, comme Fo lui-même. Selon ces idolâtres, le Khutuktu connaît tout, juſqu'aux plus ſecrettes penſées; c'eſt par ſa bouche que la divinité s'explique; c'eſt à lui à qui il a remis ſa puiſſance, & c'eſt lui qui diſpenſe ſes faveurs: il eſt déja né quatorze fois, & il renaîtra encore.

Des extrémités de la Tartarie, on voit chaque jour arriver des dévots pour rendre leurs adorations à cette divinité vivante; & ce qui doit paraître singulier, c'est qu'il en vient des lieux soumis à la domination du Dalay-Lama du Tibet, quoique le Khutuktu des Kalkas ne soit dans son origine, que le subdélégué de ce souverain pontife, dont il a sçu politiquement secouer le joug. Chef absolu de la religion, dans les parties orientales de la Tartarie, il conférait la dignité Khutuktu à un petit nombre de ses Lamas; & celui des Kalkas, l'un des plus éloignés, osa prétendre à l'indépendance, & se conduisit avec tant d'adresse, que parmi les Mongols, on ne parle plus du Dalay-Lama. C'est à la politique de la cour de Peking, que ce prêtre doit sa puissance; en appuyant ses prétentions, elle a divisé les Kalkas & les Mongols, & ce schisme ecclésiastique lui a fourni les moyens d'assujettir les deux nations.

Lorsque le Khutuktu est obligé de décamper, tous les Lamas subalternes, tous les seigneurs Kalkas, se rassemblent pour lui apporter leurs tributs, recevoir sa bénédiction, & l'escorter dans son nouveau camp. Les plus qualifiés obtiennent la liberté de s'approcher de lui, & il les bénit, en posant sur leur tête sa main fermée, dans laquelle il tient un chapelet.

Au reste, tout le peuple est intimement persuadé que cette idole vivante vieillit avec

la lune, & qu'elle reprend toute la vigueur de la jeunesse, lorsque cet astre se renouvelle. Dans les jours de cérémonie, il se montre à ses adorateurs, sous un superbe dais, assis sur des coussins de velours, les jambes croisées, avec deux statues du dieu Fo, une à chaque côté, pendant que les instrumens, qui sont assez semblables à nos trompettes & à nos violons, font retentir l'air. Ses Lamas, suivant leurs dignités, sont placés au-dessous de lui sur des coussins, & tiennent à la main chacun un livre, dans lequel ils lisent en silence, & seulement des yeux.

Aussi-tôt que le Khutuktu a pris place, tous les instrumens cessent, & le peuple qui occupe tout l'espace qui est devant la tente, se prosterne à terre, en poussant certaines exclamations en l'honneur de Fo & de son immortel vicaire. Ensuite les Lamas mettent, dans leurs encensoirs, des parfums & des herbes odoriférantes, & ils encensent d'abord les idoles, puis le pontife, & enfin tout le peuple. Alors on apporte des vases de porcelaine, remplis de liqueurs & de confitures; on en place sept devant chaque idole, & sept devant le Khutuktu, qui, après en avoir goûté, les fait distribuer aux chefs des tribus qui assistent à cette cérémonie. Ce monarque ecclésiastique est en grande considération à la cour impériale de Peking, & son intérêt le porte à ménager l'amitié des Russes, dont il favorise le commerce dans toutes les occasions.

Les Lamas ne vivent point en communautés, comme ils ſont à la Chine : le Khutuktu leur confère des eſpèces de prébendes, qui conſiſtent en terres & en troupeaux, formant un patrimoine auquel ſuccèdent ceux qui ont été leurs diſciples ou leurs compagnons. Le père du Halde nous dit, que quoique diſperſés dans leurs habitations, ils ſe raſſemblent pour prier.

CHAPITRE IX.

Les Eluths ou Kalmuks.

Ces peuples errans, qui habitent la plus grande partie des vaſtes régions que nous nommons la Tartarie indépendante, ſont comme toutes les autres nations Mongols ou Tartares, diviſés en tribus. Chaque horde eſt compoſée d'un certain nombre de familles, qui campent enſemble, & qui ne ſe ſéparent point du corps ſans en avertir leur chef, afin que dans les occaſions il puiſſe aiſément les raſſembler. Quelques diviſions qui ſe faſſent dans ces hordes, les nouveaux chefs conſervent exactement le ſouvenir de celles dont ils deſcendent, & elles ſont cenſées faire toujours corps avec la tribu principale. Ces différens chefs ſe nomment Tay-Kis, & reconnaiſſent le Contaiſch, ou grand Khan, pour leur chef ſuprême, dont ils ſont les conſeillers

& les généraux. Lorſque le Contaiſch meurt, les chefs des tribus aſſemblent tous les princes de la famille régnante, afin de choiſir entr'eux un ſucceſſeur : ce choix tombe preſque toujours ſur le plus âgé, ſans égards pour l'antiquité des différentes branches de la famille, ni pour les enfans du mort. Aux funérailles des Khans, quelques auteurs prétendent que les Tartares étaient dans l'uſage de maſſacrer tous ceux qu'ils rencontraient en chemin pendant l'enterrement, juſqu'au tombeau des ſucceſſeurs de Jenghiz-Khan : cette pratique barbare a pu jadis avoir lieu ; cependant aujourd'hui l'on n'en rencontre aucunes traces, & les Eluths vivent tellement diſperſés dans leurs tentes, ou ſous leurs huttes, qu'on pourrait faire cent lieues ſans en trouver dix.

La nation des Eluths eſt maintenant diviſée en trois branches, qui ſont ; 1°. les Kalmuks-Songaris, ou Jungaris ; 2°. les Kalmuks-Koshatis ; 3°. les Kalmuks-Torgautis. La première de ces trois branches eſt la plus nombreuſe, & par conſéquent la plus puiſſante : elle ſe ſubdiviſe en une grande quantité de tribus, qui toutes reconnaiſſent l'autorité du Contaiſch. Les Kalmuks-Koshatis ſont maîtres du royaume de Tangut, & ſous la dépendance du Dalay-Lama, qui les gouverne par le miniſtère de deux Khans. Les Kalmuks-Torgautis ſe ſont mis, depuis le commencement de ce ſiècle, ſous la protection de la Ruſſie : mais, quoiqu'ils ayent toujours leur Khan particulier, ils ne laiſſent pas de rendre

un certain hommage au Contaiſch, & de lui fournir des ſecours lorſqu'il eſt en guerre avec ſes voiſins les Mongols, les Chinois, ou les Tartares mahométans.

Le camp du Contaiſch eſt remarquable par ſon arrangement : il eſt diviſé en différens quartiers, en places publiques, & en rues, comme une ville : il n'a pas moins d'une grande lieue de tour, & contient au moins quinze mille hommes de cavalerie. Le quartier du Contaiſch eſt au centre : ſes tentes, qui ſont de toiles fortes, & couvertes de feutre en hiver, ſont peintes, très-élevées, & forment un ſpectacle extrêmement agréable : elles ſont compoſées de façon, que pendant toute l'année elles ſont impénétrables aux injures de l'air, ſoit qu'il faſſe ou trop chaud, ou trop froid. Les femmes & les concubines du Khan habitent près de ces tentes de petites maiſons de bois qui s'abbattent promptement, & que l'on charge ſur des chariots lorſque l'on veut décamper. L'auteur de l'hiſtoire des Turcs & des Mongols, &c. aſſure que le Contaiſch peut aiſément mettre cent mille hommes en campagne. Il nous dit que les armes des Eluths ſont de grands arcs & des flèches proportionnées, qu'ils tirent avec autant de vigueur que de juſteſſe ; qu'avec cette arme terrible ils percent le corps d'un homme de part en part ; qu'ils ont de grandes arquebuſes longues de plus de ſix pieds, dont le canon a plus d'un pouce d'épaiſſeur ; qu'ils ſe ſervent d'une mèche pour y mettre le feu, & que leurs coups

font fûrs à fix cents pas. Ils portent ces arquebufes fur le dos ; & comme ils ne font jamais la guerre qu'à cheval, ils fe fervent auffi de lances, de cottes de maille, & de calottes de fer : les chefs portent le fabre au côté gauche. La valeur de ces peuples eft reconnue ; mais on fait qu'ils combattent fans méthode. Ils attaquent avec furie, ils fuient avec une extrême vîteffe, reviennent à la charge avec la même promptitude, & ne font jamais plus dangereux que lorfqu'ils paraiffent vaincus : il ne leur manque que de la difcipline pour être redoutables.

La bannière de chaque tribu confifte en une pièce d'étoffe colorée d'environ une aune de long, attachée au haut d'une lance de douze pieds. On y repréfente la figure d'un chameau, d'une vache, ou d'un cheval, & l'on écrit deffous le nom de la tribu. Les Eluths ont confervé l'ufage de leurs ancêtres, qui n'entreprenaient jamais de guerre fans emporter toutes leurs richeffes avec eux. Auffi lorfqu'ils perdent une bataille, leurs femmes, leurs enfans, leurs beftiaux reftent prefque toujours au pouvoir du vainqueur : c'eft moins une fauffe politique que la néceffité qui les oblige à fuivre une coutume qui cent fois les a mis fur le penchant de leur ruine. Sans reffource au milieu des déferts qu'ils traverfent, ils y périraient fans provifions; & laiffant derriere eux leurs femmes & leurs enfans, cette partie de la nation deviendrait la proie de leurs voifins toujours difpofés à s'enrichir fitôt

que l'occasion se présente. Les Eluths, ainsi que tous les autres Tartares, paient deux sortes de dixmes, la première au Khan, la seconde aux chefs des tribus : ils ne reçoivent d'autre paie que leur part du butin qu'ils font sur l'ennemi, & donnent au souverain la dixme de leurs troupeaux.

Les Eluths, ou Kalmuks, sont d'une taille médiocre, mais bien prise, & robuste ; ils ont la tête grosse & large, le visage plat, le teint olivâtre, les yeux noirs & brillans, mais trop éloignés l'un de l'autre, & peu ouverts, quoique très-fendus : ils ont le nez plat, & presqu'au niveau du reste du visage ; on n'en distingue guere le bout, qui s'ouvre par deux grandes narines : leurs oreilles sont très-grandes, & sans rebords, leurs cheveux noirs ; leur bouche est petite, leurs dents blanches, & le reste de leurs membres bien proportionnés : ils n'ont que peu ou point de barbe, & ne conservent qu'une boucle de cheveux sur le sommet de la tête. Les femmes Kalmuks ont à-peu-près les mêmes traits, & ne manquent cependant pas d'agrémens.

Une chemise de kitayka, sorte d'étoffe qui vient de la Chine, & des hautes-chausses de la même étoffe, ou le plus souvent de peau de mouton, mais extraordinairement larges, forment tout l'ajustement d'un Eluth. Quelques-uns portent seulement une veste de peau de mouton, dont la laine est en-dehors pendant l'été : en hiver cet habillement descend jusqu'au milieu de la jambe, & la partie lai-

neuſe eſt en-dedans. Un bonnet rond, couronné d'une touffe de ſoie ou de crin, d'un rouge éclatant, & bordé de peau, leur couvre la tête : leurs bottes ſont larges, & doivent être très-incommodes. Il y a peu de différence pour la parure entre les femmes & les hommes : ce qu'on peut remarquer, c'eſt que la couleur rouge eſt la couleur honorable, & qu'un Tartare & ſa femme ſe paſſeraient plutôt des choſes les plus néceſſaires à la vie, que d'être privés d'une robe rouge dans les occaſions d'éclat : c'eſt l'habit de cérémonie du Khan, c'eſt celui du Tay-Kis, c'eſt celui du moindre particulier d'entre le peuple.

Les Eluths ſe nourriſſent ordinairement de chair de cheval & de mouton ; rarement ils mangent leurs vaches & leurs veaux, & ils ne touchent jamais ni au porc, ni à la volaille. Leur boiſſon eſt le lait de jument, dont ils ſavent tirer une eſpèce d'eau-de-vie par la diſtillation. On nous obſerve que dans la Tartarie les vaches ne ſe laiſſent point tirer, & qu'elles perdent leur lait auſſitôt qu'elles ont fait la nourriture de leurs veaux.

Les Eluths ſont paſſionnés pour les liqueurs fortes & pour le tabac ; mais en général ils ſont attachés aux principes de l'honnêteté, & ne cherchent jamais à nuire, bien différens des Tartares mahométans avec leſquels ils ſont toujours en guerre, & qui ne vivent que de pillage. Chez eux la loi ne reſtreint point le mariage à certains degrés ; ils ont autant de femmes qu'il leur plaît d'en choiſir, &

autant de concubines qu'ils veulent en tirer du nombre de leurs esclaves : mais sitôt que leurs femmes cessent d'être en état d'avoir des enfans, ils cessent de les voir, & ces malheureuses deviennent souvent les esclaves de leurs servantes, qui les chassent du lit du maître : pour lors, réduites au dernier rang, elles s'occupent des soins du ménage. Les enfans des concubines sont regardés comme légitimes, & ont la même part que les autres à l'héritage du pere, avec cette seule différence, que le fils de la concubine d'un Khan, ou d'un Tay-Kis, ne succède à son père qu'au défaut des fils des femmes légitimes. Les enfans des femmes publiques n'ont aucun droit aux successions, parce que leur naissance est trop incertaine.

Une des vertus de ce peuple idolâtre, c'est le respect des enfans envers leurs pères ; mais à moins d'y être excités par des raisons particulières, ils n'ont pas les mêmes égards pour leurs mères. Le fils qui vient de perdre son père doit longtems pleurer sa mort, & se priver généralement de tous les plaisirs, s'éloigner pendant plusieurs mois de tout commerce avec ses femmes, ne rien épargner pour donner, suivant ses moyens, de l'éclat aux funérailles, & sur-tout aller pendant toute sa vie, une fois au moins chaque année, faire ses prières sur le tombeau paternel.

Tous les anciens auteurs qui nous ont parlé de cette nation nous disent que les Eluths sont de grands magiciens ; mais on sait ce qu'on

doit penſer de ces fréquentes accuſations de ſorcellerie, qui ne tirent leur origine que de l'ignorance & de la crédulité. Il y a parmi ce peuple des fourbes qui trompent, & des inſenſés qui ſont ſéduits.

Nous avons déjà remarqué que les Eluths demeurent dans des huttes, ou ſous des tentes. Les tentes ſont rondes, & ſoutenues par de grands pieux d'un bois fort léger, joints avec des courroies de cuir, ce qui donne la facilité de les planter & de les remuer aiſément. Elles ſont couvertes d'un feutre épais qui les défend contre le froid & le mauvais tems. Au milieu du toit eſt une ouverture qui ſert de fenêtre & de cheminée : le foyer eſt directement au-deſſous, & les lits autour de la hutte. Les gens riches entourent leurs tentes d'une cabane de planches, couverte de feutre. Au reſte, dans tout cet édifice, il n'y a ni chambres, ni fenêtres, ni greniers, c'eſt ſeulement une grande pièce d'environ douze pieds de hauteur : les plus commodes ont quelquefois des ouvertures pratiquées pour laiſſer paſſer le jour, & on les bouche avec des papiers à la mode de la Chine.

« On conſtruit auſſi des lieux pour dormir, » hauts de deux pieds, ſur quatre de largeur, » qui tournent autour de la maiſon. Ils ſervent » en même tems de cheminées : car on a in- » venté une nouvelle manière de faire le feu » en-dehors, ou à côté de la porte, & la fumée » circulant par cette eſpèce de canal, ne trouve » paſſage que de l'autre côté : ce qui porte

» dans les dortoirs une chaleur modérée, qui
» eſt fort commode en hiver. Toutes les habi-
» tations, ſoit fixes, ou mobiles, ont leur
» porte au ſud, pour les garantir des vents du
» nord, dont le ſouffle eſt perçant dans toute
» la grande Tartarie.

» Ces habitations mobiles ſe tranſportent
» ſur des chariots qui ont deux flèches, mais
» moins épaiſſes & moins longues qu'en Alle-
» magne : elles ſont compoſées d'un bois lé-
» ger & fort pliant, & jointes à l'eſſieu par
» un de leurs bouts. On les place entre le
» corps du chariot & la roue, en liant une
» corde à un demi-pied de diſtance de l'ex-
» trémité des flèches : cette corde entre au
» bout de l'eſſieu, qui paſſe par le moyeu de
» la roue : de ſorte que la roue, qui eſt aſſez
» petite, joue des deux côtés du chariot
» entre la flèche & la corde. Le cheval marche
» entre les deux flèches ; ſur ſon dos paſſe
» une autre branche d'un bois extrêmement
» pliable, en forme de demi-cercle, qui eſt
» attaché des deux côtés au harnois, comme
» les flèches le ſont à ſes deux bouts. Les Tar-
» tares prétendent que dans cette ſituation le
» cheval eſt plus à ſon aiſe. En effet, quoique
» leurs chevaux ne ſoient pas robuſtes, un
» ſeul ſuffit pour traîner, l'eſpace de cent
» lieues, un chariot bien chargé ; mais il
» faut obſerver auſſi que ces machines ne ſont
» pas fort grandes. Si l'on veut y mettre plu-
» ſieurs chevaux, on les place devant le pre-
» mier, ou bien on les attache au dernier
» eſſieu. »

» essieu. » Cette sorte de voiture est en usage parmi les Russes & les Cosaques.

Après avoir parlé des coutumes générales, pour ne rien laisser à desirer sur cet article, nous dirons un mot de quelques usages particuliers. Plusieurs riches Kalmuks portent des robes de drap d'or, & de superbes étoffes de soie, qu'ils tirent de la Chine, & en hiver ils se parent des précieuses fourrures qui leur viennent des régions septentrionales. Les femmes ont un bonnet rond & creux, fait d'écorce d'arbre, revêtue d'une étoffe de soie, au-dessus duquel s'élève un cône quarré, surmonté de plumes de paon, & orné de pierres précieuses. Elles lient leurs robes au-dessus des reins avec une écharpe bleue, & vers le sein avec une autre écharpe de la même couleur. Un morceau d'étoffe qui leur prend sous les yeux, & leur pend sur la poitrine, leur couvre tout le bas du visage. Le lit du chef de famille occupe la place qui fait face à l'entrée de la tente; les hommes se rangent à la droite, & les femmes à la gauche. Au-dessus de l'endroit où se tient le mari est une image, qui représente le Dieu tutélaire de la famille. L'épouse principale a une pareille idole près de son lit, & une seconde avec une tetine de vache, qui a le visage tourné vers les servantes, pour leur rappeller que leur emploi est de traire ces animaux : cependant la plûpart des voyageurs conviennent que les vaches perdent leur lait si-tôt que la nourriture des veaux est achevée. Aussi voit-on du côté des hommes

une troisième idole avec une tetine de cavale, pour marquer qu'ils sont chargés du même soin à l'égard des jumens.

Les Eluths ne font nulle difficulté de manger la chair des bêtes tuées, ou celle des animaux morts naturellement. Ils coupent cette chair en morceaux qu'ils suspendent en l'air, pour la faire sécher au soleil ou au vent, & elle se conserve ainsi aussi bien que si elle avoit été salée. On dit qu'avec le sang des chevaux ils font du boudin beaucoup plus délicat que le nôtre. L'eau & le sel sont les uniques assaisonnemens qu'ils connaissent pour la viande. On la sert dans un énorme plat : le chef de la famille se munit le premier du morceau qui le flatte, les autres par rang prennent celui qu'ils veulent au bout de leur couteau. Si à ce repas il se trouve des convives, c'est le maître qui leur présente à manger ; & lorsqu'il leur a offert plus de nourriture qu'ils n'en peuvent consommer, ils sont, par politesse, obligés à déposer les restes dans un petit sac, qu'à cet effet ils portent toujours avec eux ; les os même ne doivent pas rester chez celui qui donne le festin.

Dans les grandes réjouissances les convives ne manquent pas de jetter quelques gouttes de leurs liqueurs sur les idoles qui sont dans la tente ; ensuite un valet ou esclave, sort avec un vase, en verse trois fois du côté du midi, en l'honneur du feu, avec autant de révérence, & continue la même cérémonie du côté de l'orient, en l'honneur de l'air ; du

côté de l'occident, en l'honneur de l'eau, & du côté du ſeptentrion, en l'honneur des morts. Lorſque le valet eſt rentré, d'autres domeſtiques préſentent à boire au chef de la famille, & à ſa principale épouſe, qui ſont aſſis ſur le même lit. Lorſqu'ils boivent, la muſique ſe fait entendre, tous les domeſtiques battent des mains, & les hommes danſent devant le maître, & les femmes devant la maîtreſſe. Alors, au ſignal du principal valet, la muſique diſcontinue, on ſert les liqueurs à toute l'aſſemblée, & l'on ne ſe ſépare que par le défaut de boiſſon, ou par l'impoſſibilité d'en avaler d'avantage. Pour faire boire un Kalmuk, la politeſſe exige qu'on le prenne par l'oreille, qu'on agite un peu, juſqu'à ce qu'il ait ouvert la bouche pour recevoir la liqueur qu'on lui préſente : il eſt d'uſage de danſer devant lui pendant qu'il boit. Si le divertiſſement a pour objet un particulier, deux domeſtiques en danſant lui offrent une taſſe pleine, & la retirent toutes les fois qu'il s'avance pour la ſaiſir, & ils ne la laiſſent prendre qu'après avoir répété longtems ce badinage, qui ſe termine par des danſes & de grands battemens de mains lorſqu'il boit.

Nous pouvons ajouter qu'un Eluth ne peut ſe marier que lorſqu'il eſt en état d'acheter une femme : ſi-tôt que le marché eſt conclu, la prétendue va ſe cacher dans quelque tente voiſine. Le mari vient la demander au père ; qui lui répond : « Ma fille eſt à vous, vous » êtes le maître de la prendre où vous la

» trouverez. » En conséquence de ces mots, il la cherche, il la trouve, & la conduit dans sa hutte, comme une conquête qu'il ne doit qu'à son courage. Lorsqu'un enfant naît, on appelle les devins, qui, après beaucoup d'impertinentes cérémonies, annoncent effrontément quelle sera sa destinée. Ces mêmes imposteurs décident aussi si la maladie dont on est attaqué est naturelle, ou l'effet de quelque sortilège. Ce peuple a beaucoup de vénération pour une certaine idole assez grossièrement faite, qu'il porte à la chasse sur un traîneau, & à laquelle il sacrifie la première bête qui est prise.



CHAPITRE X.

Productions du pays des Mongols, des Kalkas, & des Eluths ou Kalmuks.

ON eſt d'accord que les terres des Mongols, juſqu'à la mer Caſpienne, ſont peu propres au labourage : celles des Kalkas ſont mieux fournies d'eau & de bois, que le pays qu'habitent les Eluths ; mais dans ces immenſes contrées, il y a des endroits qui ſont inhabitables, parce qu'ils manquent abſolument de ces deux ſecours. La Tartarie abonde en toutes ſortes de gibier & de bêtes fauves de toute eſpèce, ſans en excepter celles qui ſont les plus communes en Europe. Il y a ſur-tout dans ces plaines déſertes des troupeaux de chèvres rouſſes, qui, par leur vîteſſe extraordinaire, ſavent preſque toujours ſe mettre à l'abri des entrepriſes des chaſſeurs. On y trouve des mulets ſauvages, (& ſi l'on en croit le pere Gerbillon, ces animaux produiſent leurs ſemblables) qui ſont très-différens de nos mulets domeſtiques, & ne peuvent s'accoutumer à porter des fardeaux. Les Tartares ſont gourmands de la chair de ces mulets, & ils la trouvent plus ſaine & plus délicate que celle du ſanglier. Les dromadaires ſauvages n'ont nulle différence eſſentielle avec ceux que nous connaiſſons ; mais les chevaux ſauvages ſont

ſi légers, qu'ils ſe dérobent aux flèches des plus habiles chaſſeurs. Ils ne marchent qu'en troupes, & lorſqu'ils rencontrent quelques chevaux domeſtiques, ils le forcent à prendre la fuite.

Le han-ta-han eſt un animal de la groſſeur de nos bœufs, fort peſant, & par cette raiſon aiſé à chaſſer, d'autant qu'il aime les endroits marécageux, où l'on a coutume de le forcer.

Le chulon, ou chelaſon, eſt à-peu-près de la forme & de la groſſeur d'un loup; ſon poil eſt long, doux, épais & de couleur griſâtre: on fait de ſa peau d'excellentes fourrures.

Le tigre eſt l'animal le plus féroce de ces contrées: ſon cri perce d'horreur ceux qui ne ſont pas accoutumés à l'entendre. Ordinairement ſa peau eſt d'un roux fauve, tachetée de marques noires; mais il s'en rencontre de blancs avec des taches noires & griſes. Lorſque le tigre ſe trouve environné de chaſſeurs, armés de leur épieu, il s'accroupit ſur ſa queue, & ſoutient long-tems l'aboyement des chiens, & les flèches émouſſées qu'on lui tire; mais lorſqu'il entre en furie, il fixe un chaſſeur, & s'élance ſur lui: c'eſt dans ce moment qu'il eſt abattu.

Le pau eſt une ſorte de léopard, dont la peau eſt blanchâtre & tachetée de rouge & de noir. Les daims ſont en prodigieuſe quantité dans ces déſerts, & ne diffèrent point de ceux que l'on trouve en Europe. Les cerfs ſont auſſi communs, & c'eſt la chaſſe que les Tartares trouvent la plus agréable.

Les Kalkas ont peu de martres ; mais le pays abonde en écureuils, en renards, & en petits animaux qui ressemblent beaucoup à l'hermine, & qu'ils appellent *Tael-pi* : ces tael-pis creusent des trous dans la terre, où ils se renferment en grand nombre. Les chasseurs environnent ces terriers ; ils ouvrent la terre en plusieurs endroits, ils y brûlent de la paille enflammée, & la frayeur que cela cause à la petite troupe l'oblige à se précipiter dans les rêts qui sont tendus.

La pêche des Kalkas n'est pas fort abondante ; ils ont cependant des rivières & des lacs qui leur fournissent une assez grande quantité d'esturgeons. Ils prisent beaucoup un animal amphibie qui se nomme turbighi, qui ressemble au castor, & dont la chair est fort tendre, & d'un aussi bon goût que celle du chevreuil.

La rhubarbe est très-commune dans la Tartarie, mais elle passe presque toute en Russie par la Siberie. On y voit beaucoup d'oiseaux d'une rare beauté. Il y a des hérons à plumes blanches, dont le bec, les aîles & la queue sont du plus beau rouge ; sa chair est délicate, & tire pour le goût sur la gelinote.

Dans le pays des Eluths on trouve plus particulièrement que dans les autres contrées, ce fameux animal que l'on nomme le glouton. De toutes les bêtes féroces, c'est sans contredit la plus vorace. Le glouton n'est pas tout-à-fait si grand qu'un loup : il a le dos couvert d'un poil fort rude & fort long, d'un beau brun foncé. Il grimpe facilement sur les ar-

bres, & de-là il obſerve ſa proie. Lorſqu'elle paſſe, il ſe précipite deſſus; il s'attache avec ſes griffes au dos de la bête qu'il ſaiſit, & la mange vive en courant, juſqu'à ce que la foibleſſe la faſſe tomber, & lui permette de l'achever à ſon aiſe. Trois chiens ne ſont quelquefois pas capables d'atterrer cet animal terrible, dont la peau eſt fort recherchée, ſurtout par les Ruſſes, qui en font des manchons & des bordures de bonnets.





CHAPITRE XI.

Le Tibet.

CETTE vaste contrée à laquelle les auteurs donnent le nom de Tibet, renferme plusieurs états gouvernés par différens souverains : le petit Tibet, ou Baltistan; le grand Tibet, ou le royaume de Boutan; le royaume de Lassa, ou Barantola, & le pays des Sifans, ou Tufans.

Petit Tibet, ou Baltistan.

Ce petit pays, suivant le voyageur Bernier, n'a pas plus de trente à quarante lieues d'éten-

due, & Delisle lui donne environ deux cents quatre vingt milles de long, & cent soixante de large. En 1664, ou peu d'années auparavant, un des prétendans à la couronne de ce royaume, cherchant à supplanter ses concurrens, obtint à cet effet de puissans secours de Shah-Jéhan, & étant resté possesseur du trône, il s'engagea à payer au Mogol un tribut annuel de crystal, de musc & de laine. Il n'est pas vrai, comme quelques-uns l'ont avancé sans preuves, que le pays renferme des mines d'or; il est d'ailleurs assez fertile: on y recueille de bons fruits, d'excellens melons & les denrées que l'on peut échanger & qui font l'objet d'un commerce fort médiocre, ne consistent qu'en musc, crystal & laine. Pendant les hivers qui y sont rigoureux, il tombe beaucoup de neige sur la terre. Les habitans professent la religion de Mahomet & sont de la secte des Persans.

Grand Tibet, ou royaume de Boutan.

La découverte du grand Tibet est si récente, & si peu de voyageurs ont trouvé le secret d'y pénétrer, qu'on n'a encore que des notions bien vagues de ce pays. Nous ne chercherons point à en fixer les limites, que l'on ne connaît pas bien encore; il suffit de remarquer que cette région est misérable & couverte de neige pendant plus de cinq mois de l'année, qu'elle ne produit qu'un peu de bled & d'orge & que les arbres, les fruits & les racines y

ſont de la plus grande rareté. Les peuples du grand Tibet ſont naturellement doux, mais ils ſont ignorans & groſſiers : leurs maiſons, quoique bâties de pierres, ne préſentent aucune commodité ; ils s'habillent de la laine de leurs troupeaux, & n'ont point de monnoie qui ſoit propre à leur pays.

Quoiqu'il ſe trouve quelques Mahométans ſur les frontières du grand Tibet, tout le peuple en général eſt idolâtre & par conſéquent fort ſuperſtitieux : il donne à l'Etre ſuprême le nom de *Kinchok* : une autre divinité, appellée *Urghien*, qu'il dit être homme & dieu, ſans avoir eu ni père ni mère, eſt auſſi l'objet de ſon adoration : il la croit née d'une fleur, il y a ſept cents ans, & l'on voit dans le pays, une ſtatue de femme avec une fleur à la main, que l'on dit repréſenter la mere d'Urghien : ſans oſer entreprendre de débrouiller ce cahos, on peut avancer qu'il y a dans ceci quelque trace du chriſtianiſme : car quelques Muſulmans croient que la mere *d'Iſa* ou *Jeſus* conçut en flairant une fleur. Ces idolâtres rendent un certain culte aux ſaints & ſe ſervent de chapelet, mais ils rejettent la tranſmigration des ames & la polygamie, & mangent indiſtinctement de toutes les ſortes de viandes.

Les prêtres du grand Tibet ſont appellés lamas, & il ne leur eſt pas permis de treſſer leurs cheveux & de porter des pendans d'oreilles ; ce qui les diſtingue du peuple, ainſi que leur habit : on les reconnaît auſſi à la

tonſure qu'ils ſe font faire à la manière du clergé romain. Ils vivent en communauté, ſous les ordres d'un ſupérieur, qui lui-même eſt ſoumis à un chef, dont l'autorité s'étend ſur tous les monaſtères du pays. Les lamas font profeſſion d'un célibat perpétuel, ils employent le chant dans leurs prières, & s'occupent de la lecture de leurs livres ſacrés, qu'on les ſoupçonne de ne pas bien entendre.

Le royaume de Laſſa, ou Barentola.

Le royaume de Laſſa eſt borné au ſud par une grande chaîne de montagnes, couvertes de neige, à l'oueſt par le grand Tibet, au nord par le fameux déſert de ſable, & à l'eſt par les pays de Koko-nor & de Tufan, qui bordent la Chine : il a pour capitale la ville de Touker, ſituée au pied du mont Poutala, où le Dalay-lama fait ſa réſidence. Le palais ou temple de ce grand pontife eſt, ſelon Grueber, au centre de cette montagne ; il lui donne quatre étages, mais Gerbillon, ſur le rapport d'un ambaſſadeur Chinois, prétend qu'il y en a ſept & que le Lama-dalay occupe le plus élevé.

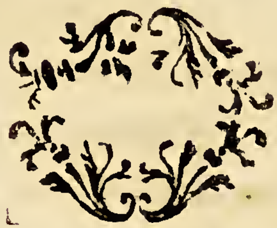
« Les habitans de Laſſa, dit le voyageur » Tavernier, ſont robuſtes & bien propor- » tionnés, mais ils ont le nez & le viſage un » peu plats : on prétend que les femmes ont » la taille plus groſſe & ſont encore plus vi- » goureuſes que les hommes, mais qu'elles » ſont ſujettes à des enflures de gorge qui en » font périr un grand nombre. En été l'habil-

» lement des deux ſexes eſt une grande pièce
» de toile de chanvre. En hiver, c'eſt une ſorte
» de feutre, ou d'étoffe fort épaiſſe. Ils portent
» ſur la tête une eſpèce de bonnet, de la
» forme des canettes à bière d'Angleterre,
» qu'ils ornent de dents de ſangliers & d'é-
» cailles de tortue en petites pièces rondes
» ou quarrées. Les plus riches y mêlent du
» corail & des grains d'ambre, dont leurs
» femmes ſe font auſſi des colliers. Les deux
» ſexes portent des bracelets, mais au bras
» gauche ſeulement, & depuis le poignet
» juſqu'au coude. Les femmes les portent
» liés, & les hommes, pendans. Autour du
» col les femmes portent des colliers de ſoie
» treſſée, au bout deſquels pendent des grains
» d'ambre ou de corail, ou une dent de ſan-
» glier, qui bat ſur la poitrine. Leurs cein-
» tures ſont boutonnées du côté gauche, avec
» des grains de la même eſpèce. »

Quoique quelques ſeigneurs de Laſſa emploient le drap d'or & le brocard dans leurs habillemens, & qu'ils portent le manteau rouge, comme les lamas, il n'en eſt pas moins vrai qu'en général toute la nation eſt fort mal propre, qu'elle ne connaît ni l'uſage des lits ni des chemiſes, & que les hommes & les femmes couchent exactement à terre, qu'ils mangent leur viande crue & qu'ils ne ſe lavent jamais les mains ni le viſage; au reſte ils aiment & accueillent les étrangers, & les femmes ne ſe cachent pas d'eux, comme il arrive à la Chine & ailleurs.

Le peuple de ce grand pays ne mange point de chair de vache, qu'il regarde comme la nourrice du genre humain : la loi ne lui permet de prendre qu'une ſeule femme, mais elle tolère que les femmes ſoit épouſes de pluſieurs maris, qui ſont preſque toujours ou proches parens ou frères, & l'on appuie cette ſingulière coutume ſur la rareté des femmes dans le royaume, dont le nombre eſt bien moins grand que celui des hommes. Le premier enfant appartient de droit au mari le plus âgé ; les autres s'emparent de ceux qui ſuivent, ſuivant le degré de l âge.

Le pays de Laſſa produit abondamment du riz, du bled, des légumes & du vin ! on y trouve le muſc, la rhubarbe, la barbotine & les fourrures. La barbotine ou la poudre à vers, croît dans les campagnes ; mais comme il faut que la plante ſoit morte avant qu'on en puiſſe recueillir la graine, le vent preſque toujours en diſperſe la plus grande partie, ce qui la rend rare & chère : à l'égard des fourrures, les martres y ſont communes, mais les chaſſeurs n'ont pas l'adreſſe de les tuer. La rhubarbe de Laſſa eſt la meilleure de l'univers.



CHAPITRE XII.

Religion du Tibet.

IL y a long-tems que la religion du Tibet eſt l'objet d'une vive querelle entre les théologiens, qui ne peuvent concilier les rapports des voyageurs, ni ceux des miſſionnaires les plus éclairés. Quelques-uns prétendent que le chriſtianiſme, même du tems des apôtres, a été prêché dans ces régions éloignées : ils ſe fondent ſur ce que l'habillement des lamas a quelque conformité avec ceux des apôtres, tels qu'on les repréſentent dans nos tableaux; ſur ce qu'on remarque parmi eux un certain ordre hiérarchique ; ſur une reſſemblance, ſans doute éloignée, entre leurs cérémonies & celles de l'égliſe romaine ; ſur l'idée d'une incarnation, & enfin ſur les maximes de leur morale : on répond à cela, que les livres des lamas, ſuivant le témoignage des plus doctes & des plus ſincères d'entr'eux, ne parlent que de la tranſmigration des ames & que ſi cela eſt vrai, toutes les conjectures tombent. Sur un point ſi important, rapportons les propres paroles de trois miſſionnaires.

« Je remarque avec étonnement, dit Gerbillon, que les lamas ont l'uſage de l'eau » bénite, qu'ils chantent dans le ſervice eccléſiaſtique, & qu'ils font la prière pour les » morts. Je vois que leurs habits reſſemblent

» à ceux ſous leſquels on repréſente les apô-
» tres : qu'ils portent la mitre comme nos
» évêques, & qu'enfin le grand lama tient à
» peu près parmi eux le même rang que le
» ſouverain pontife dans l'égliſe romaine. »

Grueber va infiniment plus loin : « ſans
» avoir jamais eu liaiſon avec aucun Européen,
» dit-il, leur religion s'accorde ſur tous les
» points eſſentiels avec la religion romaine.
» Ils célèbrent un ſacrifice avec du pain & du
» vin : ils donnent l'extrême-onction : ils bé-
» niſſent les mariages : ils font des prières
» pour les malades : ils font des proceſſions :
» ils honnorent les reliques de leurs ſaints,
» ou plutôt de leurs idoles : ils ont des mo-
» naſtères & des couvens de filles : ils chantent
» dans leurs temples comme les moines chré-
» tiens : ils obſervent divers jeûnes dans le
» cours de l'année : ils ſe mortifient le corps,
» ſur-tout par l'uſage de la diſcipline : ils
» conſacrent leurs évêques : ils envoyent des
» miſſionnaires, qui vivent dans une extrême
» pauvreté & qui voyagent nuds pieds juſ-
» qu'à la Chine. » Je ne rapporte rien, dit
Grueber, que ſur le témoignage de mes pro-
pres yeux.

Ecoutons le père Horace de la Penna, qui rend auſſi témoignage de ſon côté que la religion du Tibet eſt comme une image de celle de Rome. « On y croit, dit ce père
» capucin, un ſeul Dieu, une Trinité, mais
» remplie d'erreurs, un paradis, un enfer,
» un purgatoire, mais avec un mêlange de
» fables

» fables : on y fait des aumônes, des prières
» & des sacrifices pour les morts. On y voit
» un grand nombre de couvens, & l'on n'y
» compte pas moins de trente mille moines,
» qui font les vœux de pauvreté, de chasteté
» & d'obéissance, & plusieurs autres : ils ont
» des confesseurs que les supérieurs choisissent
» & qui recoivent leur pouvoir du lama,
» comme d'un évêque, sans quoi ils ne peu-
» vent entendre les confessions, ni imposer
» des pénitences. La forme de leur hiérar-
» chie, n'est pas différente de celle de Rome,
» car ils ont des lamas inférieurs choisis par
» le grand lama, qui ont l'autorité des évê-
» ques dans leurs diocèses respectifs, & d'au-
» tres lamas subalternes qui ne représentent
» que les prêtres & les moines. On peut ajou-
» ter, dit le même auteur, qu'ils ont l'usage
» de l'eau bénite, de la croix, des chapelets
» & d'autres pratiques chrétiennes. »

Que conclure de ces trois récits ? Il est à croire que le zèle, la simplicité & l'imagination ont pris plaisir à grossir ces étonnantes ressemblances, & que l'opinion de ceux qui prétendent que la religion du Tibet n'est qu'une corruption du christianisme, est une opinion hazardée & qui demanderait des preuves authentiques pour devenir une certitude. La politique des Nestoriens a bien accrédité la fable du fameux prêtre-Jean & ses sujets chrétiens, qui n'ont jamais eu d'existence que dans leurs écrits : a bien plus forte raison, quelque conformité de cérémonies entre les

miſſionnaires grecs ou romains & les lamas, a pu faire imaginer que leur religion était la même.

La fameuſe idole, que les Chinois nomment *Fo*, & qui eſt le principal objet de leur idolâtrie, eſt appellée *La* par les lamas du Tibet. La, que les Indiens croyent frére du premier roi de Tangut, & qui naquit mille vingt-ſix ans avant Jeſus-Chriſt, ſe fit paſſer pour un dieu, qui s'était revêtu d'un corps mortel : il annonça en mourant qu'il reparaîtrait bientôt, & ſes diſciples eurent grande attention de faire croire au peuple qu'il avait exactement tenu parole. Depuis ce tems la tradition du Tibet confirme que La, de ſiécle en ſiécle, ne ceſſe pas de vivre corporellement dans la perſonne du Dalay-lama. Une impoſture ſi bien accréditée n'a pas beſoin de beaucoup de précaution. On ne croirait pas combien les lamas prétendent que *La* s'eſt incarné de fois, auſſi le font-ils père de la doctrine de la tranſmigration des ames.

Après *La*, qui eſt le grand dieu du Tibet, & dont le Dalay-lama eſt la repréſentation vivante, les peuples de ces contrées ont la plus grande vénération pour l'idole Manipa, idole ſanguinaire & qu'ils diſent ne reſpirer que le ſang. Manipa eſt repréſentée avec neuf têtes, qui ſans doute indiquent ſes neuf tranſmigrations : c'eſt devant cette monſtrueuſe ſtatue qu'ils font leurs prières, & qu'ils exécutent certaines danſes ridicules, en criant : *ô Manipa mihum, ô Manipa mihum* ; ce

qui signifie, ô Manipa, sauvez-nous : ils lui offrent des fruits, du riz & autres productions de la terre. Sous prétexte d'honorer cette affreuse divinité, un jeune homme vigoureux, qu'ils nomment *Buth*, a, certains jours de l'année, la liberté d'assassiner sans distinction toutes les personnes qu'il rencontre, comme un sacrifice agréable à Manipa : il sort en effet de sa maison, avec un habit fort gai & orné de petits étendards, il tue ceux qui se présentent à lui, sans qu'aucune de ces malheureuse victimes osent se défendre, & l'on reléve ces cadavres, que l'on va déposer aux pieds de sa statue.

Le Dalay-lama, comme vicaire de *La* sur la terre, porte le titre de Père éternel, ou Père céleste : on lui accorde toutes les perfections de la divinité, la science universelle & sur-tout la connaissance des secrets les plus cachés du cœur. S'il interroge les dévots qui viennent l'adorer, ce n'est pas qu'il ne lise couramment dans leur ame. *La* vit en lui, *La* l'éclaire & il ne peut se tromper. Ce n'est pas le Dalay-lama que l'habitant du Tibet adore, c'est *La* qui est immortel, & qui, lorsqu'il paraît mourir, ne fait que changer d'habitation. Lorsque ce souverain pontife est accablé de vieillesse & qu'il sent sa fin approcher, les lamas cherchent dans le royaume un enfant qui lui ressemble & qu'en secret ils désignent pour être son successeur ; lui-même assemble son conseil, & il déclare qu'il doit passer dans le corps de

tel enfant, nouvellement né. On élève ce jeune lama-dalay avec beaucoup de précaution, & si-tôt qu'il a atteint sa septième année, on lui présente quelques meubles du mort avec les siens, & s'il les distingue, c'est une marque que la transmigration ne souffre plus aucun doute. On est bien persuadé que jamais l'épreuve ne manque.

Le grand lama se tient toujours constamment enfermé au fond de son palais : lorsqu'il se montre en public, il est assis sur un trône ou espèce de lit couvert d'un tapis, & entouré d'un grand nombre de lampes qui jettent une lumière sombre : ceux qui ont la permission de l'approcher, doivent se prosterner devant lui jusqu'à terre & lui baiser les pieds. Ils n'ont pas le bonheur d'examiner ses traits, puisqu'il est de règle qu'il ait toujours le visage couvert d'un voile. Si on lui fait quelque demande, il rend ses réponses à ses lamas, qui expliquent aux intéressés l'oracle du *La* vivant. Une multitude de pélerins viennent de tous les endroits de la Tartarie, & même des Indes, pour adorer cet imposteur, qui n'a pas plus d'égards pour le chef d'une nation puissante, que pour le dernier du peuple. On ne peut dire jusqu'à quel point est porté l'aveuglement de ses adorateurs ; ils regardent comme une relique sacrée, & qui guérit de toutes sortes de maladies, les excrémens du Dalay-lama. Son urine, distribuée à ces idolâtres, est un des plus considérables revenus des lamas, & le peuple en mêle quelques gouttes avec sa nou-

riture. On élève ſur les montagnes des trophées en ſon honneur, pour obtenir la conſervation des hommes & des animaux. Tous les princes, en montant ſur le trône, lui envoient des ambaſſadeurs & de riches préſens, pour qu'il béniſſe le commencement de leur règne.

Dans l'origine le Dalay-lama n'était qu'une puiſſance purement ſpirituelle ; mais, par ſucceſſion de tems, il eſt devenu prince temporel & même ſouverain puiſſant, depuis la conquête des Eluths, dont le khan lui a donné un riche patrimoine, qu'il fait adminiſtrer par des gouverneurs. Quant au ſpirituel, il envoie dans les pays qui profeſſent ſa religion des kutuktus ou vicaires, qu'il choiſit preſque toujours parmi les principaux lamas de ſa cour. Ces kutuktus ſont regardés comme autant de *La* vivans : leur nombre n'excède jamais deux cents, & les offrandes qu'ils reçoivent en font bientôt de puiſſans princes eccléſiaſtiques. On a vu précédemment comment le kutuktu des Mongols kalkas a ſecoué l'autorité du grand lama ; d'autres ſans doute ſuivront cet exemple, & peu à peu cet énorme coloſſe d'idolâtrie s'épuiſera par le partage de ſon autorité, & ſe trouvera enſeveli ſous ſes propres ruines.

Il eſt certain qu'on reconnaît au Tibet une eſpèce de hiérarchie eccléſiaſtique qui maintient la puiſſance du chef, & reſſerre les ſubalternes dans les règles étroites du devoir & de la ſujétion. On y trouve des

officiers qui répondent à nos archevêques, à nos évêques & à nos ſimples prêtres; d'autres tiennent le rang d'abbés, d'abbeſſes, de prieurs, de provinciaux, & des autres ſupérieurs de nos communautés religieuſes. Les temples ſont deſſervis par des lamas tirés du collége des diſciples, qui fourniſſent auſſi les miſſionnaires, chargés d'étendre le culte de *La* dans les régions étrangères.

L'habillement ordinaire des lamas eſt de laine; les plus élevés en dignités portent une eſpèce de mitre, qui reſſemble aſſez à celle de nos évêques. La couleur rouge eſt celle que le Dalay-lama a adoptée; mais depuis que l'empereur de la Chine commence à faire reconnaître ſa puiſſance dans quelques parties du Tibet, les lamas qui veulent obtenir ſes bonnes graces, affectent de prendre la couleur jaune, qui eſt celle du monarque Chinois. Cette diſtinction de couleur pourrait bien dans la ſuite cauſer un bouleverſement général. L'hiſtoire nous fournit des exemples de monarchies détruites, de trônes renverſés, dont l'ébranlement a commencé par des cauſes auſſi futiles : elles ſervent d'aliment à la haine, & la haine que ſoutiennent l'intérêt & l'ambition ſe ſert de tout pour parvenir à ſon but, ſurtout lorſque ſa rage fanatique peut couvrir ſes projets du manteau de la religion.

Les religieuſes ſont habillées de même que les lamas, mais au lieu de chapeaux elles portent des bonnets de peaux brodés. Les uns & les autres ne paraiſſent jamais ſans de

grands chapelets d'ambre ou de corail, dont ils tournent continuellement les grains dans leurs doigts, en récitant leurs prières. Plusieurs princes se font honneur de se vêtir comme les lamas, & de prendre la qualité d'officiers du souverain pontife, qui chez eux leur assure une espèce d'indépendance. On voit des Tartares, & même des Chinois, accourir à Lassa pour obtenir ce titre. Chaque famille du Tibet s'efforce d'avoir au moins un lamas parmi elle ; & comme les devoirs de ces prêtres sont pénibles & multipliés, chaque membre se charge d'en remplir un, ce qui rend le fardeau très-leger ; mais tous doivent se soumettre au célibat, & renoncer aux honneurs temporels : ils en sont dédommagés par l'espoir de parvenir aux dignités ecclésiastiques, qui sont infiniment plus lucratives.

Il s'élève un nouveau doute sur cet ordre de prêtres idolâtres : nos missionnaires ne cessent de nous les représenter comme des fourbes, des ignorans & d'infâmes débauchés : cependant on sait qu'ils cultivent l'astronomie, qu'ils calculent les éclipses avec exactitude, qu'ils ont des connoissances dans l'art de la médecine : de plus on avoue qu'ils ont des universités où l'on enseigne tout ce qui appartient à la religion du pays. Si l'on s'en rapporte à Bentink, les lamas enseignent qu'il faut honorer Dieu, n'offenser personne, & rendre à chacun ce qui lui est dû. Ils soutiennent la nécessité d'adorer un seul Dieu ; ils

regardent le grand lama & ses vicaires, comme ses serviteurs, auxquels il se communique pour l'instruction & l'utilité des hommes. Ils protestent que les images qu'ils exposent à la vénération des peuples, sont les représentations de la divinité & de quelques saintes personnes, dont la vue doit rappeller les coupables à leur devoir.

La politique engage l'empereur de la Chine à ménager les lamas : ils sont bien reçus à sa cour ; ils sont établis à Péking, & sont souvent décorés du titre de mandarins. C'est ainsi qu'il flatte le Dalay-lama, pour s'assurer des Tartares.



CHAPITRE XIII.

Royaume de Karazm.

Ce royaume a pour bornes au nord, le Turkeſtan & les états du khan des Eluths ou Kalmuks, à l'eſt la grande Bukkarie, au ſud & à l'oueſt la mer Caſpienne. Du nord au ſud, ſa longueur eſt d'environ quatre cents quarante milles, & ſa largeur de trois cents quarante, de l'oueſt à l'eſt; c'eſt-à-dire, qu'il eſt ſitué entre le trente-neuvième & le quarante-ſixième degré de latitude, & entre le ſoixante-onzième & le ſoixante dix-huitième degré de longitude. Tout ce pays n'eſt qu'un vaſte déſert de ſable, coupé par quelques rivières, près deſquelles ſe trouvent d'excellens pâturages. On y recueille un peu de vin, & une quantité conſidérable d'excellens melons d'eau. Les trois principales rivières ſont l'Amu, le Keſel & le Sir: l'Amu, que les anciens appellaient Oxus, produit abondamment toutes ſortes de poiſſons, & ſes bords ſont agréables & fertiles; le Keſel ne ſerait pas moins renommé, ſi des mains laborieuſes daignaient en cultiver les environs; mais le brigandage qu'exercent les habitans de Karazm, les attire plutôt du côté des frontières de la Perſe, où leurs incurſions ne ſont jamais infructueuſes, que vers celles des Eluths, où

ils rencontrent des peuples aussi exercés qu'eux dans ce méprisable métier,

Dans ces derniers tems les Tartares de Karazm furent en guerre avec les Russes, à l'occasion de la rivière du Kesel, dont ils jugèrent à propos de détourner le cours. Pierre le grand, empereur de Russie, supposant qu'il se trouvait considérablement d'or sur la côte de la mer Caspienne, à l'embouchure du Sir ou Daria, envoya quelques commissaires & un détachement de cosaques pour découvrir cette embouchure; les commissaires ne trouvèrent de rivière considérable que le Kesel, & ils s'imaginèrent que c'était celle qu'ils cherchaient: ils rendirent compte du succès de leur voyage, & en 1719 le Czar envoya le commandant Beckowitz avec deux mille six cents hommes pour se mettre en possession de cette embouchure. Les Tartares ayant eu avis de ce dessein, ouvrirent trois canaux & firent couler les eaux du Kesel dans le lac Arall, de sorte qu'à son arrivée le général Russe trouva l'embouchure à sec: il ne laissa pas de faire débarquer ses troupes, & de les employer à construire des forts. A peine étaient-ils en état de défense que les Tartares s'avancèrent pour les détruire; mais ils furent reçus avec tant de valeur, qu'après quelques heures de combat, ils se retirèrent laissant beaucoup de morts sur le champ de bataille. Desespéré de cet échec, leur khan employa la ruse pour se défaire d'ennemis qu'il ne pouvait vaincre à force ouverte. Il fit dire à

Beckowitz que les ſiens ſe diſpoſaient à tenter le lendemain une nouvelle attaque, & que s'ils étaient encore repouſſés, il ſaiſirait cette occaſion pour leur propoſer un accommodement, que lui même deſirait avec ardeur. De ſemblables paroles avaient déjà été portées à la cour de Pétersbourg, & Beckowitz en fut la dupe & la victime : il battit une seconde fois les Tartares, & ſecondant les ſourdes manœuvres de leur khan, il exigea que l'on rendit à la rivière ſon cours ordinaire : les Tartares répondirent que l'impétuoſité des eaux les mettait dans l'impoſſibilité de boucher l'ouverture des canaux, & l'imprudent Beckowitz eut la ſimplicité de charger ſes troupes de ce travail, au moyen des ôtages qu'il ſe fit livrer : c'était où le khan l'attendait : les ôtages ſont échangés, les guides livrés, & les Ruſſes partent; mais on les conduit à travers des déſerts où ils manquent d'eau : il faut les ſéparer en pluſieurs corps pour s'en procurer ; ils ſe trouvent environnés par les Tartares, qui maſſacrent le plus grand nombre & font les autres priſonniers, ou pour mieux dire eſclaves : Beckowitz fut aſſaſſiné ſur un drap rouge, ſuivant la coutume de ces barbares. Le petit nombre de ceux qui étaient reſtés pour la garde des forts, n'eut d'autres parti à prendre que celui de ſe rembarquer pour retourner à Aſtracan : ainſi ſe termina cette entrepriſe mal concertée.

Le Sir eſt la troiſième rivière conſidérable qui traverſe une partie du royaume de Karazm;

elle prend ſa ſource dans la grande Bukkarie, & vient ſe jetter dans le lac d'Arall. Les Arabes la nomment Si-hun, les Grecs Jaxartes, & les Ruſſes Daria. Urgens eſt la capitale de tout ce pays, autrefois conſidérable : elle a perdu ſon ancienne ſplendeur depuis qu'elle eſt entre les mains des Tartares, & ſur-tout depuis que le bras de la rivière d'Amu, qui baignait ſes murailles, a pris un autre cours : ſes édifices tombent en ruine, ſes murs ſont écroulés, ſon château eſt preſqu'entièrement abandonné, ſon commerce eſt totalement anéanti : une ſeule rue conſerve encore quelqu'apparence ; c'eſt celle où ſe vendent les marchandiſes. Cependant Urgens doit avoir été une ville fameuſe, puiſque lorſque Jenghiz-khan s'en empara, les Mongols y paſſèrent plus de cent mille hommes au fil de l'épée : triſte fait hiſtorique à rappeller, pour aſſurer la gloire d'un conquérant.

Toute cette grande région eſt habitée par trois nations différentes, les Sarts, les Turcomans, & les Tartares Usbeks. Les Sarts ſont les anciens habitans du pays : les Turcomans, originaires du Turkeſtan, vinrent vers le onzième ſiécle s'établir dans le royaume de Karazm. Une partie de ces émigrans fut chercher des terres dans les parties occidentales de l'Arménie, l'autre partie ſe fixa ſur les bords de la mer Caſpienne. Les Turcomans de cette ſeconde diviſion ſont grands & robuſtes, ils ont le viſage plat & quarré, & le teint un peu brun. Pendant l'été ils ſe

couvrent de longues robes de *calico* ou autres étoffes légères : durant l'hiver leur habillement eft fait de peaux de mouton. En été ils campent avec leurs nombreux troupeaux dans les lieux qui leur préfentent de bons pâturages: en hiver ils fe renferment dans les villes & les villages qu'ils ont fur les bords de l'Amu. Ils profeffent extérieurement le mahométifme, quoiqu'au fond toute religion leur foit indifférente. Leur caractère eft turbulent, & ils ne fupportent qu'avec peine le joug des Tartares, auxquels ils payent tribut. Les Turcomans qui font foumis aux Perfans, font traités avec douceur : on prétend que leur nombre peut monter enfemble à cent mille familles.

Les Tartares Usbecs font plus intraitables que les Sarts & les Turcomans : ils dédaignent abfolument l'agriculture & la vie tranquille, & ne fe plaifent que dans les courfes & le brigandage: ils conduifent avec eux un grand nombre de chameaux, de chevaux & de moutons. Les moutons font très-gros, & il n'eft pas extraordinaire d'en trouver dont la queue feule pèfe foixante ou quatre-vingt livres. Ils élèvent des oifeaux de proie, dont ils fe fervent pour chaffer les chevaux fauvages : l'oifeau faifit l'animal par la tête ou par le col, & tandis qu'il le fatigue fans pouvoir lui faire quitter prife, il eft aifé au chaffeur, qui le fuit conftamment, de le tuer. Ce peuple ne connaît pas l'ufage du pain ; il a une vorace avidité pour la viande, qu'il coupe

par petits morceaux & qu'il mange à pleines mains. Le lait de jument eſt ſa boiſſon ordinaire, & il en tire une liqueur qui enivre comme le vin. Ces Tartares paſſent leur vie dans de fréquentes courſes, pour enlever du butin & des eſclaves, & le reſte du tems ils coulent leurs jours dans l'indolence la plus ſtupide. Ils ſont gouvernés par différens princes de la même race, dont le plus fort ou le plus adroit prend le titre de khan, & demeure ordinairement dans la ville d'Urgens. Ces petits ſouverains ſont ſouvent en guerre les uns contre les autres, & celui qui eſt vaincu ſe retire dans le déſert avec ſes partiſans, où il vit de ſes vols, en attendant qu'il ait rétabli ſes forces pour pouvoir ſe meſurer de nouveau avec ſes frères. Le royaume de Karazm a été jadis ſous la domination de la Perſe, à qui les Arabes l'enlevèrent : le fameux Jenghiz-khan s'en empara ; Tamerlan l'arracha aux ſucceſſeurs de ce prince ; les Perſes en reprirent poſſeſſion, mais pour peu d'années, & enfin les Usbecs s'y établirent & en ſont actuellement les maîtres.



CHAPITRE XIV.

La grande Bukkarie.

La nature n'a rien refusé à la grande Bukkarie pour en faire un séjour délicieux, & c'est sans contredit le plus riche terroir de toute l'Asie septentrionale : ses montagnes renferment des mines qu'on sait être extrêmement riches: ses vallées sont partagées en gras pâturages, & en terres qui rapportent abondamment toutes sortes de fruits, & d'excellens légumes. L'herbe est quelquefois dans la campagne de la hauteur d'un homme : les rivières fournissent en grande quantité des poissons de toute espèce ; & le bois, si rare dans toute la Tartarie, est un présent du Ciel, dont, ainsi que de tout le reste, les habitans ne savent pas profiter. La nature ne demande aux Tartares qu'un peu de travail, pour les combler des plus précieuses richesses ; mais ces lâches vagabons, accoutumés au pillage, & nageant sans cesse dans le sang de leurs voisins préfèrent ce genre de vie à la respectable qualité de bons laboureurs.

Nous avons déja remarqué que la grande Bukkarie était divisée en trois grandes provinces ; savoir, la Bukkarie, proprement dite, Samarcand & Balk, toutes trois gouvernées par un khan particulier : cependant aujourd'hui le khan de Bukkarie est souverain du

pays de Samarcand, & ſa puiſſance eſt conſidérable.

Dans la Bukkarie, proprement dite, on trouve Bokkara, ville jadis fameuſe, commerçante & la demeure ordinaire du khan; mais actuellement fort déchue de ſa grandeur, & preſque ſans commerce. La Perſe & les états du Mogol en tirent encore des fruits ſecs d'un parfum exquis.

La révolution des tems n'a pas plus épargné Samarcand, capitale de la province de ce nom. La ville voit ſes édifices tombés en ruine, & lorſque ſon khan vient y faire quelque ſéjour, il campe dans les prairies qui ſont ſous ſes murs. Son académie des ſciences qui eſt la plus fréquentée de toutes celles des pays mahométans, la rend encore célébre dans l'Aſie.

La province de Balk, la moins conſidérable des trois qui compoſent la grande Bukkarie, n'en eſt pas moins recommandable par la fertilité de ſon terroir: mieux cultivée que les deux autres, elle eſt en état de payer d'aſſez gros impôts à ſon ſouverain. Elle abonde en ſoie, dont les habitans font d'aſſez paſſables étoffes. Balk, ſa ville capitale, eſt grande, belle, bien bâtie & bien peuplée; ſon commerce eſt conſidérable, & ſes habitans ſont plus honnêtes, plus doux, & infiniment plus civiliſés que tous leurs voiſins: ce que l'on peut attribuer aux liaiſons qu'ils conſervent avec les indiens & les Perſans.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XV.

Mœurs & ufages des Bukkariens.

Les Bukkariens font les anciens habitans du pays auxquels fe font joints les Jagathays ou Mongols, qui s'y établirent fous la conduite de Jagathay, fecond fils de Jenghiz-khan, & les Tartares Usbecs, qui font maintenant en poffeffion du gouvernement. Ils font d'une taille médiocre, mais bien prife : leur teint eft affez blanc, leurs yeux grands, noirs & plein de feu ; ils ont le nez aquilin, les joues bien taillées, les cheveux noirs & très-beaux & la barbe fort épaiffe. Les femmes font en général grandes, bien faites, & leurs traits font admirablement bien proportionnés. L'un & l'autre fexe portent des chemifes & des haut-de-chauffes de *Calico*, mais les hommes mettent par-deffus une vefte de foie ou de *Calico* piqué, qui leur defcend jufqu'au gras de la jambe. Les uns portent un turban à la manière des Turcs, les autres un bonnet rond de drap fourré avec une large bordure, comme les Polonais : leur cafetan eft foutenu par une ceinture de crêpe de foie : ils ont des bottines faites de cuir de cheval, qu'ils favent préparer d'une façon qui leur eft propre, & qui font taillées à la mode des Perfans. Les femmes portent leurs cheveux en treffes, qu'elles

entre-mêlent de perles & autres joyaux; elles ſe couvrent la tête d'un petit bonnet plat: leurs robes de cérémonies ſont longues, très-amples & flottent majeſtueuſement autour d'elles : leurs pantoufles reſſemblent à celles des femmes du nord de l'Inde.

Les Bukkarions font profeſſion de la religion muſulmane, ſuivant le rite des Turcs, dont ils s'écartent cependant à l'égard de quelques cérémonies. Il n'y en a aucun parmi eux qui ne ſoit attaché au commerce ou qui n'exerce quelque métier. Ceux qui s'adonnent au commerce vont porter leurs marchandiſes à la Chine, aux Indes, en Perſe & dans la Sibérie. Contens des profits qu'ils retirent de leurs courſes continuelles, ils ne ſe mêlent jamais de guerre, & payent ſans murmurer un tribut annuel aux Mongols & aux Usbecs, pour les villes & les villages qu'ils occupent dans leur patrie. Les Tartares les mépriſent & ils ſe croient heureux. Quelques auteurs ont avancé que ce peuple, qui ignore lui-même ſon origine, pourrait bien deſcendre des douze tribus d'Iſraël, qui furent tranſportés dans le royaume des Mèdes, par Salmanaſſar roi d'Aſſyrie.

Les Usbecs, quoiqu'auſſi adonnés au brigandage, ainſi que les autres Tartares, ſont cependant les plus civiliſés de tous les Tartares mahométans. Ils ont adopté l'habit Perſan, à l'exception des bottes, & l'on diſtingue leurs chefs par une plume d'aîle de héron, dont ils ornent leurs turbans. Leur nourriture

ordinaire consiste en du pilau ou riz bouilli, & en chair de cheval, qu'ils trouvent délicieuse: leur boisson est le lait de jument. La langue des Usbecs est un mêlange deTurc, de Persan & de Mongol; leurs armes sont le sabre, le dard, la lance, les arcs & depuis quelque tems le mousquet: la cavalerie porte des cottes-de-maille & un petit bouclier. Ils sont robustes & naturellement courageux: les femmes suivent leurs maris à la guerre & y donnent souvent des preuves de valeur. L'auteur de l'histoire des Turcs, des Mongols, &c. assure qu'elles ne manquent pas d'agrémens, & que plusieurs passeraient pour des beautés parfaites dans tous les pays du monde.

Les chevaux de la Bukkarie ne sont pas bien faits, mais ils sont très-légers à la course, presqu'infatigables & si aisés à nourrir, qu'un peu de mousse leur suffit dans les occasions.



CHAPITRE XVI.

Petite Bukkarie, ou royaume de Kashgar.

LA petite Bukkarie eſt une partie du Moguliſtan, l'ancien pays des Gètes : elle n'a pas moins d'étendue que la grande; mais elle lui cède pour le nombre & la beauté des villes, pour la bonté du terroir & pour la quantité des habitans. Elle eſt environnée de déſerts : à l'oueſt elle confine à la grande Bukkarie, au nord aux terres des Eluths : à l'eſt aux Mongols tributaires de la Chine, & au ſud ; elle a pour bornes le Tibet. Sa ſituation eſt entre le quatre-vingt-douzième & le cent dix-huitième degré de longitude, & entre le trente-cinquième degré trente-huit minutes & le quarante-cinquième degré de latitude. Sa longueur de l'oueſt à l'eſt eſt d'environ huit cents quarante milles, & ſa largeur de cinq cents ſoixante-dix, du ſud au nord. Le pays eſt paſſablement peuplé & aſſez fertile, mais plus froid qu'on ne devrait l'attendre de ſa ſituation. Il eſt, dit-on, riche en mines d'or & d'argent que ni les Kalmuks ni les Bukkariens ne ſavent pas exploiter. Ils ſe contentent de recueillir au printems l'or que les torrens entraînent des montagnes, lorſque les neiges commencent à fondre. Le muſc eſt commun dans cette contrée & l'on n'y manque pas de

pierres précieuses & même de diamans, que les habitans, faute d'art, sont obligés de vendre brutes. Kashgar est la capitale du royaume; elle était autrefois très-fameuse, mais depuis que les Tartares s'en sont rendus maîtres, elle n'a pu conserver qu'une très-médiocre partie de son commerce. Yarkien, que quelques auteurs disent être à présent la capitale de la petite Bukkarie, est une ville assez grande, bien bâtie, & environnée de plaines très-fertiles. C'est dans le château de cette place que le khan des Eluths fait sa résidence, lorsque sa présence paraît nécessaire dans ces contrées. Elle est le centre du commerce entre les Indes & le nord de l'Asie, entre le Tibet & la Sibérie, entre la grande Bukkarie & la Chine, ce qui fait circuler chez elle les richesses de ces divers états & assure l'opulence de ses habitans Bukkariens; car nous avons déjà remarqué que les Mongols & les Eluths ne se mêlaient point de commerce.



CHAPITRE XVII.

Mœurs & usages des Bukkariens du royaume de Kashgar.

Tous les Bukkariens, ou du moins le plus grand nombre, ont le teint basané & les cheveux noirs. Ils sont polis & accueillent gracieusement les étrangers ; ils aiment le commerce, sur-tout celui qui leur offre la certitude d'un gain considérable, & ils n'épargnent aucune fourberie pour se l'assurer. Leur habillement est assez semblable à celui des autres Tartares : c'est une robe pendante sur le milieu de la jambe, avec des manches larges vers les épaules & serrées autour du coude : les femmes n'en portent pas d'autres. Elles ont des pendants d'oreilles d'un pied de long, & divisent leurs cheveux en tresses, ornés de rubans noirs brodés en or ou en argent, & de grandes touffes de soie qui tombent presque jusqu'à terre ; trois autres touffes leur couvrent le sein, & elles se chargent le col de colliers de perles, de petites pièces de monnoie, & autres bijoux dorés & argentés. Leur grande coquetterie est d'avoir les ongles peints en rouge. Les hommes & les femmes se servent de haut-de-chausses fort étroites & de bottines de cuir de Russie, sans talons & sans semelles ; ils ont des sandales dont les

talons ſont très-hauts. On diſtingue les filles par une bande de toile qu'elles portent ſous leurs bonnets, & qui venant entourer le col, ſe noue par derrière, dont un des bouts tombe juſqu'à la ceinture.

Les maiſons des Bukkariens ſont aſſez ſolidement bâties, mais on n'y trouve aucunes commodités; on n'y voit ni tables, ni chaiſes: quelques coffres de la Chine, garnis de fer, forment tous leurs meubles: ils ont quelques tapis à fleurs, des matelats & de miſérables chalis, hauts d'une demi-aune & long de quatre, ſur leſquels ils couchent exactement nuds. Ils font uſage de chauderons de fer, de vaiſſeaux de cuivre & de plats de terre ou de porcelaine, pour le ſervice de la cuiſine. Leur propreté eſt extrême dans ce qui regarde le manger, qu'ils font toujours accommoder ſous leurs yeux par des eſclaves. Ils ne ſe ſervent ni de couteaux, ni de fourchettes; les viandes leurs ſont préſentées toutes coupées par morceaux, & leurs doigts achèvent de les dépécer: leurs cuilliers ſont de bois & ont la forme de nos écumoires.

La nourriture ordinaire des Bukkariens, eſt de la viande hâchée, dont ils font des pâtés en forme de croiſſant. Lorſqu'ils doivent entreprendre quelque voyage, ils en font durcir à la gelée, les enferment dans un ſac, & quand la faim les preſſe, ils en laiſſent bouillir pluſieurs dans l'eau, ce qui leur fait une aſſez bonne ſoupe. Leur boiſſon eſt du thé au noir, autrement bouillon de fèves, qu'ils prépa-

rent avec du lait, du ſel & du beurre.

Un Bukkarien qui a pluſieurs belles filles, eſt aſſuré de devenir bientôt riche : on les lui marchande & il les accorde à ceux qui lui en offrent le plus. Avant le mariage les futurs époux n'ont, depuis l'accord fait juſqu'à la célébration, ni la liberté de ſe parler, ni même celle de ſe voir. La cérémonie des noces dure trois jours : la veille du mariage toutes les jeunes filles du quartier s'aſſemblent chez la prétendue & paſſent la nuit à chanter & à danſer : le lendemain matin cette même compagnie s'occupe à parer la mariée, & lorſque ces préliminaires ſont achevés, on avertit l'époux : il arrive accompagné de ſes parens & de ſes amis, de pluſieurs muſiciens & de l'*Abis* ou prêtre, qui chante en battant ſur deux petits tambours. Ordinairement il ſe fait une courſe de chevaux & le marié diſtribue des prix aux vainqueurs, en proportion de ſes richeſſes. Ce ſont des peaux de martres, des pièces de damas, de *Calico*, &c. Pendant la cérémonie du mariage les époux ne ſe voient pas encore; ils répondent ſéparément aux queſtions que le prêtre leur fait : le mari retourne enſuite chez lui, où il traite ſa compagnie, & après le dîner il retourne chez ſa femme, avec laquelle on lui permet d'avoir une courte converſation : il la quitte encore, & ne doit revenir qu'à la nuit : alors il la trouve au lit, ſe couche auprès d'elle tout habillé & en préſence de quelques matrones. Cette ſingulière farce ſe renouvelle pendant trois jours, & ce

n'eſt que lorſqu'elle eſt terminée, qu'il entre dans tous les droits du mariage, & qu'il peut emmener ſon épouſe chez lui.

Une femme eſt regardée comme impure pendant les quarante jours qui ſuivent ſon accouchement, & il lui eſt défendu même de dire ſes prières. L'enfant eſt nommé par ſon père ou par un parent, trois jours après ſa naiſſance, & l'uſage veut qu'on faſſe un préſent. A ſept, huit ou neuf ans il eſt circoncis, & c'eſt encore l'occaſion d'une fête.

La polygamie paſſe pour un péché grave parmi les Bukkariens; malgré cela on en voit pluſieurs qui ont juſqu'à dix femmes: ſi une eſt renvoyée, elle a droit d'emporter ce que ſon mari lui a donné pendant la ſociété: ſi la femme demande le divorce, elle ne peut rien répéter.

Les habitans de la petite Bukkarie ſont fort ignorans en médecine: lorſque quelqu'un d'entr'eux tombe malade, un prêtre vient lire auprès de ſon lit quelques paſſages de l'alcoran, il ſouffle ſur lui & fait voltiger un couteau autour de ſes joues ſous prétexte de couper par cette extravagance la racine du mal. Si le malade meurt, le prêtre lui place l'alcoran ſur la poitrine & récite des prières, enſuite le corps eſt renfermé dans un tombeau, placé dans un bois & preſque toujours entouré d'une haie vive.



CHAPITRE XVIII.

Précis de la religion des peuples de la petite Bukkarie.

Le Mahométisme est la religion dominante de la petite Bukkarie, mais toutes les autres religions y sont tolérées par les Eluths ou Kalmuks, maîtres du gouvernement, qui ne pensent pas qu'il soit permis d'employer la persécution pour déterminer la croyance des hommes.

Les Bukkariens prétendent que dieu, ayant composé l'alcoran, le communiqua aux hommes par le ministère de Moïse & des prophètes: ils disent que Mahomet fut envoyé ensuite pour en donner l'explication, & qu'il en a tiré les principes de morale qui sont & doivent faire la règle de leur conduite. Il n'y a rien de plus absurde & de plus bizarre que les idées qu'ils ont de la personne de Jesus-Christ: « La vierge Marie, disent-ils, étant une pauvre orpheline, ses parens, embarrassés de la dépense de son éducation, résolurent de la faire dépendre du sort; ils jettèrent une plume dans un vase plein d'eau, après être convenus entr'eux que cette charge tomberait sur celui au doigt duquel la plume paraîtrait s'arrêter: elle s'arrêta au doigt de Zacharie, d'une manière d'autant plus sensible, que s'étant d'abord enfoncée dans

» l'eau elle revint ſurnager lorſqu'il y eut
» mis le doigt. Il ne balança point à recevoir
» la jeune Marie, pour prendre ſoin de ſon
» éducation. Un jour que ſon miniſtère l'avait
» retenu au temple trois jours de ſuite, il ſe
» ſouvint qu'il avait laiſſé cet enfant ſous la
» clef dans ſa maiſon, & qu'elle n'avait pu
» recevoir aucun ſecours : il ſe hâta d'y re-
» tourner; mais au lieu de la trouver mou-
» rante, comme il s'y attendait, il fut ſur-
» pris de voir autour d'elle toutes ſortes de
» mêts en abondance : elle lui dit que c'était
» dieu qui les lui avoit envoyés. A l'âge de
» quatorze ans, éprouvant pour la premiere
» fois l'infirmité particulière à ſon ſexe, elle
» alla ſe baigner dans une fontaine qui était
» dans une grande forêt voiſine. Là, elle fut
» effrayée d'entendre une voix : elle ſe hâta
» de reprendre ſes habits pour ſe retirer,
» mais un ange, qui ſe préſenta devant elle,
» lui dit qu'elle deviendrait mère d'un en-
» fant, qu'il lui recommanda de nommer *Iſay*:
» elle répondit modeſtement que n'ayant
» jamais eu de commerce avec aucun homme,
» elle ne concevait pas comment cette pré-
» diction pouvait s'accomplir : alors l'ange
» ſouffla ſur ſa poitrine, & lui fit comprendre
» ce myſtère ; enſuite il l'inſtruiſit de tout ce
» qu'elle ne devait pas ignorer. Elle conçut
» au même moment. Le tems de ſa déli-
» vrance étant arrivé, la confuſion qu'elle en
» eut la conduiſit dans la même forêt : elle
» s'y délivra heureuſement de ſon fruit, &

» ſur le champ un tronc d'arbre pourri, contre
» lequel elle s'était appuyée, pouſſa des
» feuilles. La terre aux environs ſe couvrit de
» fleurs comme au printems. Les anges parurent en grand nombre. Ils baignèrent l'enfant dans une fontaine qui ſe fit voir tout
» d'un coup à deux pas du même lieu, & le
» rendirent à ſa mère : elle retourna dans ſa
» famille, où elle fut reçue avec de ſanglans
» reproches & de fort mauvais traitemens.
» Elle les ſouffrit ſans impatience, & ne prenant pas même la peine de ſe juſtifier, elle
» pria ſon fils de plaider ſa cauſe. Il la ſatisfit
» ſur le champ. L'explication qu'il donna du
» myſtère de ſa naiſſance diſſipa des ſoupçons
» injurieux à ſa mère, & fit éclater la puiſſance du ciel, dans un événement ſi contraire
» aux loix de la nature.

» Le jeune Iſay devint un prophète & un
» docteur de grande autorité, mais il fut expoſé à la haine & aux perſécutions de tout
» le monde, ſur-tout des grands. On attenta
» pluſieurs fois à ſa vie, quoique ſans ſuccès.
» Enfin ſes ennemis chargèrent deux perſonnes de le tuer, à toutes ſortes de prix,
» mais dieu rendit leurs projets inutiles, en
» prenant ſoin d'enlever Iſay au ciel lorſqu'ils
» étaient prêts à l'exécuter. Il exerça auſſi un
» châtiment fort ſingulier ſur ſes aſſaſins : les
» ayant transformés ſuceſſivement ſous la
» figure d'Iſay, le peuple, trompé par cette
» reſſemblance, ſe jetta avec fureur ſur eux,
» & leur donna la mort. »

Telle eſt la fable dont les Bukkariens enveloppent la naiſſance de Jeſus-Chriſt, mais il paraît par ce récit qu'ils n'ont aucune idée de ſes ſouffrances : ils croient cependant la réſurrection, & admettent une vie future, mais exempte pour les pécheurs de peines éternelles. Ils diſent que le démon étant l'auteur du péché, c'eſt ſur lui que tombera les châtimens de la juſtice divine. Tout, ſelon eux, ſera anéanti au dernier jour du monde; la mort ſera le partage de Jeſus-Chriſt, des Anges, des Démons, en un mot de toutes les créatures; Dieu reſtera ſeul : cependant après la réſurrection, quelques élus ſeront purifiés par le feu, en proportion de leurs péchés, qui ſeront peſés dans une balance. Alors l'Etre ſuprême formera huit paradis différens pour les juſtes, & ſept enfers pour les méchans, qui ſeront purifiés par le feu. Les élus ſeront choiſis, un ſur cent pour les hommes, & un ſur mille pour les femmes, & ceux-là jouiront de toutes les félicités dans un des paradis où Dieu les placera, juſqu'à ce qu'il lui plaiſe de créer un nouveau monde. Le plus grand péché qu'un Bukkarien puiſſe commettre, ce ſerait de dire que dieu eſt dans le ciel : c'eſt, diſent-ils, offenſer la divinité que de borner ſon immenſité à un ſeul lieu, dieu eſt par-tout.

Les Bukkariens ont chaque année un jeûne de trente jours, qui commence au quinze de juillet & finit au milieu du mois d'août : pendant ce tems il leur eſt expreſſément défendu

de prendre aucune nourriture, tant que le ſoleil eſt ſur l'horiſon ; ils font la nuit deux repas, & ne peuvent boire que du thé. Celui qui ſerait ſurpris en tranſgreſſant la loi, ſerait condamné à donner la liberté au meilleur de ſes eſclaves, ou à donner un feſtin à trente-ſix perſonnes, & à recevoir quatre-vingt-cinq coups de fouet ſur le dos nud : on diſpenſe ſouvent les artiſans de cette rigoureuſe abſtinence.

Ils prient cinq fois par jour. Le matin, à midi, après midi, au coucher du ſoleil, & à la troiſième heure de la nuit. Un ſignal donné par les *Abis* ou prêtres, appelle le peuple à la prière.

Les Bukkariens rapportent au règne de Togalax-Timur, un des deſcendans de Jengiz-khan, leur vocation à la religion mahométane. Ce prince, étant un jour à la chaſſe, vit pluſieurs marchands, qui, malgré ſes ordres, s'étaient arrêtés dans un lieu où il faiſait raſſembler ſon gibier. Il s'approcha d'eux, & leur demanda d'où leur venait tant d'audace, que d'oſer violer les loix qu'il avait faites. Un *Scheykh* lui répondit avec humilité, qu'étant étrangers, ils ignoraient ſa défenſe. « Il me ſemble, reprit le Khan, que vous » êtes Tajiks, c'eſt-à-dire, par conſéquent, » que vous valez moins que des chiens ; ſi » nous n'étions pas de veritables croyans, » dit le Scheykh, vous auriez raiſon de ne » nous pas eſtimer plus que des chiens, » parce qu'alors la raiſon, que nous avons

» reçue de la nature, n'empêcherait point que » nous ne fussions moins raisonnables que des » bêtes. »

Cette réponse ferme frappa le Khan. Au retour de la chasse, il fit appeller le Scheykh, & l'ayant conduit dans un endroit retiré de sa tente, il lui dit : « qu'elle est donc votre re- » ligion, vous qui m'avez fait une réponse si » hardie ? » alors l'étranger lui parla de Mahomet & lui expliqua les principes de la foi musulmane. Togalax-Timur gémit de son idolâtrie, il reconnut la vérité, & ordonna au Scheykh de revenir incessamment pour établir cette religion dans ses états.

Ce Scheykh, de retour dans sa patrie, fut surpris par la mort, & son fils se chargea d'accomplir la promesse de son père. Il se rend aussi-tôt à Kashgar, mais il ne peut trouver accès auprès du prince : désespéré, il monte sur une colline, près du château, & y récite ses prières avec un ton de voix si éclatant, qu'il parvient à réveiller le Khan. Ce Monarque le fait conduire devant lui, apprend le sujet de son voyage, sent son zèle se réveiller, & embrasse la religion mahométane, ainsi que tous les grands seigneurs de sa cour. Un seul refusa & fit sa protestation en ces termes : « nous avons dans notre nation un » homme rempli de dons extraordinaires : si » le Scheykh a la hardiesse de lutter contre lui » & la force de le renverser, j'embrasserai » sa religion, autrement je m'en garderai » bien. » On prit jour pour cet étrange com-

bat : le Scheykh s'approcha du Mongol & lui donna un ſi terrible coup du revers de ſa main ſur l'eſtomac, qu'il le renverſa à terre, où il demeura ſans mouvement : s'étant enfin relevé, il ſe jetta aux pieds du Scheykh, & lui déclara qu'il embraſſait ſa religion. Le ſeigneur qui avait proteſté, fit la même déclaration, & tout le peuple rendit hommage à un ſeul Dieu & à Mahomet ſon prophète. On apperçoit dans ce conte la politique du Khan, qui veut aſſurer ſon changement de religion par un événement qui paraiſſe tenir du merveilleux.

CHAPITRE XIX.

Turkeſtan.

NOUS n'avons que peu de choſes à rapporter du Turkeſtan, dont la plus grande partie eſt actuellement renfermée dans la grande Tartarie. Le nom de cette contrée ſignifie, *pays des Turcs*, & les muſulmans prétendent qu'il vient de Turck, fils aîné de Japhet, le père commun de tous les peuples de la grande Tartarie, & le fondateur de la nation Turque, mais ces conjectures ſont trop vagues pour établir un fait abſolument impoſſible à prouver.

Le Turkeſtan peut avoir dans ſa longueur quatre cents quatre-vingt milles, & dans ſa largeur environ deux cents cinquante deux.

On

On diviſe ce pays en province occidentale & en province orientale : dans la partie occidentale, on trouve la ville de Turkeſtan, qui eſt la réſidence du khan des Kara-Kalpaks. Cette ville, bâtie ſur la rivière de Sir, ou pour mieux dire, ſur une petite rivière qui ſe jette dans le Sir, à quelque diſtance de la ville, n'a rien de remarquable que la beauté de ſa ſituation. Les Kara-Kalpaks, que les Ruſſes nomment ainſi, par rapport à la forme de leurs bonnets, qui ſont ouverts par devant & par derrière, avec de larges bords des deux côtés, portent le nom de Mankats. Il n'y a point dans la Tartarie de plus hardis & & de plus dangereux brigands ; incapables de s'aſſujettir aux utiles travaux de l'agriculture, ils ne veulent devoir leur ſubſiſtance qu'aux courſes qu'ils font dans les états voiſins. Leur khan n'a parmi eux qu'une autorité fort bornée : le véritable pouvoir eſt entre les mains des Murſas ou prêtres, qui ont ſçu amener le peuple à une obéiſſance aveugle.

Les Kaſats qui habitent la partie orientale du Turkeſtan, ont pour la figure aſſez de reſſemblance avec les Eluths ou Kalmuks : leur taille eſt bien priſe, ils ont le viſage large & plat, le teint baſané, les yeux noirs, ronds, étincellans & taillés comme ceux des Kalmuks, le nez bien fait, la barbe épaiſſe, & les cheveux noirs, extrêmement forts, & qu'ils coupent à quatre doigts de la tête : ils portent des bonnets ronds & hauts d'une palme,

d'un drap épais ou de feutre, avec une bordure de peaux : leurs bottes ſont groſſièrement faites de cuir de cheval, & leur habillement conſiſte en une chemiſe de calico, des haut-de-chauſſes de peau de mouton, & une robe de même peau, qui leur ſert de matelas : leurs armes ſont le ſabre, l'arc & la lance, & ils ne ſe ſervent que rarement des armes à feu. Les femmes ſont grandes, bien faites, aſſez agréables, vêtues comme les femmes Kalmuks, excepté que leurs bonnets ſont pointus, & repliés du côté droit.

Le tems que les Kaſats n'employent point à piller indignement leurs voiſins, ils le conſacrent à la chaſſe, & laiſſent aux femmes & aux eſclaves le ſoin des troupeaux, & de tout ce qui concerne le ménage. Les animaux domeſtiques & le gibier qu'ils tuent ſont toute leur nourriture, car ils connaiſſent peu l'uſage du pain. Ce peuple campe continuellement, tantôt ſous des tentes, tantôt ſous des huttes. Le commerce des eſclaves eſt le ſeul qu'on puiſſe faire dans ce pays, mais les brigands qui l'occupent réſervent toujours pour eux les jeunes femmes, & les filles Ruſſiennes qu'ils peuvent enlever dans la Siberie.

Nous ne dirons rien de leur religion, qui eſt la mahométane. Ce peuple n'a ni moſquée, ni prêtre, ni alcoran.

Fin de la deſcription de la Tartarie.



DE L'ARABIE.

CHAPITRE PREMIER.

Description géographique de l'Arabie.

L'ARABIE est une grande presqu'isle de l'Asie, située entre le cinquante-unième & le soixante dix-septième degré de longitude & entre le douzième & le trente-quatrième, degré de latitude septentrionale. Elle est bornée à l'occident, par la mer rouge, l'isthme de Suez, la terre Sainte, & la Syrie; au nord, par l'Euphrate & le golfe Persique; à l'orient, par l'océan; au midi, par le détroit de Babel-Mandel. Ce pays est en partie dans la zone torride, les chaleurs y sont considérables: il y pleut rarement & l'on y trouve peu de rivières, beaucoup de sables, de déserts & de montagnes, ce qui rend l'intérieur des terres fort stérile. L'Arabie se divise en pétrée, déserte & heureuse. L'Arabie Pétrée, la moins considérable des trois, est montagneuse, & presque sans habitans dans sa partie septentrionale, mais elle est peuplée & plus fertile dans sa partie méridionale: elle est appellée Pétrée de Pétra, son ancienne capitale. C'est

dans cette contrée que les Iſraélites demeurèrent pendant quarante ans après leur ſortie d'Egypte. L'Arabie déſerte, entrecoupée de montagnes & de ſables ſtériles, n'eſt que peu habitée : elle eſt partagée entre le Turc & les Chérifs de la Mecque & de Médine, qui, à titre de deſcendans de Mahomet, par Fatime ſa fille, ne leur payent aucun tribut. L'Arabie heureuſe, nommée ainſi à cauſe de ſa fertilité, le ſerait bien plus ſi les Arabes voulaient vaincre leur lâcheté naturelle, & enlever à la terre, par un travail médiocre, des richeſſes qu'elle ne ceſſe de leur offrir.

CHAPITRE II.

Arabie Pétrée.

C'EST dans cette partie que ſe ſont opérés les prodiges éclatans qui accompagnèrent les quarante années de ſéjour qu'y firent les Hébreux ; c'eſt là que ſe trouve le fameux mont Sinaï, où la loi fut donnée à Moyſe ; la ſainteté de ce lieu y avait autrefois attiré juſqu'à quatorze mille ſolitaires, mais aujourd'hui on compte à peine ſoixante Caloyers, qui ſuivent la règle de ſaint Baſile, & qui chantent continuellement les louanges de Dieu, dans un temple bâti par l'empereur Juſtinien. Les Arabes ont une petite moſquée ſur cette montagne, & ils y viennent baiſer avec

respect le pas d'un chameau, gravé si parfaitement sur une pierre, qu'on le prendrait pour un ouvrage de l'art, dans la persuasion que c'est le pas du chameau de Mahomet. Ils menent une vie errante, & ne vivent que de brigandage; mais ils n'attaquent les voyageurs que quand la supériorité du nombre ne leur laisse rien à redouter, & ils fuyent devant ceux qui se mettent en état de défense.

Pétra est la capitale de tout le pays, & n'est certainement pas une belle ville : elle dépend du sultan des Turcs, qui y entretient un aga. Tor a un port sur la mer rouge, dans lequel abordent tous les pélerins Turcs qui vont à la Mecque & à Médine.

Les déserts de l'Arabie pétrée sont infectés d'une sorte de serpens, qu'on nomme *schézifons*, & dont la morsure est sans remède. Ce reptile a ordinairement trois à quatre pieds de long & près d'un pied de grosseur : il poursuit sa proie jusque dessus des arbres. On ne sent d'abord qu'une douleur médiocre, mais bientôt la plaie se durcit, se gonfle & forme une tumeur qui se remplit peu à peu d'une liqueur épaisse & noirâtre; on sent des lassitudes dans les genoux, on est pris de vertiges & l'on expire en peu de tems.

Cette contrée est exposée à un vent pestilentiel qui tue sur le champ, & que l'on appelle *Sanum*. Il ne souffle que dans certains tems de l'année; sa durée est d'environ sept minutes; il est toujours précédé de feux dans le ciel, & d'agitation dans l'air. Le moyen de

s'en garantir eſt de ſe coucher ventre à terre, car il n'eſt dangereux que deux pieds au-deſſus. Lorſque le *Sanum* va ſouffler, les chevaux, par un inſtinct naturel, ſe paſſent la tête entre les jambes. Ceux qui ſont ſurpris par ce terrible vent, tombent morts, & cependant à les voir on les croirait aſſoupis; mais comme ils ſont brûlés intérieurement, pour peu qu'on les touche, leurs membres ſe détachent d'eux-mêmes du corps.

On trouve dans ces déſerts une ſorte de ſouris, nommée *jarbo*; quoiqu'elle ait quatre pattes, comme les autres ſouris, elle ne fait uſage que de celles de derrière, & s'appuie ſur ſa longue queue, qui lui ſert de gouvernail pour diriger ſa marche. On aſſure que pendant l'été elle fait, comme la fourmi, ſes proviſions pour l'hiver : on ajoute que ſon terrier eſt une eſpèce de camp, qui a quatre iſſues, où des ſentinelles ſont poſées, & que celle qui manque au ſervice eſt ſévèrement châtiée : ſi la ſentinelle d'un trou donne l'allarme, tout le petit peuple ſe retire par le trou oppoſé.



CHAPITRE III.

Arabie Déſerte.

CE pays eſt réellement un vaſte déſert de ſables, entrecoupé de quelques montagnes. C'eſt l'ancienne patrie des Moabites, des Madianites, des Amalécites, & pendant quarante ans la demeure des Hébreux : Annah en eſt regardée comme la capitale. On y trouve auſſi la Mecque & Médine, deux villes fameuſes, l'une pour avoir été le berceau de Mahomet, l'autre parce qu'elle renferme le tombeau de cet habile impoſteur.

La ville de la Mecque eſt ſituée au milieu d'une grande plaine pierreuſe, entre des montagnes ſtériles, à quatre-vingt-dix lieues de Médine, & à quarante milles de la mer rouge, où eſt le port de Gedda, près duquel les Arabes montrent une grotte qui ſervit, diſent ils, de ſépulture à Eve, & dans laquelle Mahomet ſe retirait ſouvent, pour vaquer à la contemplation. La ville eſt grande, riche, mais médiocrement peuplée : elle n'a point de remparts, ſa ſainteté la met à l'abri de toute inſulte : ce n'eſt pas cependant qu'elle n'ait été autrefois attaquée, priſe, pillée, & brûlée, durant les guerres civiles des Muſulmans. A une des extrémités de la ville, on voit une cour immenſe, entourée d'un

triple rang de colonnes, au milieu de laquelle est placée la fameuse Mosquée, objet de la vénération des sectateurs de Mahomet. C'est vers ce temple qu'ils doivent se tourner l'orsqu'ils prient, dans quelque partie du monde qu'ils se trouvent.

Les Musulmans partagent leur respect entre la Mecque & Médine : suivons les dans leurs idées sur les temples de ces deux villes.

La Câabah, ou maison quarrée de la Mecque a été, disent ils, * bâtie par Abraham & par Ismaël son fils : c'est Mahomet qui a élevé le temple de Médine, après qu'il se fut réfugié dans cette ville ; c'est-là qu'il prêchait, qu'il faisait sa prière, & où il fût enterré.

Du tems d'Adam, dans l'endroit où est placé le temple de la Mecque, il n'y avait qu'une tente dressée, laquelle avait été envoyée du ciel pour servir aux hommes de lieu propre à rendre le culte religieux qu'ils doivent à Dieu, & pour obtenir de lui le pardon de leurs péchés, & les graces qui leur sont nécessaires pour le bien servir. Adam visitait souvent ce saint lieu ; Seth suivit l'exemple de son père ; mais, après quelques années, il jugea à propos de bâtir un temple de pierres, afin de laisser à sa postérité un monument durable de sa piété envers Dieu. Le déluge renversa cet édifice, qui fut ensuite relevé par Abraham & par Ismaël, après que Dieu eut empêché le sacrifice que ce patriar-

* Voyez le Tarikh, Montekheb, Mirkond & Khondémir.

che voulait par obéiſſance lui faire de ſon fils. Pour éterniſer la mémoire de ce ſacrifice & de leur obéiſſance, ils reçurent l'ordre de bâtir ce temple, & ils attachèrent à la gouttière d'or, qui recevait les eaux de la couverture, les cornes du belier qu'ils avaient immolé, & elles y demeurèrent juſqu'à ce que Mahomet les fit enlever pour ôter aux Arabes tout ſujet d'idolâtrie.

Une pierre noire, appellée *hagiar alaſſovad*, était attachée à un des piliers du portique du temple, & révérée par un culte particulier. La tradition muſulmane rapporte que cette pierre, autrefois blanche, eſt devenue noire par les péchés des hommes ; qu'elle fut apportée par l'ange Gabriel à Abraham, lorſqu'il bâtiſſait la Câabah, & qu'elle ſervait d'échafaud à ce patriarche, ſe hauſſant & ſe baiſſant d'elle-même, afin qu'il eut moins de peine & qu'il ne fit point de trou dans la muraille. Lorſque les Giorhamides furent obligés de céder la Mecque & ſon temple aux Iſmaëlites, devenus tout-puiſſans en Arabie, ces derniers jettèrent la pierre noire & deux gazelles d'or dans le puits, nommé Zemzem : ces deux gazelles étaient un préſent fait par un ancien roi de Perſe, & ce puits eſt provenu de la ſource que Dieu fit jaillir en faveur d'Agar & d'Iſmaël, qu'Abraham avait chaſſés de ſa maiſon & obligés de ſe retirer en Arabie. Il fut longtems oublié, ainſi que la pierre noire & les gazelles, mais enfin le ſage Abdalmothleb, ayeul de Mahomet, entendit un

jour une voix qui lui cria : *creusez le puits de Zemzem* : il demanda à la voix ce que c'était que le puits de Zemzem, la voix lui répondit : « c'est une source sortie de dessous les » pieds d'Ismaël, de laquelle il s'est abreuvé » lui & tous les siens. Le puits de Zemzem est » auprès de deux idoles des Coraïschites, » nommées Assat, & Naïlah, & l'endroit où » vous verrez une pie becqueter la terre, » & découvrir un nid de fourmis, c'est-là où » il faut fouiller. »

Abdalmothleb crut la voix. Il se mit en chemin pour lui obéir, & malgré les oppositions des Coraïschites, qui voulaient maintenir leurs idoles dans ce lieu, il vainquit leur résistance & creusa le puits. Lorsque l'ouvrage fut achevé, ces idolâtres demandèrent à Abdalmothleb leur part du trésor qu'il venait de trouver, mais celui-ci refusa absolument de les satisfaire, alléguant pour excuse que tout ce bien appartenait à la Câabah, ou maison sacrée. Pour décider cette querelle, ils convinrent de s'en rapporter à un certain devin, nommé Ebn Saëde, qui passait chez les Arabes pour un fameux prophète, & qui demeurait sur les confins de la Syrie. Pendant la route, les deux partis furent travaillés par une soif brûlante : l'eau manqua à Abdalmothleb; il en demanda aux Coraïschites, qui, dans la crainte d'en manquer à leur tour, lui en refusèrent inhumainement. Comme Abdalmothleb, réduit aux dernières extrémités, se préparait à quitter les siens pour chercher de

l'eau, une ſource abondante & pure ſortit de deſſous les pieds d'un chameau, & fournit de quoi étancher la ſoif de toute la caravane : les Coraïſchites furent ſi frappés de ce miracle, qu ils refuſèrent de continuer le voyage, pour aller conſulter le devin, & ſe ſoumirent à Abdalmothleb, qu'ils regardèrent comme un homme favoriſé du ciel : en effet, ce Muſulman était ſi ſoumis lui-même & ſi fort attaché au ſervice de Dieu, qu'il avait fait vœu de lui ſacrifier un de ſes enfans, en cas qu'il pût en avoir dix, afin d'imiter Abraham, dont il prétendait deſcendre par ſon fils Iſmaël.

Le puits de Zemzem fut creuſé & nettoyé, & Abalmothleb donna à la maiſon ſacrée les deux gazelles d'or, avec tout l'argent qu'il eut de la vente des effets qu'il en avait retirés, & le vœu qu'il avait fait de ſacrifier un de ſes fils, fut, par l'ordre de Dieu, changé en un ſacrifice de pluſieurs moutons. La ville de la Mecque n'eût pendant long-tems pour boire que l'eau du puits de Zemzem ; cependant le nombre conſidérable de pélerins qui venaient toutes les années viſiter ce ſaint lieu, obligea les Kalifes à faire conſtruire un aqueduc qui fournit encore aujourd'hui de l'eau avec abondance.

La conſtruction de la Câabah ou maiſon ſacrée n'a rien de bien recommandable : c'eſt un edifice haut de trente pieds, long de quinze pas & large de douze : le ſeuil de la porte eſt ſi élevé qu'un homme n'y peut attein-

dre avec la main : la porte, qui eſt d'argent maſſif, s'ouvre à deux battans ; ſa hauteur eſt de dix pieds, & ſa largeur de cinq. Une échelle poſée ſur quatre roues ſert pour y parvenir, & moyennant une rétribution que l'on paye à l'iman, on monte à cette échelle, & l'on peut prier, ſuivant ſa dévotion. Trois colonnes de bois d'aloës ſoutiennent cet édifice, dont le dedans eſt tapiſſé d'étoffes de ſoie rouge & blanche, & le dehors d'étoffes de ſoie noire bordée de franges d'or. Un petit mur entoure la Câabah, & en défend l'approche ; & pour que la pluie n'en ruine pas les fondemens, une gouttiere d'or, d'environ ſix pieds, jette les eaux en dehors.

Mahomet à eu grand ſoin de rendre la Câabah recommandable à ſes ſectateurs : il dit dans le chapitre ſecond de l'alcoran, intitulé *bacrah* : « nous avons établi une maiſon ou » temple qui doit ſervir aux hommes de » moyens pour acquérir beaucoup de mérite. » C'eſt ſur ce paſſage que les muſulmans établiſſent l'obligation des pélerinages à la Mecque : au reſte cette maiſon ſacrée ſert d'aſyle à tous les criminels, qui ne peuvent en être tirés par la force, pourvu qu'ils ſoient dans le temple même, & non ſous les portiques qui l'accompagnent, & où la franchiſe ne s'étend pas.

La ville de Médine eſt ſituée dans une plaine, à trois journées de la mer rouge ; elle eſt bien bâtie, mais petite & aſſez médiocrement peuplée. La principale moſquée eſt

ſuperbe : le tombeau de Mahomet ſe trouve renfermé dans une tour, dont le dôme ſe nomme *herbé* : depuis le milieu du bâtiment jusqu'au dôme, il y a des fenêtres qui ont des grilles d'argent : le mur d'en bas n'eſt point percé, & l'on aſſure qu'il eſt entièrement couvert de pierres précieuſes & de diamans; je dis qu'on aſſure, parce que perſonne ne peut ſe vanter d'avoir pénétré dans ce lieu : ce qu'on en rapporte n'eſt que ſur le récit de gens intéreſſés à tromper les étrangers. Le tombeau de Mahomet eſt de marbre blanc, & poſe à terre ; ceux d'Abubecker & d'Omar ſont dans les deux coins ; trois mille lampes brûlent ſans ceſſe autour du mauſolée du prophète.

La Mecque & Médine, tant pour le ſpirituel, que pour le temporel, ſont gouvernées par des princes particuliers, qui prennent le titre de ſchérif, & qui deſcendent de Mahomet, par Fatime ſa fille, épouſe d'Ali, couſin & l'un des ſucceſſeurs du prophète. Le ſultan des Turc noſe pas attaquer leur indépendance ; cependant, ſi la guerre s'élève entr'eux, en vertu de ſa qualité de Kalife, il leur repréſente le ſcandale de leur conduite, & va quelquefois juſqu'à les dépoſer, mais ſon autorité ne s'étend pas plus loin, & il doit toujours leur choiſir un ſucceſſeur dans la maiſon régnante : nous parlerons des ſchérifs avec plus d'étendue dans l'article de la Turquie.



CHAPITRE IV.

Religion, mœurs & uſages des Arabes du Déſert.

Les Arabes qui habitent une partie de l'Arabie déſerte, ſont les ſucceſſeurs des Iſmaëlites : on les appelle Bédouins, du mot *Bédouy*, qui dans leur langue ſignifie *habitans du déſert* : ils reconnaiſſent l'unité & l'immenſité de Dieu, & admettent une vie future, des récompenſes pour les juſtes, & des peines réſervées aux méchans, après la mort : à quelques ſuperſtitions près, leur religion eſt la même que celle des Turcs, ils pratiquent la circoncifion, le jeûne & la prière, & ſont fort tolérans, même à l'égard des chrétiens, qu'ils aiment particulièrement : c'eſt ordinairement à ſept ans que leurs enfans mâles doivent être circoncis, lorſque les fils des Emirs, qui ſont leurs chefs, ont atteints cet âge, leur circoncifion ſe fait avec appareil ; le jeune circoncis reçoit un habit magnifique, qu'il eſt dans l'obligation de porter pendant un certain tems : on traite ſplendidement les perſonnes invitées à cette fête, & ſouvent on immole pluſieurs bœufs, en invoquant le nom de Dieu, & l'on diſtribue aux pauvres la chair des victimes.

Le jeûne du Ramadan, qui eſt de précepte pour tous les Muſulmans, n'eſt pas rigide-

ment obſervé par les Bédouins ; les jeunes gens & les vieillards peuvent s'en diſpenſer, lorſqu'ils ne ſe croient pas en état de le ſoutenir, & il n'y a point de punition attachée à cette tranſgreſſion, comme en Turquie.

Chacun prie en particulier dans ſa tente : ſeulement les vendredis, les différens chefs des tribus raſſemblent tout le peuple au milieu du camp, & alors on fait les prières en commun. Celui qui ſait lire, ce qui eſt aſſez rare, fait la fonction d'iman, & s'il en eſt capable, après la lecture d'un chapitre de l'alcoran, il fait une exhortation, qui eſt écoutée avec beaucoup de reſpect : à l'égard des ablutions ſi recommandées dans la religion muſulmane, ils ne peuvent remplir ce devoir, que lorſque dans leurs courſes ils rencontrent quelque fontaine ou quelque rivière, ou qu'ils ont la commodité de ſe baigner dans la mer, ce qui eſt pour eux une purification qui les lave de tous leurs péchés : du reſte la loi de nature eſt la règle uniforme de toutes les actions, ſi vous en détachés cette paſſion invincible pour le brigandage, qu'ils prétendent légitimer, en ſuppoſant que toutes les nations qui les environnent, ſont leurs ennemies, & qu'ils ne les dépouillent, que pour leur ôter les moyens de leur nuire.

Les femmes & filles Bédouines n'ont aucune communication avec les hommes qui ne ſont pas de leur famille, ainſi un Bédouin ne peut devenir amoureux d'une fille que ſur le rapport d'autrui ; lorſqu'il a jetté les yeux ſur

une jeune perſonne, pour en faire ſa femme, il tâche d'engager le père à lui permettre de ſe cacher dans quelqu'endroit de la tente, pour l'examiner, ce qui arrive quelquefois, & ſouvent la fille elle-même, ſi le parti lui plaît, feint de laiſſer tomber le voile, dont elle eſt conſtamment couverte, pour ſe laiſſer voir à ſon amant. Après ce préliminaire, le prétendu convient, avec ſon futur beau-père, du nombre de moutons, de chameaux ou de chevaux qu'il lui donnera pour obtenir ſa fille. On dreſſe un contrat, & le Cadi écrit au bas le nom des témoins ; alors on conduit la mariée au bain, on lui parfume les cheveux, & on la pare de ſes plus beaux habits : elle monte ſur un chameau ou ſur un cheval couvert de tapis & orné de fleurs, & au ſon des inſtrumens elle eſt menée en triomphe à la tente où ſe doit faire le mariage. Semblable cérémonie s'obſerve par rapport à l'homme : après le repas, les femmes & les filles ſe mettent à danſer, tandis que les hommes de leur côté ſe réjouiſſent tranquillement. La mariée eſt enſuite conduite à la tente, parée pour la conſommation du mariage, où toute l'aſſemblée fait des vœux ardens pour que les époux ſoient à l'abri de tous maléfices : la nuit venue, la mariée eſt préſentée à ſon époux par les femmes, & par ſes parens : elle doit ſe proſterner à ſes genoux, & lui appliquer ſur le front une pièce d'or ou d'argent, mais pendant cette nouvelle cérémonie, & le compliment des femmes, il faut qu'il ſoit ſérieux & qu'il ne profére aucune

cune parole; cette sottise se répéte trois fois & ordinairement l'épouse change trois fois d'habits: enfin à la dernière le mari se lève, embrasse sa femme, & la prenant entre ses bras, il la porte au lit, qu'ils doivent occuper : au bout d'un quart-d'heure, ils se relèvent, se lavent l'un & l'autre, changent d'habits & vont séparément rejoindre, l'une les femmes & l'autre les hommes. On expose aux yeux de la curieuse assemblée les marques de la virginité, & tout le monde se retire. Pendant la consommation du mariage le père de la fille ne peut honnêtement demeurer dans aucune de ses tentes, la bizarre idée des Bédouins sur l'honneur, lui défend de s'y trouver lorsque sa fille perd sa virginité.

Dans certaines tribus, il est d'usage que l'époux, à la tête de quelques jeunes gens armés, fasse des efforts pour enlever son épouse, s'il veut consommer son mariage le premier jour; ce sont les femmes qui la défendent, & la plaisanterie ne se passe pas sans meurtrissures. On doit remarquer que, malgré la liberté qu'ont les Bédouins d'entretenir des concubines, ils sont exactement fidéles à leurs femmes & qu'ils regardent avec le plus grand mépris ceux d'entr'eux qui tiennent une conduite différente. Les seuls Emirs ont des concubines. Parmi cette nation, une femme infidelle ne deshonore point son mari, il la répudie, & elle n'est plus sa femme, mais le frère d'une Bédouine coquette est deshonoré, parce que sa sœur ne peut cesser d'être sa sœur.

Sitôt qu'un Bédouin eſt mort, on lave le corps, on le coud dans un drap & on le porte, en chantant quelques prières, dans le cimetière commun, toujours ſitué dans un endroit élevé & éloigné du camp ; l'eſpérance de revoir leur parent ou leur ami dans le paradis, empêche les Bedouins de pleurer ſa perte : il n'en eſt pas de même des femmes, comme elles ne doivent habiter que les dehors du ſéjour des bienheureux, où elles ſeront confondues avec les chrétiens, elles s'efforcent de donner des preuves de la plus extravagante triſteſſe : au reſte les ſucceſſions ne cauſent point ici de troubles dans les familles, elle ſe partagent également, entre les héritiers, & s'il arrive quelque faible conteſtation, elle eſt bientôt terminée par l'Emir.

Ce peuple ne voit au milieu de lui ni avocats, ni procureurs, ni greffier, ni ſergent ; il a peu de procès. L'Emir juge ſans appel & toujours de vive voix : les Cheiks ou chefs des tribus rendent les ſentences en première inſtance dans les lieux où l'Emir ne réſide point. Le Bedouin le plus inſtruit eſt ordinairement le Cadi du camp, & le plus ſouvent les parties choiſiſſent elles-mêmes des arbitres, dont la déciſion tient lieu d'arrêt. Lorſqu'il eſt queſtion d'échange, chacun de ſon côté prononce, *je donne terre pour terre*, & alors le marché eſt irrévocable. Dans les cauſes criminelles, l'Emir peut faire donner la baſtonnade, pendre, empaler, décapiter & couper la barbe, ce qui eſt le plus deshonorant de tous les

ſupplices. Les Bédouins idolâtrent cet ornement ; ils le regardent comme un préſent ſacré que Dieu leur a fait pour les diſtinguer des femmes, & comme une marque de leur autorité & de leur liberté. Un homme marié ſerait châtié en juſtice s'il ſe coupait la barbe. Les femmes par reſpect baiſent la barbe de leurs maris & les enfans celle de leurs pères : les amis ſe la baiſent réciproquement des deux cotés, quand ils ſe ſaluent, & l'hôte ne manque jamais de répandre des parfums ou de jetter des eaux de ſenteur ſur la barbe de ceux qui lui font viſite. Une belle barbe eſt un ſigne de prédeſtination.

Les Arabes Bédouins n'ont point d'autre logement que leurs tentes : celle de l'Emir eſt toujours au milieu du camp, auquel ils donnent une forme circulaire, mais ce camp ne ſubſiſte que le tems néceſſaire pour que les troupeaux conſomment l'herbe qui ſe trouve aux environs ; immédiatement après, on le lève, & l'on va en établir un autre, commode pour les pâturages & à portée de ſe jetter ſur les caravanes. Quelque dangereuſe que ſoit la rencontre des Bédouins, les voyageurs en ſont quittes pour de l'argent, ou la perte de quelques marchandiſes ; car ces Arabes ne tuent qu'à leur corps défendant ; ſouvent ils compoſent avec les caravanes, & une modique ſomme les renvoient dans leur camp. Une remarque qu'on ne doit pas omettre, c'eſt que l'hoſpitalité eſt la vertu favorite de ces brigands ; lorſqu'un étranger arrive, on le reçoit

dans une tente, ou l'on a préparé des nattes pour l'aſſeoir & pour le coucher : après les premiers complimens, on lui préſente du café & du tabac, pendant que les femmes préparent les viandes, & que quelques Bédouins prennent le ſoin des chevaux, & des domeſtiques du voyageur. Le repas conſiſte en pluſieurs jattes de riz, de potage & de viandes, & il eſt terminé par le café & la fumée de quelques pipes de tabac : ſi le voyageur eſt un homme de marque, l'Emir a l'attention de lui envoyer des tapis & des matelats ; s'il fait quelque ſéjour dans le camp, on lui procure le divertiſſement de la chaſſe, on le conduit au camp voiſin, & l'on n'épargne rien pour lui témoigner combien on eſt ſatisfait de le voir ; lorſqu'il part il peut remercier ſimplement ſes hôtes, & s'il leur fait quelque gratification, ils la recoivent, mais il ne faut pas s'attendre qu'ils l'exigent ou qu'ils la demandent.

Le Bédouin eſt naturellement ſérieux, il affecte même une gravité qui le rend ridicule : avare de ſes paroles, il écouterait une journée entière un bavard, ſans lui répondre, ni ſans même paraître s'impatienter de ſon verbiage: le moyen de lui plaire, c'eſt de parler poſément, ſenſément & de ne jamais mêler de railleries, ni de médiſance dans les propos : quoi qu'il ſoit colère, il ne pouſſe guères les querelles juſqu'aux coups : mais malheur a un Arabe qui en tue un autre ; la haine du ſang eſt irréconciliable ; toute liaiſon ceſſe

entre les deux familles & leur poſtérité, & la réconciliation ne peut venir qu'après la vengeance.

Doux, modéré, jamais il ne s'enivre, jamais il ne riſque d'argent au jeu, & il pouſſe ſi loin les devoirs de la politeſſe envers les autres, qu'un vent involontairement échappé, a ſouvent fait regarder un Bédouin comme un homme infâme dont on devait éviter la ſociété.

Les meubles des Arabes du déſert ſont en bien petites quantité, ils conſiſtent en quelques nattes pour coucher & en quelques couvertures : une pierre leur ſert d'oreiller : quelques chauderons, des jattes de bois, un petit moulin à bras, des cruches & des ſacs de poil de chèvres, pour renfermer leurs habits, compoſent tout leur ménage ; on trouve cependant chez les Emirs des tapis de velours, des couvertures de ſoie, brodées d'or, de ſoie ou de coton, des couſſins & de beaux draps : un morceau de cuir leur ſert de table, la vaiſſelle eſt de cuivre, les cuillières de bois & les taſſes d'argent, de porcelaine, de faïance ou de cuivre jaune.

Les Bédouins ſe rangent autour du morceau de cuir, les jambes croiſées, comme nos tailleurs, mais les inférieurs doivent être à genoux & aſſis ſur les talons : ils ne ſe ſervent point de fourchettes : ils diſent que Mahomet a donné des louanges & des indulgences à ceux qui mangeraient avec les trois doigts de la main droite, car ce ſerait profaner les viandes que de ſe ſervir de la gauche à cet uſage,

parce que celle-ci est destinée à se laver après les nécessités naturelles : tous les plats sont servis à la fois, & le repas fini, on rend graces à Dieu & l'on va boire & se laver les mains, avec du savon, puis l'on revient prendre le café & fumer du tabac : à l'égard du vin, ils ne font nul scrupule d'en boire : « cette » défense, disent ils, est un conseil, & point » du tout un précepte ; » ils ont deux sortes de pains, qui tous deux sont paîtris sans levain & qui ne sont bons que le jour qu'ils sont cuits.

L'habit des Emirs & des principaux Bédoüins est assez semblables à celui des Turcs : ceux des Arabes du commun consistent en une grosse chemise à longues manches, un caleçon de toile, un cafetan de coton, qui descend jusqu'à la moitié des jambes, une ceinture de cuir, où pend un poignard, & un manteau de Baracan rayé de blanc & de noir : l'hiver ils portent des vestes de peaux d'agneaux ou de brebis, & l'été des robes de toiles blanches, faites à peu près comme des chemises : leur turban est un petit bonnet de drap, entouré d'une mousseline blanche, dont ils laissent pendre un petit bout & dont l'autre plus long, leur sert de cravatte & leur garantit le col des ardeurs du soleil : ils ne portent point de bas ; dans leurs tentes ils se servent de babouches, & de bottes à cheval. Leurs armes sont la lance, l'épée, la masse de fer, & la hache : ils auraient horreur de se servir d'armes à feu, quoiqu'ils en connaissent l'usage. Les Bédoui-

nes portent une chemiſe de toile bleue, un manteau & un voile, & dans l'hiver elles ajoutent une camiſole piquée à cet habillement. Les femmes des Emirs & des Cheiks mettent plus de coquetterie dans leurs ajuſtemens: leurs chemiſes ſont de mouſſeline, brodée de ſoie, ainſi que leurs caleçons: elles portent de petites camiſoles de drap d'or ou de ſoie, qui ne joignent que par deux boutons au-deſſus d'une petite ceinture, & laiſſent le ſein à l'aiſe & un peu découvert: les veſtes de deſſus ſont de ſatin ou de brocard, en hiver elles en ont de taffetas: chez elles elles ſe ſervent de babouches & mettent de petites bottines quand elles vont en viſite; pour lors elles ſe couvrent la tête, les épaules & la gorge d'un grand voile de mouſſeline, qui deſcend juſqu'à la ceinture: leurs jambes ſont ornées d'un cercle, où pendent pluſieurs petits anneaux, qui ſonnent comme des grelots; ajoutez qu'aux treſſes de leurs cheveux, ſont autant de ſonnettes qui avertiſſent qu'elles vont paſſer, afin que chacun ſe retire: leur coëffure eſt un morceau d'étoffe d'or ou d'argent, fait à peu près comme une écuelle, qui eſt entouré d'une mouſſeline brodée d'or & de ſoie, avec un bandeau de gaze, qu'elles lient ſur le front. Ces femmes ſont aſſez blanches & ne manquent pas d'agrémens,

L'entêtement des Bédouins pour la nobleſſe de leur extraction, les a toujours empêché de s'adonner à la culture des terres, ou a quelqu'art méchanique, mais rien n'égale leur

attention à conſerver la généalogie des étalons qu'ils emploient au ſervice de leurs cavales. Ils ont des chevaux nobles, des chevaux d'une ancienne race, mais méſalliée, & des chevaux roturiers, dont ils font peu de cas : les jumens d'extraction noble ne ſont jamais couvertes que par un étalon de la même qualité, & cette opération ſe fait en préſence de témoins, qui en donnent une atteſtation ſignée & ſcellée par-devant le ſecrétaire de l'Emir : on n'oublie pas dans cet acte de citer les différentes générations de la race de ces animaux & les noms de leurs ancêtres : quand la jument a fait un poulain, on dreſſe un ſecond acte, & l'on emploie les mêmes formalités pour certifier du tems de la naiſſance, du ſexe, de la figure, du poil & des marques du poulain. On vend les poulains nobles, depuis cinq cents juſqu'à mille écus, & les jumens, depuis mille, juſqu'à deux & trois mille écus. Il y a des chevaux, dont la filiation de père & de mère remonte à plus de cinq cents ans. Les Arabes eſtiment beaucoup plus les jumens que les chevaux, ils les traitent avec la plus grande douceur, & en prennent le même ſoin que de leurs enfans : ces animaux ont la légéreté des biches, & ſi par hazard leur cavalier vient à tomber, ils s'arrêtent tout court, & leur donnent le tems de remonter.

Lorſque les Bédouins ſont tranquilles dans leurs camps & qu'ils ne méditent ni courſes, ni chaſſes, ils paſſent le tems à s'entretenir, à jouer aux échecs, aux dames ou au mangala,

eſpèce de pair ou non, qui ſe joue ſur une table de bois, où il y a douze creux, dans leſquels on met de petites pierres. Les femmes ſe viſitent, font la converſation, danſent & chantent, mais leur chant eſt langoureux, & elles n'ont aucun uſage de la muſique : on ne leur connaît pour inſtrumens que des tambours de baſque, une ſorte de caſtagnettes & des flûtes de bois ou de roſeau.

Quoique le célébre Mehemet Ebn-ſina, que par corruption nous nommons Avicenne, ſoit né Bédouin, ce peuple ne fait aucune eſtime de la médecine. Les bleſſures qu'il reçoit ſouvent dans ſes petits combats, les ont convaincu de l'utilité de la chirurgie : s'ils tombent malades, certaines femmes leur font prendre des infuſions de ſimples, ou bien ils mettent leur ſuperſtitieuſe confiance dans certains taliſmans : pour ſe guérir de la fièvre, pendant le friſſon, ils s'expoſent au grand ſoleil, & ſe font porter à l'ombre auſſitôt que la chaleur ſuccède au froid ; dans les douleurs aiguës qui s'attachent à quelque partie du corps, ils y appliquent le feu avec une méche de coton qui communique ſa chaleur à la partie affligée, & la cautériſe. L'uſage des lavemens leur paraît d'une indécence abominable, & ils ne ſe ſervent qu'à toute extrêmité de la ſaignée.

Quoique les Arabes du déſert ſoient fort braves, qu'ils montent d'excellens chevaux, & qu'ils emploient beaucoup de ruſes pour ſurprendre les caravanes, ils ſont cependant

peu à craindre, dès que l'on se tient sur ses gardes. Une décharge de mousquetterie les met en déroute & leur fait prendre la fuite. Il est rare toutefois qu'ils se retirent sans butin ; ils savent donner l'épouvante aux chameaux, qui se dispersent dans la campagne, & quelques-uns tombent toujours au pouvoir de l'ennemi. Le moyen d'éviter cet accident, c'est de faire marcher deux hommes en avant qui, aussi-tôt qu'ils voient les Bédouins, donnent l'allarme à la caravane : pour lors le principal camelier, averti à tems, fait coucher ses chameaux, leur lie les jambes de derrière, & quand ils sont ainsi en sûreté, il s'avance avec l'escorte au-devant des brigands, qui ne tardent pas à s'éloigner. Il arrive que ces vagabonds, qui n'en veulent qu'à la bourse & aux effets des voyageurs, envoient des députés à la caravane, & si l'on ne se sent pas assez forts pour les braver, on compose avec eux, & l'on évite d'en venir aux mains, moyennant une petite somme d'argent.



CHAPITRE V.

Arabie Heureuse.

CETTE partie de l'Arabie, que l'on nomme heureuse, le serait en effet à beaucoup d'égards, si le peuple qui l'habite était moins paresseux & qu'il voulut faire quelques efforts pour la cultiver. Les Arabes appellent cette contrée *Yemen*; elle renferme deux royaumes; savoir, celui d'Yemen au sud-ouest, & celui de Farrach au midi, & plusieurs petits états le long du golphe persique.

Aden est la capitale du royaume d'Yemen; située vers l'entrée de la mer rouge, & assise au pied de plusieurs montagnes, cette ville offre un aspect ravissant, lorsque les vaisseaux arrivent dans son port: elle est grande & fort peuplée, mais mal bâtie. Les ruines qu'on rencontre de tous côtés prouvent qu'elle fut autrefois beaucoup plus considérable: on y trouve encore quelques superbes édifices & sur-tout des bains qui sont l'admiration des étrangers: ils sont revêtus de jaspe & de marbre, & couronnés d'un magnifique dôme à jour, qui est orné en dedans de diverses galleries, soutenues par des colonnes d'une beauté peu commune. Les murailles de la ville, sur-tout du côté de la mer, sont assez faibles, mais les forts & les redoutes, bâtis sur les sommets & dans les gorges des montagnes

ſont la ſûreté d'Aden, où d'ailleurs, du côté de la terre, on ne peut arriver que par un chemin étroit, défendu par trois forts ſuffiſamment pourvus d'artillerie & de ſoldats. Cette place doit être regardée comme le boulevart de l'Arabie heureuſe : le pays qui l'environne eſt agréable à la vue, par la verdure qui couvre continuellement le ſommet des montagnes.

Mocka, connu depuis ſoixante ans en Europe, & renommé pour l'excellence de ſon café, quoique ſon territoire n'en produiſe pas un grain, eſt ſitué dans le golphe arabique, à environ vingt lieues du détroit de Bal-el-Mandel : on compte dans la ville dix mille habitans, preſque tous Mahométans, avec quelques Arméniens & beaucoup de pauvres Juifs qui habitent une eſpèce de fauxbourg. Cette place eſt fort marchande, ſon port d'une grande ſûreté, mais ſes fortifications méritent peu d'attention : le terrein qui l'entoure eſt ſec, les eaux en ſont nitreuſes & preſque ſalées : la chaleur y eſt exceſſive, & ſouvent en trois anneés il n'y tombe pas de pluie pendant deux jours : le chaud y eſt auſſi conſidérable pendant le mois de janvier, que celui qu'on reſſent à Paris dans celui de juillet. On trouve, d'eſpace en eſpace, quelques palmiers, qui portent des dattes aſſez communes & dont on ne ſe procure la faible reſſource qu'à l'aide de quantité de puits qui fourniſſent aſſez d'eau pour les arroſer fréquemment : toute la récolte des terres ſe réduit à une ſorte de millet blanc, trois fois

plus gros que le nôtre. Après les pluies, la terre se couvre d'une croûte de sel, & celui qu'on emploie dans le pays, se tire de quelques fosses, où l'on laisse entrer l'eau de la mer : il y devient si dur, qu'on ne peut l'en tirer qu'à coups de pic.

Le gouverneur de Mocka habite un superbe palais, & son train est égal à celui d'un pacha de Turquie : il ne sort jamais qu'accompagné de six cents gardes, & il fait porter devant lui les étendarts du roi d'Yemen & ceux d'Ali & de Mahomet. Les femmes de Mocka se montrent rarement dans les rues pendant le jour ; le soir elles usent de la liberté qu'elles ont de se visiter entr'elles : leur habillement est en tout semblable à celui de toutes les femmes de l'orient : un grand voile, d'une toile déliée, leur cache absolument le visage, & ne les empêche pas de voir à travers. Elles portent pour chaussure de petites bottines de marroquin. Quelle que soit l'apparence de leur modestie, la galanterie a ses droits à Mocka comme en Europe.

La ville de Mouab, qui est à environ cent vingt lieues de Mocka, est la résidence du roi d'Yemen, & il en préfère le séjour à celui de Sanaa, ville puissante, riche, bien peuplée, & dont l'air tempéré & la fertilité du terroir offrent tous les agrémens que l'on peut desirer : on prétend que la politique a seule part à ce choix. Quoique la succession à la couronne soit décidée dans la famille royale, le fils aîné n'est pas toujours certain de suc-

céder à ſon père. A la mort du roi la brigue porte ſur le trône, ou le prince le plus habile, ou celui dont les intrigues lui ont faites le plus de partiſans ; & celui qui a été aſſez heureux pour l'emporter ſur ſes rivaux, redoute continuellement qu'ils ne ſe ſervent des mêmes voies pour lui arracher le ſceptre des mains. Il s'éloigne des grandes villes & s'enterre, pour ainſi dire, dans la forteresse de Mouab, bien aſſuré qu'à moins d'une révolte générale, il pourra toujours s'oppoſer de là à tous les efforts de ſes ennemis.

La puiſſance du roi d'Yemen s'étend ſur la plus conſidérable partie de l'Arabie heureuſe. Il eſt abſolu & traite d'égal à égal avec l'empereur des Turcs. Le ſultan, ce qui n'eſt pas ordinaire, & ce qui prouve ſes craintes, lui envoie des ambaſſadeurs, & fait avec lui des traités de commerce. Ces deux cours ſe ménagent réciproquement & ſe regardent avec un œil d'envie : car ſi le grand ſeigneur préſumait de réuſſir dans une telle entrepriſe, il attaquerait l'Yemen & chercherait à s'en emparer ; & ſi les Arabes, réellement braves & magnanimes, ſe croyaient aſſez forts, ils tenteraient d'éloigner le Turc de leurs frontiéres.

La cour d'Yemen ne connaît le faſte que dans les cérémonies d'éclat ; tout, dans les autres tems, n'y reſpire que la plus noble ſimplicité. Le roi n'a d'autre habillement qu'une robe d'un drap aſſez fin de couleur verte ou jaune, ſans ornement d'aucune eſpèce:

il a toujours les jambes & les pieds nuds & des babouches à la turque. Un voile de soie blanche tombe de son turban, lui couvre le visage & vient nouer négligemment sous le menton. Sa vie particulière est uniforme, il se lève avec le jour ; il dîne avant neuf heures, & se couche à onze, pour se relever une seconde fois à deux heures. C'est dans ce moment que les tambours & les hautbois se font entendre, & que leur chef a seul le privilège d'entrer dans l'appartement du monarque, soit qu'il continue de dormir, ou qu'alors il soit éveillé. Ce chef porte une ceinture garnie de plaques & de crochets d'argent, avec une palme en broderie sur le devant de son turban, & une chaîne d'argent qui en fait bizarrement plusieurs fois le tour. Lorsque cet officier a annoncé le reveil du roi, l'entrée de l'appartement est permise aux princes & aux grands de la cour, jusqu'à l'heure de la prière ou du conseil. En s'approchant de lui ils lui prennent la main droite qu'il tient sur son genou, & la lui baisent respectueusement. Il y a aussi des momens réglés pour la promenade & pour la visite des femmes : il soupe régulièrement à cinq heures & se couche à onze.

Comme le monarque dYemen est en même tems roi & pontife, il se fait un honneur de commencer la prière publique, & de faire le *Khotad*, espèce de prône ou sermon dans lequel les louanges de Dieu & celles de Mahomet sont accompagnées de prières pour la

profpérité de l'état. Tous les vendredis il fe rend dans une plaine, près de Mouab, où il fait dreffer une tente qui lui fert de mofquée : c'eft alors qu'il étale toute la magnificence d'un fouverain : la marche commence par un gros corps d'infanterie, qui fait une décharge en fortant du palais ; deux cents cavaliers de la garde paraiffent enfuite, richement vêtus, & ayant pour armes le fabre & la carabine, ornée de franges d'or ; le monarque fuit, monté fur un cheval blanc, tout éclatant de pierreries ; un officier tient un parafol, fous lequel il eft à l'abri du foleil, & devant lui marche un autre officier, auffi à cheval, qui porte l'alcoran dans un fuperbe fac ; l'écuyer du roi tient élevé le fabre de fa majefté, & le porte-étendard laiffe flotter au gré du vent le drapeau vert, qu'on appelle particulièrement l'étendard du roi : cette brillante marche eft fermée par cinquante chevaux, cinquante chameaux richement caparaçonnés, quantité de trompettes, de hautbois, & un fort détachement d'infanterie. Au retour les cavaliers & les fantaffins font diverfes évolutions militaires & préfentent au peuple l'image d'un combat régulier.

Le roi d'Yemen entretient un nombreux ferrail, que l'on fait monter jufqu'à fix ou fept cents femmes, entre lefquelles il y en a toujours des Géorgiennes d'une rare beauté. Son royaume abonde en riz, bled, fruits & légumes : la vigne y croît en beaucoup d'endroits, & les Arabes ne font pas affez fcrupuleux

puleux pour s'en interdire le jus absolument. La principale richesse du pays consiste dans l'arbre qui porte le café. Il s'élève depuis six jusqu'à douze pieds de hauteur; sa grosseur est de dix, douze & jusqu'à quinze pouces de circonférence, & dans cet état de perfection, il ressemble assez à nos pommiers de huit ou dix ans; son bois est tendre & pliant, son écorce est raboteuse & blanchâtre; sa feuille approche de celle du citronnier, quoique moins épaisse & pointue, & sa couleur est d'un verd foncé. Jamais cet arbre n'est entièrement dépouillé de ses feuilles, & en tout tems il porte des fruits & des fleurs blanches, assez semblables à celles du jasmin. elles sont d'une odeur agréable & balsamique, qui ne se sent point de l'amertume de son fruit: quand cette fleur est tombée, il naît à sa place un petit fruit verd, qui devient rouge en mûrissant, & qui prend la forme d'une cerise. Il est bon à manger, & sous sa chair, au lieu de noyau, on trouve la fève que nous appellons café, enveloppée d'une pellicule; à mesure que la cerise mûrit, la fève acquiert de la dureté, & lorsque le soleil a seché ce fruit rouge, sa chair que l'on mangeait auparavant devient une gousse brune, qui fait l'écorce extérieure du café.

L'arbre du café vient de semaille & non de bouture, comme mal à propos quelques voyageurs l'ont avancé: il aime les terroirs humides, le pied des montagnes & les cantons

ombragés. Lorſqu'il eſt planté dans les campagnes on détourne les eaux & on les conduit par des rigoles, juſqu'au pied de chaque arbre, ce qui eſt abſolument néceſſaire pour la fécondité de l'arbre & pour la maturité du fruit. En replantant chaque arbre, on creuſe une foſſe de trois pieds de large & de cinq de profondeur, on la revêtit de cailloux & on la remplit de terre : ſi-tôt que le fruit eſt mûr, on détourne la rigole afin que le fruit puiſſe ſécher. Communément c'eſt ſous de grands arbres qu'on fait ces ſortes de plantations.

La récolte du café ſe fait à trois repriſes différentes, mais celle du mois de mai eſt toujours la plus abondante. On étend des pièces de toile ſous les arbres, que l'on ſecoue doucement, & tout le fruit tombe avec facilité. Après que les gouſſes ont été ſéchées pendant quelque tems, on fait paſſer deſſus un cylindre de pierre ou de bois, qui en fait ſortir le fruit. Ces fèves ſont encore expoſées au ſoleil, enſuite on les vanne, afin d'en extraire les pailles & les gouſſes.

La préparation du café eſt à peu prés la même en Arabie, que celle que nous avons adoptée en France, avec cette différence que les Arabes ne le laiſſent pas repoſer, & qu'ils n'y mêlent jamais de ſucre. Ils font auſſi griller l'enveloppe du café, & la jettent dans de l'eau bouillante, ce qui donne peu après une boiſſon agréable, qu'ils appellent le café à la ſultane.

C'eſt dans les cantons de Sanaa, de Galbani & de Betelfagui que ſe recueille le meilleur café de l'Yemen, & comme on le tranſporte pour la plus grande partie à Mocka, il a pris en Europe le nom de café de Mocka.

L'uſage du café ne remonte pas fort haut: vers le millieu du neuvième ſiècle de l'hégire, & du quinzième de Jeſus-Chriſt, un muphti d'Aden ayant eu occaſion de faire un voyage en Perſe, trouva quelques gens de ſa nation qui prenaient du café, il y fit peu d'attention; mais revenu à Aden & ſentant ſa ſanté s'affaiblir, il fit ſecrettement uſage de cette boiſſon & en reçut beaucoup de ſoulagement; il remarqua qu'elle diſſipait les peſanteurs, qu'elle égayait l'eſprit & cauſait une eſpèce d'inſommie qui n'a rien de fatiguant. L'exemple du chef de la loi fut ſuivi par les miniſtres ſubalternes & les religieux muſulmans, & bientôt les artiſans uſèrent de la même liqueur, pour travailler plus facilement la nuit. D'Aden l'uſage du café gagna la Mecque, où l'on établit des maiſons publiques, qui ſe remplirent de tous les illuſtres fainéans du pays, & dans leſquelles, outre le café dont on allait s'abbreuver à longs traits, on jouait à toutes ſortes de jeux, on danſait, & l'on jouiſſait de la prétendue mélodie de divers inſtrumens. Cette épidémie paſſa à Médine & pénétra juſqu'au grand Caire. Les derviches de cette dernière ville, lorſqu'ils voulaient

vaquer à la prière pendant la nuit, tenaient du café dans un grand vase de terre rouge, & le recevaient respectueusement de la main de leur supérieur, qui leur en versait lui-même dans des tasses.

Un gouverneur de la Mecque troubla le plaisir des buveurs de café : il s'était apperçu que quelques particuliers buvaient de cette liqueur dans la mosquée, il s'imagina qu'ils buvaient du vin, & ne revint point de son indignation, après même avoir appris les qualités salutaires qu'on attribuait au café : dès le lendemain il assembla son conseil, où l'on raisonna beaucoup sur cette importante matière : quelques médecins, ennemis irréconciliables du café, qui leur enlevait sans doute de riches pratiques, trouvèrent le secret de déterminer le gouverneur & ses conseillers à publier une défense expresse de boire & de vendre du café, sous les peines portées contre les transgresseurs de la loi de Mahomet. Les cafés furent fermés & l'on brûla publiquement tout ce qu'on trouva dans les magasins de ces fèves précieuses. Le muphti s'inscrivit en vain contre une sentence si précipitée ; toutes ses démarches n'empêchèrent pas un malheureux buveur de café de recevoir la bastonnade, & d'être promené sur un âne, pour avoir méprisé les ordres du gouverneur. Le sultan d'Egypte, qui avait quelqu'autorité à la Mecque, s'entremit pour faire révoquer cette fatale sentence ; il y parvint, mais il ne put détruire

l'animofité entre les buveurs & les antagoniftes du café, qui pendant long-tems fe portèrent les uns contre les autres à d'étranges violences.

Les perfécutions loin de retarder les progrès du café, ne firent que lui ouvrir le chemin de Damas, d'Alep & de toutes les autres villes de la Syrie. Enfin, en 1554, deux marchands de cette grande province, fe chargèrent de faire connaître fes propriétés à Conftantinople; ils y ouvrirent en même tems chacun une maifon de café, dont la propreté & l'aifance attirèrent bientôt les gens de lettres, les poëtes & tous les amateurs du jeu & des nouvelles. La taffe de café ne fe payait qu'un afpre (deux liards) & la foule devint fi confidérable dans ces maifons, qu'elles parurent mériter l'attention du gouvernement, avec d'autant plus de raifon qu'il s'en établit une quantité prodigieufe d'autres en peu de tems. Les mofquées étaient fouvent défertes, & les cafés fe trouvaient toujours remplis: les dévots s'adreffèrent au muphti pour faire ceffer le fcandale, & le muphti, fans beaucoup d'examen, prononça que le café était compris dans les liqueurs défendues par la loi de Mahomet. Ceci fe paffa fous le règne du grand Soliman, fils de Selin I. La même défenfe fut renouvellée fous Amurat III; mais elle fut inutile: les Turcs cédaient fecrettement au penchant qui les portait à ufer de cette liqueur, & les officiers publics fe virent

forcés, pour de l'argent, de permettre qu'on vendit clandeſtinement du café, porte fermée & dans les arrières-boutiques des marchands. Un nouveau muphti mit à leur aiſe les conſciences timides, & déclara que le café ne pouvait être au rang des liqueurs proſcrites par le prophète, & auſſi-tôt les dévots s'en permirent l'uſage public. On en prit à la ville, on ne l'épargna pas à la cour ; mais pendant la minorité de Mahomet IV, les oiſifs de métier, les babillards, les faiſeurs de projets & les nouvelliſtes firent renaître les anciennes craintes. Malgré les immenſes revenus que le grand-viſir Kuproli tirait des maiſons de café, pour aſſurer la tranquillité publique, il les ſupprima toutes. On raconte qu'avant que de ſe porter à cette terrible réſolution,* il avait *incognito* viſité les cafés & les cabarets ; que dans les cafés il n'avait entendu que des propos hazardés, d'extravagantes cenſures du miniſtère & des gens en place, que de ſots plans d'adminiſtration & de bouleverſement général ; enfin, que projets de campagne dont les conquêtes devaient faire du ſouverain des turcs, l'unique monarque de l'univers. On ajoute que ce grand homme ayant paſſé de-là dans les cabarets, il n'y avait trouvé que des gens gais, qui chantaient, ou qui parlaient de leurs amours ou de leurs exploits militaires. Les premiers lui parurent inſenſés, ignorans, bavards, mais dangereux; les ſeconds lui ſemblèrent mériter peu ſon

attention; c'eſt pourquoi il ſupprima tous les cafés & laiſſa ſubſiſter les cabarets. Depuis ce tems il n'y a plus de maiſons d'aſſemblée dans Conſtantinople pour prendre le café ; mais il ſe trouve dans les marchés & dans toutes les rues, des cafetiers ambulans avec des cafetières ſur des réchauds, qui, pour un prix modique, le diſtribuent aux amateurs.

Fin du ſecond Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce ſecond Volume.

DES BRAMINES

Qui habitent la preſqu'iſle de l'Inde, & particulièrement la côte de Coromandel.

EMPIRE DU MOGOL, OU INDOUSTAN.

Royaume de Golkonde.

Isle de Ceylan.

ISLES DE LA SONDE.

Isle de Java.

ISLE DE SUMATRA.

ISLES CÉLÉBES OU MACASSAR.

ISLES PHILIPPINES.

DE LA TARTARIE.

DE L'ARABIE.

Fin de la Table du ſecond Volume.

